This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

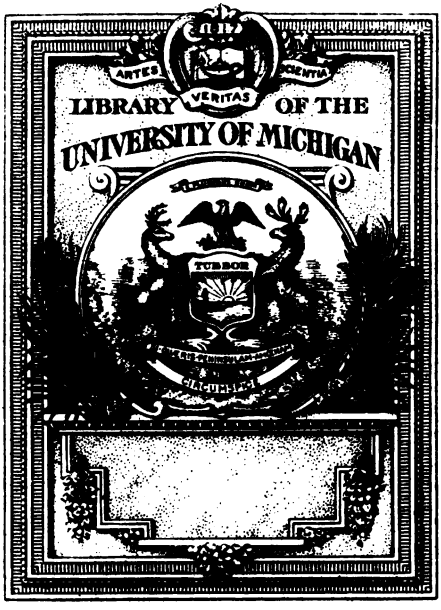
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

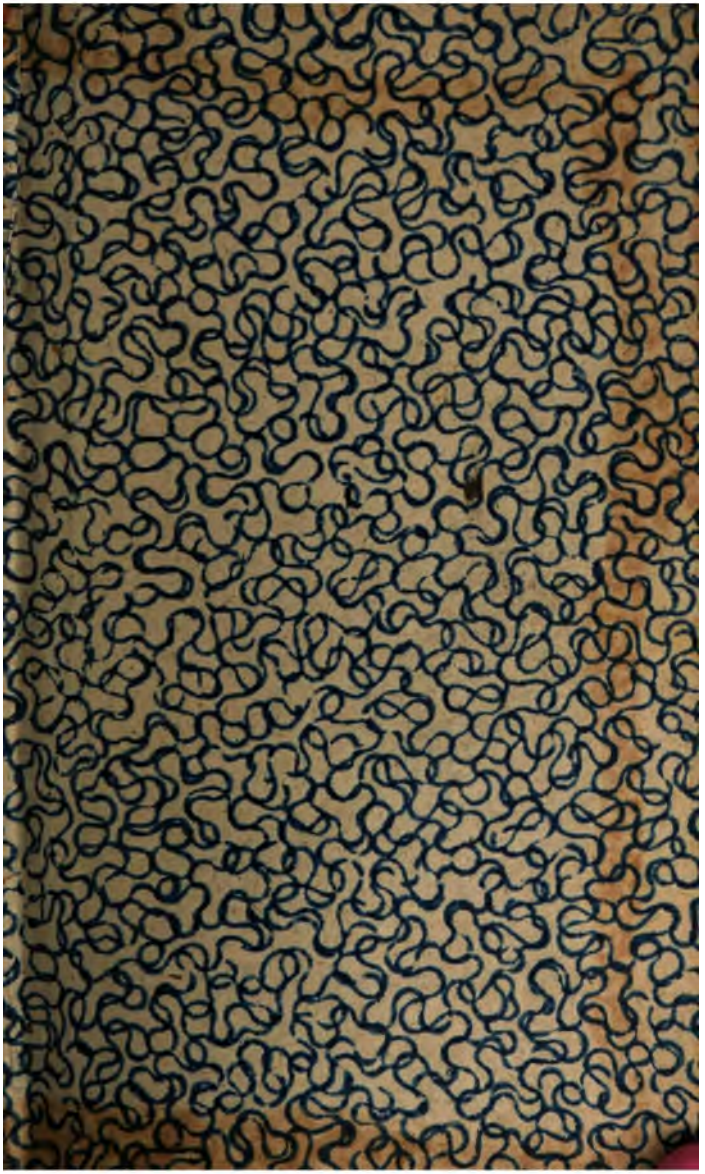
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



Hf 2: R73
3730

Le

Repertoire du Vaudeville

ou

Recueil

des meilleures pièces en Vaudevilles

Repréſentées ſur différents théatres de Paris, précédées de diſcours hiſtoriques ſur ces théatres et ce genre de compoſition, accompagnées de notes explicatives, qui font connoitre l'état des moeurs, de l'eſprit et du gout en France, et offrent un tableau dramatique et vivant de ſa capitale.

Premier Cahier

contenant le Val-de-Vire et Comment faire?

avec la muſique des Airs les moins connus.

A Jena et à Leipſic.

chez Fréderic Frommann

1800.

840.8
R425

13-212972

Discours Préliminaire.*

Nous avons pensé que quelques mots sur la chanson en général, le Vaudeville en particulier, et les pièces de théatre désignées par le nom de *Vaudevilles*, ne seroient pas inutiles à la tête du recueil dont nous offrons au public le premier cahier.

Notre intention n'est pas d'entrer dans de longues discussions sur les chansons des anciens, ni sur celles qu'on trouve encore chez les différens peuples de la terre. Nous devons nous borner à celles des François. Ce peuple s'est toujours plû à ce genre de composition, et y a toujours excellé. Cependant il paroît que c'est à tort que quelques auteurs ont prétendu que dès le règne de Philippe I. les chansons françoises étoient déja en réputation et même nombreuses. En examinant avec attention les passages, sur lesquels on a voulu fonder cette opinion, on

* Les nombres 1. 2. etc., insérés dans ce discours, se rapportent à une suite de notes ajoutée à la fin du texte.

voit qu'il n'y eſt queſtion que de poëſies latines. [1] Ce ne fut que ſous *Philippe Auguſte* que pluſieurs poëtes de la France ſeptentrionale, nommés *Trouvères*, commencèrent à s'exercer dans la Capitale du Royaume ſur des ſujets de ſociété, convenables aux gens du monde. On ne ſe ſervit plus du latin que pour les hymnes et les autres chants de l'Egliſe. La langue françoiſe s'étant ſaiſie des autres matières, elle devint le langage de la *Jonglerie*, [2] c'eſt-à-dire, celui des poëtes; alors ſeulement les chanſons françoiſes ſe multiplièrent.

Celles qu'on faiſoit d'abord furent nommées *Lais*; c'étoit une ſorte d'Elegie, dans la quelle le poëte ſe plaignoit de quelqu'infortune amoureuſe. Ce poëme par ſon eſſence, ne pouvoit être que plaintif; on le fait venir du mot latin *Leſſus*, qui ſignifie des plaintes, des lamentations: cependant il y en a qui chantent des objets plus gais; il y en a auſſi ſur des ſujets de piété.

C'eſt aux *Troubadours provençaux* que les François ſont redevables d'une forme de chanſon plus agréable et plus régulière que ne l'étoit celle des *Lais*.

Les chanſons qui couroient dans le reſte de la France ne parurent que vers la

fin du règne de *Philippe Auguſte*, tems où commença la guerre contre les Albigeois.

Suivant l'opinion la plus communement reçue, il y avoit alors près d'un ſiècle, que les poëtes de la Provence, et ceux des provinces voiſines, compoſoient dans leur langue maternelle des chanſons, auxquelles ils réuſſiſſoient très bien; quelques troubadours de ces contrées ſe refugièrent vraiſemblablement en France pendant les guerres de Religion, et y apportèrent cette forme de chanſons; ou bien quelque poëte françois, qui ſuivit l'armée dans ces provinces, l'ayant priſe ſur les lieux, la transporta dans ſa patrie, où les ouvrages françois commençoient à prendre faveur. Les premières *Provençales*, qu'on vit paroître, ſervirent de modèles aux poëtes qui voulurent en faire de ſemblables en langue françoiſe. *Chrétien de Troye*, *Auboin de Sezane*, qui écrivoient à la fin du XII. ſiècle, ſemblent avoir été les premiers à les adopter.

Quelque tems après *Thibaut*, d'abord Comte de Champagne, enſuite Roi de Navarre, qui s'étoit chargé de pacifier les différends des Comtes de Toulouſe et de Montfort, pût connoitre davantage ce genre de poëſie pendant la durée de ſa négociation:

il étoit jeune, il avoit du talent et du gout, le ſuccès le couronna.

Les plus anciens recueils de chanſons françoiſes, que l'on connoiſſe après celui des poëſies de *Gautier de Coincy*, ſont des Manuſcrits, qui contiennent celles du Roy de Navarre et des poëtes ſes Contemporains; les chanſons de *Thibaut*, qui ſont les plus délicates et les plus ingénieuſes, y tiennent le premier rang; cependant il y en a qui ſont un peu plus anciennes.

Le tems auquel vivoient *Thibaut* et les poëtes qui avoient écrit un peu avant lui, n'eſt point douteux; *Chretien de Troye* et *Auboin de Sezane* vivoient à la fin du XII. Siècle. *Thibaut* naquit en 1201 et mourut en 1253; ainſi les chanſons faites ſur la forme des Provençales n'ont commencé à paroître en France, qu'en 1200 environ; elles devinrent très à la mode vers 1220 ou 1230. Ces dates ſont établies ſur les monumens; ainſi tout ce qui a été écrit et répété tant de fois de l'ancienneté plus reculée des chanſons françoiſes, qu'on faiſoit remonter à Philippe I. peut être regardé comme denué de fondement.

Les premières chanſons (comme il a été dit plus haut,) qu'on entendit à Paris, y

parurent, ſous le nom de *Lais*, au plutôt vers le commencement du règne de *Philippe Auguſte*; celles qui vinrent après, à l'imitation des provençales, commencèrent avec les guerres des Albigeois. Ces dernières furent nommées dans la ſuite *Chanſons Royales*, ſoit à cauſe du Roi de Navarre, qui en compoſoit un grand nombre, ſoit pour marquer que c'étoit la chanſon la plus noble et la plus digne d'être chantée à la Cour des Rois, elle tenoit lieu de toute autre pièce de Muſique, c'étoit le ſeul poëme que l'on chantât; elles ne furent pas faites pour courir parmi le peuple, elles ne devinrent donc jamais auſſi généralement connues que nos Vaudevilles; et n'étoient compoſées que pour les cours les plus diſtinguées par la politeſſe et la galanterie.

Les poëſies des *Troubadours* étoient ordinairement diviſées en *Chanſons*, *Tenſons* et *Sirventes*. Les *Chanſons* étoient des poëſies galantes ou amoureuſes; les *Tenſons*, ou Chanſons dialoguées, ont ſervi de modèle aux poëtes françois pour leurs *jeux-partis*, dans lesquels l'un des interlocuteurs, ayant propoſé une queſtion ſur quelque ſujet de galanterie, l'autre choiſit la maxime qu'il veut défendre; enfin les *Sirventes* étoient

des poëmes mêlés de louanges et de ſatyres, dans lesquels les troubadours célébroient ſouvent les victoires que les Princes chrétiens avoient remportées contre les infidèles dans les guerres d'outremer.

Ce genre de compoſition n'a pas dégénéré dans la Provence et le Languedoc, où il étoit pour ainſi dire indigène au tems des Troubadours : on voit toujours règner dans ces provinces un air de gaieté qui porte les habitans au chant et à la danſe ; un provençal menace ſon ennemi d'une chanſon, comme un Italien menaceroit le ſien du ſtilet ; chacun a ſes armes.

Les chanſons françoiſes ſont de pluſieurs eſpèces, mais en général elles celèbrent l'amour, le vin, ou elles ſont ſatyriques. Ces dernières ſont celles dont nous devons principalement nous occuper. Elles cenſurent ordinairement les moeurs, et attaquent quelquefois les perſonnes.

Le nom de *Vaudeville*, qu'on donne aujourd'hui à ces chanſons vient par corruption de *Vaudevire ;* c'eſt ainſi qu'on les appelloit anciennement, parceque elles furent inventées par *Olivier Baſſelin*, foulon de *Vire* en Normandie, et qu'elles furent premièrement chantées au *Vau-de-Vire*, c'eſt-

à-dire *Val-de-Vire*, qui eſt le nom d'un lieu près de la ville de *Vire*. [3]

Selon *La Ravallière* [4] „ce fut même la „Normandie, qui a donné naiſſance aux pre„miers poëtes françois, *Gaſſe* auteur du *Rou*, „et *Alexandre* ſurnommé de Paris, auteur „du poëme d'*Alexandre le grand*; et dans „les beaux ſiècles de la poëſie françoiſe, „ajoute-t-il, cette province a vû naître „*Malherbes*, les *Corneilles*, *Fontenelle* etc.

L'opinion de ceux qui ont cru que ces chanſons ont été appellées des *Vaudevilles*, parcequ'elles *courent par la ville*, paroit abſolument denuée de fondement. *Jean Chardavoine* de Beaufort en Anjou n'a pas mieux rencontré, en diſant qu'elles ont été ainſi appellées par corruption au lieu de Voix de ville. [5]

La *Chanſon* eſt chez les François un préſervatif de l'ennui pour le journalier et l'homme de peine, principalement pour celui qui ſe livre à des occupations monotones ou à un metier ſédentaire. [6] Le *Vaudeville* eſt chez ce peuple l'arme offenſive contre le ridicule; il s'en ſert auſſi quelquefois comme d'une eſpèce de ſoulagement des peines ou des revers, qu'on lui fait éprouver, et ſatisfait de ce dédommagement, *dès qu'il a chan-*

té, dit J. J. Rouſſeau, *ſa haine ou ſa vengeance expirent.*

Le Cardinal *Mazarin* a très bien connu le caractère des François à cet égard, quand il dit *ils cantent, ils payeront!* en parlant du peuple qui ſe vengeoit ſur lui, par des couplets ſatyriques, des impôts dont il l'accabloit; et c'eſt ce que *Beaumarchais* a fort bien exprimé dans le Vaudeville de Figaro;

Or Meſſieurs la Comédie,
Que l'on joue en ce moment,
Sauf erreur, Vous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
On l'opprime, il peſte, il crie,
Il s'agite en cent façons;
Tout finit par des chanſons.

Une eſpèce particulière de Vaudevilles, qui mérite d'être citée, eſt celle qu'on appelle *le Noël.* C'étoient originairement des cantiques déſtinés à célébrer les différentes circonſtances de la naiſſance du Sauveur, a l'époque de la fête de ſa nativité. *Pasquier*, mort à Paris en 1615, à l'âge de 87 ans, nous apprend dans ſes *Recherches de la France* liv. IV. ch. 16, Tom. I. de ſes oeuvres p. 398. que de ſon tems on les chantoit en famille:

tous les soirs. Ces chansons pieuses ont reçu depuis une application maligne et on s'en servit avec succès contre les hommes en reputation ou en credit, et principalement contre les personnes de la Cour ; souvent pour cette raison on en composoit dans le même tems deux, l'un appellé le *Noël de la ville*, et l'autre le *Noël de la Cour*. Il paroit que ce fut sous Louis XIV, [7] que cet usage commença. Tous ces Noëls étoient sur l'air : *Tous les Bourgeois de Chartres ;* le cadre étoit toujours le même, l'auteur amenoit dans l'etable devant Jesus et Marie, les personnages dont il vouloit parler en bien ou en mal. Dans le *nouveau siècle de Louis XIV*. [8] Tom. IV. p. 291 - 301. on trouve le *Noël de la Cour* qui fut fait en 1696 ; ce Noël est rempli d'esprit et de malice. Parmi les autres Noëls qui ont été celèbres on distingue surtout celui qui a été fait sur Madame de *Pompadour*, et celui dont la dernière Reine de France a été le sujet. Depuis la Révolution des objets plus sérieux ont occupé les esprits, de sorte qu'on ne pensa plus à faire des *Noëls*. Cependant on parle d'un Noël, qui doit avoir été fait au commencement de cette année et dans lequel différentes personnes en place sont attaquées.

Après avoir parlé de la chanſon et du Vaudeville nous devons dire un mot des pièces de théatre, dans lesquelles on les a fait entrer. Ce genre de ſpectacle a pris naiſſance dans les tems modernes, et dans les commencemens ce fut la néceſſité qui obligea les acteurs forains à ſe ſervir de Vaudevilles dans leurs pièces, parcequ'il leur étoit défendu de parler, comme on verra dans la ſuite. Avant cette époque ce ſpectacle étoit abſolument inconnu et jusqu'à préſent il a été particulier aux François; c'eſt ce qui a donné lieu à la devise du théatre du Vaudeville, priſe de l'Art poëtique de Boileau':

Le François né malin créa le Vaudeville.

C'eſt donc le *théatre de la foire* qui a donné naiſſance aux pièces dont nous parlons. Il n'y a guères que 120 ans qu'on a commencé à dreſſer des théatres aux foires. [9] Auparavant on n'y faiſoit voir que des marionettes, des géans, des animaux ſauvages ou dreſſés à toutes ſortes de tours; on y vit enſuite des joueurs de gobelets, des ſauteurs et des danſeurs de cordes, qui par les farces qu'ils méloient à leurs exercices attiroient beaucoup de monde. Ce ne fut

qu'en 1678 qu'on commença à y repréſenter pour la première fois des *pièces de Théatre.* La plus ancienne que l'on connoiſſe eſt intitulée *les Forces de l'amour et de la Magie;* c'eſt un divertiſſement comique en trois intermèdes, ou plutôt un mélange aſſez bizarre de ſauts, de recits, de machines et de danſes. Ces ſortes de pièces étoient repréſentées par des ſauteurs qui formoient différentes troupes. On en comptoit 3 principales en 1697. La première ſe nommoit *la troupe des frères Alard;* la ſeconde portoit le nom de *Maurice;* et la troiſième celui *d'Alexandre Bertrand.*

La ſuppreſſion de l'ancienne troupe des Comédiens Italiens,[10] depuis 1697 juſqu'en 1716, offrit un champ vaſte aux Entrepreneurs des *jeux de la foire*[11] qui, ſe regardant comme héritiers de leurs pièces de théatre, en donnèrent pluſieurs fragmens à la Foire S. Laurent, ajoutant à leur troupe des acteurs propres à les repréſenter. Le public, qui regrettoit les Italiens, courut en foule en voir les imitateurs, et s'y divertit beaucoup. Alors on conſtruiſit des ſalles de ſpectacles en forme. Les Comédiens françois attentifs à leurs privilèges[12] que cette nouveauté attaquoit, s'en plaignirent au Lieu-

tenant de la Police, et obtinrent des Arrêts, qui faisoient défense aux Acteurs forains de donner aucune *Comédie par Dialogue ni par Monologue.* Ceux-ci furent donc réduits à ne jouer que des *scènes muettes* ou des pantomimes; mais dans l'impossibilité où étoient les acteurs d'exprimer par des gestes, des choses qui n'en étoient pas susceptibles, on imagina l'usage des cartons, sur lesquels on imprimoit en gros caractères et en prose très laconique, tout ce que le jeu des Acteurs ne pouvoit rendre. Ces cartons étoient roulés; et chaque acteur en avoit dans sa poche droite le nombre qui lui étoit nécessaire pour son rôle. A mesure qu'il avoit besoin d'un carton, il le tiroit et l'exposoit aux yeux des spectateurs, et ensuite le mettoit dans sa poche gauche. Ces écriteaux en prose ne parurent pas longtems au théatre: quelques personnes imaginèrent de leur substituer des couplets sur des airs connus qui, en rendant la meme idée, y jettoient un agrément et une gaieté, dont l'autre genre n'étoit pas susceptible. Pour faciliter la lecture de ces couplets, l'Orchestre en jouoit l'air pendant que les Acteurs y accommodoient leurs gestes; et des gens gagés par la troupe, et placés au parquet et aux Amphithéatres, les

chantoient et par ce moyen engageoient les ſpectateurs à les imiter. Ces derniers y prirent un tel goût, que cela formoit un chorus général. Mais comme ces écriteaux embarraſſoient ſur la ſcène, les forains s'aviſèrent de faire imprimer le couplet, avec le nom du perſonnage qui auroit dû le chanter, en gros charactères ſur de la toile roulée ſur un baton; cet écriteau deſcendoit du ceintre, et étoit porté par deux enfans, habillés en Amours, qui le tenoient en ſupport et le dérouloient, ſuſpendus en l'air par le moyen des contrepoids. [13]

Les forains voyant que le public goûtoit ce ſpectacle en chanſons, l'imaginèrent avec raiſon que, ſi les Acteurs chantoient eux-mêmes les Vaudevilles, ils plairoient encore davantage. *Saint-Edme* et la veuve *Baron*, qui avoient chacun la direction d'une troupe de Comédiens-forains, formèrent enſemble une ſociété pour neuf ans, et traitèrent avec l'Opéra, qui en vertu de ſes patentes, leur accorda la permiſſion de chanter. On compoſa auſſitôt des pièces purement en *Vaudevilles*, et le ſpectacle prit en 1714 le nom d'*Opéra-Comique*. On mêla peu à peu de la proſe avec les vers pour mieux lier les couplets, ou pour ne pas tomber dans le tri-

vial, à force d'en faire ſur les ſujets les plus communs: de ſorte qu'inſenſiblement les pièces devinrent mixtes.

Le Sage, auteur du *Diable boiteux*, du *Bachelier de Salamanque etc.*, doit être regardé comme l'inventeur de cette nouvelle eſpèce de pièces dramatiques, ſi convenables au génie et au caractère de la Nation françoiſe. Flatté par le ſuccès de celles qu'il avoit données au *théatre de l'Opéra-Comique*, il ſe livra excluſivement à ce genre de ſpectacle. On y jouoit ſouvent des Parodies de quelques pièces ſérieuſes qu'on repréſentoit alors ſur les théatres de la Comédie françoiſe, ou de l'Opéra, appellé à cette époque *Académie Royale de Muſique.*[14] Pendant l'espace de cinq ans *l'Opéra-Comique* ne fut point inquiété et le peuple accouroit en foule à ce ſpectacle, qui etoit très divertiſſant.

Jamais les foires n'avoient été plus brillantes, mais ce ſuccès leur fut préjudiciable. Les Comédiens françois et les Italiens ne virent pas ſans chagrin qu'on abandonnoit leur théatre pour ſuivre en foule celui de *l'Opéra-Comique.* Ils ſ'en plaignirent, et ce dernier ſpectacle eut défenſe[15] de continuer ſes repréſentations. Ce fut à la fin de la foire S. Laurent de l'année 1718, que cette défenſe

lui fut signifiée pour les foires suivantes. Le Duc d'Orléans, Regent du Royaume, qui avoit assisté à une des dernières représentations, dit à la fin du spectacle: „l'Opéra-Comique ressemble au cygne qui ne chante jamais mieux que lorsqu'il est près de mourir.“

Trois ans après, en 1721, les Comédiens de la foire firent agir en leur faveur plusieurs personnes de distinction, à la considération desquelles il leur fut permis de représenter des pièces en Vaudevilles pendant la foire de Saint-Germain; ils obtinrent ensuite le même privilège pour celle de Saint-Laurent de la même année. Ils en furent ensuite privés pendant 3 ans; après ce tems *Honoré* eut l'Opéra-Comique pendant 4 ans; mais ses affaires ne lui permettant pas de continuer plus long tems, il céda le reste de la jouissance de son privilège à *Pontau*, qui eut la direction de ce spectacle jusqu'en 1733. Il passa après à *de Vienne*, qui l'entreprit sous le nom *d'Hamoche*, Acteur de la Foire, et ensuite sous celui de *Pontau*. Celui-ci en eut une seconde fois le privilège, et il l'a possédé jusqu' à la fin de la foire de Saint-Germain de l'année 1743. *Monet* l'obtint après lui par le moyen de *Thuret*, alors directeur de l'opéra, à qui ce privilège appar-

tenoit; *Monet* ne le garda qu'un an, parceque *Berger* ayant succédé à *Thuret*, jugeant à propos de régir par lui-même le spectacle de l'Opéra-Comique, résilia le bail que son prédécesseur en avoit fait à *Monet*. *Berger* n'en jouit que jusqu'à la fin de la foire Saint-Germain 1745, que la cour par des raisons particulières defendit le spectacle de l'Opéra-Comique.

Peu de tems auparavant l'Opéra-Comique s'etoit attiré la haine des Acteurs de la Comédie françoise, et par suite la défense de *parler*. On y avoit donné plusieurs parodies, et surtout *Acajou*, Opéra Comique en un acte, tiré du conte d'Acajou de Duclos, par Favart, représenté à la foire S. Germain le 8. Mars 1744. Cette pièce peut servir d'époque dans l'histoire de l'Opéra-Comique par rapport à cette défense de parler; elle fut d'abord jouée en prose, mêlée de couplets; mais après la défense dont nous venons de parler, on la donna toute en Vaudevilles à la foire suivante; et au mois d'Octobre de la même année, on la vit avec plaisir sur le théatre de l'Academie Royale de Musique. Elle attira depuis un concours prodigieux.

Un nommé *Cadoret*, connu ſous le nom de *Terodac*, qui en eſt l'anagramme, poſſédoit ſi parfaitement le talent de l'imitation, que l'on croyoit effectivement voir et entendre les acteurs qu'il parodioit; et comme dans le rôle de *Metromane*, il faiſoit ſentir la *carricature* du jeu des Comédiens françois de ce tems-là, ce fut une raiſon de plus pour défendre aux acteurs de l'Opéra-Comique de parler, en les réduiſant ſeulement au chant. On croyoit par ce moyen pouvoir ſupprimer la ſcène de Metromane qui ſcandaliſoit très-fort ceux qu'on imitoit; mais l'auteur de la pièce ne s'en embaraſſa guères; et comme alors les Comédiens déclamoient ou plutôt chantoient au lieu de réciter naturellement, l'auteur nota leur déclamation. La Muſique de la ſcène de Metromane, s'accordoit ſi bien avec les inflexions et les éclats de voix des Acteurs tragiques, que l'on s'appercevoit à peine de la différence. Ainſi au lieu de nuire à l'Opéra-Comique, on augmenta ſon ſuccès par cette ſingularité. Cependant il paroit que ce ſuccès même fut la cauſe de la ſuppreſſion de l'Opéra-Comique en 1745.

Ce ſpectacle ne fut rétabli que ſept ans après, en 1752, à la ſollicitation des Offi-

ciers qui compoſoient le bureau de la ville que le Roi, par arrêt du 26. Août 1749, avoit chargé à perpétuité de l'adminiſtration et de la Régie de l'Opéra. Le Prevôt des Marchands, *de Bernage*, accorda à *Monnet* le privilège de l'Opéra-Comique: il en jouit pour la ſeconde fois, et c'eſt entre ſes mains que ce ſpectacle eſt devenu plus brillant qu'on ne l'avoit vû, ſoit pour la beauté des ſalles qu'il avoit fait conſtruire, [16] ſoit pour la bonté de l'orcheſtre, ſoit pour les pièces qu'il faiſoit repréſenter. Il a été le premier à lui donner la forme d'un théatre régulier. Son zèle et ſon intelligence ont été ſuivis des ſuccès les plus heureux; il ſçût plaire au public, et acquérir en moins de 6 années 6000 livres de rentes. Au mois de Decembre 1756 il vendit pour la ſomme de 84000 livres ſon fonds à une Compagnie, à la tête delaquelle étoit *Corbie*. Ces nouveaux Entrepreneurs, du nombre desquels étoit *Favart*, connu par les pièces qu'il a faites pour ce théatre, ont commencé leurs repréſentations à la Foire de Saint-Germain de l'année 1757. Cette Société a duré quelque tems; mais les Comédiens Italiens qui penſoient que ce ſpectacle nuiſoit au leur, engagèrent l'Opéra à leur affermer [17] le privilège

de l'Opéra-Comique moyennant la ſomme de 32000 livres par année.

Pluſieurs Acteurs et Actrices celèbres ont joué au *théatre de la foire* ou *de l'Opéra Comique.* On y voyoit avec plaiſir le jeu bouffon et ſingulier de *Dominique* en *Arlequin*; l'air naïf et les tons heureux de *Belloni* en *Pierrot*; le ſon gracieux de la voix et la fineſſe du jeu de Mademoiſelle *de Lisle* en *Soubrette;* le plaiſant baragouin et les brusques incartades de *Desgranges* en *Scaramouche;* la ſingulière figure et les talens de *Paghetti* pour les *Pères* ou les *Maris jaloux;* l'air noble et modeſte de Mademoiſelle *Molin* pour les *Amoureuſes* etc.

Parmi les Acteurs et Actrices qui ont joué dans les derniers tems ſur ce théatre nous ne nommerons que Madame *Belcour* qui vit encore, et qui a été la *ſoubrette* la plus celèbre, principalement pour ce qu'on appelle les *ſervantes de Molière;* elle entra très-jeune à l'Opéra-Comique, et c'eſt du rôle de *Gogo* dans la *Coquette ſans le ſavoir* qu'elle jouoit ſur ce théatre, que lui eſt venu le nom de *Gogo*, ſous lequel elle a toujours été connue; et *Bouret* qui a eu de la reputation dans le genre des *niais;* [18] il jouoit

dans le *Teinturier de Smyrne* la fille d'Omar le teinturier.

Parmi les pièces qui eurent le plus de ſuccès ſur ce théatre, on nomme: la *Ceinture de Venus*, la *Parodie de Télémaque*, le *Tableau du Mariage*, l'*Ecole des Amans*, les *Animaux raiſonnables*, la *Princeſſe de Carisme*, le *Monde renverſé*, les *Amours de Nanterre*, les *Funérailles et le Rappel de la Foire à la vie*, la *Boëte de Pandore*, *Pierrot Romulus*, le *Temple de Mémoire*, les *Pélerins de la Mecque*, *Achmet et Almanzine etc.*

Quant aux Auteurs qui ont travaillé pour ce théatre, qui a fait pendant près de 40 ans le plaiſir des Pariſiens, *d'Orneval*, *Le Sage*, *Pannard*, *Dominique*, *Le Grand*, *Fagan*, *Delafond*, *Fuzelier*, *Piron*, *Pontau*, *Boiſſy*, *Favard*, *Vadé*, *Sedaine*, *Anſeaume* ſont ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Chacun dans ſon genre avoit un mérite particulier inconnu aux autres théatres.

Du reſte c'eſt à celui de la Foire, que l'Opéra a dû 3 excellentes *danſeuſes;* ſavoir Mademoiſelle *de Lisle*, qui joignoit au talent pour la danſe ſérieuſe, celui des Danſes vives et caractériſées; Mademoiſelle *Sallé*, qui auroit fait longtems le plaiſir de Paris, ſi elle n'avoit pas quitté le théatre dans le plus

grand éclat de ſa gloire; et Mademoiſelle *Rabon* qui s'eſt diſtinguée parmi les bonnes danſeuſes de ce ſpectacle. Quant au *chant*, Mademoiſelle *Petit-Pas*, qui a fait un des principaux ornemens de l'Opéra, a auſſi joué auparavant au théatre de la foire.

Les Italiens après la ſuppreſſion de l'ancien théatre de l'Opéra-Comique accueillirent quelques-uns de ſes acteurs, tels que *La Ruette* qui jouoit les rôles de Père, de Tuteur etc.; [19] ils conſervèrent auſſi quelques-unes des pièces, telles que *le teinturier de Smyrne*, *le Diable à quatre* etc. mais en général le genre du Vaudeville, qui avoit été celui de l'Opéra-Comique, fut perdu et depuis ce tems beaucoup de vrais amateurs regrettoient cette perte. On fit de vaines tentatives pour réhabiliter le Vaudeville; jamais le Gouvernement ne voulut en accorder la permiſſion.

Les Italiens eurent enſuite entre eux des Diviſions; *Audinot*, fort eſtimé par ſon talent dans les rôles dits *à tablier*, tels que le tonnelier etc., qui avoit eſſuyé un paſſe-droit, ſe ſépara de leur troupe; il imagina en 1768 de former au boulevard du temple, ſous le nom d'*Ambigu-Comique*, un théatre de marionettes, connues alors ſous la déno-

mination de *Comédiens de bois*, qui toutes étoient le portrait fidèle de quelque Acteur ou Actrice du théatre italien, et *Polichinelle* étoit le *Gentilhomme de la chambre en exercice*, qui diſtribuoit les graces. Il leur faiſoit dire des Vaudevilles en imitant la voix de ces mêmes acteurs, et il y ajouta, comme interlocuteur, ſa fille, qui étoit enfant et de la grandeur de ſes marionettes. Tout Paris courut à ce ſpectacle, mais les Italiens obtinrent bientôt qu'il fut défendu. Audinot y ſubſtitua un ſpectacle d'Enfans, et donna depuis 1775, de jolies pantomines, genre de ſpectacle qui alors étoit peu connu à Paris. C'eſt de cette Epoque que date l'inſcription qu'on y voit encore aujourd'hui ſur la toile; *Sicut infantes audi nos*, quoiqu'il n'y ait plus maintenant d'enfans. [20]

Le Vaudeville fut défendu même ſur les théatres du plus bas étage. A cette époque *Nicolet* [21] avoit dans ſa troupe *Taconet*, [22] auteur et acteur celèbre dans le genre trivial et même crapuleux; il inſéroit quelquefois des Vaudevilles dans ſes pièces, entre autres dans celle appellée les *Ecoſſeuſes de la halle*, qui étoit dans le genre poiſſard. Le Vaudeville lui fut bientôt interdit. Alors quand on vouloit inſérer quelque couplet, on

introduiſoit dans les petits ſpectacles l'uſage de les faire réciter par l'Acteur, et à la fin de chaque vers un muſicien en indiquoit l'air avec un violon.

Un ancien Comédien nommé *Lécluſe* qui avoit ſû ſe faire des protecteurs par ſon talent particulier pour amuſer les ſociétés, obtint en 1775 la permiſſion d'établir un nouveau ſpectacle, mais il lui fut défendu de chanter, quoiqu'il ſe fut longtems bercé de l'eſpoir d'obtenir cette permiſſion. Il joua d'abord à la foire et enſuite dans une ſalle qu'il fit conſtruire ſur le boulevard au coin de la rue de Bondy et de celle de Lancry, et qui aujourd'hui eſt connu ſous le nom de *théatre des jeunes Artiſtes*. Ce ſpectacle de Lécluſe devint à la Mode; quelques acteurs paſſables y parurent; une facétie intitulée *Jeannot ou les battus payent l'amende*, jouée par *Volange*, y fit courir tout Paris, et dès lors il excita vivement la jalouſie des autres ſpectacles. Les Gentilshommes de la chambre, leurs protecteurs, ne pouvant anéantir *Lécluſe*, lui défendirent de faire jouer aucune pièce, ſi elle n'étoit cenſurée et raturée à volonté par un acteur des grands théatres. Cette gêne nuiſit beaucoup aux progrès du théatre de Lécluſe, qui d'ail-

leurs l'avoit cédé à d'autres propriétaires. Cette nouvelle adminiſtration s'endetta, et ſes affaires étant très-embrouillées, on mit le ſpectacle à l'enchère. Les directeurs du théatre de Bordeaux, *Gaillard* et *Dorfeuille* ſe le firent adjuger. Puis ils traitèrent avec le Duc d'Orléans pour un emplacement au Palais-Royal, et eurent la permiſſion d'y fixer en Janvier 1784 les *Variétés amuſantes*, nouveau titre du ſpectacle de Lécluſe, moyennant une redevance de ſoixante mille livres envers l'Opéra et de cinquante mille livres envers les hopitaux. Une grande proſpérité couronna cette ſpéculation. Le ſpectacle etoit fort amuſant. La ſalle ne déſempliſſoit pas. La cenſure des autres Théatres laiſſoit paſſer rarement de bonnes pièces. Cependant celle intitulée *Guerre ouverte* échappa à leur clairvoyance, et cette pièce trés bien conduite, eut un grand ſuccès. Mais cette bonne fortune n'arriva pas ſouvent, et on vit les *Baragos* remplacer *la famille des pointus*, qui ſur cette ſcène avoit ſuccédé elle-même au mémorable *Jeannot*. Enfin la révolution amena un nouvel ordre de choſes. Les Directeurs traitèrent avec le C. *Monvel*; il débuta aux *Variétés* et prouva qu'il étoit poſſible d'y bien jouer de bons

ouvrages. Le Repertoire prit un ton plus moral et plus élevé, et alors le *théatre des Variétés* prit ſon rang à coté de ceux qu'on regardoit avant, comme lui étant bien ſupérieurs par les talens et leur répertoire. De bons ouvrages y furent ſucceſſivement repréſentés et en très peu de tems on perdit l'habitude de la gaieté un peu trop renforcée des anciennes pièces. Enfin à l'ouverture du théatre en 1791, les Entrepreneurs annoncèrent qu'ils avoient engagé pour leur théatre les Comédiens *Dugazon*, *Talma*, et *Grandmenil*, et les Comédiennes *Veſtris*, *Desgarcins* et *Lange* auparavantau théatre de la Nation ; dès lors les Variétés prirent le nom de *théatre françois de la Rue de Richelieu*. Depuis ce moment les hommes de Lettres, qui ont le plus de réputation ont contribué à enrichir ſon répertoire de leurs productions et on y jouoit la Tragédie et la Comédie. Il a enſuite pris le titre de *Théatre de la République*, ſous lequel il exiſte encore, et où le public eſpère de jouir bientôt du plaiſir de voir reparoitre les anciens acteurs françois réunis, ce que pluſieurs circonſtances facheuſes avoient empêché juſqu'à préſent. Le *Théatre de la Cité*, vis-à-vis le palais de juſtice, a depuis pris le nom de *Variétés*, et

on peut même le regarder en quelque ſorte comme ayant ſuccédé aux *Variétés de Lécluſe*, quant aux pièces qu'on y jouoit et dont pluſieurs font partie de ſon répertoire. On en donne auſſi pluſieurs ſur le théatre de la C. Montanſier, et depuis quelque tems il a même pris le nom de théatre des *Variétés du Palais Egalité.*

Depuis l'époque dont nous avons parlé, à laquelle on défendit ſi rigoureuſement aux petits ſpectacles de chanter, les entraves de tous les genres ſe multiplièrent et chaque ſpectacle exerça une veritable tyrannie ſur ceux qui, en vertu de ſes privilèges, lui étoient ſubordonnés.

Nous avons promis plus haut de parler des privilèges de ces différens théatres, et il nous ſemble qu'on ne trouvera pas ici déplacée une petite digreſſion ſur les entraves que les théatres et les ſpectateurs éprouvèrent en général et en particulier ſur celles qui reſultoient des privilèges de quelques théatres [23].

Perſonne ne pouvoit au ſpectacle élever la voix ni parler au public, excepté les acteurs. *Billard*, auteur du *Suborneur* fut arrêté et enfermé un an à Charenton, pour avoir oſé ſe lever ſur un banc dans l'Orcheſtre, haranguer le parterre et le prendre pour

juge du refus que les Comédiens avoient fait de ſa pièce. A peine avoit-il achevé ces mots : *Meſſieurs*, *le Comédien Preville* . . . que déja il n'étoit plus libre.

Des Soldats empêchoient que les témoignages de contentement ou de déſapprobation ne fuſſent trop vifs. Ce fut contre *La Morlière* fameux Chef de Cabale, que la police déploya d'abord tous ſes moyens : avant lui, on jouiſſoit de plus de liberté au ſpectacle ; mais à cette époque le parterre étoit toujours rempli d'eſpions prêts à denoncer un *mot* contre une pièce ou contre une actrice comme un veritable *attentat*. Les Miniſtres portoient même l'arbitraire de leur autorité jusqu'à interdire à quelques particuliers l'entrée des ſpectacles. Au moindre bruit, les ſentinelles entroient par deux cotés, dans le milieu du parterre, et ſaiſiſſoient, ſouvent par mépriſe, le voiſin tranquille du ſpectateur qui ſiffloit ou applaudiſſoit : on le conduiſoit au corps de Garde, de là au Châtelet, d'ou il ne ſortoit qu'avec un ordre du Maréchal de Biron, et ordinairement il faiſoit beaucoup de difficultés pour le donner. Mais c'étoit ſurtout quand les *Gentilshommes de la Chambre* vouloient ſoutenir une mauvaiſe actrice, qui avoit pour

eux des talens particuliers, qu'on déployoit toute la puiſſance des bayonnettes. La garde étoit doublée, vingt applaudiſſeurs à gage occupoient le milieu du parterre, et au moindre ſigne de désapprobation les ſoldats s'avançoient pour s'emparer de ceux qui avoient oſé le donner. On n'étoit libre de ſiffler à ſon aiſe qu'aux premières places. Jamais le Maréchal de Duras n'avoit fait des diſpoſitions plus ſavantes que quand il voulut chaſſer Mademoiſelle *Saint-Val*, malgré le voeu du public. Les évolutions que les gardes françoiſes firent alors dans le parterre, peuvent paſſer pour des Chefs-d'oeuvre de tactique!

On avoit établi, ſur les pièces des grands théatres, la cenſure la plus ſévère. Quant à celles des petits ſpectacles, on leur permettoit d'être très-licencieuſes, pourvû qu'elles n'euſſent ni plan ni conduite. Après avoir paſſé à la cenſure de la police, les pièces des petits ſpectacles devoient encore éprouver celle des Comédiens François et Italiens. Si les acteurs, chargés de la cenſure, trouvoient la pièce bien conduite, ils retranchoient quelques ſcènes, qui la privoient de l'enchainement et de la ſuite qu'elle devoit avoir. Les Directeurs des petits ſpec-

tacles ne devoient pas ſe permettre de repréſenter, comme au théatre françois, des pièces vraiſemblables! Souvent les Comédiens privilégiés ne ſouffroient que des ſcènes épiſodiques. Quelquefois ils retenoient pour leur théatre une pièce déſtinée aux petits ſpectacles. Mais le plus ſouvent ils jugeoient la pièce trop au deſſus des petits ſpectacles et trop au deſſous du leur; alors ils la défendoient abſolument, et elle n'étoit jouée nulle part.

Toutes ces précautions ne ſuffiſoient point encore; et malgré l'approbation du Cenſeur, les réclamations d'un homme en place, d'un Ambaſſadeur, d'un homme puiſſant ſuffiſoient pour empêcher la repréſentation. C'eſt ainſi que M. d'*Aranda*, Ambaſſadeur d'Eſpagne a fait defendre *Dom Carlos*, tragédie de *Le Febvre*, jouée chez Madame de Monteſſon, et que les Comédiens françois alloient repréſenter ſur leur théatre. *Campiſtron*, pour traiter le même ſujet, avoit été obligé de placer la ſcène dans un autre pays, et d'appeller ſon héros *Andronic*.

Lorſqu'une pièce préſentoit des rapprochemens trop aiſés à faire, des alluſions trop faciles á ſaiſir, il fut défendu aux Comédiens de la jouer et au public de l'entendre. [24]

Il falloit que ces allégories ou allusions ne pussent être senties, que par le petit nombre d'hommes extrêmement au courant, de sorte que la leçon étoit rarement recue par ceux, pour qui elle etoit faite. La Tragédie des *Druides*, de *Leblanc* fut défendue à la 3è représentation, parcequ'on y voyoit la fille d'un Roi prenant l'habit des Vestales, et que par une circonstance singulière, Madame Louise, fille de Louis XV. venoit de se faire Carmelite. *Ericie* ou la *Vestale* de *Fontanelle* a été défendue à Paris pendant quinze ans, quoiqu'on la jouât dans presque toutes les provinces, parceque sous cette allégorie, l'auteur s'étoit permis de peindre les dangers des voeux monastiques.

Comme dans la Comédie, dont le but est de donner des leçons de morale et de vertus privées, on ne discute guères les intérêts des gouvernemens, et qu'on n'y introduit que des hommes d'une condition commune, elle avoit conservé plus de liberté que la tragédie, qui doit enseigner les grandes vérités politiques et les vertus publiques. Mais en permettant à la Comédie de verser le ridicule sur quelques états, il en étoit qu'elle n'osoit point attaquer. On y déchiroit la *perruque d'un Commissaire*; on y mettoit *Sangsue* aux

prises avec *Brigandeau;* mais on ne pouvoit présenter un curé respectable à la vénération qu'il doit inspirer, ni exposer un prêtre fanatique à l'opprobre qu'il mérite. *Mélanie; l'honnête Criminel; Comminges; Jean Hennuyer, Evêque de Lizieux* ont toujours été proscrits de la scène.

Si la Comédie étoit du genre héroïque, si elle représentoit des hommes d'une condition plus élevée, elle étoit soumise aux mêmes entraves que la tragédie. La *partie de chasse d'Henri IV.* a été proscrite pendant tout le règne de Louis XV. On la jouoit cependant sur tous les théatres particuliers; mais il étoit défendu de l'offrir au peuple Les Ministres redoutaient la comparaison qu'il auroit pû faire de ces deux Rois.

Telles etoient les entraves que le Gouvernement mettoit aux spectacles en général. Il en étoit d'autres qui resultoient des privilèges accordés aux différens théatres. Ces privilèges avoient produit une hiérarchie dramatique dont la connoissance étoit véritablement une science difficile à acquérir, et l'on ne sçauroit trop admirer le génie fécond du Ministre de Paris, pour trouver le moyen d'accorder de nouveaux privilèges sans enfreindre les anciens; car pour avoir un *pri-*

vilège il falloit ouvrir un théatre où l'on ne fit pas ce qui se faisoit sur les autres théatres.

L'Opéra ayant la suprématie, tous les autres théatres lui étoient subordonnés, et il levoit sur eux, même sur le théatre françois et sur le théatre italien, un impôt assez considérable pour leur permettre de mauvais ballets.

Les *Comédiens françois* ne pouvoient pas jouer des *Opéra-comiques;* mais à leur tour ils empêchoient les autres théatres d'empieter sur leurs privilèges; ils sont même parvenus à faire quitter le titre de théatre *françois*, au théatre du Palais-Royal, comme si cet adjectif *françois* ne pouvoit pas être appliqué sans distinction à tous les théatres sur les quels on ne parle ni hébreu, ni grec, ni latin, ni allemand, ni anglois, ni italien etc., mais françois.

Cependant plusieurs années de suite on a joué aux *Associés* toutes les pièces du théatre françois; mais sous d'autres titres; le *Père de famille*, s'appelloit les *embarras du ménage; Beverley*, la *passion du jeu; Zaïre*, le *grand Turc mis à mort*, et le peuple suivoit tellement ce spectacle, qu'en peu d'années les directeurs, qui avoient com-

mencé ſur des trêteaux, ont été en état de faire bâtir une aſſez jolie ſalle.

Les *Comédiens Italiens* ne pouvoient pas jouer des pièces ſans muſique. Ils en obtinrent enſuite la permiſſion pourvû qu'ils y conſervaſſent toujours le perſonnage d'Arlequin. Quand ils eurent chaſſés les véritables Italiens, qui étoient leurs pères, ils purent jouer des pièces ſans muſique, même en cinq actes, mais point de tragédies. Il étoit permis à l'acteur de s'évanouir, même de ſe bleſſer; mais il lui étoit défendu de ſe tuer ou de mourir. Ces pièces devoient remplacer les Cannevas italiens, les mardis et les vendredis, et ces jours-là il leur étoit interdit, par l'Opéra, de jouer des pièces en Muſique. Ce n'eſt qu'au commencement de la Révolution que le miniſtre de Paris a levé cette défenſe.

Ces 3 grands théatres, vexés réciproquement par leurs privilèges excluſifs, vexoient encore plus les autres théatres.

Le *Théatre de Monſieur* (aujourd'hui celui de la Rue Faydeau) ne jouoit que des opéras italiens, ou parodiés de l'Italien. Mais il éludoit la loi, en ſuppoſant que des opéras originaux étoient parodiés; c'eſt

ainſi qu'on y jouoit *l'isle enchantée* de *Bruni*, et le *Nouveau Don Quichotte* de *Champein*.

Les *Comédiens de la Cour* ne pouvoient pas ſ'approcher de Paris de plus de deux lieues, ils jouoient à Saint-Cloud.

On a vû plus haut comment les grands théatres exerçoient ſur les petits la *Dictature*, la *Cenſure*, la *Découpure*.

Les *Variétés* ne pouvoient jouer que des pièces en trois actes.

Nicolet étoit obligé de conſerver ſes danſeurs de cordes.

Audinot n'a pû, pendant longtems, faire parler que des marionettes; on lui a permis enſuite de leur ſubſtituer des enfans.

Les *Elèves de l'Opéra* ne pouvoient d'abord jouer que des pantomimes. On leur permit enſuite, mais avec beaucoup de difficulté, quelques petites pièces.

Ces divers théatres ne pouvoient pas même chanter un pont-neuf, [25] et quand une chanſon étoit néceſſaire, l'acteur la récitoit (comme nous l'avons dit plus haut), et les violons en jouoient l'air.

Pour obtenir la permiſſion de chanter, es entrepreneurs des *Beaujolois* [26] convin-

rent que leurs acteurs ne feroient que les geſtes pendant que des muſiciens chanteroient pour eux dans la couliſſe.

Comment imaginer de nouveaux ſubterfuges?

Les entrepreneurs des *Bleuettes* trouvèrent la ſolution de ce problème; ils ſe ſoumirent aux mêmes entraves que les Beaujolois, et de plus ils mirent une gaze entre eux et les ſpectateurs.

Les *Aſſociés* [27] jouoient des pièces de toute eſpèce; mais ils étoient obligés de les faire précéder par des marionettes.

Les *Délaſſemens* avoient auſſi des marionettes; mais pour différer des *Aſſociés*, ils furent obligés d'adopter la gaze des bleuettes.

Ces derniers ſpectacles étoient d'abord ſoumis à jouer la *parade*, [28] enſuite on les obligea ſeulement à conſerver toujours un *théatre extérieur*.

Dans la Rue Saint-Antoine quelques amateurs jouoient la Comédie. Le propriétaire de la ſalle voulut, pour retirer ſes frais, louer les loges; on lui fit les défenſes les plus ſevères; enfin, à force de protections il obtint ce qu'il déſiroit, à condition qu'on ne commenceroit qu'à 7 heures, c'eſt à dire une heure après les autres ſpectacles.

C'eſt ſans doute auſſi pour ne pas enfreindre les privilèges, que, le C. *Seraphin* ayant donné à ſon ſpectacle le titre d'*Ombres Chinoiſes*, *Aſtley* a nommé les ſiennes *Ombres Angloiſes.*

Enfin les *Curioſités*, les *Spectacles ambulans* étoient grévés, ſinon de privilèges, du moins de permiſſions qui ne ſ'obtenoient qu'à prix d'argent.

On ne finiroit pas ſi on vouloit rapporter toutes les entraves réciproques, les redevances mutuelles, impoſées aux divers ſpectacles. Il eſt presqu'impoſſible de ſuivre cette échelle, cette graduation de privilèges et ſes ramifications; auſſi étoit-elle ſans ceſſe la ſource de débats, de réclamations toujours décidées à l'avantage de celui qui payoit le plus.

La Révolution en aboliſſant tous les privilèges fit enfin ceſſer toutes ces entraves des théatres, lorsque l'Aſſemblée Conſtituante déclara par les décrets du 13. Janvier et 19. Juillet 1791 „que tout Citoyen pourroit établir „un théatre public et y faire repréſenter des „pièces de tous les genres, en faiſant, pré„alablement à l'établiſſement de ſon théatre, „ſa déclaration à ſa municipalité.“

Ce n'eſt auſſi qu'à la Révolution que put ſe rétablir le *théatre du Vaudeville.* Un homme à projets, nommé *Laſalle*, ancien entrepreneur du Wauxhall de la foire S. Germain avoit fait conſtruire dans la Rue de Chartres, près du Palais-Royal, un ſpectacle du même genre, appellé le *Panthéon de la rue de Chartres*; il ne fit pas ſes affaires; une compagnie ſe préſenta et fit conſtruire dans cette ſalle, auparavant ronde, des loges, et y ajouta un peu de terrain pour placer la ſcène. Comme la révolution avoit levé toutes les difficultés, il ne fut pas difficile de rétablir le Vaudeville, et le ſpectacle ouvrit le 12. Janvier 1792, par *les deux Panthéons, ou l'Inauguration au théatre du Vaudeville*; fragmens en 5 actes, en vers mêlés de Vaudevilles, par le C. *Piis.* [29] Les Entrepreneurs de ce nouveau ſpectacle étoient les CC. *Barré*, *Monnier*, *Piis* et *Roſières.* Les deux premiers ont encore dans ce moment cette entrepriſe, tandis que des deux autres le premier n'y eſt intéreſſé que comme Auteur, et l'autre comme Acteur.

Dans les agitations de la révolution le Vaudeville a été pourſuivi par les partis qu'on y avoit chanſonné. *Chenier* y avoit été joué dans une pièce dirigée contre *Paliſſot*, et intitulée *l'Apothéoſe du poëte.*

Tant que la cour subsista, il s'attacha à son parti, et plusieurs de ses pièces où il y avoit des allusions à l'ancien régime, telles que *la Chaste Suzanne*, furent défendues; mais ce spectable s'est soutenu, en louant, quand ils étoient puissants, ceux qu'on y avoit d'abord attaqué; aussi pendant la terreur on y représentoit un grand nombre d'ouvrages qui pouvoient plaire à ses amis. Après le 9. Thermidor on y joua les *Comités Revolutionnaires* dans une pièce intitulée *le Scellé* ainsi que dans plusieurs autres. Une *chanson* le raccomodoit avec l'Autorité avec laquelle une *chanson* l'avoit brouillé; et en général pour se maintenir on y ajoute souvent aux anciennes pièces des couplets relatifs aux circonstances. C'est ce qu'on a encore fait dernièrement à l'occasion de l'assassinat des ministres françois près de Rastadt. 30.

Enfin il vient de s'élever un nouveau théatre, rival du Vaudeville. Depuis plusieurs mois on parloit d'une mésintelligence entre les acteurs du Vaudeville. Le C. *Léger*, Acteur de ce théatre et Auteur de plusieurs jolies pièces, qu'on y jouoit, se sépara de ses camarades et forma une nouvelle troupe, qui devoit ouvrir au théatre Louvois, lorsqu'un arrêté du Directoire Exécutif ordonna

que ce théatre reſteroit fermé pour ne pas expoſer l'Opéra et la Bibliothèque Nationale aux dangers d'un incendie. Ce nouveau ſpectacle qui a pris le nom de *Théatre des Troubadours* a fait ſon ouverture le 15. Floréal An VII. (4. Mai 1799) proviſoirement au théatre de Molière, 21 Rue Martin, par un prologue intitulé *Nous Verrons*, dont les couplets, tous ſaillans et bien tournés, avoient pour but, d'excuſer la hardieſſe de l'entrepreneur, et de ſe concilier l'indulgence du public; l'auteur, le C. Léger, a parfaitement ſaiſi, dans les couplets, tout ce qui pouvoit ſéduire les ſpectateurs: éloges flatteurs prodigués aux dames, complimens aux habitans du quartier, rien n'a été épargné; et l'on a ſurtout vû avec plaiſir qu'il n'a lancé aucun trait malin contre le théatre qu'il rivaliſe, et qu'il peut et doit regarder comme un émule redoutable.

Il paroit que pluſieurs auteurs, qui travaillent pour le théatre du Vaudeville, donnent à préſent auſſi des pièces au *théatre des Troubadours*, comme on le voit par le couplet ſuivant, qui y fut chanté, lorsque le public demandoit l'Auteur d'une nouvelle pièce, intitulée *Mr. Bièvre, ou l'Abus de l'eſprit:*

(*Air : En quatre mots.*)

L'ouvrage que Vous avez applaudi,
Citoyens, eſt de *Dupaty*,
Aidé par ſes amis ;
En voici la liſte ouverte :
D'abord *Luce* avec *Salverte*.
Puis *Coriolis* ;
De plus *Creuzé*,
Gaſſicour, *Legouvé*,
Monvel fils, *Longperrier*.
Je crois en oublier !
Oh, vraiment oui, Citoyens c'eſt ;
Alexandre et *Chazet*. [32]

Paris le 10. Prairéal VII.

Notes,

Page 2.

[1] Voyez la diſſertation de *La Ravallière de l'ancienneté des chanſons françoiſes* qui ſe trouve dans le I. Volume des *poëſies du Roy de Navarre*, publiées, par le même à Paris 1742. 2 Vol. in — 12.

[2] Le mot *Jongleur* (dans l'ancien langage *Jangleour* ou *Jongleour*) au ſens propre, ſignifioit un *joueur d'inſtrumens*, un *ménéſtrier*, qui couroit les villes et les Palais des princes, pour débiter ſes Chanſons. Mais ce mot dans un ſens plus étendu devint auſſi ſynonyme de *poëte*. C'eſt dans ce ſens que le corps entier de la *Jongleria* étoit compoſé des *Trouvères*, des *Chantères*, des *Conteurs*, et des *Jongleurs*. Les *Trouvères* ou *Troubadours* imaginoient et compoſoient en rimes les ſujets que les *Chantères* ou *Chanteoures* exécutoient; l'un compoſoit le poëme, l'autre le chantoit. Les *Conteurs* faiſoient en rimes ou en proſe les récits et les contes: les hiſtoriens ont quelquefois été confondus ſous ce nom. Les *Ménéſtrels* ou *Jongleurs* beaucoup plus nombreux que les autres faiſoient le rôle de Muſiciens. Chacun d'eux fondoit ſa réputation et ſa fortune ſur ſon art particulier; les princes et les grands ſeigneurs avoient l'uſage de mêler aux cerémonies publiques des fêtes et des Tournois, auxquels les Jongleurs accouroient de toutes parts.

Après que *Philippe-Auguſte* les eut chaſſés de la cour de France; ce qui n'avoit été juſqu alors qu'un objet d'émulation, et de plaiſir, devint pour eux une néceſſité; ils furent obligés de courir

d'une cour à l'autre, et d'aller de ville en ville, faire montre de leurs talens, comme des troupes de comédiens ambulans.

Ménage et d'autres Lexicographes dérivent le mot *Jangleour* du latin *Joculator*, un homme dont la profeſſion conſiſte à procurer du plaiſir aux autres. Cette définition eſt bien vague, et peut convenir à d'autres qu'aux *jongleurs*. C'eſt pourquoi *La Ravallière* a préféré de dériver *Jongleur* du mot *ongle*, parceque les premiers inſtrumens de muſique, qu'on ait connu, étoient la harpe et la lyre, dont on tire les ſons avec les doigts et les *ongles*. Il penſe qu'on a dit *ongler*, *jongler*, *jongleur*, pour exprimer l'action de jouer de la harpe et de la lyre, et que l'uſage ayant établi la ſignification de *Jongleur*, on a continué à nommer ainſi tous les joueurs d'inſtrumens.

Le mot *Jangleours*, au ſens figuré, ſignifioit des *parleurs*, des *cauſeurs*, qu'on appelloit dans le vieux langage des *Enchantieres* et *multeplières de paroles*. Fauchet a dit à leur ſujet: „Les bons „*Trouverres* commençans à faillir, et les *Jongleurs* „ne ſachant plus que conter de bien, l'on ſe mo„qua d'eux, comme ne diſans rien qui valut, et „leurs contes étant mépriſés à cauſe des mente„ries trop évidentes et lourdes, quand on vouloit „parler de quelque choſe folle et vaine, l'on diſoit, „ce n'eſt que *jonglerie*, tant enfin *jongler* et *jong„leor*, pris pour *bourder* et *mentir*.

Page 7

[a] *Charles de Bourgueville*, Lieutenant Général au baillage de Caen, dans ſes antiquités de cette

ville, dit en parlant de Vire: „C'eſt auſſi le pays, „d'où ſont procédées les chanſons que l'on appelle „*Vaux - de - Vire.*" — C'eſt encore l'opinion de *Gabriel du Moulin*, Curé de Manneval, dans ſon *discours ſur la Normandie*, imprimé à la tête de ſon *hiſtoire de cette province*; celle d'*André du Cheſne*, dans ſes *Antiquités des Villes et châteaux de France*, Paris 1647 in-8vo, au chapitre de la Ville de *Vire*, (liv. VII. ch. 13. p. 1004); et de pluſieurs auteurs eſtimés, entr'autres de *Belleforeſt* dans le premier Volume de ſa *Cosmographie*, où on lit le paſſage ſuivant: „De cette ville de *Vire* et du pays „de *Vaudevire*, portent et tiennent leur nom ces „chanſons anciennes et communes que le vulgaire „mal-à-propos appelle des *Vaudevilles*: desquel- „les fut auteur un *Olivier Baſſelin*, auquel n'en „faut ravir l'honneur. Et cecy tiens-je avec les „Memoires de Caen, et partie de celles de Bayeux „et de Falaiſe, d'un docte et rare Seigneur, homme „bien merité des lettres, et déſireux du bien du „public, et du contentement de la poſterité, *Char-* „*les de Bourgueville*, Seigneur du Bras et de Bru- „court, Conſeiller du Roy, et Lieutenant-Géné- „ral du Baillage de Caen, autant digne de ſa „charge, et entier en l'exécution d'icelle, que Juge „qui ſoit employé dans ce Royaume. etc." — *J. Bouchet* dans ſes Annales d'Aquitaine, imprimées pour la prémière fois en 1544. part. 4. ch, 13. a auſſi appellé ces chanſons *Vaudevires*. Le *Guide des Chemins de France* etc. page 121 de l'Edition de Paris chez *Charles Etienne*, 1553, ouvrage qui eſt plus ancien que *Charles de Bourgueville*, dit

auſſi que „le *Vaux de Vire* dans la baſſe Norman„die a donné le nom aux chanſons de ce pays.“

Ce que nous venons de rapporter fait le ſujet de la pièce intitulée *le Val de Vire ou le berceau du Vaudeville.*

[4] Voyez la *diſſertation ſur les Révolutions de la langue françoiſe* p. 128. 138. 166. dans le premier Volume des *poëſies du Roy de Navarre.*

[5] Ce *Jean Chardavoine* fit imprimer à Paris en 1576 chez *Claude Micard*. un livre intitulé: *Recueil des plus belles et excellentes chanſons en forme de* Voix de Ville, *tirées de divers auteurs, tant anciens que modernes.* Il avoit été précédé en cela par *Aleman Layolle*, de qui on a des *chanſons et Voix de Ville*, imprimées à Lyon chez *Simon Gorlier* en 1561.

[6] C'eſt ſur cela qu'eſt fondée la jolie fable de *Lafontaine*, intitulée *le Savetier et le Financier.*

Page 9.

[7] C'eſt ſurtout ſous le règne de *Louis* XIV. que fut compoſé un très grand nombre de Vaudevilles. Perſonne n'ignore combien la minorité de ce Prince et la Régence *d'Anne d'Autriche* furent agitées. La fronde enfanta, quantité de Satyres et de Vaudevilles, et ſurtout les *Mazarinades*. Peu de circonſtances de la vie du Roi et des perſonnes de la cour, connues du public paſſèrent ſans quelque couplet. En tems de guerre point de bataille gagnée ou perdue ſans un Vaudeville; les conquêts, la proſpérité, les défaites, le bonheur auſſi bien que le malheur y fournit des ſujets. On trouve

la liſte des principaux Chanſonniers françois pendant le règne de Louis XIV. dans le *Mémoire hiſtorique ſur la Chanſon en général et en particulier ſur la chanſon françoiſe par M. Meusnier de Querlon*, qui eſt à la tête de *l'Anthologie françoiſe de Monet*. Paris 1765. 3 Vol. in-8vo.

[8] Voici le titre entier de cet ouvrage : *Nouveau ſiècle de Louis XIV. ou Poëſies Anecdotes du règne et de la Cour de ce Prince, avec des notes hiſtoriques, et des éclairciſſemens.* Paris chez Buiſſon et Londres chez Deboſſe, Gerard-Street, Soho, No. 7. IV. Volumes, in 8vo. 1793. Cette Collection eſt extrêmement curieuſe et précieuſe pour l'hiſtoire, en ce qu'elle fait connoitre une foule de détails biographiques qui ſe ſont conſervés dans ces poëſies. Les Editeurs de cette collection ont joint à chaque pièce de vers les notes néceſſaires pour comprendre les fréquentes alluſions, qui s'y trouvent.

Page 10.

[9] On entend par cette expreſſion, la foire qui ſe tenoit pendant l'hyver du 3. Fevrier jusqu'au dimanche des rameaux dans le préau de l'abbaye S. Germain et pendant l'été, c'eſt à dire du 1. Juillet jusqu'à la S. Michel, d'abord au fauxbourg S. Laurent, enſuite à la place de Vendôme, puis à celle de Louis XV. enfin encore au fauxbourg S. Laurent. Elle n'exiſte plus.

Page 11.

[10] Comme le théatre dont nous parlons a été ſurtout en certaines relations avec celui des Italiens,

qu'il l'a, comme on a vû, pour ainſi dire remplacé depuis 1697 jusqu'en 1716, que ce fut ſurtout la troupe des Italiens, qui perſécuta l'Opéra Comique après 1716, et qui enfin le fit ſupprimer, que de plus le théatre des Italiens porte aujourd'hui le nom d'*Opéra - Comique - National*, quoiqu'on n'y repréſente aucune des pièces que *le Sage* a déſigné par ce nom, il nous a paru qu'un précis hiſtorique ſur le *théatre Italien de Paris* pourroit fort bien trouver ici ſa place.

Depuis long tems il y avoit en France des Comédiens italiens; et l'on trouve qu'en 1577 on avoit déja une troupe appellée *gli Geloſi*, qui jouoit à l'hotel de Bourbon; mais elle n'avoit point alors d'établiſſement fixe, et après quelques années, elle fut remplacée par une autre qui fut elle-même ſupprimée en 1662. Il en vint une nouvelle, à qui on permit de jouer ſur le théatre de l'hotel de Bourgogne, alternativement avec la troupe de *Moliere* au petit Bourbon, et depuis ſur le théatre du Palais Royal. Ce ne fut qu'en 1680 que les 2 troupes françoiſes s'étant réunies à l'hotel de Guénégaud, après la mort de *Molière*, les Comédiens italiens ſe trouvèrent ſeuls en poſſeſſion de l'hôtel de Bourgogne. Ils continuèrent leurs repréſentations jusqu'à l'année 1697, que le roi fit fermer leur théatre et mettre le ſcellé ſur leurs effets par le Lieutenant de Police. On a toujours cru que c'étoit pour avoir joué *la fauſſe Prude*, Comédie qui déſignoit Madame de Maintenon. Dans les pièces italiennes, qu'ils jouoient à l'impromptu, on attachoit de ſimples canevas concis de chaque pièce, aux murs du théatre derrière les couliſſes,

où les acteurs alloient voir au commencement de chaque scène, ce qu'ils auroient à dire. C'est ce qu'on appelloit communement les *canevas italiens*. Cette façon de représenter une comédie, donnoit lieu à des plaisanteries variées, et l'on croyoit voir toujours une pièce différente; mais il falloit que tous les acteurs eussent beaucoup d'esprit et une imagination vive et fertile, pour que cette méthode fut du goût des spectateurs.

Le théatre de la Comédie Italienne fut fermé pendant 19 ans, et la troupe se débanda. Le *théatre de la Foire* profita de cette espèce de persécution des Comédiens Italiens, et s'approprioit plusieurs pièces, qui avoient fait partie de leur repertoire. Ces Représentations attiroient la foule et donnoient plus de vogue à ce spectacle.

Le Duc d'Orleans, Régent de France, donna ordre à M. *Rouillé*, Conseiller d'Etat, d'engager les meilleurs Comédiens d'Italie, pour en former une troupe, qu'il prit à son service. *Lélio* fut chargé de ce soin. Il choisit en Acteurs et Actrices tout ce qu'il crût le plus propre à seconder les vues du Duc d'Orléans. Ils vinrent à Paris au nombre de dix; et en attendant que l'hôtel de Bourgogne fut en état, le Régent leur permit de jouer sur le théatre du Palais-Royal, les jours qu'il n'y auroit point d'Opéra. Ce fut le 18. Mai 1716, qu'ils débutèrent par une pièce italienne intitulée *l'heureuse surprise*. Les 20. du même mois, leur établissement fut autorisé par une ordonnance du Roi. Le 1er Juin suivant, ils prirent possession du théatre de l'hôtel de Bourgogne, avec le titre de *Comédiens ordinaires de son*

Alteſſe Royale, le Duc d'Orléans, Régent. Ce Prince étant mort le 2. Decembre 1723 la troupe obtint le titre de *Comédiens Italiens ordinaires du Roi*, avec quinze mille livres de penſion, et en conſéquence elle fit mettre ſur la porte de l'hôtel de Bourgogne les armes du Roi, et au deſſous ſur un marbre noir cette inſcription en lettres d'or : *Hôtel des Comédiens Italiens ordinaires du Roi, entretenus par Sa Majeſté*, rétablis *à Paris en l'Année. M. DCC. XVI.*

Quelques années après leur retour en France, les Comédiens Italiens s'appercevant que leur recette étoit bien différente de celle qu'ils avoient faite auparavant, à cauſe de la concurrence qui exiſtoit depuis que les acteurs forains jouoient des pièces à peu près ſemblables, prirent la reſolution d'abandonner pour quelque tems leur théatre de l'hôtel de Bourgogne, et d'en ouvrir un nouveau à la foire S. Laurent; mais ils n'y jouèrent qu'en 1721, 1722 et 1723, et pendant la foire ſeulement; n'y trouvant pas, ſans doute, d'aſſez grands avantages.

En 1762 ils obtinrent la ſuppreſſion entière de l'Opéra-Comique, dont ils prirent le privilège, comme on verra par la ſuite, et dont ils accueillirent même pluſieurs acteurs et quelques pièces. Après cette époque la Comédie italienne fut diviſée en trois Corps, *les véritables Comédiens italiens*, fondateurs de ce ſpectacle, *les Comédiens*, qui ne jouoient que la Comédie françoiſe, et les *Comédiens chantans*. En 1779, ils ſupprimèrent la *Comédie purement italienne*, et n'adoptèrent que des *Comédies françoiſes*, genre qu'ils

avoient d'ailleurs cultivé depuis longtems, et surtout des pièces mêlées de chant. En 1783 ils occupèrent leur salle actuelle.

[11] Ce mot *jeux* étoit consacré pour les théâtres forains, on disoit *le jeu de Nicolet*, *de Restier* etc.

Page 11.

[12] Il sera parlé plus bas des *privilèges* des différents théâtres, et des *entraves* qui en résultoient.

Page 13.

[13] Pour s'en faire une idée, on n'a qu'a voir les gravures qui sont à la tête des 3 premières pièces du 1er volume du *théatre de la foire*. Elles sont encore curieuses sous le rapport des *Costumes de théatre* de cette époque, on y voit *Jupiter* et *Mercure* en grandes Perruques à la Louis XIV, etc.

Page 14.

[14] Ce ne fut que le 22. Juin 1791 que *l'Academie Royale de Musique* a pris le titre d'*Opéra* sur les affiches. Aujourd'hui le nom que cette société s'y donne est celui de *théatre de la République et des Arts*.

[15] C'est à cette première suppression du théâtre de l'Opéra-Comique que se rapporte la gravure du frontispice dans le premier Volume du *théatre de la foire* publié en 1721 par *Le Sage* et *d'Ornval*.

On y voit *Arlequin*, *Mezzetin*, *Pollichinelle* et *le Docteur* qui versent des larmes à coté du tombeau du théatre de la foire, où on lit l'inscription :

— — *Non illa loco, nec origine gentis*
Clara, sed arte, fuit.

Met. 6.

Au dessous du tombeau, on voit Venus et deux amours dans l'attitude d'une profonde tristesse.

Page 18.

[16] Surtout celle de la foire Saint-Laurent. Cette salle a été admirée de tous les gens de goût; elle avoit coûté 45000 livres; elle étoit de l'invention du Machiniste du Roi, *Arnould*.

[17] On a remarqué que par le prémier bail que l'Opéra passa le 31. Avril 1721 à *Lalauze*, sous le cautionnement de *Jean* et *Paul Liard*, Suisses, pour la permission de représenter *l'Opéra-Comique* aux foires de S. Laurent et de S. Germain, cet Entrepreneur s'obligeoit de payer seulement une somme de 1500 livres par foire, ce qui faisoit 3000 livres par an; qu'en 1731 *de Vienne* sous le nom *d'Hamoche* afferma cette permission 15000 livres par an; qu'en 1743 *de Thuret* l'afferma à *Monet* moyennant 12000 livres par an, et qu'enfin ce privilège a été affermé aux Comédiens Italiens pour la somme de 32000 livres, comme on vient de le dire.

Page 19.

[18] Comme aujourd'hui *Brunet*, qui joue au

Théatre de la Cit. Montanſier les rôles de *Cadet-Rouſſel* et de *Jocriſſe*.

Page 21.

[19] La Muſique du *Médecin de l'Amour*, de *l'Ivrogne corrigé*, du *Docteur Sangrado*, du *Dépit généreux*, du *Guy de Chêne*, de *l'heureux déguiſement* et des *deux Compères* eſt de ſa compoſition.

Page 22.

[20] Un particulier à qui ſon voiſin demandoit l'explication de ces mots, et qui ne vouloit pas paroitre ignorer le latin, repondit qu'ils ſignifioient: *ce ſont les Enfans d'Audinot.*

[21] Son Spectacle, ſitué également ſur le boulevard du temple, porta le titre des *grands Sauteurs et danſeurs de Corde du Sieur Nicolet*; il a pris depuis le nom de *théatre de la Gaieté*, enſuite celui de *Théatre d'Emulation cidevant de la Gaieté*; depuis cette année, qu'il eſt revenu à la veuve Nicolet, il a repris ſon ancien nom de *théatre de la Gaieté*; on y repréſente en ce moment *l'Aſſaſſinat des plénipotentiaires de Raſtadt*, les ſauteurs et les danſeurs de Corde qui occupent la ſcène entre les différentes pièces de théatre, y attirent beaucoup de monde.

[22] *Taconet* eſt né à Paris en 1730; il a joué parfaitement au théatre de Nicolet, les rôles de *Savetiers* et autres perſonnages du même genre. Il a compoſé un très grand nombre de pièces de théatre qui ont été repréſentées aux foires S. Germain et S. Laurent, ſur différens théatres des Boulevards et en province. C'eſt lui qui a dit ce mot *ſublime* qui caractériſe ſi bien un ivrogne:

je te mépriſe comme un verre d'eau. Il eſt mort en 1775 à l'hopital de la Charité, après une maladie aſſez longue. Nicolet vint un jour le voir. „Monſieur, dit-il, en ſ'adreſſant au Prieur, „n' „épargnez rien pour ſa guériſon; je donnerois „cent louis pour le conſerver." — „Monſieur „Nicolet, repliqua Taconet d'une voix faible et „presque mourante, „pourriez-Vous me donner un petit écu à compte?" — On raconte que peu d'heures avant de mourir, il ſe tourna du coté d'un lit voiſin, dans lequel étoit un Charpentier moribond, et lui dit: „Dépêche-toi mon „ami, d'aller là-bas, dreſſer un théatre; et dis „à Pluton, que j'y jouerai ce ſoir à ſa Cour, *le „ſavetier Avocat, et la Mort du Boeuf gras.*" Cette dernière pièce étoit une *tragédie pour rire.*

Page 26.

[23] Voyez *Eſſai ſur la liberté des théatres* par le C. *Millin*, Paris 1790. in-8vo.

Page 29.

[24] Depuis que le Bureau central eſt chargé de la cenſure des pièces de théatre, on défend auſſi la repréſentation de celles, où il ſe trouve des alluſions faciles à ſaiſir.

Page 34.

[25] On appelloit ainſi les Vaudevilles les plus communs que les chanſonniers chantoient ſur le *Pont-neuf* et aux environs. Depuis le règne de Henri IV. ſous lequel ce pont fut achevé, il a conſtamment été le Théatre des chanſons populaires. Aujourd'hui les chanſonniers y ſont plus

rares ; ils ſe ſon établis ſur la place S. Germain l'Auxerrois, aux environs de la place de grève, le pont au change etc.

[26] Le titre entier de ce qu'on appelloit ordinairement *les petits Beaujolais*, étoit *les petits Comédiens de S. A. S. MSgnr. le Comte de Beaujolais.* Ce ſpectacle a fait ſon ouverture le 23. Octobre 1784. Ce n'étoient d'abord que des Marionettes de carton de trois pieds et demi de haut, qu'on faiſoit mouvoir par des reſſorts, tandis qu'on parloit et chantoit pour elles dans les couliſſes. Les directeurs leur ont ſubſtitué enſuite des enfans, qui y repréſentoient de petites Comédies parlées; mais tout ce qui étoit Opéra-Comique ou Bouffon (comme on vient de le dire) étoit exécuté par des enfans mimes et chanté par des perſonnes agées dans les couliſſes; ce qui produiſit un effet aſſez ſingulier, de *voir* de petits enfans et d'*entendre* de groſſes voix formées. Leur ſpectacle ſe trouvoit au Palais Egalité, au même local où la Citoyenne Montanſier s'eſt établie depuis la révolution.

Page 35.

[27] L'origine du *théatre des Aſſociés* eſt aſſez ſingulière. Un homme dont la phyſiognomie mobile exprimoit les diverſes affections des ſens et de l'ame, d'une manière ſouvent dégoutante, mais quelquefois très-caractériſée, et ſon talent particulier, lui valut le ſurnom de *Grimacier* par excellence. D'abord il ſe plaçoit en public monté ſur une chaiſe, il marquoit la meſure d'un air quelconque par ſes grimaces, et s'abandonnoit à

la générosité des ſpectateurs. La dernière grimace étoit celle de la ſupplication, et elle lui procuroit ſouvent une recette abondante; il fut bientôt ſi couru, la foule pour le voir devint ſi grande, qu'il imagina de s'établir dans une baraque, et de faire payer à la porte. Cette ſpéculation lui réuſſit très-bien. Content de ſes bénéfices, il céda ſon fonds de boutique à un Entrepreneur de marionettes, l'obligeant néanmoins à paroître dans les Entreactes; les marionettes ſervirent bientôt de paſſeport à des *Comédiens en perſonne naturelle*, comme on l'annonçoit autrefois ſur les boulevards. C'eſt ainſi que le ſpectacle des Aſſociés ſe trouva de fait, le ſecond *Théatre françois* exiſtant à Paris depuis 1774. Lui ſeul eut la jouiſſance anticipée de ce que les décrets ont accordé depuis aux autres théatres; il jouoit, comme nous avons dit plus haut, les pièces de tous les repertoires, à la ſeule condition d'en changer les titres. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que c'eſt auſſi celui qui ait perdu au nouvel ordre des choſes, car il avoit trouvé moyen de repréſenter ſans reclamation, les pièces des auteurs vivants, ce qu'il ne pouvoit plus faire après les décrets qui aſſuroient aux auteurs la propriété de leurs pièces. Aujourd'hui ce théatre s'appelle le *théatre ſans prétention*.

[28] On appelle *parade*, les ſcenes bouffonnes ou burleſques que les bateleurs, les danſeurs de corde, et de ſemblables petits ſpectacles donnent au peuple à la porte de leur théatre, pour l'engager à y entrer.

Page 37.

[29] Le théatre du Vaudeville s'établit ſous des auſpices heureux. Les jolis couplets que les Citoyens *Piis* et *Barré* avoient fait entendre quelques années auparavant ſur le théatre de la Comédie Italienne furent un augure heureux pour leur nouvelle entrepriſe. En compoſant la pièce intitulée *les deux Panthéons* l'intention du C. *Piis* étoit de donner une pièce d'inauguration. Le premier acte, compoſé de ſcènes à tiroir, fit connoître individuellement tous les ſujets qui compoſoient ce nouveau théatre; le ſecond fut un mélange de contraſtes gracieux et enjoués; et le troiſième réunit à une critique générale, badine et ſans charge, du drame et de l'ariette de bravoure, l'éloge des acteurs qui ont cultivé avec ſuccès le genre du Vaudeville. L'enſemble fut néanmoins lié par une allégorie ſoutenue.

La première partie de cette pièce fut applaudie avec transport; on y vit paroître tour-à-tour tous les acteurs ſous le coſtume de l'emploi qui leur étoit deſtiné. Mais il étoit impoſſible qu'une allégorie ſi longtems ſoutenue ne fatiguât pas, malgré les couplets agréables et gais repandus dans toute la pièce; c'eſt ce que les entrepreneurs ont ſenti, en donnant les jours ſuivants ſeulement la première partie de *l'inauguration* avec une autre pièce. En effet le Vaudeville a peut-être plus que toute autre choſe beſoin de variété.

Page 38.

[30] On a ajouté à cette occaſion un paſſage à *la journée de Ferney* et un Couplet à *la Revue de*

l'An Six. A l'occaſion de la mort de *Beaumarchais* on a ajouté à la piéce, intitulée: *Favart aux champs Elyſées*, une ſcène ſur *l'arrivée de Beaumarchais aux champs Elyſées.*

Page 39.

[31] Cette ſalle de ſpectacle a été conſtruite depuis l'Epoque où la liberté des théatres fut décretée par l'Aſſemblée Conſtituente. Cet établiſſement fut auſſi promptement projetté, qu'exécuté. L'ancien paſſage dit *des Nourrices* étoit bordé d'une cour aſſez vaſte; c'eſt là que l'Entrepreneur de ce Spectacle, *Bourſault-Malherbe*, bâtit en moins de deux mois une ſalle aſſez vaſte et très agréable, et recréa pour ainſi dire les alentours au point qu'on ne s'y reconnut preſque plus. C'eſt ſur ce théatre ſurtout qu'au commencement de la révolution on donnoit des pièces, où le parti des Ariſtocrates fut baffoué et livré à la riſée publique, telles que *la ligue des fanatiques et des tyrans*, où on fit paroître les plus fameux Emigrés avec leur caractère connu, *la Revue des armées noires et blanches; le diné du Roi de Pruſſe, retardé par l'indiſpoſition de ſon armée* etc. Le directeur cependant n'avoit pas fait fortune, lorſqu'après s'être ſignalé aux *Jacobins*, il fut nommé Député à la Convention Nationale, ce qui le mit pour un tems à l'abri de ſes Créanciers. Il poſſéde aujourd'hui une fortune conſidérable.

Page 40.

[32] On peut ajouter à ceux-ci le C. *Léger* Directeur de ce théatre, les CC. *Armand Gouffé et Duval*, auteurs de *Clement Marot* et du *Val de*

Vire, deux pièces jouées au théâtre des Troubadours avec beaucoup de succès.

Quant aux Auteurs qui travaillent pour l'ancien Théâtre du Vaudeville on trouve dans le charmant recueil, intitulé les *Dinés du Vaudeville*, les noms de ceux qui en ont été pour ainsi dire les fondateurs; voici les couplets qui les contiennent. C'est d'abord la signature du Projet proposé par les Commissaires de la société des Dîners du Vaudeville :

Air : *Reveillez-Vous.*

Au nom de l'assemblée entière,
Paraphé, *ne varietur.*
Paris, ce deux Vendémiaire. . . .
Radet, *Piis*, *Deschamps*, *Ségur.*

et la Reponse de la Société :

Air : *On compteroit les diamans.*

Après-dîner, nous approuvons,
De par la muse chansonnière
Ledit projet et souscrivons :
Barré, *Léger*, *Monnier*, *Rozière*;
Demautort, *Despréaux*, *Chéron*;
Després, *Bourgueil* et *Desfontaines*
Ségur aîné, *Prévôt*, *Chambon*. . .
Onze de moins que deux douzaines.

On peut y ajouter les CC. *Philippon-la-Madelaine*, *Chaset*, *Dieulafoy*, *Dejouy*, *Lonchamps*, *Emanuel Dupaty*, *Maurice*, *Gersain*, *Lannée*.

Avantpropos du Val de Vire.

La pièce intitulée *le Val-de-Vire* *) *ou le Berceau du Vaudeville* donnée pour la première fois le 19. Prairéal de l'An VII. au théatre des Troubadours, a obtenu de juſtes applaudiſſemens; les auteurs y ont rendu un hommage à *Olivier Baſſelin*, inventeur du Vaudeville, que nos lecteurs connoiſſent déja par le diſcours préliminaire. Comme on ne connoit guères de Baſſelin que ſon nom, ſon pays et ſa profeſſion, il a fallu imaginer une intrigue pour en faire le ſujet d'une pièce de théatre.

Baſſelin a une fille dont l'amant eſt celui des habitans du Val-de-Vire qui a le mieux réuſſi à imiter ces chanſons gaies et quelquefois ſatyriques, inventées par Baſſelin, et

*) *Val-de-Vire*, ou *Vau-de-Vire*, vallon agréable près de Vire en Normandie.

appellées *Vaux-de-Vire* du pays qui en fut le berceau. Pluſieurs autres, ſurtout le vieux bailli, et un nigaud bavard appellé *Blaiſe* prétendent auſſi à la main d'Adèle. Baſſelin imagine une ruſe pour éloigner les importuns, et unir ſa fille à celui qu'elle aime et dont il connoit le talent; il propoſe un combat poëtique, où le prix de la meilleur chanſon ſera la main d'Adèle. Le Bailli qui ne ſait pas faire des vers eſt au deſeſpoir de ce contretems. Sur ces entrefaites le poëte *André de la Vigne* arrive de Paris; il a voulu voir Baſſelin dont les chanſons ſont connues de la Cour et de tous les habitans de la Capitale.

Le Bailli croit trouver dans l'arrivée de *La Vigne* un bon moyen de parvenir à ſon but. Il vient l'engager à compoſer pour lui une chanſon qui lui faſſe adjuger le prix. De la Vigne fait d'abord quelques difficultés, il feint cependant d'y conſentir pour une ſomme qu'il reçoit. Il compoſe en effet au Bailli quelques couplets, dont celui-ci eſt ſi enchanté, qu'il ſe perſuade que le prix ne pourra lui échapper. Cette préſomption amène une ſcène plaiſante entre lui et Georges, l'amant d'Adèle.

Enfin le moment décisif arrive; tous les habitans, les prétendus à leur tête, paroissent. Blaise commence à chanter, ou plutôt à brailler, une chanson que les huées et le rire des assistans l'empêchent d'achever; le bailli chante ensuite les couplets que De la Vigne lui a faits: mais par malheur ce n'est que le commencement d'un apologue; tout le monde lui en demande la fin; le pauvre Bailli reste interdit, surtout lorsque De la Vigne s'offre de reciter cette fin de la fable, qui la rend très-satyrique pour les deux prétendus déjà éconduits, et dispose les assistans en faveur du jeune Amant, dont les couplets avoient réuni tous les suffrages. La supercherie que le bailli a voulu employer pour obtenir la main de la fille de Basselin, est découverte, il s'en va au milieu des huées de tout le monde même de Blaise, et De la Vigne donne l'argent qu'il a reçu du Bailli à Georges qui a remporté le prix et qui est uni à son Amante.

Après cet exposé de la pièce il ne sera pas inutile de dire un mot des personnages qui en sont les principaux interlocuteurs.

Nos lecteurs connoissent déja *Olivier*

Baſſelin par le diſcours préliminaire; nous n'ajouterons donc que quelques mots ſur *André de la Vigne* et *Saint-Gelais* dont il eſt queſtion dans la pièce.

André de la Vigne étoit Sécrétaire d'Anne de Brétagne, fille ainée et héritière de François II. Duc de Brétagne, et qui épouſa ſucceſſivement Charles VIII. et Louis XII.

De la Vigne ſuivit le Roi Charles VIII. en Italie, et compoſa par ſon ordre un Journal en vers et en proſe de ſon voyage et de ſes conquêtes dans ce pays. Il le commença par un ſonge allégorique, reſſource ordinaire des poëtes de ce tems. Ce journal eſt eſtimé pour l'exactitude des faits et la ſimplicité du ſtyle; il fait partie du recueil connu ſous le nom de *Vergier d'honneur*.

Outre cet Ouvrage André de la Vigne a compoſé une *hiſtoire du Roi Charles VIII.*,*) et un grand nombre de poëſies, telles que

*) Elle a été publiée par Th. Godefroy à Paris 1617 in-4. et réimprimé in-folio en 1684. Quant au Vergier d'honneur on en a pluſieurs Editions *in-folio* et in-4.

des ballades, des rondeaux, des triolets, des complaintes, des lais, des virelets, des lettres etc. Il y fait ſouvent mention de ſes voyages en Lorraine, de ſon ſéjour en Savoye et dans diverſes provinces de la France. Dans pluſieurs il ſe plaint de ſa pauvreté et demande des ſecours. Quelques-unes de ſes poëſies ſont adreſſées à des perſonnes de la première diſtinction comme à Charles de Bourbon, Evêque de Clermont, à Charles Comtes d'Angoulême, à Philippe Duc de Savoye, à la Reine de Sicile, Ducheſſe de Lorraine, au Prince ſon mari, et même au Roi Charles VIII.; d'autres ſont à la louange de la Vierge.

Voici un rondeau dans lequel ce poëte demande une gratification à Charles VIII.

„Mon très-chier Sire, pour m'avancer en
„Court,
„De pluſieurs vers je Vous ay fait préſent;
„Si Vous ſupplie de bon cueur en préſent
„Qu'ayes regard à mon argent très-court.
„Les grans logis, où rongerie très-court,
„M'ont fait d'abis et de cheyaux exemt,
„Mon très-chier Sire.

„Mon eſpérance pour ce vers vous accourt,
„Que vous ſoyez de mes maulx appaiſant;
„Car eſcu n'ay qui ne ſoit peu peſant;
„Et qui pis vault, je plaidoye en la Court,
„Mon très-chier Sire."

Ce poëte eut pour ami *Octavien de Saint Gelais.* *) Ses liaiſons avec ce prélat et l'eſtime qu'il avoit pour lui ſont marquées dans la ballade ſuivante qu'il lui adreſſa, et que nous inférons ici, parcequ'elle fait voir que c'eſt à tort que dans la Xe Scène les Auteurs du Val-de-Vire font dire André de la Vigne que Saint Gelais eſt un *fripon* et *un poëte ſans talent.*

„Trés-révérent Evêque magnifique,
„Octavien, plain de begnivolence,
„Joyeulx Acteur de haulte Réthoricque:
„Surmontant l'art d'ambigue ignorance,
„Toute parfaicte eſt voſtre préférence,
„Raiſon pour quoy, car jamais beaulx dits faites,
„En quoy l'on voit voſtre exquiſe ſcience,
„De grant renom le parangon vous eſtes.

*) Octavien de ſaint Gelais, iſſu d'une maiſon ancienne et illuſtre, naquit à Cognac en 1465 ou

„En Angouleſme, treſor d'euvre pudicque
„Par excellence et noble confiance,
„Riche en tous ſens, veu voſtre humble practicque,
„Mont de prudence qui eſt de grant plaiſance,
„Ayant en France certaine congnoiſſance,
„Illuſtré nom des oeuvres trés-parfaictes.
„Notable eſſence, juſte convaleſcence,
„De grant renom le parangon vous estes

1466 de Pierre de Saint-Gelais, Marquis de Monlieu et Saint-Aulage, et de Philiberte de Fontenay. Il jouit des bonnes graces du Roi Charles VIII. qui lui fit donner l'Évêché d'Angoulême par le Pape Alexandre VI, à qui le Chapitre d'Angoulême avoit remis ſon droit de nomination. Il fut ſacré en 1495 ou 1496 à Lyon en préſence du Roi et des principaux Seigneurs de ſa Cour. Il aſſiſta aux obſèques de Charles VIII., mort au Chateau d'Amboiſe le 6. Avril 1498, et accompagna le corps de ce Prince juſqu'à S. Denis. Saint-Gelais ſurvécut peu á ſon bienfaiteur. Il mourut à Angoulême à la fin de 1502, âgé d'environ 36 ans.

S'il ne mérita pas la réputation de très bon poëte qu'il avoit obtenue de ſon tems, il mérite au moins celle de poëte très-fécond. Outre le grand nombre de ſes poëſies imprimées, il a fait, malgré ſa mort prematurée, des traductions en vers de l'Odyſſée d'Homère, de l'Enéide de Virgile, des héroïdes d'Ovide (celles-ci furent inſé-

„De vous louer tout le monde ſ'applicque.
„Où que ſoyez, vertus en vous ſ'eſlance,
„Bruict, los d'honneur, plaiſance terrificque,
„Moriginé ſingulière attrempance,
„Doulceur humaine, loyalle confiance,
„Bouche emperlée de tous vertueux geſtes,
„Pourquoy de dire point ne ferai ſilence,
„De grant renom le parangon vous eſtes.

„Prince des bons, Prélat de haulte eſſence,
„A qui ſont deuës toutes haultes requeſtes,
„Pour vray je dis qu'en abſence et préſence
„De grant renom le parangon vous eſtes.

On vient de voir qu'André de la Vigne étoit bien loin d'avoir envers S. Gelais les ſentimens que lui ſuppoſent les Auteurs du Val-de-Vire; quant au *Plagiat* qui eſt imputé à ce dernier dans le même couplet, voici ce qu'on en doit penſer.

Les poëſies de Charles, Duc d'Orléans, petit-fils de Charles V, père de Louis XII., et oncle de François I., né le 26 Mai 1391

rées dans le Vergier d'honneur) et de quelques autres ouvrages.

paroiſſent avoir été ſi peu connues *) du tems de Saint-Gelais que celui-ci crût pouvoir l'enrichir des dépouilles poëtiques de ce prince. Il n'y auroit donc point d'inconvenance, ſi dans une ſcène placée dans les champs Elyſées [on feroit accuſer Saint-Gelais de plagiat par Charles d'Orléans; mais rien n'autoriſoit les auteurs du Val-de-Vire à faire tenir un pareil langage à De la Vigne.

Il eſt vrai que l'Abbé *Maſſieu* dans ſon hiſtoire de la poëſie françoiſe attribue à Saint-Gelais quelques pièces de vers d'André de la Vigne. Le même auteur en parlant du *Journal en vers et en proſe du Voyage et*

*) Sous Louis XIV. même les poëſies de Charles d'Orléans étoient ignorées; c'eſt pourquoi Boileau qui étoit auſſi bon juge que bon poëte a dit de *Villon*.

„Villon ſçut le premier, dans ces ſiècles groſ-
„ſieurs
„Débrouiller l'art confus de nos vieux Roman-
„ciers."

ce qu'il auroit dit à coup ſûr de Charles d'Orléans s'il l'avoit connu.

des Conquêtes de Charles VIII. en Italie (que nous avons vû plus haut appartenir à De la Vigne) et du *Vergier d'honneur*, dont il fait partie, donne à Octavien de Saint-Gelais des louanges qui reviennent de droit à André de la Vigne. De tout l'ouvrage dont nous parlons, il n'y a que la *Complainte ſur la mort de Charles VIII.*, et ſon *Epitaphe* qui appartiennent *) à Octavien de Saint-Gelais.

Il paroit donc que l'adreſſe et le bonheur ſe ſont réunis pour enrichir ce Prélat; quand il ne prend pas le bien d'autrui, on le lui donne. Cependant il faut avouer que ce qu'on lui a donné étoit moins fait pour l'enrichir que ce qu'il avoit pris lui-même: car Charles d'Orléans qu'il avoit mis à contribution, eſt bien au deſſus d'André de la Vigne.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour faire voir que de la Vigne ne pouvoit pas accuſer ſon ami Saint-Gelais de plagiat, parceque ce n'eſt que bien longtems après la

*) Voyez les notes de la Monnoie ſur l'article d'André de la Vigne dans La Croix du Maine.

mort de S. Gelais qu'on lui a attribué des écrits qui appartiennent à André de la Vigne.

Celui-ci ſurvecut de pluſieurs années à ſon ami. Il vivoit encore en 1514, comme on le voit par une pièce de vers de *Guillaume Cretin* où il eſt nommé.

Le

Val-de-Vire,

ou

Le Berceau du Vaudeville.

Divertiſſement

en un Acte et en Proſe,

mêlé de Vaudevilles

par les CC. Armand Gouffé et Georges Duval.

Repréſenté, pour la première fois, ſur le théatre des Troubadours, le 19 Frairéal, an 7.

Perſonnages.	Artiſtes. CC. et Cne.
Olivier Baſſelin, foulon de Vire, créateur du Vaudeville,	*Saint-Léger.*
Adèle, ſa fille,	*Auger.*
Georges, amant d'Adèle, jeune Villageois,	*Belfort.*
Le Bailli du Lieu. Caricature.	*Tiercelin.*
Blaiſe, nigaud. *Idem.*	*Grain.*
André De La Vigne, Poëte contemporain.	*Frédéric.*
Payſans.	
Payſannes.	

La Scène eſt au Val-de-Vire, dans la ci-devant province de Baſſe-Normandie.

La marque * ajoutée a un couplet déſigne *le vif applaudiſſement*, et la double marque * * *le plus vif applaudiſſement* dont il fut reçû par le public. Un couplet demandé une ſeconde fois eſt marqué par *couplet redemandé.*

Scène Première.

Le Théatre repréſente un ſite riant du Val-de-Vire. Çà et là ſont des pommiers chargés de fruits. Au lever du rideau, divers groupes de Payſans et Payſannes ſont occupés à la récolte des pommes; à gauche ſur le devant, une maiſon ruſtique.

Baſſelin, Georges, Adèle, Blaiſe, Payſans et Payſannes.

Baſſelin, *ſur le devant de la ſcène, tandis qu'on travaille.*

Air: Mon père était pot.

Amis, dépouillons nos pommiers,
C'eſt là notre vendange;
De cidre empliſſons nos celliers,
Et chantons ſa louange.
Champenois, Gaſcons,
Picards, Bourguignons,
Vous allez tous voir comme
Sans trop ſe vanter,
Pour boire et chanter,
Les Normands ont la pomme. *)

*) *Les Normands ont la pomme*) Baſſelin en louant ſon pays qui produit le bon cidre, fait un

Tous *reprennent.*
Champenois, Gaſcons, etc.

Baſſelin.

Deuxième Couplet.

Du prix de ce fruit enchanteur
Si quelque buveur doute,
Qu'il s'en rapporte au créateur,
Qui s'y connaît ſans doute.
Dans le paradis,
Dieu voulant jadis,
Tenter le premier homme,
Laiſſa le raiſin;
Mais pour ſon deſſein
Il employa la pomme.

Tous *reprennent.*
Dans le paradis, etc.

Baſſelin.

Troiſième Couplet.

N'eſt-ce pas un mortel poiſon
Que le jus de la treille;
L'ivrogne laiſſe ſa raiſon
Au fond de ſa bouteille.
Le cidre plus doux
Nuit bien moins chez nous
A la raiſon d'un homme;

jeu de mots ſur *la pomme. Avoir la pomme* ſignifie: *remporter le prix, l'emporter ſur quelqu'un.*

Donc il eſt certain
Sur le meilleur vin
Que le cidre a la pomme.

Tous *reprennent.*

Le cidre plus doux, etc.

(*Pendant la dernière repriſe, les Payſans ont entouré Baſſelin.*)

Georges.

Ça, père Baſſelin, c'eſt aujourd'hui que vous devez nous apprendre le ſecret en queſtion.

Blaiſe. *)

Parions que j'l'ai deviné, mé (moi)?

Baſſelin.

Tu ſerais bien fin.

*) Blaiſe parle le patois des payſans de la baſſe Normandie; p. e. *tot* pour *tout*, *mé* pour *moi*, *canter* pour *chanter*, *maſſé* pour *ma foi*, ils prononcent *au* comme en allemand *aou* etc. Cependant l'éliſion de quelques voyelles et le changement de quelques autres qui forme le patois d'aujourd'hui, eſt, comme l'on penſe bien, différent du *vieux langage* qu'on parloit du tems de Baſſelin. Du reſte comme le patois Normand, ainſi que celui des autres provinces, contient beaucoup de mots abſolument inconnus à Paris, on n'a pas même pû faire parler à Blaiſe le véritable patois Normand; nous aurons occaſion dans la ſuite de faire quelques obſervations à ce ſujet.

Blaiſe.

Air: *C'eſt le biau Thomas* *)

Peut-être avez-vous
Fait quelques couplets ſur Perrette,
Dont le vieil époux
A ſurpris l'intrigue ſecrette:
N'en avez-vous pas
Sur la fille à Thomas?
Son aventure eſt, je vous jure,
Une bien drôle d'aventure.

Tot (tout) l'mond' en parl', tot l'mond' en rit; et ſi vous ne la chanſonnez point, j'la chanſonnerai mé-même. L'papa n's'en fâchera pas: ben du contraire, il en rira tout le premier; car

L'pèr' Thomas vraiment
Eſt accommodant.

Tous les Payſans.

Oh oui.

L'pèr' Thomas vraiment
Eſt accommodant.

Baſſelin.

C'eſt bien de cela qu'il s'agit: vous rappellez-vous qu'il y a juſtement aujourd'hui dix ans que vous vîntes tous ici, pour la première fois, écouter mes chanſons?

*) Voyés les airs de muſique N. I.

Georges.

On n'oublie pas ces choſes-là.

Baſſelin.

Depuis ce tems, vous vous êtes réunis tous les jours de fête dans ce vallon pour chanter les couplets gaillards du bon-homme Baſſelin.

Blaiſe.

C'eſt pour cha (cela ou ça) qu'on l's (les) appelle des Vaux-de-Vire dans toute la Normandie.

Baſſelin.

Eh bien, mes amis, j'ai voulu célébrer à ma façon le jour qui nous rappelle une auſſi mémorable époque, et c'eſt par les noces de ma fille ....

Georges, *l'interrompant vivement.*

Vous la mariez?

Baſſelin.

Aujourd'hui.

Georges, *timidement.*

Et ſans doute vous avez choiſi?...

Baſſelin.

Perſonne encore.

Georges.

Expliquez-vous.

Adèle, *à part.*

Je tremble.

Baſſelin.

Air: Nous nous marierons dimanche.

Ma muſe vieillit,
Ma gaîté s'enfuit,
Adieu mon joyeux délire:
Veux un ſucceſſeur
Dont la bonne humeur
Après moi vous faſſe rire.
Point érudit,
Mais qui d'eſprit
Pétille;
Soutienne la
Gaîté dans ma
Famille:
Voilà le mari
Qui ſera choiſi
Pour le mari de ma fille.

Blaiſe, *préſente la main à Baſſelin.* En ce cas, touchez là, biau-père, j'fis l'homme qui vous faut.

Georges.

Accordez-moi la préférence, et je ferai tout pour juſtifier votre choix.

Baſſelin.

Il faut le juſtifier avant. D'ailleurs, Lubin, Félix et d'autres que je ne nomme point, m'ont fait la même demande. Pour vous

mettre tous d'accord, je n'ai trouvé qu'un moyen.

Blaiſe.

Veyons cha. (Voyons ça.)

Baſſelin.

Que chacun de vous compoſe une chanſon, et je promets la main de ma fille, avec la moitié de mon bien, à l'auteur de celle qui réunira tous les ſuffrages. Sur-tout qu'on ne s'écarte pas du genre que j'ai tracé.

Air : Du petit mot pour rire.

Des bons mots et de la gaieté,
Mais ſans fiel et ſans âpreté,
Font un bon vau-de-vire.
En piquant craignez de bleſſer,
Et dites, mais ſans offenſer,
Le petit mot (*ter.*) pour rire. *)

Blaiſe.

Le petit mot pour rire! Laiſſez faire.

Même Air.

Jusqu'ici je n'ai rien écrit;
Mais stapendant j'ai de l'eſprit
Plus qu'on ne ſaurait dire.

*) *Le petit mot pour rire*) C'eſt le refrein d'une chanſon, qui a eu beaucoup de ſuccès, il y a quelques années.

D'Adèle je ſerai l'époux;
Car je ſais mieux qu'aucun de vous
Faire le vau-(*ter.*) de-vire. *)
Tous *répètent en riant.*
Il fait le vau (*ter.*) de-vire.

Baſſelin.

L'imbécille! Allons, mes enfans, à l'ouvrage: de la gloire, un peu de fortune, une femme aimable, et tout cela pour une jolie chanſon.

Les Payſans *ſortent en danſant et chantant.*

Fin du premier couplet de I. air.

Champenois, Gaſcons,
Picards, Bourguignons,
Vous allez tous voir comme,
Sans trop ſe vanter,
Pour boire et chanter
Les Normands ont la pomme.

**) *Faire le vau-* (ter) *de-Vire*) ſans qu'il s'en apperçoive Blaiſe fait ici un Calembourg, aſſez plaiſant par la manière dont ce couplet eſt chanté: *faire le vau, faire le vau, faire le vau. . . de Vire.* Le Calembourg porte ſur les mots *vau* et *veau.*

Scene II.

Baſſelin, Georges, Adèle.

Baſſelin.

Allons, ma fille, de la joie; morbleu, de la joie.

Adèle.

J'en ai ſujet, vraiment.

Baſſelin.

Plus que tu ne penſes; et je parie que Georges trouve mon projet admirable?

Georges.

Aſſurément non.

Baſſelin.

Tu as pourtant bien moins lieu de t'en plaindre que perſonne.

Georges.

Ne dois-je pas m'en louer?

Baſſelin.

J'étais le maître d'accorder la main de ma fille à qui bon me ſemblait, ſans tenir compte à perſonne de mon refus.

Georges.

Vous étiez inſtruit de notre amour mutuel?

Baſſelin.

Aſſurément; et dans peu tu me ſauras gré de

ce que je fais aujourd'hui pour toi. Vas, mon ami, vas faire ta chanſon.

Georges.

Parbleu oui : ma ſituation eſt bien agréable pour faire des couplets gais.

Baſſelin.

Ecoute donc.

Air : Du petit mot pour rire.

Quoiqu'ici la ſeule gaieté
Juſqu'à préſent nous ait dicté
Le gentil vau-de-vire,
Pourtant l'eſprit, le ſentiment
Peuvent remplacer un moment
Le petit mot (*ter.*) pour rire.

Ainſi choiſis le ſujet qui conviendra le mieux à ton affligeante ſituation. (*Le Bailli entre.*) Mais que nous veut M. le Bailli? (*à part.*) Je m'attendais à ſa viſite.

Scène III.

Baſſelin, Georges, Adèle, le Bailli.

Le Bailli, *en entrant.*

Honneur et gloire à maître Olivier Baſſelin.

Baſſelin.

Gloire et profit à M. le Bailli.

Le Bailli.

Toujours plaiſant !

Baſſelin.

Comme à l'ordinaire.

Le Bailli.

Toujours gai, toujours chantant !

Baſſelin.

Je m'en porte mieux.

Le Bailli, *à part.*

Et moi, j'en dors plus mal. (*bas à Baſſelin.*) Dites donc, père Baſſelin, j'aurais deux mots à vous dire en particulier.

Baſſelin.

Allons, mes enfans, laiſſez-nous : nous avons à jaſer M. le Bailli et moi.

(*Georges veut ſortir du même côté qu' Adèle ; mais Baſſelin l'arrête en lui diſant :*)

Ce n'eſt pas là qu'il faut faire ta chanſon.

(*Adèle et Georges ſortent par les deux côtés oppoſés.*)

Scène IV.

Baſſelin, le Bailli.

Le Bailli.

Quelle eſt donc la nouvelle plaiſanterie que vous nous préparez pour ce ſoir, père Baſſelin ?

Baſſelin.

Une plaiſanterie?

Le Bailli.

Oui; car je n'imagine pas qu'il faille prendre à la lettre ce qu'on m'annonce à l'inſtant.

Baſſelin.

Quoi donc, M. le Bailli?

Le Bailli.

Vous avez, dit-on, promis la main de votre fille à l'auteur de la plus jolie chanſon?

Baſſelin.

Rien de plus vrai.

Le Bailli.

Et vous tiendrez votre parole?

Baſſelin.

Foi de chanſonnier . . . . . normand.

Le Bailli.

Mais vous n'avez donc pas ſongé. . . . .

Baſſelin.

A tout, M. le Bailli. D'ailleurs, c'eſt mon goût à moi.

Le Bailli.

Eſt-ce auſſi le goût de votre fille?

Baſſelin.

Ma fille eſt comme moi, elle n'aime que les gens d'eſprit.

Le Bailli.

Elle a tort: l'eſprit ne mène à rien.

Baſſelin.

C'eſt ce que diſent ceux qui n'en ont pas.

Le Bailli.

M'en feriez-vous bien voir l'utilité?

Baſſelin.

Air: Il faut quitter ce que j'adore.

Il ſoulage dans l'indigence,
Il conſole dans le malheur;
Au ſein même de l'opulence
Il ajoute encor au bonheur.
Soutien contre la maladie,
C'eſt un tréſor dans la ſanté;
Il embellit, charme la vie,
Et donne l'immortalité.

Le Bailli.

Je ne porte pas ſi loin ma vue.

Baſſelin.

Et vous avez raiſon: peu de gens ſavent y atteindre.

Le Bailli.

Comment; après avoir rejetté les propoſitions avantageuſes . . . .

Baſſelin.

Etait-ce tout de bon?

Le Bailli.

Aſſurément.

Baſſelin.

J'avais pris cela pour une plaiſanterie.

Le Bailli.

Eh! pourquoi donc, ſ'il vous plaît?

Baſſelin.

A votre âge épouſer une fille de ſeize ans: allons donc!

Le Bailli.

Mais je ne ſuis pas ſi vieux, et je puis vivre encore long-tems.

Baſſelin.

Air: Trouver le bonheur en famille.

Je vous croirais beaucoup moins vieux,
Si vous aviez fait quelque ouvrage
Digne de plaire à nos neveux,
Et d'être cité d'âge en âge.
De la peur qu'on a de vieillir
La célébrité nous délivre,
Et l'on ne craint pas de mourir
Quand on eſt ſûr de toujours vivre.

Si pourtant vous étiez bien flatté d'épouſer ma fille . . . .

Le Bailli.

Vous n'en avez pas d'idée.

Baſſelin.

Il y aurait moyen de ſ'arranger.

Le Bailli.

Je ſavais bien, moi . . . .

Baſſelin.

Mais il faut de la diſcrétion.

Le Bailli.

Comptez-y.

Baſſelin.

Eh bien?

Air: Chacun avec moi l'avouera.

Laiſſons les vaillans chevaliers
Combattre et mourir pour les belles.
Quand le ſang flétrit les lauriers
Ils ont moins de charmes pour elles. (*bis.*)
On peut dans des combats plus doux
Se ſignaler; et voulez-vous
Etre ſûr d'obtenir Adèle,
Ce ſoir vous ſerez ſon époux,
Faites le mieux,
Faites le mieux
Une chanſonnette nouvelle.

Le Bailli.

Et, parbleu, vous ſavez fort bien que je ne m'occupe point de pareilles extravagances.

Baſſelin.

En ce cas, n'en parlons plus.

Le Bailli.

Vous êtes bien décidé?

Baſſelin.

Point de chanſon, point de mariage.

Le Bailli.

Prenez garde, maître Baſſelin, vous ne ſavez pas ....

Scène V.

Baſſelin, Le Bailli, Blaiſe.

Blaiſe, *accourt tout eſſoufflé.*

Air: De la p'tit' poſte de Paris.

(*lentement.*) Oh, pour le coup, drés qu'i s'ra
v'nu, (dès qu'il ſera venu)
Vous allez être confondu.
Tous nos payſans étonnés
Sont là qui le r'gardent ſous l'nez.
Quand vous ſaurez qu'il vient d'Paris,
Vous-même vous en ſ'rez ben ſurpris.

Baſſelin.

De qui veux-tu parler?

Blaiſe.

Air: O grand St. Nicolas!

Mon dieu, n'me preſſez pas,
Souffrez que je reſpire.
Tout exprès pour vos l'dire
J'avons doublé le pas;
Mais ne me preſſez pas.

Baſſelin, *impatienté.*

Allons, à ton aiſe.

Blaiſe.

J'étais dans la grande avenue à rêver au premier couplet de ma chanchon .... Il eſt fié-

rement joli mon premier couplet ; voulez-vous que j'vous le cante ?

Baſſelin.

Et non, de par tous les diables.

Blaiſe,

Ah ! mon Dieu, pour peu qu'cha (ça) vous faſſe plaiſir, j'ſis (je ſuis) tout prêt déjà.

Baſſelin.

Dis-nous bien plutôt qui tu as vu ?

Blaiſe.

Quien (Tiens), eſt-ce que j'connais mé c'gas-là (moi ce garçon-là) ?

Baſſelin.

Mais enfin, t'a-t-il parlé, que t'a-t-il dit ?

Blaiſe.

Sûrement qu'il m'a parlé, et à mé-même : ſi vos êtes curieux de ſavoir ce qu'il m'a dit ...

Baſſelin.

Au fait, imbécille, au fait, et un peu plus vite.

Blaiſe.

Pus (plus) vite !

Air : Meſſieurs, v'là l'journal du ſoir, (du Pari.)

Quand j'vos dis qu'il viant d'Paris,
Je n'vos dis pas cha pour rire.
Cha va fair', mé je vos l'dis,
Bien d'l'honneur à not' pays.

I m'a dit d'un air malin:
Enſeignez-moi l'Val-de-Viro
Et l'chanſonnier Baſſelin.
Mé j'l'ai mis drait (droit) ſur le ch'min.

Le Bailli.

Il fallait au moins lui demander ſon nom.

Blaiſe.

Son nom?

Baſſelin.

Eh oui ſon nom. Le ſais-tu au moins ſon nom?

Blaiſe.

Vartu, j'm'en fais que je l'ſais. Eſt-che que j'ne vos l'ai pas dit?

Baſſelin.

Et non parbleu.

Blaiſe.

Ah bien, j'crayais vos l'avai (avoir) dit, maſſé, (ma foi)

Même Air.

C'eſt qu'auſſi *) vos êt' bian vif;
Vous n'ſouffrez pas qu'on barguigne,
(héſite pour réfléchir)
Mé qui pour être pus hâtif,
M'ſis prasque rendu pouſſif.

*) Dans le patois Normand on ne connoit pas le mot *auſſi*, on dit à ſa place *itout*.

Attendez, j'crais qu'il m'a dit
Qu'il s'nommait *André de la Vigne*,
Et qu'il était hom' d'asprit.
Faut bian qu'cha ſet, pis qu'il' dit,
(Faut bien que ça ſoit puisqu'il le dit.)

Le Bailli.

Un homme d'eſprit!

Blaiſe.

Il le dit.

Le Bailli.

Je ne le connais pas.

Baſſelin.

André de la Vigne! Poëte illuſtre, parbleu, j'ai beaucoup entendu parler de lui; j'ai même lu quelques-uns de ſes ouvrages. Ils ſont charmans. Je ſerai ravi d'en connaître l'auteur. (*On entend une ritournelle.*)

Blaiſe.

Maſſé, vos n'attendrez pas long-tems, j'l'ai miré (vû) là-haut.

Le Bailli, *à part.*

Ce poëte-là ne pouvait arriver plus à propos.

Scène. VI.

Baſſelin, le Bailli, Blaiſe, And. de la Vigne, Payſans et Payſannes.

Choeur *de Payſans et Payſannes qui entourent André de la Vigne.*

Air; Jouiſſons du plaiſir, (d'Anacréon.)

Quand on eſt connu
Pour chanter et rire,
Dans le Val-de-Vire
On eſt bien-venu.

Andr. de la Vigne.

Cherchant la gaieté,
J'ai fait maint voyage;
Par ſon doux langage,
Je ſuis arrêté.

Choeur.

Quand on eſt connu, etc.

Andr. de la Vigne.

Dès que j'ai connu
Les chanſons de Vire,
Pour chanter et rire,
Moi, j'y ſuis venu.

Choeur.

Quand on eſt connu, etc.

Le Bailli,

Laiſſez, laiſſez, de grace; c'eſt à moi de parler le premier. (*Il s'avance vers la Vigne.*) Si M. de la Vigne voulait, pendant le ſéjour qu'il va faire ici .... me faire l'honneur ... d'honorer .... de ſa préſence .... mon petit local .... je ....

And. de la Vigne, *l'interrompant,*

Vous êtes bien bon, Monſieur; mais je ne ſuis pas accoutumé à tant d'honneur que cela.

Blaiſe,

Attrape.

Baſſelin.

Salut au célèbre André de la Vigne, qui nous a jugés capables de recevoir ſes utiles leçons.

And. de la Vigne.

Je viens plutôt en prendre d'Olivier Baſſelin, dont les refreins charmans ſont dans la bouche de tout le monde.

Le Bailli, *à part,*

Il a l'air d'un original.

Blaiſe,

J'ſavais bien mé que j'ferions parler de nos!

Baſſelin.

C'eſt un honneur que je n'ai ni deſiré ni mérité.

And. de la Vigne.

On rend plus de juſtice au joyeux foulon de Vire.

Baſſelin.

Le joyeux foulon a voulu divertir ſes amis, ſes voiſins, et quelquefois il a eu le bonheur d'y réuſſir.

And. de la Vigne.

Et la gloire de créer un genre aimable qui lui doit ſon exiſtence et ſon nom.

Air : Du Vaudeville d'Abuzar.

Déjà long-tems avant nos jours,
Sous le ciel heureux de Provence,
On vit les gentils Troubadours
Chanter la plaintive romance:
Mais le vaudeville charmant
Tient de vous ſa gaieté piquante,
Et dans plus d'un couplet *normand*
Gliſſe des mots à double entente. *)

Blaiſe.

Comm' eſt-che qu'ous dites cha, le Vaudeville?

And. de la Vigne.

Oui, le Vaudeville.

*) Dans presque toutes les chanſons normandes on remarque de ces Equivoques.

Blaiſe.

Vos n'y êt' brin. (peu.)

And. de la Vigne.

Comment brin?

Blaiſe.

Brin en tout! . . On nomme cha des vaux-dè-Vire, de Vire, entendez-vous.

Baſſelin.

C'eſt effectivement le nom ſous lequel on connaît ici nos chanſons

And. de la Vigne.

Air: Du Vaudeville des Viſitandines.

Le ſimple nom de *Vau-de-Vire*
Ne convient plus à vos chanſons,
Puiſqu'on les chante et les admire
Bien loin de ces joyeux cantons. (*bis.*)
Vos refreins heureux, dans nos villes,
Ont obtenu tant de ſuccès,
Qu'on a cru pouvoir déſormais
Les appeller des *Vaudevilles.* *)

Baſſelin.

Même Air.

Chez vous c'eſt l'uſage ordinaire:
S'emparant d'un titre nouveau

*) Dans les deux couplets les auteurs ont voulu concilier les deux opinions ſur l'origine du Nom *Vaudeville*, dont il a eté queſtion dans le diſcours préliminaire, page 6.

Chacun y méconnait ſon père
Et le lieu qui fut ſon berceau. (*bis.*)

And. de la Vigne.

Sur ce point-là ſoyez tranquille:
Nos neveux, j'en ſuis bien certain,
Se ſouviendront de Baſſelin
Père joyeux du Vaudeville.

Baſſelin *à part.*

Il faut que je réponde à ce compliment-là. (*Il rêve un inſtant.*) (*haut.*) Mes amis, je vous ai chanté tout-à-l'heure les louanges du pommier: jusqu'ici nous ne connaiſſions rien au-deſſus; mais à préſent il faut changer de thèſe. Ainſi donc,

Air: J'ons un curé patriote. *)
Habitans du Val-de-Vire,
Allons gai, chantons, danſons;
Que *La Vigne* **) nous inſpire

*) Voyés les Airs de muſique. N. 2.

**) Parmi les poëſies d'André de la Vigne il y a un Rondeau, où il ſe loue lui-même en faiſant ſur ſon nom de ces jeux de mots, qu'on appelle aujourd'hui Calembourgs. Le voici:

„De la Vigne ne ſçay trop de biens dire,
„De la Vigne nully ne doit mesdire,
„De la Vigne ſont repeus maintes gens,
„De la Vigne povres et indigens
„Sont remplis, point n'y fault contredire.

Et ranime nos chanſons:
Sans *La Vigne* on veut en vain
Etre gai, vif et badin.
Les François, (*bis.*)
Je crois, n'auraient eu jamais
Sans *La Vigne* de bons couplets.
Tous reprennent en danſant.
Les François, etc.

Baſſelin.

Qui donc a pu rendre digne
Le moindre des chanſonniers,
De voir transplanter *La Vigne*
Au milieu de ſes pommiers?
Par tout *la Vigne* fleurit;
Et chez nous, ſans contredit,
Déſormais (*bis.*)
Gardons *la Vigne*; et jamais
Nous n'aurons que de bons couplets.

„Qui mal luy veult, Dieu le puiſſe maudire;
„Qui mal en dit, il eſt bien remply d'ire,
„Veut que pluſieurs reçoivent les fruits gents
„De la Vigne.

„Comme j'ay dit, je vous veulx bien redire,
„Par la Vigne ne vois rien à redire,
„Car aymée eſt de Roys et de Régens,
„Donc qui l'impugne, ne ſoyes négligens
„De dire ainſi, Dieu le veille eſcondire
„De la Vigne.

Tous.

Déformais, etc.

Baſſelin.

Il faut dans ce jour inſigne
A la gaieté nous livrer:
La préſence de *la Vigne*
Suffit pour nous enivrer!
La Vigne eſt à conſerver,
La Vigne eſt à cultiver;
Car jamais,
Non jamais,
On n'eût eu chez les Français
Sans *la Vigne* de bons couplets.

Tous reprennent, et ſortent en chantant.

Car, jamais, etc.

Scène VII.

Baſſelin, And. de la Vigne.

And de la Vigne.

Combien votre ſort paraît digne d'envie!

Baſſelin.

Le bonheur dont nous jouiſſons eſt à la portée de tout le monde.

And. de la Vigne.

Air: Du Vaudeville d'Arlequin tout ſeul.

Vous ne trompez point mon attente,
On me vantait votre gaîté;

Mais elle m'étonne et m'enchante,
Malgré ce qu'on m'en a conté.
Oui, je vois que pour vous inſtruire,
Les chaſtes Nymphes d'Apollon
S'établiſſant au Val-dé-Vire,
En ont fait le ſacré Vallon. } *bis.*

Baſſelin.

Vous me donneriez presque de l'amour-propre.

And. de la Vigne.

On vous le pardonnerait; mais apprenez-moi de grace par quel ſecret vous avez ſu produire cet heureux mélange de grâces et de naïveté.

Baſſelin.

Volontiers.

Air: Jeune fille et jeune garçon *)

**Le plaiſir et la volupté
Tiennent chez nous lieu de génie: (*bis.*)
Nos vers enfans de la folie
Ne reſpirent que la gaieté.
L'ivreſſe la plus pure
Nous dicte ſes leçons,

*) Voyés les airs de Muſique No. 3.

Guide nos joyeux ſons,
Et peint dans nos chanſons
La nature. (*bis.*) *)

And. de la Vigne.

C'eſt pour ſ'en éloigner trop que tant de gens ne font rien de bon.

Baſſelin.

Quelquefois encore nous nous plaiſons à démasquer le vice et à perſiffler le ridicule.

Air: Du curé de Pompone.

** Vieux jaloux, avare Créſus,
Nous n'épargnons perſonne:
De ridicules et d'abus
La récolte eſt ſi bonne,
Que ſur quelques ſujets,
Toujours frais,
Chaque jour on chanſonne. *)

Deuxième Couplet

** Qu'un barbon devienne l'époux
D'une jeune pouponne,
S'il ſurprend dans un rendez-vous
L'amant et la friponne,
Pour appaiſer ſoudain
Son chagrin,
Chez nous on le chanſonne. *)

*) Couplets redemandés.

Troiſième Couplet.

** On chanſonne le ſot titré
Pour les airs qu'il ſe donne;
On chanſonne le vieux curé
Qui courtiſe ſa bonne:
Tout ce qui prête enfin
Un refrein,
Chez nous on le chanſonne. *)

Et vous arrivez fort à propos pour être témoin du petit combat poëtique que vont ſe livrer mes élèves, et dont ma fille doit être le prix.

And. de la Vigne.

Je ſuis charmé de la rencontre.

Baſſelin.

Adèle n'en eſt pas tout-à fait auſſi contente que vous; mais j'eſpère que tout s'arrangera mieux qu'elle ne le croit.

And. de la Vigne.

La jeune perſonne a le coeur pris, je gage?

Baſſelin.

Préciſément.

And. de la Vigne.

Et l'amant n'eſt pas des plus habiles?

Baſſelin.

Si fait; mais la crainte qu'il ne s'en trouve un plus heureux. . . . .

*) Couplet redemandé.

And. de la Vigne.

J'entends,

Baſſelin.

Les pauvres enfans ſont bien fâchés contre moi. Ils ont tort: je n'avais que ce moyen de les unir.

And. de la Vigne.

Comment?

Baſſelin.

Ce vieux Bailli que vous avez vu tout-à-l'heure, ne m'avait-il pas fait des propoſitions?

And. de la Vigne.

L'extravagant! Il aurait voulu vous faire l'honneur... de vous honorer... de ſon alliance.

Baſſelin.

Pour éviter ſes ridicules pourſuites, j'ai mis à ce mariage une condition qu'aſſurément il ne pourra remplir, et que Georges remplira mieux, j'eſpère, qu'aucun de ſes rivaux.

And. de la Vigne.

Permettez-moi d'agir; et mon voyage ne lui ſera peut-être pas inutile.

Baſſelin.

Je donnerais tout pour que Georges remportât la victoire. (*Adèle entre.*) Mais j'apperçois ma fille; permettez que j'aille donner un coup-d'oeil à mes ouvriers. Elle

vous tiendra compagnie jusq'à mon retour, ou si je n'étais pas libre aussi-tôt que je le désirerais, ma foulonnerie est à quatre pas d'ici : vous vous y amuserez ; tout le monde chante chez moi déjà.

And. de la Vigne.

On y suit l'exemple du maître.

Baffelin.

Je ne vous y offrirai ni *Bourgogne* ni *Champagne ;* mais, par ma foi, j'ai d'excellent *cidre*, et si vous voulez . . . .

And. de la Vigne.

Je le goûterai.

Baffelin.

Allons, sans adieu, M. de la Vigne. (*Il sort.*)

Scène VIII.

And. de la Vigne, Adèle.

And. de la Vigne.

Vous devez être charmée, ma belle enfant, du combat qui va se livrer en votre honneur.

Adèle.

Plût à dieu que jamais il n'en eût été question !

And. De la Vigne.

Pourquoi donc? Je connais à Paris beaucoup de belles dames qui en ſeraient très-flattées, je vous aſſure.

Air: De la Pipe de tabac. *)

Souvent un ſoi-diſant poëte
Chante une ſoi-diſant beauté:
Du rimeur et de la coquette
Grande eſt toujours la vanité. (*bis.*)
L'un ſourit à ſa chanſonnette,
L'autre ſourit à ſes beaux yeux;
L'un ſe croit grand, l'autre parfaite,
** Comme ils ſe trompent tous les deux! (*bis.*)

Mais Georges ne craint pas qu'en faiſant votre éloge, on le taxe de prétention. D'après ce que m'en a dit maître Baſſelin, je ne ſuis point ſurpris que vous l'aimiez; avec autant d'esprit . . . . .

Adèle.

Ce n'eſt pas l'eſprit qui me charme le plus en lui.

Air: L'Amour eſt un enfant trompeur. *)

Quand on a trop d'eſprit, vraiment,
On a peu de tendreſſe.
Par d'autres moyens un amant

*) Voyés les Airs de muſique N. 4 et 5.

Captive ſa maîtreſſe:
Le coeur peint mieux le ſentiment;
Et pour vaincre plus ſûrement,
C'eſt au coeur qu'il ſ'adreſſe.

And. de la Vigne.

J'en conviens; cependant,

Même Air.

*) Souvent c'eſt par un joli rien
Que l'amour ſe réveille.
De ſéduire il ſait le moyen,
Et ſ'en ſert à merveille.
Son ſuccès eſt toujours certain,
Lorsque ce petit dieu malin
Prend un coeur par l'oreille.

Adèle.

En le prenant de la ſorte, on ne le garde pas longtems.

And. de la Vigne.

Je vais tout faire pour que celui qui poſſède le vôtre ne ſoit pas obligé d'y renoncer.

Adèle.

Je crains bien que cela n'arrive.

*) Pour répondre à ceux qui nous ont reproché les jeux de mots, il eſt bon d'obſerver que nous avons cru devoir faire parler *La Vigne* avec plus d'apprêt que Baſſelin.

(*Note des Auteurs*)

And. de la Vigne.

A ſa place je ferais des prodiges.

Air: Une fille eſt un oiſeau.

Ballades et madrigaux
S'échapperaient de ma plume,
J'enfanterais un volume
De triolets, de rondeaux;
Armé de mon écritoire,
Dans le temple de mémoire,
Je ſoutiendrais votre gloire
Contre mes nombreux rivaux!
L'amour doublant mon génie
Forcerait même l'envie
A couronner mes travaux! (4 *fois.*)

Adèle.

Vous voyez les choſes de ſang-froid.

Air: Du Vaudev. de Colombine mannequin.

La tâche vous parait facile;
Mais tous les jours Georges me dit
Que bien loin de le rendre habile,
L'amour lui fait perdre l'eſprit.

And. de la Vigne.

Pour Georges la tâche eſt facile,
Près de la beauté qu'il chérit,
Jamais l'amant n'eſt plus habile
Que quand il a perdu l'eſprit. (*bis.*)

Ainſi vous ne devez pas craindre l'iſſue du combat, et puis j'ai conçu certain projet dont les ſuites . . .,

Adèle,

Ah! mon Dieu, voilà ce maudit Bailli; ſa vue me chagrine toujours.

Scène IX.

Adèle, And. de la Vigne, le Bailli,

Le Bailli, *en entrant avec humeur,*

La qualité d'étranger donne à M. de la Vigne des droits dont il profite à loiſir.

And. de la Vigne,

Et à quel propos cette remarque, M. le Bailli?

Le Bailli,

On vous accorde à votre arrivée un entretien que bien du monde brigue inutilement ici depuis longtems. (*à Adèle:*) Puis-je ſavoir, Mademoiſelle, pourquoi Monſieur obtient ce qu'un homme que vous devez reſpecter, enfin un vieil ami . . .,

Adèle,

Air: N'*en demandez pas davantage.*

Ainſi que vous d'un vieil ami
Je ſais connaître l'avantage,

Et c'eſt toujours un vieil ami
Que doit préférer l'homme ſage ;
Mais un vieil ami
N'eſt pas l'ami qui
* Plait toujours le mieux en ménage. (*bis.*)
(*Elle s'enfuit.*)

Scene X.

And. de la Vigne, le Bailli.

And. de la Vigne, *riant.*

Cela reſſemble à une épigramme au moins, M. le Bailli.

Le Bailli.

La friponne aime à rire.

And. de la Vigne.

On dirait que c'eſt à vos dépens.

Le Bailli.

Elle ne ſe gêne pas avec moi.

And. de la Vigne.

C'eſt ce qui me ſemble.

Le Bailli.

Dailleurs, elle le prend ſur un ton, depuis que ſon père jouit d'une petite réputation parmi nous.

And. de la Vigne.

Et d'une fort grande à Paris.

Le Bailli.

On ne s'en doute pas ici, je vous assure.

And. de la Vigne.

En ce cas je suis charmé d'être venu pour vous l'apprendre.

Le Bailli.

Au surplus, il n'est pas seul en état d'apprécier le mérite.

And. de la Vigne.

Non?

Le Bailli.

Et nous sommes aussi fiers que lui de posséder l'un de nos plus célèbres contemporains.

And. de la Vigne, *à part.*

Il me flatte; il a besoin de moi.

Le Bailli, *à part.*

Je ne sais comment lui tourner ça. (*haut.*) Basselin vous a sans doute instruit de la lutte poëtique qui doit avoir lieu ce soir?

And. de la Vigne.

Et du prix qu'il réserve au plus habile chansonnier.

Le Bailli.

On n'a pas d'idée d'une pareille extravagance.

And. de la Vigne.

Les poëtes ne font que cela.

Le Bailli.

Oui; mais c'eſt d'une bizarrerie....

And. de la Vigne.

Il ſoutient le contraire; le gaillard eſt entêté.

Le Bailli.

Ce n'eſt pas l'embarras : ſi je voulais, je ferais une chanſon comme un autre, et ce ne ſerait pas la première.

And. de la Vigne.

Bah !

Le Bailli.

Aſſurément.

Air : Cahin, caha.

Dans ma jeuneſſe,
Inſpiré par l'amour,
En galant Troubadour,
Je faiſais, chaque jour,
Gentille chanſon pour
Captiver ma maîtreſſe.
Aujourd'hui, ce n'eſt plus cela :
Toujours auſſi tendre
Je n'oſe prétendre
A me faire entendre.
Comment l'entreprendre?
Chez moi tout va
Cahin, caha. } (*bis.*)

And. de la Vigne.

Eh bien, M. le Bailli, cela ne m'étonne pas du tout.

Le Bailli.

Je ſuis d'autant plus affligé de ce contretems, que je me flattois de n'être pas mal avec la jeune perſonne.

And. de la Vigne.

Ce n'eſt pas ce que j'ai cru voir tout-à-l'heure.

Le Bailli.

Ruſe de femme: c'eſt pour mieux cacher ſon jeu.

And. de la Vigne.

Oh bien, elle le cache à merveille; mais une conquête auſſi flatteuſe a dû vous ſuſciter nombre de rivaux.

Le Bailli.

Croiriez-vous que les deux plus entétés, ſont Blaiſe, ce nigaud que vous venez de voir; puis un certain Georges, garçon ſans fortune, et dont tout le mérite eſt de faire des chanſons?

And. de la Vigne.

Comment donc! Mais s'il les fait bonnes?

Le Bailli.

Moi, je les trouve déteſtables.

And. de la Vigne.

En ce cas, vous lui disputerez facilement la victoire. Dailleurs, vous aviez tant d'esprit, dites-vous .... quand personne n'en avait encore.

Le Bailli.

Si je m'étais livré sérieusement à ces bagatelles, j'aurais pu m'y faire un nom; mais entre nous

Air : De la Boulangère

Je prisais beaucoup plus l'argent
Qu'une gloire importune:
Je vis d'ailleurs que mon talent
Ne faisait pas fortune.

And. de la Vigne.

Vraiment ?

Le Bailli.

Ne faisait pas fortune.

Et j'ai mieux aimé la faire autrement: j'ai acheté une bonne charge, bien lucrative, (*avec embarras:*) et qui me met à portée de récompenser généreusement le petit service .... que me rendrait .... par exemple .... dans la position où je me trouve .... un homme d'esprit .... assez complaisant .... pour ....

And. de la Vigne, *à part.*

Nous y voilà. (*haut.*) Eh bien, de quoi s'agit-il, M. le Bailli? Voyons.

Le Bailli.

Tenez, il faut vous ouvrir mon coeur.

And. de la Vigne.

Ouvrez-moi votre coeur.

Le Bailli.

Il s'agit donc de me faire tout-à-l'heure, et de votre mieux, une chanſon que je donnerai comme de moi, ſentez-vous bien? .... et au moyen de laquelle j'épouſerai ma maîtreſſe. Voilà ce que c'eſt.

And. de la Vigne.

Air: Accompagné de pluſieurs autres.

Eh quoi! vous iriez ſans façon
Chanter ce ſoir une chanſon
Que vous ſauriez être la nôtre?

Le Bailli.

Pourquoi pas: ferai-je le premier?

Tel eſt vanté pour maint écrit,
* Qui n'aurait jamais eu d'eſprit,
S'il n'eut trouvé l'eſprit d'un autre

And. de la Vigne.

Je conſentirais volontiers à ce que vous me propoſez-là; mais ſi je vous prête mon eſprit, que me donnerez-vous en place?

Le Bailli.

Ecoutez donc, M. de la Vigne, écoutez.

Air : De la parole.

Quoique l'eſprit ſoit un tréſor,
L'argent n'eſt pas ſans avantage ;
Et vous ferez un marché d'or
En me compoſant cet ouvrage :
Je me fais fort de vous payer
Dans l'inſtant ſoixante piſtoles.

(Il lui montre une bourſe.)

Je promets de vous défrayer
De plumes, d'encre, de papier.

(Il tire de ſa poche une écritoire et du papier.)

Que fournirez-vous ? *(bis.)*

And. de la Vigne *parlant.*

Comment ! ce que je fournirais ?

Le Bailli *parlant.*

Et mais ſans doute.

Fin du couplet.

* Les paroles. *(bis)*

And. de la Vigne, *à part.*

Excellente idée ! *(haut)* Ma foi, M. le Bailli, vous avez une éloquence à laquelle on ne peut réſiſter.

(Il s'empare de l'argent, du papier et de l'écritoire.)

Le Bailli.

Je savais bien moi que .... (*à part.*) Je le tiens.

And. de la Vigne.

(*à part.*) Tu ne t'attends pas au dénouement. (*haut.*) Silence, Bailli, j'ai votre affaire.

(*Il s'assied sur un banc de gazon, et se met en devoir d'écrire.*)

Le Bailli, *à part, tandis que la Vigne écrit.* Ah! maître Baselin, je m'en vais donc épouser votre fille ... malgré vous. Je me fais d'avance un plaisir de l'étonnement et du chagrin de nos deux amoureux qui vont se désespérer à l'envi l'un de l'autre; car enfin ils ne s'attendent pas .... (*Il regarde la Vigne.*) Voyez quelle facilité! tandis que moi je ne peux pas écrire un mot; un mot, je ne peux pas l'écrire. Qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel, moi!

And. de la Vigne, *lui remet un papier.*

Air: Lorsque vous verrez un amant.

Bailli, recevez mes couplets;
Ils vous gagneront les suffrages
Que ce fripon de *Saint Gelais* *)
S'est attiré par mes ouvrages.

*) Voyez l'avant-propos de cette pièce.

Le Bailli, *parlant.*

Saint-Gelais, qu'eſt-ce que ça?

And. de la Vigne, *finiſſant l'air.*

C'eſt un poëte ſans talent,
Bronchant toujours ſur ſa monture,
Qui, pour aller plus leſtement,
S'eſt emparé de ma voiture.

Le Bailli.

Voyez-vous! Ah ça, permettez: vous aviez donc une voiture?

And. de la Vigne, *riant.*

C'eſt une façon de parler: il l'eſt approprié mes vers.

Le Bailli.

Vos vers! (*Mettant dans ſa poche ceux que la Vigne vient de lui faire:*) Ah! mon dieu, qu'il faut être impudent!

And. de la Vigne.

Revenons à notre affaire. Pour vous aſſurer davantage la victoire, je vais écarter les plus dangereux concurrens.

Le Bailli.

Comment donc! à merveille. (*bas, appercevant Georges:*) Chut, voici le rival en queſtion.

And. de la Vigne.

Tirez-vous-en comme vous pourrez: je vais

m'occuper de vous; de-là j'irai rejoindre Baſſelin.

Le Bailli.

Ne lui dites pas ....

And. de la Vigne.

Je n'ai garde.

Le Bailli, *tournant le dos à la Vigne.*

N'ayez pas l'air de m'avoir parlé.

(*La Vigne ſort d'un côté, Georges s'avance de l'autre.*)

Scène XI.

Georges, le Bailli.

Le Bailli.

Monſieur Georges ſe prépare ſans doute au combat?

Georges.

J'y ſuis tout préparé, M. le Bailli.

Le Bailli.

L'envie de réuſſir aura produit un chef-d'oeuvre apparemment.

Georges.

Air: On vante toujours la nature. *)

Bailli, l'amour ſeul fut mon maitre,
Seul il a guidé mes travaux.

*) v. A. d. M. N. 6.

Son ſecours me fera peut-être
Triompher de tous mes rivaux.
Cet eſpoir, qu'on me le pardonne,
Vous n'en pouvez être ſurpris.
Quand la beauté tient la couronne,
L'amour doit obtenir le prix. (bis.)

Le Bailli.

De ſorte que vous y comptez.

Georges.

Je ne dis pas cela.

Le Bailli.

Mais vous le penſez. Cependant vous pourriez rencontrer un rival que vous ne ſoupçonnez guères.

Georges.

Un nouveau champion?

Le Bailli.

Sa modeſtie l'a jusqu'à préſent empêché de paraître; mais ſon début ſera brillant.

Georges.

Son début, dites-vous?

Le Bailli.

Il ne connaît ſon talent que d'aujourd'hui.

Georges.

Comment?

Le Bailli.

Adèle eſt ſi jolie, et l'amour ſi puiſſant!

Georges.

Air : Du Vaudev. d'Arlequin Afficheur.

Oui, j'en conviendrai franchement,
Sans en bien deviner les cauſes.
L'amour opère fréquemment
De bizarres métamorphoſes :
Il déguiſe en fous des *Catons*,
Tourne à ſon gré toutes nos têtes ;
Il donne du coeur aux poltrons,
* Et de l'eſprit aux bêtes, (*bis.*)

Le Bailli,

(*à part.*) Le drôle ſe doute que c'eſt moi. (*haut*) Et le nouveau venu s'empare du tréſor que de plus fins convoitaient inutilement.

Georges,

Quand il eſt mal défendu.

Le Bailli,

On proportionne l'attaque à la défenſe.

Georges.

Si l'on peut,

Le Bailli.

On met en jeu tous ſes moyens.

Georges.

Quand on en a.... Quelle chaleur, M. le Bailli! ſerait-il queſtion de vous, par haſard?

Le Bailli.

Vous verrez, vous verrez.

Georges.

Cela ſerait trop plaiſant. (*à part.*) Mais c'eſt lui.

Le Bailli.

Vous ne le trouverez pa ſi plaiſant tout-à-l'heure, mon petit ami.

Air: Du Vaudev. de Claudine. *)

En attendant qu'on ſeſcrime,
Reliſez votre chanſon;
Ayez bien ſoin que la rime
S'accorde avec la raiſon.

Georges.

Je penſe que l'une et l'autre,
Malgré vos efforts conſtans,
Pour ſ'éloigner de la vôtre
Sont d'accord depuis long-tems.

Le Bailli.

Même Air.

Faire une chanſon jolie
Pour moi ne ſera qu'un jeu.
Lorsque l'on a du génie,
Des couplets coûtent fort peu.

Georges.

Sans outrager votre gloire,
Vos talens, ni votre goût,

*) v. A. d. M. N. 7.

J'ai quelque raiſon de croire
Qu'ils vous coûteront beaucoup.

Le Bailli, *s'en allant.*

C'eſt ce que nous allons voir dans l'inſtant.

Georges.

Ne vous échauffez pas.

Le Bailli.

C'eſt ma verve, Monſieur, que je vais échauffer; ma verve, entendez-vous?

(*Il ſort.*)

Scène XII.

Georges, *ſeul.*

Serait-il poſſible que ce vieux fou ſongeât.... Allons donc?... Et d'ailleurs quand cela ſerait, pareil athlète eſt peu redoutable.

Air: *Charmante Gabrielle.*

Le dieu de la tendreſſe,
Ainſi que les *neuf Soeurs*,
Pour l'ardente jeuneſſe
Réſervent leurs faveurs:
J'obtiendrai l'avantage,
Car en ce jour,
Pour moi j'aurai mon âge
Et mon amour.

Mais ce poëte causait avec lui. A mon approche, il l'a quitté d'un air mystérieux. Ah! je ne m'étonne plus du ton que prenait M. le Bailli.

Même Air.

Hélas! ce fourbe insigne
A peut-être aujourd'hui
Obtenu de *la Vigne*
Quelques couplets pour lui:
Mais je brave ses ruses,
Et dans ce jour
S'il a pour lui les muses,
Moi, j'ai l'amour.

Si pourtant les couplets de *la Vigne*.....

Scène XIII.

Baffelin, And. de la Vigne, Adèle, Georges.

Baffelin, *en entrant.*

Air: Malgré moi le sentiment.

Ah! ah! ah! de ce trait-là
Nous aurons long-tems à rire;
D'un fou comme celui-là
Qui le connaîtra rira.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Georges et Adèle.

Mais pourriez-vous bien me dire?

Baſſelin.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ris donc: on te le dira.

Georges.

Je ne ſais en vérité, . . .

Baſſelin, *à Adèle*

T'y ſerais-tu jamais attendue, toi?

Adèle,

A quoi donc, mon père

Baſſelin,

Aux prétentions de ce vieux Bailli.

Georges.

Vous en aurait-il déjà parlé?

Baſſelin.

C'eſt l'ami de *la Vigne* qui m'a conté ça tout-à-l'heure

Georges.

Ah! monſieur était dans la confidence?

And. de la Vigne,

Preſque ſans le ſavoir.

Georges.

Et ſans le vouloir auſſi, je gage.

And. de la Vigne, *à Baſſelin, bas.*

Le jeune homme eſt piqué.

Baſſelin.

Une choſe qui m'inquiète furieuſement pour

toi, c'eſt qu'on aſſure que les couplets de ce maudit Bailli ne ſont pas mauvais du tout.

Georges.

Eſt-ce auſſi monſieur qui vous l'a dit?

And de la Vigne, *à Baſſelin, bas.*

Embarraſſons-le un peu. (*à Georges;*) La chanſon m'a paru effectivement bien faite, et votre Bailli ſemble homme de mérite.

Georges.

On ne lui connaiſſait pas encor celui-là.

And. de la Vigne.

Ecoutez donc: il y a commencement à tout, et puis le haſard.... Savez-vous, jeune homme, qu'il fait des choſes ſuperbes le haſard?

Baſſelin.

Et puis monſieur dit que l'air du pays pourrait bien....

Georges.

Le Bailli n'attendait ſans doute que l'arrivée de monſieur pour en reſſentir l'influence.

And. de la Vigne.

Je me féliciterais d'avoir développé ſon talent.

Georges.

Ne lui auriez-vous pas un peu communiqué du vôtre?

And. de la Vigne.

Que voulez-vous dire?

Georges.

Ne vous imaginez pas cependant que je lui abandonne aiſément la victoire.

(*On entend une ritournelle.*)

Baſſelin.

La queſtion va ſe décider.

Adèle, *à part.*

Je tremble.

Scène XIV.

Baſſelin, And. de la Vigne, le Bailli, Georges, Adèle, Blaiſe, Payſans et Payſannes.

(*Ils entrent au ſon d'une ritournelle prolongée, le Bailli et Blaiſe à la tête*)

Choeur de Payſans.

Air: De la Contredanſe des petits Pâtés.

Voyons comment les amoureux
Le diſputent d'amour entr'eux,
Et de tous ceux qui font des voeux,
Lequel ſera le plus heureux.

Le Bailli.

Ici plus qu'on ne penſe,
Il va s'en préſenter.
Il faut faire ſilence
Pour mieux les écouter.

Blaiſe.

Aux yeux de tout le monde
Mes vers l'emporteront.
Pour entendre ma ronde,
Rangez-vous tous en rond.

Choeur.

Voyons comment, etc.

Blaiſe.

Allons! morbleu, v'là l'moment d'montrer ſon ſavoir-faire, et je vas donner tout de ſuite eun échantillon du mian.

Baſſelin.

A ton tour.

Blaiſe.

Laiſſez donc, per' Baſſelin, ça s'ra fini tout d'ſuite : on n'aura pas entendu deux vers tant ſeulement de ma chanſon, qu' on en aura aſſez .....

Baſſelin.

Pour ſe moquer de toi.

Blaiſe.

Por me coronner, j' vos dis.

And. de la Vigne.

Un de vos compatriotes, dont les talens égalent la modeſtie, brûle depuis long-tems pour l'aimable fille du joyeux chanſonnier : il eût été fâcheux de déſunir ce couple charmant.

Le Bailli, *à part.*

Le galant homme! quelle adreſſe!

And. de la Vigne.

A ma ſollicitation, ſes jeunes rivaux ont fait en ſa faveur un généreux ſacrifice de leurs juſtes prétentions, et renoncent à lui diſputer un prix auquel ils conviennent que lui ſeul a des droits.

Le Bailli, *bas à la Vigne.*

Je ſerai reconnaiſſant: dix piſtoles de plus.

Blaiſe.

Eun inſtant, eun inſtant: mé je ne renonce point, du d'puis ch'matin qué j'travaille à ma chanſon . . . . .

Georges.

On ne remportera le prix qu'après me l'avoir diſputé.

Le Bailli, *tirant un papier de ſa poche.*

On ne demande pas mieux, mon petit ami.

Blaiſe, *riant au nez du Bailli.*

Quians, l'Bailli qui s'en mêle! Cha doit êt' drôle la chanſon d'eun Bailli. Eh! ch'eſt égal: j'ſis bian ſeur qu'all' n'vaut pas' la mianne: car j'y ai mis tout mon eſprit. Ch'eſt de p'tites penſées feines, des jeux d'mots tous neufs que j'ai arrangés ſus l'air: *Pleurez, mes yeux.*

And. de la Vigne.

Comment, pleurez mes yeux!

Blaiſe.

Ch' n'eſt pas à dire qu'il faille pleurer; bian au contraire, ch'eſt gai.

And. de la Vigne.

Tu as bien choiſi ton air. *)

Blaiſe, (*aux payſans.*)

Ecoutez, vous autres. (*Il lit.*)

„Morciau de vars fait par Joſeph Nigau-„din, dit Blaiſe, né natif de Vire en Nor-„mandie, à l'occaſion d'eun aſſaut d'eſprit, „d'où dépend la main de mamzelle **) que „v'là."

Air: Pleurez, mes yeux.

C'eſt en chanteur qu'ici je me préſente,
Et dans mes chants je vas vous transporter:
Si par des vars il faut qu'on vous enchante,
J'ai, dieu marci, de quoi vous enchanter.

(*Il déroule un gros cahier de papier.*)

Deuxième Couplet.

Si ſix cents ſots . . . . . .

*) L'air *Pleurez mes yeux* eſt un de ceux que les aveugles chantent dans les rues de Paris; et qui eſt ordinairement celui des complaintes, des hiſtoires d'aſſaſſinats etc. miſes en vers.

**) Les Normands prononcent plutôt *Mamchelle.*

And. de la Vigne, *l'interrompant.*
Traduis-moi ça en français : *Si fix cents ſots.* Je n'entends pas ça.

Blaiſe.

* Quians, vos venez de Paris, et vos n'connaiſſez pas ſix cents ſots?

And. de la Vigne.

Par ma foi . . . .

Blaiſe.

Je vous apprends que c'heſt ſix cents bêtes, moi . . . . Laiſſez mé continuer.

Si ſix cents ſots me diſputaient Adèle
Sachez ici ce que tout chacun dit;
Seul à vos yeux je ſerai digne d'elle:
On eſt beau dès *) que l'on a de l'eſprit.

(Tout le monde éclate de rire.)

Blaiſe.

Car . . . . .

(On l'interrompt par des éclats de rire.)

*) *On eſt beau dès*) Encore un Calembourg, ſans que Blaiſe s'en doute, par la manière dont le couplet ſe chante:

On eſt beau dès
que l'on a de l'eſprit.

et la reſſemblance de *beau dès* et *beaudet*, ſynonyme d'âne. Les éclats de rire des aſſiſtans indiquent aſſez à qui ils appliquent ce Calembourg.

Blaiſe, *reprend.*

Car . . . . .

(*Nouveaux éclats de rire.*)

Blaiſe.

Volez-vous me laiſſer continuer?

Tous.

Non, non.

Blaiſe.

Eh bian, v's y perdez pus qu'moi. Ch'allait de pus fort en pus fort.

Baſſelin, *à Georges.*

Allons, mon ami, du courage.

Georges.

Ma chanſon n'eſt pas auſſi fine que celle de Blaiſe, et . . . . .

Blaiſe.

Au moins, en v'la un qui me rend juſtice, li.

Georges.

Et je crains d'avoir pris le ton de *romance*, plutôt que celui de *vau-de-vire.*

Blaiſe.

Cha va faire eune jolie complainte.

Le Bailli.

Oui, ça ſera gai.

Baſſelin.

Ecoutons toujours : la romance a quelquefois trouvé place dans le *vau de-vire.*

Georges.

Air. Souvent la nuit quand je sommeille.

Entends ma voix, ô mon Adèle!
Souris aux accens de l'amour;
Que mes voeux, mon ardeur fidèle,
Soient couronnés en ce beau jour.
Peut-être un plus brillant hommage
Serait néceſſaire en ces lieux;
Mais ſi l'on peut te chanter mieux,
On ne peut t'aimer davantage. (*bis.*).

Même Air.

Au-lieu d'accorder la couronne
Au plus agréable rimeur,
Que ton pere aujourd'hui la donne
Par tes mains au plus tendre coeur.
Ah! pour moi quel heureux préſage!
Ce jour verra ſerrer nos noeuds;
Car ſi l'on peut te chanter mieux,
On ne peut t'aimer davantage. (*bis.*)

Baſſelin.

Eh bien, Monſieur de la Vigne, que dites-vous de mon élève?

And. de la Vigne

Avant de répondre, je voudrais entendre M. le Bailli.

Le Bailli.

Et vous n'en ſerez pas fâchés. (*Il s'avance au milieu avec un air d'importance.*)

Je vais d'abord vous expliquer mon affaire. C'eſt une maniere d'allégorie .... qui fait ſentir .... que ſouvent .... il eſt poſſible ... de rencontrer .... Au ſurplus, vous allez voir ça.

Blaiſe.

Cha vaudra pt'être mieux que ce que vos dites.

Le Bailli.

Air: Vous voyez en moi, mon coeur.
(de la Matrône.)

Roſſignol bien amoureux
Plaiſait à jeune fauvette;
Tous deux faiſaient mêmes voeux,
Mais ne pouvaient être heureux:
Deux oiſeaux hideux
Troublaient leur ardeur ſecrète,
C'était un hibou,
Puis un vieux vilain coucou.
Faites bien attention, je vous prie.

Second Couplet.

Pour éloigner les fâcheux,
Le pere de la fauvette
Promit de combler les voeux
De qui chanterait le mieux.
Roſſignol heureux,
Par ſa douce chanſonnette,

Vainquit le hibou,
Vint à ſon tour le coucou.

(Il reſſerre ſon papier.

Blaiſe.

Eſt-che là tout?

Le Bailli, *embarraſſé, regarde la Vigne.*

Et mais, je penſe que oui.

Blaiſe.

Bah! c'eſt une hiſtoire à moitié faite. Que devient le coucou dans tout cha?

Le Bailli.

Il devient ... il devient ... et parbleu il devient ...

And. de la Vigne.

Si M. le Bailli veut permettre, je vais vous apprendre ce qu'il devient.

Le Bailli, *tout bas à la Vigne.*

Mais vous allez tout découvrir.

And. de la Vigne.

Je le ſais bien.

(Il montre les perſonnages que l'allégorie déſigne.)

Même Air.

Le roſſignol (*Georges*) amoureux
Craignait fort pour ſa fauvette; (*Adèle*)
Mais l'amour combla ſes voeux;
Après un couplet ou deux,

Le coucou *(le Bailli)* honteux
Laiſſe là ſa chanſonnette;
(Blaiſe rit au nez du Bailli.)
Et, juſqu'au hibou, *(Blaiſe)*
Chacun rit du vieux coucou.

Tous rient au nez du Bailli, et répètent:

Et jusqu'au hibou, etc.

Baſſelin.

Dites donc, M. le Bailli, voilà des couplets que vous avez joliment fait . . faire.

Blaiſe.

Au moins j'avais fait les miens à mé tout-ſeul.

Georges.

Si vous avez payé pour ça, voilà de l'argent bien placé.

And. de la Vigne.

On peut le placer mieux. *(Il montre la bourſe que le Bailli lui a donnée, et la remet à Baſſelin.)* Voilà ſoixante piſtoles dont M. le Bailli fait préſent à celui que Baſſelin jugera le plus digne d'épouſer ſon aimable fille. *(Au Bailli:)* Ce ſont là vos intentions?

Le Bailli.

Non pas du tout: rendez-moi mon argent, je vous prie.

Baſſelin, *aux payſans.*

Eh mais, il me ſemble que Georges . . . .

TOUS.

Oui, oui.

BASSELIN.

Je joins mon consentement au vôtre. (*Il les unit.*) Soyez heureux, mes enfans, voilà tout ce que je desire.

BLAISE, *au Bailli.*

Allons, M. le Bailli, gn'ia pus rian à faire ichi pour vos, et t'nez, qui paie les violons...

LE BAILLI.

Tais-toi, butor.

BLAISE.

Pas si bête que vouz. Si on se moque de mé, je n'ai pas payé por cha.

(*Le Bailli sort, et tous répètent :*)

Et jusqu'au hibou
Chacun rit du vieux coucou.

(*Le Bailli sort.*)

Scène XV *et derniere.*

Baſſelin, And. de la Vigne, Blaiſe, Georges, Adèle,

Payſans et Payſannes.

And. de la Vigne.

Je vous avais bien dit, maître Baſſelin, que mon voyage ne ſerait pas inutile à ces jeunes gens.

Baſſelin.

Allons, mes enfans, de la joie.

Ronde.

Air nouveau.

Baſſelin

Pour bien finir la journée,
De nouveau chantons, danſons,
Et tant que dure l'année,
Chaque jour recommencons
Et la danſe et les chanſons. (bis.)
Qu'importe qu'on nous admire,
Pourvu qu'on diſe en tous lieux:
Non il n'eſt rien ſous les cieux
De plus gai que le Val-de-Vire. } bis

Tous reprennent en chantant et en danſant: *)

Non, il n'eſt rien, etc.

*) *La danſe en rond* eſt la danſe favorite des payſans de la Normandie, et même des habitans

Baſſelin.

Sur les bords de l'onde noire
Nous n'irons pas tout entiers;
Nous aurons, j'aime à le croire,
En France des héritiers
Qui nous devront leurs lauriers.
La gaîté ſous ſon empire
Enchaîne trop de Français,
Pour que ce peuple, jamaïs,
Puiſſe oublier le Val-de-Vire.

Tous *reprennent:*

Pour que ce peuple, etc.

Baſſelin, *au Public.*

De ce charmant héritage,
Pour recueillir notre part,

des villes. Dans les meilleures familles, vraiment Normandes, on danſe ſouvent après diner en rond autour de la table, en chantant quelqu'air du pays, p. e. J'ai vuidé ma gamelle etc. C'eſt ſurtout depuis la S. Jean jusqu'à la S Michel que la danſe eſt en vogue pendant toute la nuit, jusqu'au lever du ſoleil. Le peuple parcourt en chantant et en danſant les différens quartiers de ſa ville ou ſon village et les environs; mais jamais il n'a ni violons, ni d'autres inſtrumens. Comme tous portent des *ſabots* (ou *chabots* ſelon la prononciation Normande) ces danſes, même lorsqu'ils n'y chantent point, retentiſſent à un quart de lieue à l'entour.

Nous nous mettons en voyage
Sans doute beaucoup trop tard,
Après Piron et Favart,
De grace, daignez-nous dire,
Si nous n'avons pas en vain
Cherché ce ſoir le chemin
Qui doit mener au Val-de-Vire.
Tous *reprennent.*
Cherché ce ſoir, etc. *)

*) Le ſujet de ce Vaudeville eſt tiré du Dictionnaire de Muſique de J. J. Rouſſeau, article *Vaudeville.*

(*Note des auteurs.*)

Fin.

Avant-propos
de
Comment faire ou les Epreuves de Misanthropie et Repentir.

Depuis longtems aucune pièce de théatre n'a fait autant de ſenſation à Paris que *Miſanthropie et Repentir* par M. de *Kotzebue*. Non ſeulement elle attire toujours un grand nombre de ſpectateurs, mais les journaux ſont auſſi entrés à ſon ſujet dans de plus grands détails qu'ils ne font ordinairement, et pluſieurs parmi eux en ont même parlé une ſeconde fois avec beaucoup d'Eloges, pour répondre à quelques Critiques qui paroiſſoient vouloir la regarder comme immorale.

Quelques anecdotes, publiées dans les journaux, et auxquelles on prétendoit que cette pièce avoit donné lieu, firent que bientôt tout Paris en parla, et y attirèrent encore plus de monde.

Nous n'examinerons point jusqu'à quel point ces anecdotes étoient vraies. Mais on pouvoit prévoir, qu'elles fourniroient bientôt un ſujet au Vaudeville. En effet on vit annoncer le 26 Ventoſe An 7, *Comment Faire? ou les Epreuves de Miſanthropie et Repentir.* Cette petite pièce eut le ſuccès le plus complet. Les auteurs en ont puiſé le fond dans une lettre ſignée *Chriſtophe Lerond* et inſérée dans le Journal de Paris du 17 Pluvioſe VII. *)

Bonneval veut marier ſes deux nièces dans le même jour. L'une vive et gaie, appellée *Adèle*, doit épouſer *Lenoir*, perſonnage ſombre et sentimental; l'autre, *Agathe*, déja veuve d'un mari de 60 ans, que *vingt temoins l'ont vû pleurer* eſt deſtinée à *Delville*, jeune fat qui rit de tout, ſans trop savoir pourquoi.

Madame *Bonneval*, ainſi que ses deux nièces et leurs amans, vont au théatre fran-

*) Nous avons cru que nos lecteurs ſeroient bien aiſe d'avoir ſous les yeux, ſur la *pièce de Miſanthropie et Repentir*, les lettres et diverſes anecdotes publiées; c'eſt pourquoi nous les avons recueillies ici. Du reſte ellès ſont néceſſaires pour la parfaite intelligence de la pièce dont nous parlons.

çais, voir le drame allemand qui attire tant de monde; la tante perd connaiſſance au quatrième acte; elle eſt ramenée chez elle par un contrôleur des billets du spectacle, amoureux de *Florette*, femme de chambre de Madame Bonneval.

Son mari croit voir dans la vive impreſſion que le drame a produite ſur elle, la preuve d'un repentir. Il y demêle des traits de reſſemblance entre lui et le *bon Meinau*. Ce ſoupçon l'irrite et, dans ſa colère, il veut divorcer.

Les deux nièces paroiſſent avec leurs amans. *Agathe*, toute en larmes, eſt conduite par *Delville*, qui ne veut pas courir le danger que lui préſage une femme ſi ſenſible. *Adèle* revient quelques momens après, accompagnée de *Lenoir*, furieux de ce qu'elle a ri au moment le plus intéreſſant. Delville et lui dégagent leur foi et vont ſe retirer, lorsque *Sezanne*, pupille de Bonneval, ſurvient et trouve un moyen bien ſimple de les arranger, en propoſant à *Lenoir* de ſ'unir à celle qui pleure, et à *Delville* d'épouſer celle qui chante.

Bonneval dont les ſoupçons ſe ſont diſſipés, renonce à ſon projet de divorce, approuve l'échange qui vient de ſe faire, et

Florette elle-même épouse le Contrôleur des billets, qui a fait fortune en vendant de l'eau de Cologne et des sels aux personnes qui s'évanouissent à *Misanthropie et Repentir.*

Un Dialogue piquant, des couplets saillans en grand nombre, une petite intrigue très naturelle et fondée sur des anecdotes connues, tout a concouru à assurer le plus grand succès à cette jolie bluette; et la lecture même en est agréable: c'est que l'esprit qui regne dans les couplets est tiré du fond même du sujet et des situations.

Ce qui rend aussi ce Vaudeville piquant, c'est qu'il ne s'étend sur la critique du drame intéressant de Kotzebue qu'avec une mesure, qui décèle à la fois du goût et de l'impartialité: enfin, les auteurs ne cherchent point à sécher les larmes que la pièce fait répandre; mais seulement à prouver qu'il entre quelquefois un peu de mode et d'engouement dans les grands succès. Et la plus grande preuve, sans doute, du ton décent, réservé, malin et gracieux de ce joli Vaudeville, c'est que les mêmes personnes qui n'ont pû voir, sans une juste émotion, le drame de *Misanthropie et Repentir*, ne dédaignent pas de rire d'aussi bonne foi à la pièce de *Comment faire?*

L'autre pièce ſur *Miſantropie et Repentir* donnée au théatre du Vaudeville, intitulée: *A tout pêché miſéricorde*, n'a pas eu le même ſuccès. *) Lors des premières Repréſentations, elle finiſſoit d'une manière aſſez plaiſante. Au moment où Arlequin, parodiant Meinau, embraſſoit Roſalie, une toile ſur laquelle on voyoit un temple avec l'Inſcription *Secondes Noces* tomboit devant eux. C'étoit *le dénouement*, ſelon la Comteſſe. Tout ce trait de critique aſſez fine a été retranché à la quatrième repréſentation, parceque quelques ſpectateurs avoient commencé à manifeſter leur mécontentement d'une manière très évidente et même par quelques coups de ſifflet.

Au théatre de la Cne Montanſier on a auſſi donné à ce ſujet deux pièces, dont l'une, intitulée *Cadet Rouſſel Miſanthrope et Manon Repentante*, quoique tout à fait dans le genre poiſſard, a cependant attiré beaucoup de monde, ſurtout à cauſe du jeu *de Brunet* dans le rôle de *Cadet Rouſſel*. C'eſt abſolument l'imitation du drame allemand dans le baragouin des poiſſardes. L'autre

*) L'Analyſe s'en trouve dans le Magaſin Encyclopédique IV. Année, Tome VI, p. 409. ſuiv.

pièce, intitulée : *les Effets de Miſanthropie et Repentir* a bien moins réuſſi. Le ſujet en eſt le même que celui de *Comment faire?* mais on l'a traité d'une manière trop ſérieuſe.

En publiant avec la pièce de *Comment faire* les lettres inſérées dans les feuilles publiques, ſur Miſanthropie et Repentir, notre intention étoit auſſi de les mettre à même de juger des différentes impreſſions qu'a produites à Paris une pièce qu'ils connoiſſent tous, et dont ils ſavent les ſuccès.

Lettres et Anecdotes Diverſes

Publiées.

Au ſujet de Miſanthropie et Repentir,

traduite de l'allemand de *Kotzebue* par feu *Burſay*, Comédien à Bruxelles, et arrangée pour la Scène françaiſe par la Cne *Molé*, artiſte du théatre de l'Odéon; *)

Repréſentée pour la première fois au Théâtre Français de l'Odéon, le 7 Nivôſe an 7.

Extrait du Courrier des Spectacles, du 7 nivôſe. VII.

Une jeune femme, mariée depuis huit jours, était à une repréſentation de la pièce

*) Il y a déja plus de 4 ans que le C. *Rigaud* a imité en vers cette pièce de *Kotzebue*. Son imitation a été lue le 2 Vendémiaire an 4 aux Comédiens français, alors réunis au théatre Feydeau, et a été reçue par eux le même jour. L'adminiſtration de la Comédie françaiſe ayant paſſé depuis cette époque ſucceſſivement de mains en mains, il a été impoſſible au C. Rigaud, malgré tous ſes efforts, d'obtenir la repréſentation de ſa pièce.

tant courue, avec ſon jeune mari qu'elle aimait beaucoup. Le touchant repentir

Il l'avoit intitulée *l'Inconnu*. Lorsqu'on annonça la prochaine Repréſentation de *Miſanthropie et Repentir*, le C. Rigaud fit inſerer ſa reclamation dans le N. 24 du *Journal des Théatres* le 3 Nivôſe VII, quatre jours avant la première repréſentation de la pièce traduite par *Burſay* et arrangée par la Cne *Molé*. Du reſte voilà quelques paſſages de cette lettre dans laquelle il rend compte de ſon travail:

„J'ai ſupprimé, dit-il, le rôle du *Comte de „Walberg*, parceque je l'ai regardé comme para„ſite et entravant la marche de l'action.....
„D'ailleurs eſt-il préſumable qu'un homme de 40 „ans, bien fort, bien vigoureux, tombe, ſe noye, „dans le petit ruiſſeau d'un jardin Anglois et qu'il „faille appeller du monde pour le ſecourir. Je „crois avoir évité ce défaut de vraiſemblance en „ſuppoſant que le château où la ſcène ſe paſſe, ap„partient à une veuve qui a une jeune fille de 8 „à 10 ans, et que c'eſt cette jeune perſonne qui „tombe dans l'eau.

„Dans la ſcène du troiſième acte, où *Eulalie*, „que j'appelle *Léonore*, ſe découvre à Mad. *Vol„mour* (c'eſt encore ainſi que je nomme ma Veuve) „je n'ai pas pouſſé, comme dans l'original la dé„claration juſqu'au bout; Léonore ne dit pas, qui „elle eſt; elle ne raconte point ſa faute toute en„tière; elle eſt prête à en faire l'aveu, mais elle „eſt *retenue par la honte*, le remords qu'elle éprouve,

d'Eulalie, la douce misanthropie de Meinau, leur firent verser des torrens de larmes: les deux amans reportaient sur eux-mêmes cette sensibilité, et semblaient s'en aimer davantage. Mais la fin gâta tout. En voyant Meinau tendre la main à Eulalie, et lui rendre ses droits d'épouse, le jeune homme s'écrie: „Le sot! non, jamais je ne pardon„nerais à une femme qui m'aurait aussi indig„nement trahi..... Et moi, lui dit son épouse,

„à dévoiler son fatal secret, même aux yeux d'une „amie qui lui témoigne tant de bonté. La situa„tion prise ainsi me semble plus vraie, plus natu„relle; elle ne nuit pas d'ailleurs, ce qui n'est pas „moins important, à l'effet de la reconnaissance „des deux époux, au 4e acte. J'ai donc cru de„voir ne dire en ce moment que ce qui pouvoit „tenir le spectateur en suspens et éveiller la cu„riosité."

Le C. *Rigaud* vient de faire imprimer son imitation. En voici le titre en entier: „*L'Inconnu* „ou *Misanthropie et Repentir*, Comédie en 5 actes „et en vers, imitée du théatre allemand de *Kotz„Bue* (sic); Par A. F. *Rigaud*. Lue le 2 Vendem. „An 4. aux Comédiens français, réunis au théatre „Feydeau, et reçue par eux le même jour. Paris „chez Laurens je Rue des Mathurins. no. 32. „An VII. Avec l'Epigraphe:

Sic vos non vobis mellificatis apes.

„je ne puis vivre avec un homme incapable „de commettre une ſottiſe pour une femme „aimée".

En vain leurs amis l'oppoſèrent à cette boutade: le divorce a été ſignifié au pauvre mari.

Au Courier des Spectacles.

Ce 8 pluviôſe. VII.

(Inſérée dans la Feuille du 12.)

Citoyen,

Tout Paris eſt occupé de *Miſanthropie et Repentir*; chacun en juge à ſa manière: les uns ſoutiennent que c'eſt au talent des acteurs qu'on doit le brillant ſuccès de cet ouvrage; les autres, que c'eſt l'ouvrage qui donne un nouvel éclat aux talens des acteurs: mais chacun convient que la pièce attache, plaît, intéreſſe, touche et attendrit. L'anecdote ſuivante prouvera qu'elle fait plus; elle corrige. Le citoyen ***, éperdument amoureux de la ſœur de ſon intime ami, la demande en mariage, l'obtient, eſt au comble de ſes vœux, et attend avec la plus vive

impatience le moment qui doit assurer son bonheur. La veille du jour pris pour la cérémonie, il loue une loge, et conduit au spectacle sa prétendue belle-mère, son ami et sa maîtresse.

A la représentation du drame chéri, l'amant pleure, le frère sanglote, la mère fond en larmes; la prétendue sourit avec dédain, et dans l'instant où l'intéressante Eulalie baise les mains de son époux outragé, ne pouvant contenir son indignation, elle s'écrie: „Cela est odieux! comment une femme „peut-elle s'humilier ainsi“?

Le prétendu, sans dire mot, présente la main à la mère, la conduit à sa voiture, aide la jeune personne à y monter, force le frère à passer le premier; et quand ils sont placés tous trois, il serre la main de ce dernier, et lui dit: „Mon ami, je n'épouserai „pas votre soeur; celle qui peut voir sans „émotion le repentir d'une âme honnête, ne „fera jamais le bonheur d'un galant homme“. Il les quitte aussi-tôt, et le mariage est rompu.

Cette anecdote n'est point imaginée; et sans les égards qu'on doit aux respectables parens de l'insensible demoiselle, je l'aurais

nommée. La ſcène s'eſt paſſée le 19 nivôſe,.... *Avis aux filles à marier.*

Patrat, *Agent général de l'Odéon.*

---

*Extrait de la Feuille du 17 Pluviôſe.**)

Aux Auteurs du Journal de Paris.

Ce 14 pluviôſe. VII.

Il y a, citoyens, des choſes bien bizarres. Le jour même où le jeune homme dont il eſt queſtion dans notre feuille d'hier, renonçait à la main d'une jeune fille qui n'avait pas pleuré à la repréſentation de *Miſanthropie et Repentir*, mon fils m'a déclaré qu'il voulait rompre avec ſa fiancée, parce qu'elle y avait trop pleuré. Il m'a donné pour raiſon qu'une fille de dix-ſept ans, qui *entendait* aſſez bien les *ſous-entendus* de cette pièce pour s'y intéreſſer avec paſſion, était trop *entendue* pour lui. Une diſpute aſſez vive s'eſt engagée entre nous ſur ce ſujet, et, je l'avoue, je ſuis demeuré convaincu que mon fils avait

*)C'eſt cette lettre qui a fourni le ſujet de la pièce: *Comment faire?*

raiſon. Comme il eſt frais émoulu de l'école, il me cita cent fois ce vers, qui explique, dit-il, les émotions que les ſpectateurs éprouvent à la vue d'une pièce pathétique:

Haud ignora mali miſeris ſuccurrere diſco;

et il en tirait cet argument: „Ceux qui „pleurent tant à *Repentir et Miſanthropie*, „connaiſſent donc, et le repentir, et la faute „qui en eſt le ſujet; ils ne ſont donc pas „tout-à-fait innocens. Or, quand on épouſe „une femme de dix-ſept ans, on ne demande „pas ſi elle eſt *vertueuſe*; on la veut *innocente*".

En y réfléchiſſant, citoyens, je trouve que mon fils a raiſon. Comment le ſentiment du repentir pourra-t-il être partagé par une ame parfaitement pure, de qui n'a jamais dû approcher l'idée de la faute? Comment la dégradation et la réſignation d'une épouſe coupable ſeront-elles connues par un coeur neuf qui ne conçoit pas ce que c'eſt que d'être coupable? Comment une jeune vierge comprendra-t elle, et cette ſecrète offenſe que peut eſſuyer un mari, et la douleur qu'il peut en reſſentir, et le remords qui doit ſuivre la faute dans l'ame de la coupable, et la peine que l'opinion inflige, tant à la femme

qui s'oublie, qu'à l'époux qui pardonne, et enfin la multitude des causes qui se réunissent en cas pareil pour les séparer, et s'opposer à jamais à leur réunion?

Misanthropie et Repentir est certainement une des pièces les plus morales et les plus pathétiques du théâtre; mais, après tout, elle a pour but de faire réfléchir les femmes sur des fautes qui n'appartiennent pas à tous les âges, ni même également à tous les états de la société.

. . . . . .

Si l'on pouvait mesurer au baromètre la différence d'impressions que doivent recevoir des femmes de différens âges, à la pièce dont il s'agit, on verrait sûrement les filles de douze à quinze ans au *très-sec*, celles de quinze à dix-huit *au variable; la pluie* commencerait aux jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, et *la grande pluie* à celles de vingt-cinq à trente cinq. En appliquant le baromètre aux femmes de tout âge, partagées suivant les fortunes, celles du paradis seraient *au variable*, celles des galeries *à la pluie*, celles des premières et secondes loges *à la grande pluie*; quant à celles des loges à l'année, elles seraient *à la tempête*.

Cette météorologie serait la censure de nos moeurs; mais elle serait l'éloge de notre nature, qui, dans le désordre, tend toujours à rentrer dans l'honnêteté, et elle serait le triomphe de la pièce, puisqu'il serait prouvé qu'elle opère en raison des torts et des mauvaises habitudes des femmes qui l'écoutent.

Mais, citoyens, j'oublie ce qui m'a fait prendre la plume. Voici ce dont il s'agit: je vous prie de demander, par votre journal, l'adresse de la famille disgraciée par le jeune homme dont il est question dans votre feuille d'hier; mon fils veut s'y faire présenter, et connaître la jeune fille qui ne pleure pas à *Misanthropie et Repentir*; j'offre en échange l'adresse de celle que mon fils a jugée y avoir trop pleuré. Sa demeure est rue des Grands-Hurleurs, *) entre un marchand de musique et un marchand de romans.

Signé Christophe Lerond.

*) *Rue des Grands Hurleurs.*) On sent facilement l'allusion que l'auteur veut faire par *cette* indication de la demeure de la jeune personne qui a trop *pleuré*. Il y a en effet à Paris une rue des *grands-Hurleurs*, mais il n'y a ni *marchand de Musique*, ni *marchand de Romans*.

Extrait du Journal de Paris du 26 Pluviose VII.

A la Citoyenne Molé, artiſte de l'Odéon.

Citoyenne je touche à ma dix-huitième année ; je n'en avois pas 15, lorsque mes parens me firent épouſer un homme de 45 ans ; ſon eſprit ſans prétentions, ſon humeur ſans inégalités et ſa probité ſans tâche me rendirent ſa ſociété agréable ; je ne connoiſſois point l'amour, l'amitié me tenoit lieu d'un ſentiment plus tendre, et ſans être parfaitement heureuſe, j'étois parfaitement tranquille.

Un jeune étranger, recommandé à mon mari, fut admis dans notre ſociété ; ſes ſoins prévenans mais reſpectueux, ſes regards timides, mais expreſſifs, portèrent le trouble dans mon ame ; je reſiſtai long-tems à cet aſcendant impérieux qui me ſubjuguoit malgré moi ; mais que le coeur d'une femme eſt faible quand il lutte contre l'amour !

Un jour, je dînois tête à tête avec mon époux ; ce jeune homme entra, la triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage ; je l'invitai à partager notre repas frugal, il accepta ; mais un moment après, mon mari fut mandé au

D... et sortit, c'étoit la première fois que nous nous trouvions seuls; quel moment! après un dîner silencieux et contraint, nous passâmes dans le salon. Il m'annonça, les larmes aux yeux, que ses parens le rappelloient, la conversation s'engagea, il me déclara son amour, mon fatal secret m'échappa, et j'allois infailliblement succomber, lorsque mon mari parut et me dit d'un air satisfait:

„Ma bonne amie, en revenant j'ai vû „beaucoup de monde assemblé devant la „porte de l'Odéon; j'ai demandé s'il étoit „possible d'avoir une loge, j'en ai une, par„tons vîte, et allons voir *Misanthropie et „Repentir.*"

Le Ciel l'inspiroit sans doute!

Nous arrivons; la toile se lève, et ce n'étoit pas sur les acteurs que mes regards étoient fixés, mon coeur coupable étoit loin de s'en occuper; cependant quelques mots me frappèrent, peu-à-peu mon attention se fixa, j'écoutai.

Non, jamais je ne pourrai rendre l'im-

preſſion terrible que cet ouvrage fit ſur moi, à l'aveu des fautes de l'intéreſſante Eulalie; la profondeur de l'abîme où j'allois me plonger s'offrit à mes regards effrayés, la terreur glaça mes ſens; une ſueur froide couvrit mon front, j'étouffois et je ne pouvois pleurer; lorsqu'elle eut le courage de ſe préſenter à ſon époux outragé, mon coeur ſe ſerra, je frémis pour elle; mais à cette expreſſion ſi touchante: „Que me veux-tu „Eulalie?“ mes larmes coulèrent en abondance; et quand le généreux Meinau pardonna à ſon épouſe repentante, je ſentis que ſi mon crime eût été conſommé, je ſerois morte dans la loge.

. . . . . .

Pour rompre une liaiſon ſi dangereuſe, j'ai tout avoué à mon époux; il me reſte un devoir à remplir, le bien que l'on fait, même ſans le ſavoir, eſt une jouiſſance pour une ame ſenſible: je Vous dois mon innocence et l'eſtime de moi-même; c'eſt le plus bel éloge de l'ouvrage dont Vous avez enrichi notre théatre, et ces applaudiſſemens multipliés doivent moins vous flatter que les témoignages publics de ma vive reconnaiſſance.

Extrait du Journal de Paris, du 25 ventôse VII

Le Fragment.

En ſortant de l'Odéon, où l'on jouait encore *Miſanthropie et Repentir*, j'apperçus à terre un petit morceau de papier bien plié, que je ramaſſai. Il était rempli de ratures; cependant, à la lueur du réverbère, je vis qu'il y était queſtion de la pièce qu'on venait de jouer. Ce haſard excita ma curioſité, et, rentré chez moi, je lus ce fragment dont, ſuivant l'uſage, j'indiquerai les nombreuſes lacunes par des points. Le voici.

„C'eſt de l'injuſtice de chacun que ſe forme une abſurde opinion de tous, et les mauvaiſes moeurs ſont le produit de cette opinion. Commençons donc par être juſtes, ſi nous voulons recommencer les moeurs..... Si une ſeule faibleſſe rend à nos yeux une femme auſſi coupable que celles qui en ont pluſieurs à ſe reprocher, aucune d'elles ne s'en tiendra à la première.... Une femme qui ſe reproche une erreur, doit donc renoncer à la vertu, puiſqu'elle ne peut plus prétendre à l'eſtime..... Cependant celle dont la vie fut irréprochable, entrera-t-elle déshonorée dans la tombe, parce que, la veille de ſa mort,

elle fut un instant coupable? C'est, me dira-t-on, rapprocher deux instans dont l'un fait tout pardonner à l'autre, Eh bien! ces deux instans, séparés par quelques années, seront-ils différens? Cette première faute est-elle moindre par la mort qui l'a suivie de près, que par le repentir qui l'accompagne toujours?.... L'indulgence de Meinau nous étonne; tant que cela sera ainsi nous aurons de beaux et sévères discours sur les moeurs, mais nous n'aurons point de moeurs.... Quel est le mari qui ne voudrait pas d'une Eulalie? Heureux celui qui peut une fois pardonner à sa femme une faute qu'elle ne se pardonnera jamais!.... Elles sont bien à plaindre ces femmes dont on cite la faiblesse pour les asservir, et dont on suppose la force pour les mépriser..... Elles marchent sur un plan incliné qui conduit à un abîme..... Une erreur, un sentiment, une faiblesse les précipitent également .... Quelques-unes de nos opinions relatives aux femmes, nous sont venues des bords de la mer Baltique et des forêts du Nord; ces barbares, dont l'invasion produisit dans nos usages des changemens dont nos moeurs se ressentent encore, avaient une loi que nous nous sommes bien gardés d'adopter. Un mari offensé (je vais adoucir l'expression

de la loi) *obtenait la mort* du séducteur, et son honneur consistait à ne lui pardonner jamais. Nous sommes plus prudens, et sans doute plus sages; de deux victimes, nous choisissons la plus faible; de deux réparations du même outrage, nous préférons la moins dangereuse..... Au défaut de cette loi des anciens peuples septentrionaux, nous n'avons pas même le mépris, ce châtiment de l'opinion qui devrait frapper le séducteur; mais nous en accablons lâchement leurs victimes, parce qu'il faut que justice se fasse.... Qu'arrive-t-il de cette sévérité? Une femme qui a trompé une fois son mari, doit le tromper encore, il n'y a plus de retour ... Une première erreur est pour elle l'implacable destinée qui la condamne à de nouvelles fautes; elle a perdu son appui, ses droits de mère, la paix de sa maison: un mot, *J'oublierai tout*, pourrait la rendre à la vertu, à ses enfans, à sa famille; mais le préjugé défend ce mot. On le pardonne au théâtre; mais dans le monde on le repousse. Beaumarchais et Kotzebue doivent à ce seul mot des succès; cependant quelle différence entre leurs ouvrages! Dans l'un, que de moyens entassés pour motiver un acte de justice! vingt ans de larmes, de regrets et de vertu; la faiblesse d'un seul

instant; la mort d'un amant estimable; l'indifférence d'un mari toujours injuste; où est donc la faute au milieu de tant d'excuses?... Dans le drame de Kotzebue, on la voit cette faute, elle paraît impardonnable; cependant elle est pardonnée, et elle doit l'être. Ces deux ouvrages ont le même objet, et ne peuvent se comparer.

..... Tout ceci pourrait se réduire à une seule idée qui me paraît assez juste; c'est que la sévérité qui ne laisse aucun espoir à la faiblesse, est moins un hommage à la vertu qu'un encouragement au vice. Cette opinion, qui n'est encore dans la bouche de personne, est déjà dans le coeur de tout le monde; le succès de *Misanthropie et Repentir* en est la preuve: on croit n'y applaudir que les larmes et les regrets d'Eulalie, et c'est le pardon de Meinau qu'on approuve.... *Que veux-tu de moi, Eulalie?*.... L'effet prodigieux de ce mot annonce une nouvelle page dans l'histoire des moeurs...".

Ici finissoit le fragment. En y réfléchissant, il me semble qu'il pourrait bien avoir raison. Lorsqu'il s'agit des moeurs, désirer moins, c'est encore espérer; exiger trop, c'est

tout perdre. Que de femmes dont, pour recommencer la vie, il eût ſuffi d'en oublier un ſeul inſtant! Il n'eſt point de première erreur qui ne ſoit teinte de vertu. Gardons-nous donc de l'inflexibilité qui décourage et qui place le précipice à côté de la faibleſſe. Une ſeule faute pardonnée pourrait quelquefois rendre à l'eſtime l'épouſe un inſtant égarée, qu'un inexorable préjugé condamne au mépris. Ce préjugé, objet continuel des plaiſanteries de ceux qui n'en conſidèrent pas les ſuites, eſt cependant celui qui fait le plus de victimes, parce qu'il fournit des armes à la perfidie qui accuſe, en ſe voilant d'une hypocrite ſévérité. Il reſſemble à cet arbre dont la ſève eſt vénéneuſe et l'ombre peſtilentielle; l'habitant de ces contrées parle en fouriant d'un danger qui ne parait menacer que celui qui le brave. Chacun s'éloigne de cet arbre de mort, mais, enveloppé des ombres de la nuit, le méchant ſeul s'en approche pour y empoiſonner ſes flèches.

A. L. Villeterque, *aſſocié de l'Inſtitut.*

Couplets adreſſés à la citoyenne Simon *et au citoyen* Saint-Fal, *après les avoir vu jouer dans* Miſanthropie et Repentir, *inſérés dans le* Courrier des Spectacles *du* 13 *pluviôſe an* 7.

Non, jamais l'aſpect des douleurs
A nos yeux n'offrit plus de charmes;
Simon, chacune de tes larmes
En coûte mille aux ſpectateurs.
Aux vertus ce retour ſublime
Force nos coeurs à te chérir;
On eſt tenté d'aimer un crime
Qui produit un tel repentir.

Ton époux plaît par ſa bonté;
Faiſant le bien dans le ſilence,
Il inſpire la bienfaiſance
A tout un public enchanté.
Vous avez tous deux la magie
D'intéreſſer et d'attendrir;
On aime ſa miſanthropie,
Et l'on chérit ton repentir.

Vous nous préſentez le tableau
Des vertus que chacun admire;
Tous les époux viendront s'inſtruire
A l'école du bon Meinau;

Et ſi par ſon époux, chérie,
Une femme oſe le trahir,
Elle viendra voir Eulalie
Pour apprendre à ſe repentir.

Par le cit. Joſeph Patrat, fils aîné.

Vers à la Cne *Simon* jouant dans *Miſanthropie et Repentir;*

inſérés dans le Journal de Paris du 13 Nivoſe VII.

A tes accens remplis de charmes,
A tes remords, à tes douleurs,
Qui pourroit refuſer des larmes;
Ta voix déchire tous les coeurs.
Sur ton front la terreur eſt peinte,
Elle exprime tes ſentimens,
L'effroi, dont ton âme eſt atteinte,
Paroit dans tous les mouvemens.
A ton aſpect le coeur friſſonne,
Bientôt il ſe laiſſe attendrir;
Satisfait de ton repentir,

Chaque époux veut qu'on te pardonne,
Et tout le public transporté
De ton jeu plein de vérité,
Dit: *Il lui faut une couronne.*

Par le Citoyen D....

Comment Faire?

ou

Les Epreuves de Misanthropie et Repentir,

Comédie en un Acte,

mêlé de Vaudevilles

par les Citoyens Dejouy et Lonchamps.

Représentée, pour la première fois, sur le théatre du Vaudeville le 26 Ventôse, an VII.

Perſonnages.	Artiſtes CC. et Cnes.
Bonneval, oncle d'Adèle et d'Agathe.	*Chapelle.*
Bonneval, ſa femme.	*Duchaume.*
Adèle, leur nièce.	*ſ. Henry.*
Agathe, jeune veuve, leur nièce auſſi.	*Aubert.*
Delville, amant d'Agathe.	*Julien.*
Lenoir, amant d'Adèle.	*Lenoble.*
Sézanne, pupille de Bonneval.	*Henry.*
Florette, femme-de-chambre.	*Bloſſeville.*
Juſtin, contrôleur des contre-marques du Théâtre Français.	*Carpentier.*

La Scène eſt dans le ſallon de Bonneval, auſſi près que poſſible du Théâtre Français.

Scène Première.

Juſtin, Florette.

Florette.

J'accours, que me veux-tu?

Juſtin.

Te prévenir que ſi tes maîtres ne ſe dépêchent, ils courent grand risque de ne plus trouver de places aujourd'hui à notre ſpectacle.

Florette.

Il ſerait bien étrange que d'auſſi proches voiſins, protégés par le contrôleur des contre-marques d'un théâtre, reſtaſſent dans les corridors!

Juſtin.

Il n'y a ni voiſinage, ni protection qui tiennent: on nous force la main, et je ne réponds pas de pouvoir les placer enſemble... Que ne louaient-ils une loge?

Florette.

Vous avez donc bien du monde?

Juſtin.

Tout Paris; c'eſt une rage!

Florette.

Je vois bien qu'il faudra que j'y retourne; car je ne m'en rappelle pas un mot?

Juſtin.

Je le crois bien ..... dormeuſe.

Florette.

N'eſt-ce pas une pièce étrangère?

Juſtin.

*Oui, le chef-d'oeuvre de *Kotzbou* *) .... Ah! c'eſt un vrai bijou d'Allemagne **)!

No. 1. *Air: Du petit Matelot.*

C'eſt la ſuite d'une querelle
Entre une femme et ſon époux;
Le repentir de l'infidèle,
Du mari fléchit le courroux.

Florette.

* Quoi! pour ſemblable bagatelle,
Il s'était donc fâché vraiment:

*) C'eſt le ſort des noms étrangers et ſurtout des noms allemands, d'être eſtropiés par les Français. Il ne faut donc pas s'etonner qu'un *Contrôleur des contre-marques* prononce *Kotzbou*.

**) On appelle ainſi les jouets des enfans parcequ'ils viennent presque tous de l'Allemagne.

C'eſt bien là ce que l'on appelle
Une querelle d'allemand! *)

Je ne vois pas là de quoi m'expliquer l'engouement qu'on a pour cette pièce?

Juſtin.

C'eſt qu'elle eſt bonne, d'abord; et puis ceux qui en diſent beaucoup de bien, eſpèrent qu'on en penſera moins mal d'eux; .... et puis encore ....

No. 2. Air: Il faut quand on aime une fois.

Nous avons ſu faire à propos
Beaucoup de politeſſes
Aux grands hommes, dont les journaux **)
Font le deſtin des pièces:
Ils ſont de la célébrité,
Diſpenſateurs ſuprêmes.

*) *Querelle d' Allemand* eſt une expreſſion proverbiale pour déſigner une querelle mauvaiſe, injuſte qui a été ſuscitée pour une *bagatelle*, pour un rien, commencée avec quelqu'un brutalement et ſans ſujet ni raiſon. Scarron dit dans le 1 chant de ſa Gigantomachie

„Si c'eſt querelle d'Allemand
„C'eſt bien manque de Jugement."

**) Outre les journaux littéraires et principalement le *Courrier* et le *Journal des Spectacles* il y a pluſieurs feuilles politiques qui rendent regulière-

Florette.

Ils devraient bien, en vérité,
En garder pour eux-mêmes.

Juſtin.

Il n'y a pas juſqu'à l'envie qui ne ſourie à nos ſuccès; car vois-tu, une pièce médiocre faite à Vienne, eſt plus ſûr de réuſſir chez nous, qu'un chef-d'oeuvre fait à Paris.

No. 3. *Air: De la Soirée orageuſe.*

Louer un auteur étranger
Ne tire pas à conſéquence;
C'eſt un moyen de ſe venger
Des rivaux qu'on redoute en France.
Nos petits écrivains jaloux
Uſent d'une tactique habile;
Ils vont par-tout prônant Kotzbou
Pour faire oublier d'Harleville. *)

Que tout ceci reſte entre nous: vois-tu, c'eſt le ſecret de la comédie; mais vas donc un peu preſſer tes maîtres,

ment compte des nouveautés dramatiques; tels que le Journal de Paris, le Moniteur, le Publiciſte.

*) *Collin d'Harleville*, Auteur de *l'Inconſtant*, de *l'Optimiſte*, du *Vieux Célibataire*, et de pluſieurs autres pièces de théatre, qui ont eu un ſuccès auſſi complet que mérité.

Florette.

Je ne peux pas les aller déranger; on eſt là-dedans à ſigner le contrat.

Juſtin.

Comment! eſt-ce que la noce eſt pour aujourd'hui?

Florette.

Non pas, mais pour demain; et tu ſens bien que, par prudence, le contrat doit ſe faire la veille.

Juſtin.

Ah diable! oui, le lendemain il ſerait trop tard.

Florette.

No. 4. *Air: Si vous rencontrez un amant.*

(Du Jockey.)

Pour que l'amour, comme témoin,
Signe au contrat de mariage;
Avant la noce, il eſt beſoin
De dreſſer l'acte qui l'engage . . . .
Si l'hymen lui cédait ſes droits
Avant cet acte néceſſaire,
L'amour, au mépris de nos lois,
Oublierait ſouvent le notaire.

Juſtin.

C'eſt très-ſenſé . . . . Quand tu te ſerais mariée toute ta vie, tu ne raiſonnerais pas mieux mariage; . . . mais il faut convenir

que celui de ta jeune maîtreſſe avec le citoyen Lenoir, eſt ſingulièrement aſſorti . . . . Une jeune fille, folle comme un étourneau, avec un mari ſombre comme un hibou!

Florette.

Eh! c'eſt ce qu'il faut en ménage. Rien n'eſt plus ennuyeux que d'être toujours d'accord .... Les oppoſitions chaſſent la monotonie.

N°. 5. *Air: J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Le ménage le plus fidèle
S'ennuierait d'une longue paix;
Ceux qui n'ont jamais de querelle,
Ne ſe raccommodent jamais.
C'eſt ainſi que tout ſe balance,
Le malheur fait naître l'eſpoir;
Et l'on achète par l'abſence,
Le doux plaiſir de ſe revoir.

Juſtin.

Allons, me voilà tranquille ſur cette union-là . . . . Mais à quand la nôtre donc, à propos de mariages . . . . .

Florette.

Mal aſſortis?

Juſtin.

Tu ſais bien que non.

Florette.

Attendons crois-moi : nous ſommes aſſez riches pour être amans, mais pas aſſez pour être époux.

Juſtin.

Patience! je ſuis mieux que tu ne crois dans mes affaires. Encore un mois de Miſanthropie et de Repentir, ma fortune eſt faite.

Florette.

Drôle de moyen! j'ignorais que le repentir pût jamais mener à la fortune.

Juſtin.

Et mon établiſſement du grand eſcalier?

Florette.

Ta boutique de parfumeur? tu n'y fais rien; on ne va pas à la Comédie pour faire ſa toilette, mais pour l'y montrer.

Juſtin.

Fort bien; mais on vient à notre drame allemand pour ſe trouver mal, et moi je m'en trouve bien .... imagine-toi que depuis la première repréſentation ....

No. 6. Air nouveau.

J'ai bien vendu, je t'en réponds,
Deux ou trois cents flacons de gouttes,
Et cent flacons de ſels de toutes façons.
J'en ai bien vendu cent douzaines,

D'eau de Cologne pour migraines
Et d'eau des Carmes pour vapeurs;
Plus un baril, ſans rien rabattre,
D'excellent vinaigre des quatre Voleurs.

Florette.

Quelle conſommation!

Juſtin.

Et deux cents pour cent de bénéfice ſur le tout; . . . car comme je n'ai à traiter qu'avec les meilleurs coeurs de Paris, *) cela ne marchande jamais.

Florette.

Tu ſens bien que cela ne peut pas durer. Ceux à qui tu en vends aujourd'hui, n'en racheteront pas demain.

Juſtin.

Qu'eſt-ce que cela me fait? ce ne ſont jamais les mêmes qui reviennent . . . . Mais ce qui m'étonne, c'eſt que ça va toujours croiſſant. **)

*) Ceux qui ſe trouvent mal, en compatiſſant aux malheurs de Meinau et d'Eulalie.

**) Aux premières repréſentations de Miſanthropie et Repentir l'affluence quoique grande, l'étoit cependant moins qu'après l'époque où les journaux rapportoient les anecdotes de mariages rompus et raccommodés par ce drame, qu'on a

Florette.

Cela s'explique: dans le commencement, on n'était encore convenu de rien, l'opinion n'était pas fixée.

Nro. 7. Air: Chez mon père.

On voyait pleurer et rire;
On ne savait trop qu'en dire;
Mais depuis une quinzaine,
C'est général.
Il faut y pleurer sous peine
* D'être mis dans un Journal.
Je crois que j'entends venir notre monde.

Justin.

Et moi je te quitte; le troisième acte doit être près de finir; c'est le moment de contrôler, *) je cours à mon poste ... Adieu.

(*Ils sortent.*)

vues ci-dessus. C'est depuis que le concours de monde alla toujours croissant.

*) *C'est le moment de contrôler*). Compter les contremarques, et par conséquent constater à combien s'est montée la recette. *Contrôler* a aussi la signification de *critiquer*; le trait porte sur ce double sens.

Scène II.

Sézanne, Bonneval, sa femme, Lenoir, Adèle.

Sézanne.

C'eſt un bien beau morceau d'éloquence qu'un contrat de mariage! Je ne connais que la pièce où vous allez, qui ſoit auſſi gaie et auſſi bien écrite!

Mad. Bonneval.

Avec tous vos contes, vous nous empêcherez de la voir; je ſuis ſûre que nous aurons perdu les trois premiers actes.

Sézanne.

Soyez tranquille; on vous garde encore une expoſition pour le quatrième. *)

Adèle.

C'eſt fort commode pour les gens qui dînent à ſix heures. **)

*) *Expoſition pour le quatrième*). Critique de Miſanthropie et Repentir, parcequ'en effet c'eſt au quatrième Acte qu'on connoit bien par les récits de Meinau et d'Eulalie le veritable ſujet de la pièce.

**) *Dînent à 6 heures*). Le C. *Mercier* a dit dans ſon tableau de Paris T. XII p. 127: „La So-

Lenoir.

No. 8. *Air: De Joconde.*

Ces dames, en arrivant tard,
Vont perdre tout un rôle:
Nous ne verrons point le vieillard,

Sézanne.

Ni papillon qui vole. *)

„ciété ne ſera perfectionnée à Paris, que lorsque „l'heure des repas ſera à ſix heures du ſoir, et celle „des Spectacles à neuf. C'eſt alors qu'on pourra ſe „livrer à des occupations ſuivies, et marier le „travail et le plaiſir." — Quant à l'heure des repas ce tems eſt venu, car une grande partie des habitans de Paris a été obligée de la reculer peu à peu de 2 à 3, à 4, enfin à 5 et même à 6 heures, à cauſe des rapports de Commerce, des travaux d'adminiſtrations etc. Mais c'eſt préciſément ce qui a amené la décadence des Spectacles, qui n'ont pas pû ſuivre l'avis du C. Mercier et ouvrir à *Neuf* heures, parceque le grand nombre des Spectateurs n'a point de voitures à ſa diſpoſition et ne ſe ſoucieroit guères de revenir du Spectacle à une heure du matin. Le public s'impatiente déja aſſez à ſept heures, la toile eſt encore baiſſée. Ceux qui dinent à 6 heures, renoncent donc ordinairement au Spectacle, ou ne viennent qu'à la fin de la première pièce, ou au commencement de la ſeconde.

*) Le vieux *Tobie*, *Peter* qui court après un papillon, et le *Major* qui devient ſi leſtement amoureux d'Eulalie, ont donné lieu à des critiques

Bonneval.

Vous ne verrez point le Major
Déclarer ſa tendreſſe.

Sézanne.

Et pourtant ces dames encor
Verront toute la pièce.

Lenoir.

Toutes les épigrammes du monde ne m'empêcheront pas de l'admirer: tout Paris pour Miller a les yeux de Meinau. *)

Sézanne.

Je la trouve auſſi, moi, fort jolie; mais n'attribuez-vous pas à la pièce le plaiſir que vous font les acteurs?

plus ou moins fines dans toutes les pièces qui ont paru à l'occaſion de *Miſanthropie et Repentir*. Dans la parodie de cette pièce: qu'on a donnée au Vaudeville ſous le titre de: a tout péché Miſéricorde, ainſi que dans *Cadet Rouſſel Miſanthrope*, donné au théâtre de la Cit. *Montanfier*, on a même fait venir ſur la ſcène le *chien* dont le vieux *Tobie* ne fait que parler.

*) *Tout Paris pour Miller a les yeux de Meinau*). Parodie de ce vers de *Boileau* (Satyre IX) à l'occaſion du *Cid*.

„En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
„*Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.*"

Lenoir.

Eh! quel autre ouvrage qu'un chef-d'œuvre pourrait constamment attirer la foule? Elle ne se porte ainsi qu'à ce qui est vraiment beau.

Suzanne.

Ah! je rends justice à la foule!

No. 9. *Air: Vaudev. de l'Officier de fortune.*

* Pour le vrai beau, dans ma patrie,
La foule a le goût le plus vif;
La foule à *Paul et Virginie*
Préfère un spectre de Radcliff;
A David la foule préfère
Les traits grotesques d'un Callot;
La foule abandonne Molière
Pour courir à madame Angot. *)

*) *Paul et Virginie*, charmant ouvrage de *Bernardin-de-S. Pierre*. — Tout le monde connoit les romans de Mistriss *Radcliff*, qui ont rempli les Scènes des petits spectacles de Paris d'une quantité de pièces à diables, spectres, voleurs, souterrains etc. — *David*, peintre célèbre. — *Callot* graveur connu par des charges. — La pièce de théâtre, intitulée *Madame Angot*, absolument dans le genre poissard, a attiré longtems la foule. On la donne encore de tems en tems, et on a reproduit le rôle de *Madame Angot* (qui est une poissarde enrichie) dans plusieurs autres pièces des petits Spectacles, entr' autres dans *Cadet Rousel Misanthrope et Manon Repentante*.

Lenoir.

De pareilles comparaisons me feraient croire que vous-même n'avez pas vu Misanthropie et Repentir.

Bonneval.

Ah, par exemple, j'en suis certain; nous y étions ensemble.

Mad. Bonneval.

Je les ai vus y aller.

Sézanne.

Et vous n'en voyez bien revenu. *)

Bonneval.

Ah ça; mais que t'a donc fait cette pauvre pièce?

Sézanne.

Comment, ce qu'elle m'a fait? on prétend qu'elle a déjà raccommodé plus de cent ménages: que voulez-vous que devienne un garçon?

No. 10. *Air: Que ne suis-je la fougère.*

Grace au chef-d'oeuvre des drames
Bientôt dans notre Paris,
On ne verra plus de femmes
Abandonner leur maris.
Déjà le célibataire,

*) *bien revenu*) c'est-à-dire *dégouté.*

Redouté de ſon voiſin,
Ne trouve plus rien à faire
Dans le faubourg Saint-Germain. *)

Bonneval.

Heureuſement tu demeures à la chauſſée d'Antin. **)

Sézanne.

Oh! j'ai du tems devant moi.

Adèle.

Savez-vous bien, Sézanne, que vous êtes terrible avec vos méchancetés; vous trouvez un côté ridicule à tout, et vous feriez rire....

Bonneval.

Tout le monde, excepté ton futur. ***)

*) Quartier dans lequel eſt ſitué l'Odéon, où l'on donnoit alors la pièce de Kotzebue. Depuis l'Incendie de l'Odéon, les acteurs de ce théatre l'ont ſucceſſivement repréſentée au théatre du marais, à celui de la Rue Louvois, à celui de la Cité et à celui des Italiens, qui n'eſt pas éloigné de la *Chauſſée d'Antin.*

**) La *Chauſſée d'Antin* eſt le quartier de Paris qui eſt tout à fait du côté oppoſé à celui du faubourg S. Germain. C'eſt là que demeure aujourd'hui le plus grand nombre des banquiers.

***) M. *Le Noir*, homme ſombre qui ſe ſcandaliſe très-fort des plaiſanteries de *Sézanne.*

Lenoir. (*à Sézanne.*)

Je ne ſuis pas ennemi de la gaîté; mais je ne ris jamais aux dépens des moeurs et de la ſenſibilité.

Sézanne.

Je ne ſais trop ſi les moeurs ſe trouveraient plus mal des ris de Georges Dandin *) que des pleurs de monſieur Meinau.

Lenoir.

Les pleurs ſont toujours l'affiche d'une belle ame.

Sézanne.

Ma foi, je ne m'y fierais pas.

No. 11. *Air: Du Vaudev. des Viſitandines.*

* J'ai vu pleurer l'hypocriſie,
Et j'ai vu rire la candeur;
J'ai vu les larmes de l'envie,
J'ai vu le rire d'un bon coeur; (*bis*)
J'ai vu rire la confiance,
Et la rage verſer des pleurs;
J'ai vu pleurer des ſéducteurs,
Et j'ai vu rire l'innocence. (*bis*)

*) *Georges Dandin*) Principal perſonnage d'une piece de Molière. Georges Dandin eſt cocu, battu, mais pas content. Tous les cocus s'appelloient *Georges Dandin*, avant qu'on les nommât *Miſanthropes.*

Mad. Bonneval.

Laiſſons là vos diſſertations, et partons.

Adèle

Vous qui reſtez, mon oncle, quand ma couſine Agathe arrivera, vous lui direz où nous ſommes.

Sézanne.

Quoi! vient-elle ce ſoir même?

Bonneval.

A l'inſtant. Ses malles ſont ici. J'entends bien que les deux noces ſe faſſent enſemble; il n'en coûtera pas davantage.

Sézanne.

Eh bien, je reſte donc à l'attendre.

No. 12. *Air: On compterait les diamans.*

Pour vous je m'en vais recevoir
Ici votre nièce chérie.

Mad. Bonneval.

Peut-être voudra-t-elle voir
Repentir et Miſanthropie:
Alors vous l'accompagnerez.

Sézanne.

Non, d'honneur, vous êtes trop bonne;
J'enverrai là qui vous voudrez;
Mais je n'y menerai perſonne.

Scéne III.

Bonneval, Sézanne.

Bonneval.

Tranquilliſe-toi; ſon prétendu Delville ſera ſûrement ici pour l'accompagner; car je l'attends pour affaires . . . . Tu le connais ce Delville.

Sézanne.

Oh! depuis long-tems; mais je ne l'ai jamais vu chez vous, que je me ſouvienne. Qui donc a fait ce mariage?

Bonneval.

C'eſt moi.

Sézanne.

Vous marieriez le feu et l'eau.

Bonneval.

Comment donc?

Sézanne.

C'eſt que les caractères d'Agathe et de Delville ne ſe conviennent pas plus... que ceux d'Adèle et de Lenoir, par exemple.

Bonneval.

Eh qu'importent les caractères? Celui de madame Bonneval ſympathiſait-il davantage

avec le mien? Il y a cependant trente ans que nous vivons ensemble.

Sézanne.

Et trente ans que vous vous querellez.

Bonneval.

C'est vrai; mais je n'ai jamais eu de reproches sérieux à lui faire: tu-dieu, *) je puis marcher tête levée!

Sézanne.

Mon dieu, cela n'empêche pas.

Bonneval.

Il faut pourtant aussi vous, monsieur mon pupille, que vous songiez à prendre une femme.

Sézanne.

Songez vous-même, mon cher tuteur, que vous avez déjà deux mariages sur les bras, sans compter le vôtre, et laissons encore là le mien, je vous en prie.

Bonneval.

Et que voulez-vous devenir enfin?

Sézanne.

Ce que le destin voudra. Je n'ai jamais de projets, de peur qu'ils n'échouent.

*) *Tu-dieu*) Juremeut qui marque de l'admiration, de l'étonnement, de la surprise. C'est peut-être une abbréviation de *tueur de Dieu*. Molière s'en sert dans le *Médecin malgré lui*

Bonneval.

No. 13. *Air: Réveillez-vous, belle endormie.*

Jamais cette lumière variable
Au bonheur ne te conduira.
On n'a point de vent favorable,
Quand on ne sait pas où l'on va.

Sézanne.

Même Air.

Je puis bien aisément, j'espère,
Retorquer cet argument-là;
On n'a jamais de vent contraire
Quand on ne sait pas où l'on va.

Bonneval.

Bah, bah, c'est perdre son tems que de raisonner avec vous: je rentre dans mon cabinet: vous m'y enverrez Delville quand il viendra.

Scène IV.

Sézanne, *seul.*

Parbleu, ces têtes de femmes sont quelque chose de bien mobile! Qui diable eût cru que cette petite Agathe, qui, le premier mois de son veuvage, se félicitait si naïvement avec moi du retour de sa liberté, com-

ſentirait ſitôt à la reperdre! Et pour qui? Pour un fat. Je ſuis vraiment curieux de voir l'accueil qu'elle va me faire..... Si elle allait ne pas me reconnaître? Cela s'eſt vu.... La mémoire des femmes eſt dans le coeur; c'eſt pour cela qu'elles apprennent ſi vite, et qu'elles oublient ſi promptement.... Mais voici Delville.

Scène V.

Delville, Sézanne.

Delville.

Ah! c'eſt vous, Sézanne. Savez-vous ſi Madame d'Orfeuil *) eſt arrivée?

Sézanne.

Pas encore.

Delville.

Ah! c'eſt bien; j'aurais été déſolé de ne pas me trouver ici avant elle .... Car enfin, on peut bien attendre un peu Madame la

*) *Madame d'Orfeuil* eſt la même qui eſt communément appellée *Agathe*.

veille du mariage, quitte à changer de rôle le lendemain.

Sézanne.

Vous avez presque l'air honteux d'être ici le premier.

Delville.

Vous croyez rire? C'est que voilà peut-être la première fois que je me trouve dans ce cas-là .... J'ai là-dessus une réputation faite: on sait que je n'arrive jamais à un dîner qu'au dessert, et à l'opéra qu'au dernier acte.

Sézanne.

J'arrive plus-tôt, moi, afin de manger la soupe, et d'entendre l'ouverture.

Delville.

Ah! quel genre! Ignorez-vous à ce point l'usage d'un certain monde?

** *Nro. 14. Air nouveau du C. Jadin.* *)

Dans nos bals **), c'est la méthode,
Il faut savoir s'y plier.
Chacun pour suivre la mode,
Veut y venir le dernier.

*) couplet redemandé.

**) Les bals ne commencent ordinairement que vers minuit; les personnes qui veulent être du grand genre n'arrivent alors que très-tard: ainsi

C'eſt une loi poſitive,
Là, ſans être un mal-adroit,
Jamais perſonne n'arrive,
Que tout le monde n'y ſoit. } (*bis.*)

Sézanne.

C'eſt difficile.

Delville.

Oh! n'importe; je ne connais rien de pire que d'avoir l'air d'un *premier venu* *) quelque part.

Sézanne.

Je ne ſais pas trop pourquoi l'on a fait de cette expreſſion une eſpèce d'injure.

No. 15. *Air: Il faut quitter ce que j'adore.* (du Jockey.)

Au Parnaſſe Apollon préfère
Aux derniers, les premiers venus,
Le myrthe qui croît à Cythère
Couronne les *premiers venus.*
En affaires, tout l'avantage

ainſi qu'on a vû Madame *Ammelin* n'arriver plus d'une fois au bal qu'à deux heures du matin.

24) Un *premier-Venu* eſt une expreſſion proverbiale pour dire un *homme du commun.* On ſaiſira bien le double ſens qu'on donne ici et dans le couplet ſuivant au mot *premier venu.*

Appartient au premier venu ;
N'a pas qui veut en mariage
** L'honneur d'être un *premier venu.*

Delville.

Pas mal du tout, pas mal . . . . *) Mais êtes vous ſeul ici ?

Sésanne.

A-peu-près ; ces dames ſont allées voir Miſanthropie et Repentir.

Delville.

Ah ! ah ! que dites-vous de ce drame ? c'eſt vraiment une pièce anti-ſociale, **) n'eſt-ce pas ?

*) Tout-à-fait. le langage d'un fat Le jeu du C. *Julien* contribue du reſte infiniment à rendre ce rôle très-piquant.

**) Depuis quelque tems les gens du monde ſe ſervent aſſez fréquemment du mot *anti-ſocial* ſans peut-être ſavoir toujours ce qu'il ſignifie. Le premier qui a mis cette expreſſion en vogue eſt *Godorna*, qui vendoit des poudres pour la *maladie anti-ſociale*. — Le fameux danſeur *Trenis* ſe ſert auſſi du mot *ſocial* dans un ſens particulier ; car, lorſqu'il dit de Made Ammelin, qu'elle eſt la femme qui a porté le plus loin la danſe *ſociale*, il ne veut dire autre choſe que la danſe *de Société*.

** *Nro. 16. Air: Du pas redoublé.* *)

Je crains l'exemple d'un époux
Qui, par misanthropie,
Va dans les bois, parmi les loups,
Pleurer son Eulalie.
Chez nous si toujours même cas
Entraînait mêmes suites,
Nos forêts ne suffiraient pas
Pour loger nos hermites

Sézanne.

Nos maris sont plus philosophes.

Delville.

Dailleurs, si tout le monde avait mon coup-d'oeil, aucune femme ne sortirait de là, qu'on ne la sût par coeur.

Sézanne.

Diable! vous êtes un observateur dangereux.

Delville.

Ah! j'en conviens; il faut se défier de moi; j'ai un tact immanquable; personne au monde ne connaît mieux les femmes . . . , Par exemple, cette petite d'Orfeuil que j'épouse, eh bien, dès notre première entrevue, j'ai reconnu son grand défaut!

Sézanne.

Lequel?

*) Couplet redemandé.

Delville.

Elle eſt trop ſimple, trop naïve.

Sézanne.

C'eſt cela, c'eſt bien cela.

Delville.

Vous la connaiſſez?

Sézanne.

J'ai eu l'avantage de la voir aſſez ſouvent autrefois chez ſon oncle . . . . Elle eſt bien digne de tout l'amour qu'elle vous inſpire.

Delville.

A moi de l'amour! il y a long-tems que j'en ſuis revenu, mon cher.

Sézanne.

C'eſt de bonne heure, je vous en aurais cru le partiſan plutôt que l'ennemi.

Delville.

Ni l'un ni l'autre. Je prends de l'amour ce qu'il a de bon, je me laiſſe aimer.

No. 17. Air: De Paul et Virginie.

On a raiſon de le maudire,
De le vanter on a raiſon;
Pour vivre heureux ſous ſon empire,
Moi, j'ai pris un moyen fort bon:
J'évite de porter la chaîne,
Dont je ſais retenir un coeur . . . . .
L'amour qu'on ſent eſt une gêne,
L'amour qu'on donne eſt un bonheur.

Sézanne. (*Il paraît distrait par quelque bruit*).

Vous avez un système fort commode . . . . Mais le plaisir de votre entretien m'a fait oublier de vous dire que l'oncle Bonneval vous attend dans son cabinet.

Delville.

Ah! j'y cours . . . . C'est une assez bonne créature, n'est-ce pas? . . . . Sa nièce Adèle est charmante, m'a-t-on dit . . . . Voilà trois fois que je viens ici sans avoir pu la rencontrer . . . . Oh! je l'aurai bientôt devinée! . . . Au revoir.

Scène VI.

Sézanne *seul*.

J'ai cru entendre le bruit d'une voiture . . . . c'est sans doute celle d'Agathe . . . . Je ne suis pas fâché d'avoir écarté le cher Delville pour un instant.

Scène VII.

Sézanne, Agathe.

Agathe (*parlant encore dans la coulisse.*)

Sortez ce qu'il y a dans la voiture; et surtout prenez garde à mon carlin. *) (*voyant Sézanne:*) Ah!

Sézanne.

Ce n'eſt pas moi que vous comptiez trouver ici?

Agathe.

Non, mais je n'en ai pas moins de plaiſir à vous y voir.

Sézanne.

Vrai? Je ne riſque donc rien de vous dire que le haſard qui nous fait trouver ſeuls eſt un peu de ma façon. J'étais bien-aiſe de ſavoir de vous-même jusqu'à quel point je

*) *Carlin*, eſt un doguin à masque noir, appellé ainſi parcequ'il a le *masque d'Arlequin*. Tout le monde connoit le nom de *Carlin*, celèbre arlequin du théatre des Italiens.

vous dois féliciter de votre mariage avec Delville. Eſt-ce convenance? eſt-ce amour?

Agathe.

Mais tous les deux peut-être.

Sézanne.

Bah! vous l'aimeriez?

Agathe.

Apparemment, puisque je l'épouſe....

Sézanne.

Ah! pardon; j'oubliais qu'il ne ſe fait point de mariage ſans amour.... A ce compte-là vous aimiez auſſi l'autre avec ſes ſoixante ans?

Agathe.

Vingt témoins me l'ont vu pleurer.

Sézanne.

Cela ne m'étonne pas, je vous ai toujours dit que vous réuſſiriez à tout.... Mais tenez, je me fais ſcrupule de vous retenir ici plus long-tems.... L'heureux mortel eſt là-haut.... L'amour vous attend.....

Agathe.

Il ne me fera jamais regretter les inſtans que je donne à l'amitié.

Sézanne.

Je ſuis bien-aiſe que vous me conſerviez ce ſentiment-là.... Eh bien! dites donc à votre ami pourquoi vous vous remariez ſitôt: vous lui aviez tant promis de reſter veuve.

Agathe.

Que voulez-vous? pour une jeune femme qui ſe reſpecte, le veuvage eſt peut-être un état plus embarraſſant qu'agréable.

No. 18. *Air: Fatigué d'un ſi long voyage.*

Avec le beſoin d'être aimée,
De mettre à profit ſon printems,
Beſoin de ſe voir eſtimée
S'arrange aſſez mal à vingt ans;
Mais par l'himen tout s'accommode,
Par lui de tout on peut jouir;
C'eſt un médiateur commode
Entre l'eſtime et le plaiſir.

Sézanne.

C'eſt toujours un moyen déſeſpéré, il y en a de plus ſûrs et de plus doux.

Même Air.

Quand la ſageſſe trop auſtère
Traîne après elle trop d'ennuis,
A ſa place on met le myſtère,
Bien des connaiſſeurs y ſont pris,
C'eſt par lui que tout s'accommode,
Par lui de tout on peut jouir;
C'eſt un médiateur commode
Entre l'eſtime et le plaiſir.

Agathe.

Je n'aime à tromper perſonne, et je veux que le mariage m'aſſure les ſoins d'un amant.

Sézanne.

Mauvais moyen: ſouvenez-vous de ce mot profond: *) La femme qui épouſe ſon amant, eſt un roi qui abdique.

Agathe.

Eh bien! du moins alors on reſte amis

Sézanne.

Ne comptez pas ſur cette amitié-là

No. 19 *Air: Nous ſommes précepteurs d'amour.*

De nos regrets prenant pitié,
L'amour, au moment qu'il s'envole,
Nous promet toujours l'amitié,
Mais jamis il ne tient parole.

En amour, il faut ſouvent plus d'adreſſe pour garder ſes conquêtes, que pour les faire.

Agathe.

Tant pis; car l'adreſſe me révolte: vous ſavez combien je hais la diſſimulation.

*) de Madame Necker.

Scène VIII.

Les mêmes, Bonneval, Delville.

Bonneval.

Eh! bon jour, mon enfant: pourquoi ne nous as-tu pas fait avertir?

Agathe.

Je n'en ai pas eu le tems; j'arrive à l'instant même, et je passais chez vous quand vous êtes entré.

Sézanne (*à part.*)

Pas mal, en vérité, pas mal.

Delville.

D'honneur, je suis aux anges de vous voir; je comptais les heures, les minutes.

Bonneval.

Ah! cela c'est vrai; il n'a fait que bâiller avec moi.

Agathe.

La route aussi m'a paru bien longue; je n'ai pas laissé souffler mes chevaux, tant je désirais me retrouver près de vous.

No. 20. *Air: O ma tendre musette.*

A mon impatience
Que ce moment tardait;

Pour en jouir d'avance
Mon coeur me devançait.
Du tems on peut ſans doute
Accuſer la lenteur.
Quand, au bout de la route,
On croit voir le bonheur.

Sézanne.

Qu'on eſt heureux de s'entendre dire de ces choſes là!

Delville.

Oh çà, n'allons-nous pas rejoindre ces dames aux Français?

Bonneval.

Bah! bah! tu viens de faire dix lieues aujourd'hui, tu te maries demain, c'eſt bien le cas de reſter un peu tranquille ce ſoir.... Pas vrai, Sézanne?

Sézanne.

C'eſt ſelon, il y a là-deſſus différens avis....

Agathe.

Le mien eſt d'aller retrouver ma couſine.... Que donne-t-on?

Bonneval.

Miſanthropie et Repentir.

Agathe.

Ah, dieu! ce drame qui a tant fourni d'anecdotes aux journaux?

Bonneval.

C'eſt cela même.

Agathe.

Oh! je n'y vais pas, la contenance d'une femme y devient trop embarraſſante.

Delville.

Eh! qu'avez-vous à craindre des obſervations, madame?

Agathe.

Rien du tout, en vérité; mais d'après ce que j'ai lu, quelque maintien qu'on ait à cette pièce, on ne peut échapper aux conjectures les plus ridicules, et je ne m'y veux pas expoſer.

Delville.

Vous ne ſongez pas, ſans doute, à celles qu'on pourrait tirer de votre refus?

Bonneval.

En voilà bien d'un autre à préſent! je ſavais bien que cette diable de pièce brouillait tous les amans qui l'allaient voir; mais ſe brouiller auſſi parce qu'on n'y va pas, c'eſt trop fort.

Agathe.

Nous ne nous brouillerons pas pour cela, Delville. Partons.

Delville.

Vous êtes adorable. (*à part.*) Je l'y observerai. *)

Sézanne, *arrêtant Agathe.*

Ah ça, je dois vous prévenir d'une chose; c'eſt qu'il eſt décidément reçu que l'on y pleure: arrangez-vous là-deſſus **)

No. 21. *Air: Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Contre vous chacun ſe déchaîne,
Si vous refuſez d'y pleurer:
Auſſi dès la première ſcène
Voit-on les mouchoirs ſe tirer.
On voit encor de bonnes ames
Pleurer à la pièce d'après:
J'ai vu bien mieux, j'ai vu des femmes
Pleurer en prenant leurs billets. ***)

*) On ſe rappelle ce que Delville a dit dans la IVe Scène: „Si tout le monde avoit mon coup „d'oeil, aucune femme ne ſortiroit de là, qu'on „ne la ſçût par coeur."

**) C'eſt auſſi reçu qu'aucune femme ne va dans cette pièce ſans y apporter au moins *trois* mouchoirs dans ſon ridicule.

***) On a raconté à cette occaſion un trait ſemblable de 2 femmes, arrivées de leur Departement, qui commencerent à pleurer dès qu'on eût

Delville.

Etes-vous des nôtres?

Sézanne.

Non! je vais faire une visite ici près, et reviens souper avec vous.

Scène IX.

Bonneval, Florette.

Bonneval, *appellant Florette.*

Florette! Florette!

Florette, *répondant.*

Plaît-il?

Bonneval.

Viens un peu me tenir compagnie.... Tu es une bonne enfant.... aussi je te veux du bien.... tu sais que je te veux du bien?

Florette.

Oui, et j'en suis bien reconnaissante.

Bonneval.

Tu veux te marier pourtant!

levé la toile. Elles crûrent voir *Misanthropie et Repentir* (qu'on leur avoit dit être une pièce qu'on ne pouvoit voir sans pleurer) tandis qu'on donnoit une Comédie.

Florette.

Tout le monde se marie dans la maison; l'épidémie me gagne... D'ailleurs, monsieur sait bien qu'on ne peut pas toujours rester fille.

Bonneval.

Pourquoi donc cela, ma chère Florette? te manque-t-il quelque chose ici?... Tu ris, friponne, et tu ne devrais pas rire... Sans doute, tu t'imagines que tu seras bien heureuse avec ton Justin.

Florette.

Il le dit.

Bonneval.

Ce n'est pas là le plus difficile.

Florette.

Oh! mais il me l'assure.

Bonneval.

Avant d'être mariés, ces jeunes gens ne doutent de rien; deux mois après, ils doutent de tout... Voilà comme nous étions madame Bonneval et moi...

Florette.

Oh! mais il y a plus de deux mois.

Bonneval.

C'est vrai... c'est vrai... Allons, Justin est un honnête garçon, qui m'a servi long-tems; il est laborieux, rangé.

Florette.

Il a tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse.

Bonneval.

Dès que tu en es sûre, mon enfant, et que tu ne peux plus rester fille, il faudra voir à arranger cela... J'entends du bruit.... Le spectacle ne peut être encore fini: vois un peu qui ce peut être.

(*Elle sort.*)

Scène X.

Bonneval, Florette.

Florette, *sort un moment, et revient en courant.*

No. 22. *Air: Où allez-vous?*

Ah! juste ciel, quel accident!

Bonneval.

Qu'as-tu? pourquoi cet air tremblant?

Florette.

Madame, à cette pièce.....

Bonneval.

Eh bien!

Florette.

Eſt tombée en faibleſſe,
Vous m'entendez bien.

Scène XI.

Les mêmes, Mad. Bonneval, *évanouie, portée ſur un fauteuil par Juſtin et un autre homme.*

Bonneval.

Qu'est-ce que tout cela ſignifie?

Juſtin.

C'eſt notre dernier acte; il n'en fait jamais d'autres. Au milieu des gémiſſemens que l'on y pouſſait, j'ai cru reconnaître la voix de Madame. J'ai couru à ſa loge, où je l'ai trouvée ſans connaiſſance et ſans ſecours, n'ayant pu placer ſa nièce auprès d'elle. *)

*) Parceqn'il y avoit teop de monde, et qu' elles y étoient venues trop tard. On a vû plus haut que le contrat de mariage et les plaiſanteries de Sézanne les avoient empêchées de ſe rendre de bonne heure au Spectacle.

Bonneval.

No. 23. *Air: Tous les bourgeois de Chartres.*

Comme elle eſt pâle et blême!

Juſtin.

Ne vous allarmez pas,
Madame eſt la vingtième
Aujourd'hui dans ce cas....
Mais comme cela gagne: à la fin, moi je tremble
Qu'un jour, acteurs et ſpectateurs,
Auteurs, moucheurs, ouvreurs, ſouffleurs,
Ne ſe pâment enſemble.

Bonneval, *ſur le devant de la ſcène.*

Cet événément n'eſt pas naturel.... il y a quelque choſe là-deſſous.... Serait-il bien poſſible! Rien n'eſt plus ordinaire.... ce ne peut être que cela.

Florette.

Madame ouvre les yeux....

Bonneval, *allant vers ſa femme avec inquiétude et colère.*

Eh bien, madame?

Mad. Bonneval, *ouvrant les yeux.*

Ah!

Bonneval.

Elle ne peut plus ſoutenir ma vue....
Epouſe infidèle, répondez à votre juge?

Juſtin.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc?

Florette.

Eſt-il fou?

Mad. Bonneval, *en délire.*

Quel mari que ce bon Meinau?

Bonneval.

Ah! il vous faudrait un Meinau pour mari! Non, non, je ne ſerai pas ſi bon, je vous en avertis; vos jérémiades ne me déſarmeront pas.

Mad. Bonneval. *(d'une voix languiſſante.)*

Pardonne, ô le plus chéri des époux!...

Bonneval.

Jamais, jamais.

Mad. Bonneval.

Malheureuſe victime! trois ans dans les pleurs?

Bonneval.

Ah! il y a trois ans.

Juſtin, *(à part.)*

Il vaut mieux tard que jamais.

Bonneval.

Encore un mot: madame; répondez....

Mad. Bonneval.

Que me veux-tu? Eulalie....

Bonneval, *ſur le devant.*

Nro. 24. *Air: On dit qu'à quinze ans.*

Je vois que je ſuis
(O deſtin presque inévitable!)
Je vois que je ſuis
Du plus grand nombre des maris.
Une femme coupable
Qu'oppreſſe un ſouvenir
D'un ſpectacle ſemblable,
A dû s'évanouir . . . .
Je vois que je ſuis
(O deſtin presque inévitable!)
Je vois que je ſuis
Du plus grand nombre des maris.

(*Il ſort.*)

Scène XII.

Madame Bonneval, Florette.

Mad. Bonneval, *revenant tout-à-fait à elle.*

Ou ſuis-je?

Florette.

Chez vous, Madame.

Mad. Bonneval.

Ah ! c'eſt toi, Florette. Conduis-moi là-haut : cette pièce m'a tuée.

Florette, *ſoutenant ſa maîtreſſe, dit à Juſtin.*

Je reviens à l'inſtant.

Scène XIII.

Juſtin, *ſeul.*

Quelle mouche a donc piqué le patron ? Se fâcher contre ſa femme, parce qu'elle ſe trouve mal ! Ah ! cela s'arrangera . . . . Ce qui m'inquiète davantage, c'eſt ce qu'on vient de me dire, que les autres Théâtres, jaloux de la vogue que nous donne Miſanthropie et Repentir, font faire des pièces ſur le modèle de la nôtre.

No. 25. Air : Tout roule aujourd'hui.

Déjà chaque auteur dramatique
Veut nous emprunter ce ſujet :
L'un pour un opéra comique,
L'autre pour en faire un ballet.
Pantomime, drame, anecdote,
A tout la pièce aura fourni :

Je ſais qu'on la met en gavotte *)
** Pour les chevaux de Franconi. **)

*) *Gavotte* eſt une danſe très gaie, qu'on exécute toujours après le menuet; ſon nom, ſelon *Huet* dans ſon traité *de l'origine des Romans* p. 124 vient des *Gavots*, peuples montagnards du pays de *Gap*; comme les *Martegales* ou *Madrigaux* ont pris leur nom des Martegaux, peuples montagnards de la Provence.

**) *Franconi*, Ecuyer célèbre, ſucceſſeur *d'Aſtley*, qui fait aujourd'hui la coquelnche de Londres, a un amphithéatre d'équitation dans le faubourg du temple. Comme il eſt un peu déſert à cauſe de l'éloignement, Franconi a pris des arrangemens avec le théatre de la Cité, où il fait paraitre ſes chevaux très-bien dreſſés dans les pantomimes et quelques autres pièces héroïques ou chevaleresques de la Compoſition du C. Cuvelier. En effet lorſqu'on donne de ces pièces les chevaux de Franconi attirent la foule bien plus que la pièce elle-même, bien plus même que les acteurs. On y voit ſouvent jusqu'à 15 chevaux qui font de petites évolutions ſur le théatre. Dans ces *pièces à grand Spectacle* on voit des ſièges de chateaux, des tournois à cheval, des combats à pied et à toutes armes; et lorsque (pour nous ſervir de l'expreſſion du C Cuvelier dans le programme de ſa pantomime intitulée: *le Damoiſel et la Bergerette*) lorsque *tout le monde, même les chevaux, ſe livrent à l'allégreſſe générale*, ceux-ci l'expriment en danſant un *Menuet* et la *Gavotte*, ce qui en effet eſt

Scène XIV.

Juſtin, Florette.

Juſtin.

Eh bien!

Florette.

Oh! c'eſt la plus drôle de ſcène du monde! je n'y tenais plus d'envie de rire!

Juſtin.

Qu'eſt-ce donc qui ſe paſſe là-haut?

Florette.

Ah! Monſieur eſt dans un accès de jalouſie vraiment comique: il dit qu'il voudrait bien connaître le téméraire qui . . . .

Juſtin.

Je crois que Madame voudrait bien le connaître auſſi.

Florette.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que tout en

fort curieux à voir. . . . Actuellement on donne à la Cité *Don Çuichotte*, Pantomime, après laquelle l'âne de Sancho fait courir tout Paris.

repouſſant le ſoupçon, elle en a l'air presque auſſi flattée qu' offenſée.

Juſtin.

Eh mais, écoute donc, à ſon âge ce doute eſt une vraie politeſſe.

Nro. 26. Air: Pour la Baronne.

A certain âge,
Si vous lui prêtez un amant,
A certain âge,
Fillette vous trouve inſolent:
Ce qui pour elle eſt un outrage,
Eſt pour une autre un compliment
A certain âge.

Florette.

Le mari lui a montré dix journaux contre les femmes qui ſe trouvent mal; la femme lui en a fait voir autant qui les défendent: ils ont fini par ſe les jetter à la tête, et le divorce va s'entamer.

Juſtin.

Comment donc? de pareilles ſcènes à leur âge! Eh mais, on prendrait cela pour de l'amour?

Florette.

Abſolument, il n'y a que lui qui faſſe de tels éclats.

Juſtin.

Oh! mais auſſi querelles d'amour . . . .

Florette.

Ne durent pas: nos maîtres ſe raccommoderont . . . .

Juſtin.

S'ils peuvent . . . . Voici nos jeunes gens; ſortons.

Scène XV.

Agathe, Delville.

Agathe, *appuyée ſur le bras de Delville, et s'aſſeyant auſſi-tôt qu'elle arrive.*

Delville.

Nro. 27. Air: Du menuet d'Exaudet.

Sans humeur,
Sans aigreur,
L'un et l'autre,
Séparons-nous, croyez-moi,
Je reprendrai ma foi,
Et vous rendrai la vôtre.
Ce moyen,
J'en convien,
Eſt pénible;

Mais j'aurais trop de ſouci
De voir ma femme ſi
Senſible,
Par égard pour votre gloire,
Moi je veux bien ne pas croire
Qu'un rapport,
Un peu fort,
De ce drame,
Avec vos ſecrets tourmens,
A mis le trouble dans
Votre ame;
Mais l'époux,
Entre nous,
Doit tout craindre
D'une femme à ſentiment,
Dont tout homme, en pleurant,
Saura ſe faire plaindre,
Quand nos pleurs,
Nos douleurs
L'ont émue;
Quand nous avons ſa pitié,
Femme eſt plus qu'à moitié
Vaincue.

Or, vous m'avouerez que c'eſt inquiétant...
Pleure qui veut aux genoux d'une femme,
il n'eſt pas néceſſaire d'aimer pour cela....

Du tems que je m'exerçais, *) moi, j'aurais pleuré en lisant les petites affiches. **)

Agathe, *avec dignité.*

Je devrais être extrêmement piquée des ridicules conjectures que vous osez tirer de mes larmes; mais votre opinion m'est devenue si indifférente, que je ne prendrai même pas la peine de la combattre.

Delville.

Que voulez-vous? j'ai l'antipathie des grands sentimens.

Agathe.

Je le crois, et c'est ce qui me décide à rompre entièrement avec vous.

*) Un véritable fat ou prétendu petit-maître s'exerce à *pleurer* comme à *faire des entrechats.*

**) Les *petites Affiches* sont un Journal qui ne contient que des annonces de maisons, jardins etc. à vendre ou à louer, des demandes de domestiques et autres choses semblables. Tout cela est comme on voit peu fait pour faire pleurer. — Le Redacteur des petites affiches ayant dit du mal de quelques pièces du Vaudeville, ce théatre lui a déclaré la guerre, lui a retiré ses entrées, et l'a joué personnellement ainsi que le Redacteur du *Courier des Spectacles* dans une pièce intitulée *les deux Journalistes.*

Delville.

Ah! . . . je pourrais réclamer l'honneur de la rupture . . . . J'ai parlé le premier . . . mais je fais vivre, et c'eſt de votre part que je vais prévenir votre oncle. (*On entend rire.*) Qu'entends-je? la jeune Adèle ſans doute? . . . . Il faut la voir; reſtons.

Scène XVI.

Agathe, *toujours dans un fauteuil, un mouchoir ſur les yeux;* Delville, *à l'écart, obſervant Adèle;* Lenoir, *l'air fâché;* Adèle, *riant aux éclats.*

Adèle.

N°. 28. *Air: De la gaîté le doux transport,* (de la Mélomanie.)

De la gaîté moi, je chéris l'empire;
C'eſt un charme.
Lenoir.
C'eſt un délire!
Delville.
Ah qu'elle eſt bien!
Adèle
C'eſt un charme.

Lenoir.

C'eſt un délire!

Adèle.

Pour bien jouir, il faut rire,

Lenoir.

Il faut pleurer.

Adèle.

Il faut rire.

(Allant vers Agathe.)

D'où viennent tes larmes?

Agathe.

Je reviens de Miſanthropie, et tu me le demandes! mais toi même, quelle peut-être la cauſe de tes ris?

Adèle.

N°. 29 Air: Adieu donc, dame Françoiſe,

La bonne plaiſanterie!
J'en ris vraiment de bon coeur;
Monſieur ſe met en fureur,
Il ſe fâche, il peſte, il crie,
Parce que je ne veux pas, moi,
Pleurer ſans ſavoir pourquoi...,

Lenoir.

Quelle ſéchereſſe d'ame!

Delville, *à part.*

Son petit air eſpiègle me revient *) tout-à-fait.

*) *Me revient*) Me plait.

Lenoir.

No. 30. Les plus heureux ſont les fous.

Ma colère s'enflamme
D'y penſer ſeulement!
Vous riez au plus beau moment
De ce ſuperbe drame.
Non, plus d'hymen entre nous,
Vous ne ſerez point ma femme,
Et je romps dans mon courroux
Le noeud qui m'attache à vous.

Adèle.

Je n'en pleurerai pas davantage.... Il n'y a rien que je craigne tant que d'avoir les yeux rouges.

Lenoir.

Ayez les yeux moins beaux, et le coeur plus ſenſible.

Delville, *à part.*

Elle eſt charmante! (*haut*) J'ai peut-être tort, mais j'ai pour ſyſtême, qu'on ne ſait compatir qu'aux maux qu'on a ſoufferts..., Vous voyez que votre jeune couſine ne s'eſt point appitoyée ſur Madame Miller.

Agathe, *Pendant qu'elle chante, Lenoir la regarde avec colère.*

No. 31. Air: Dans ces déſertes campagnes.

Une femme faible et bonne,

Dupe d'un moment d'erreur,
Pour un mari qui pardonne,
Abjure un vil ſéducteur...
D'un repentir auſſi tendre,
La vertu peut s'honorer....
Des pleurs qu'on lui voit répandre
Qui pourrait ne pas pleurer?

Adèle.

Moi.

N°. 32. *Air: La fanfare de Saint-Cloud.*

L'intéreſſante perſonne
Fuit un mari qu'elle aimoit,
Et tendrement abandonne
Deux enfans pour un bonnet,
Dès la première audience
L'époux tombe dans ſes bras...,
D'une telle invraiſemblance
Vraiment qui ne rirait pas?

Delville.

D'honneur, *) mon cher Lenoir, je ne conçois pas votre antipathie pour la gaîté d'une femme? C'eſt peut-être ſa meilleure ſauvegarde,... Que voulez-vous que faſſe un

*) Il ſera presque ſuperflu de faire remarquer l'expreſſion *d'honneur* que nos fats ont toujours à la bouche, ainſi que celle de *ma pa' ole ma pa' ole panachée etc.*

amant près de celle qui rit de tout? De ſon tendre aveu, s'il le haſarde; de ſes belles phraſes, s'il en ſait faire; de ſes larmes, s'il en répand? C'eſt une femme inexpugnable que ça! *)

Adèle, *à part.*

Il eſt aimable.

Lenoir.

J'ai mes principes faits à cet égard; je veux une femme qui ne craigne pas de ſe rougir les yeux par des pleurs. Madame et moi ne pourrions être que malheureux l'un par l'autre, et notre bonheur mutuel exige que....

Adèle.

No. 33. *Air. Geneviève dont le nom.*

Je vole au-devant de vos voeux;
A rompre de ſi triſtes noeuds,
Je ſuis prête à ſouſcrire.
Ailleurs nous pourrons rencontrer,
Vous, la femme avec qui pleurer,
Moi le mari pour rire.

Delville, *à part,*

D'honneur, elle m'enchante!

*) *Que ça)* Langage fidélement copié des fats d'aujourd'hui; autrefois les palefreniers auroient parlé à peu près de cette manière.

Lenoir, *à part.*

Que ces yeux gonflés de pleurs, ſont intéreſſans!

Adèle, *à part.*

Je crois que Delville me trouve jolie.

Agathe, *à part.*

Lenoir au moins paraît me rendre juſtice.

Scène XVII.

Les mêmes, Sézanne, *arrivant dans ce moment de ſilence.*

Sézanne.

Eh bien, qu'eſt-ce? on ſe boude ici comme là-haut, à ce qu'il me ſemble?

Adèle, *riant*

On fait mieux, on ſe quitte.

Sézanne.

Serait-ce, par haſard, un nouveau tour du drame allemand?

Adèle.

Juſtement.

Sézanne.

Je crois qu'il nous a été envoyé tout exprès

d'Allemagne, pour allumer chez nous la guerre civile!

Delville.

Ma foi, c'eſt poſſible.

Lenoir.

Que feriez-vous, Sézanne, d'une femme qui ne ploure pas au plus touchant des drames?

Sézanne.

Moi, je la menerais voir une bonne comédie....

Lenoir.

Belle école! Y trouvera-t-elle la leçon terrible et puiſſante du repentir?

Sézanne.

Non; mais elle y trouvera de quoi prévenir la faute: cela vaut peut-être mieux.

Adèle.

Tenez, pour que vous n'emportiez pas de moi une trop mauvaiſe idée, je veux bien vous faire un aveu; c'eſt que j'étais fort émue à la dernière ſcène du quatrième acte, et....

Sézanne.

Je le crois bien, c'eſt la mieux écrite.

Adèle.

Et je crois vraiment que j'allais pleurer.... Quand je vous ai regardé par haſard, la douleur vous faiſait faire une ſi drôle de mine,

que la crainte de vous reſſembler m'a fait rire....

Lenoir.

L'expreſſion de la ſenſibilité ne peut jamais qu'embellir. (*Il fixe Agathe.*)

No. 34. *Air: Il n'en eſt pas de généreux.* (Du petit Commiſſionnaire.)

Qu'on aime à voir dans les beaux yeux,
De la femme qu'on idolâtre,
Briller les pleurs délicieux
Qui tombent ſur un ſein d'albâtre!
Le plus juſte reſſentiment
Cède aux pleurs de celle qu'on aime...
Et les larmes du ſentiment
Embelliſſent la beauté même.

Delville, *regardant Adèle.*

Même Air.

Moi, j'aime à voir ſouris charmant,
Careſſer deux lèvres mi cloſes,
Et découvrir, en ſe jouant,
Des perles au milieu des roſes.
Le plus juſte reſſentiment
Cède au ſouris de ce qu'on aime....
Joli ſouris bien careſſant,
Sait embellir la beauté même.

Sézanne.

Moi, je n'ai point de goût exclusif, et je suis de votre avis à tous deux.

No. 35. Air: Ne sommes-nous pas ici mieux.

Si, d'un souris délicieux,
Je connais tous les charmes,
Je sais aussi de deux beaux yeux
Apprécier les larmes.

Lenoir.

Je ne serai jamais l'époux d'une rieuse.

Adèle.

Permis à vous, s'il n'y a que la tristesse qui vous amuse: je vous souhaite bien du plaisir.

Lenoir.

Je vais me dégager près de votre oncle.

Adèle.

Allez, et puissiez-vous rencontrer une autre Madame Miller! *)

*) On a pû remarquer par la 4e et la 7e Scène que les sentimens que Sézanne et Agathe ou Me d'Orfeuil ont l'un envers l'autre ne se bornent pas seulement à ceux d'une amitié ou amour platonique. C'est à cela que fait allusion cette expression: *Puissiez-vous rencontrer une autre Madame Miller.*

Delville.

Je vais, en votre nom, retirer ma parole.

Sézanne, *les arrête.*

Eh non, non; c'eſt moi qui vais parler au cher oncle. Pour vous, il vous reſte ici quelque choſe de mieux à faire. Tenez.

No. 36. *Air: Je le compare avec Louis.*

(*A Lenoir.*) Voyez ces yeux pleins de langueur,
Humides encore de larmes.
(*à Delville.*) Voyez ce ſouris plein de charmes,
Et conſultez bien votre coeur....
Pour ceux qu'un même goût raſſemble,
Qu'il eſt doux de pleurer enſemble,

(*Il place Lenoir près d'Agathe.*)

Ou de rire enſemble!

(*Il place Delville près d'Adèle.*)

Je vais parler aux grands parens. Vous, reſtez comme je vous ai placé; je ne vous demande que cela.

Scène XVIII.

Agathe et Lenoir, Adèle et Delville, *après s'être regardés quelque tems, les deux premiers en soupirant, les deux autres s'asseyant, et chantant en riant.*

No. 37. *Air: parodié de Tom-Jones*

Lenoir.

Que le devoir que l'on
m'impose
En ce moment a de
douceur!
Je soupire, hélas! et
je n'ose
D'Agathe interroger le
coeur.

Agathe.

Je soupire, hélas! et je
n'ose
Pour vous interroger
mon coeur.

Ensemble.

Sur { mes } soupirs je
{ ses } me repose.
Pour vous expliquer
mon ardeur,
C'est le vrai langage
du coeur.

Delville.

Le long du jour
Aux larmes fidèle,
Il va près d'elle
Pleurer son amour,
Moins lamentable,
Mais plus aimable:
Parlons d'amour, mais
sans fadeur.

Adèle.

Il se lamente, lamente,
Et moi je chante, je
chante,
C'est mon humeur.

Ensemble.

Ah! combien cette
humeur
M'enchante;
Elle vous assure mon
coeur;
Elle a su lui gagner
mon coeur.

(A la fin du duo, Lenoir tombe aux pieds d'Agathe.)

Scène XIX.

Les mêmes, Bonneval, ſa femme, Sézanne.

Bonneval, *voyant les amans.*

A merveille! ne vous dérangez pas: cela s'appelle une infidélité précoce.

Sézanne.

Après la noce, elle eût encore été moins de ſaiſon.

Mad. Bonneval.

Sézanne nous amenait ici pour vous aider à vous entendre; mais il me ſemble que la choſe eſt en aſſez bon train.

Delville.

Tenez, cher oncle, nous venons de nous appercevoir à tems, Mademoiſelle et moi, que nous nous convenions. Lenoir et Madame ont fait tout auſſi à propos une découverte ſemblable; et ſi vous le trouvez bon..

Bonneval, *à Adèle.*

Très-volontiers, mes enfans: il s'agit de votre bonheur; je ne veux point y mettre obſtacle.

Mad. Bonneval.

Ni moi; mais c'eſt cependant un peu prompt.

Sézanne.

Pas plus que l'amour du Major pour Madame Miller . . . Allons, je vois enfin qu'en dépit de Miſanthropie et Repentir, nous aurons nos deux mariages, et point de divorce . . . .

Delville.

Comment un divorce?

Mad. Bonneval.

Oui vraiment: Monſieur ne s'aviſait-il pas de . . . .

Bonneval.

Laiſſons cela, Madame Bonneval, puisque Sézanne m'a fait obtenir mon pardon.

Mad. Bonneval.

Il y a trente ans qu'il était écrit là (*mettant la main ſur ſon cœur.*) d'avance.

Scène XX. et dernière.

Les mêmes, Juſtin, Florette.

Juſtin.

Je viens vous préſenter une petite requête, citoyen Bonneval . . . . Comme Florette et moi voudrions finir par nous marier . . . .

Bonneval.

Eh bien, à la bonne heure, et ſi ma femme y conſent . . .

Mad. Bonneval.

Volontiers; et même pour arranger tout le monde, *) je garderai Florette à mon ſervice.

Juſtin.

Si vous vouliez, citoyen Bonneval, il ne tiendrait qu'à vous de me faire gagner quelqu'argent pour le ménage?

Bonneval.

Comment donc cela?

Juſtin.

Vous avez là au rez-de-chauſſée un petit appartement qui ne ſert à perſonne: ſi vous vouliez me le prêter les jours de Miſanthropie, j'y ferais transporter les évanouis; ça obligerait tout le monde.

Bonneval.

Je le veux bien, mes enfans.

Florette.

Cette pièce-là fera notre fortune.

Sézanne.

Ma foi, tout le monde ici lui a des obliga-

*) *Pour arranger tout le monde*) Surtout Mr *Bonneval*, qui *veut tant de bien à Florette*, comme on a vû dans la IXe Scène

tions aujourd'hui; cela me raccommode avec elle, et je ſuis d'avis qu'il ne ſe marie plus un homme à Paris, ſans y mener ſa future la veille.

Bonneval.

Oui, mais pas le lendemain.

Vaudeville.

Adèle.

N°. 38. *Air nouveau du C. Lonchamps.*

Adèle.

A tout le monde il ſerait doux,
Je le ſens bien de pouvoir plaire.
Mais pour contenter tous les goûts,
Vraiment on ne ſait comment faire.
Lenoir a crû voir dans mes ris
La preuve d'une ame frivole.
Delville de moi s'eſt épris,
Il aime une femme un peu folle.
A tout le monde etc.

Agathe.

Devant l'un je n'ai pu pleurer,
Sans qu'il en conçût des allarmes;
L'autre n'a pu, ſans m'adorer,
Voir mes yeux ſe mouiller de larmes.
A tout, etc.

Sézanne.

Femme craignant le drame noir,
Refuſe d'en ſubir l'épreuve;
Dans ce refus l'époux croit voir
De quelque tort ſecret la preuve.
A tout, etc.

Florette.

Au drame noir, moi, j'ai bâillé;
Juſtin s'en eſt mis en colère.

Sézanne.

Il a grand tort; mon amitié
Pour toi s'en augmente, ma chère.
A tout, etc.

Lenoir.

Aux Français encore long-tems
L'on ira voir Miſanthropie.

Sézanne.

* C'eſt que de Simon *) les talens
Couvrent les défauts d'Eulalie.

Delville.

La critique, n'en doutons point,
Pourra blâmer ce prompt échange;

*) Qui jouoit le rôle *d'Eulalie* dans Miſanthropie et Repentir; elle eſt actuellement remplacée par la C*e* *Joſſet*, depuis que la Société de l'Odéon joue à la Cité, et que la C*ne* Simon s'en eſt ſeparée.

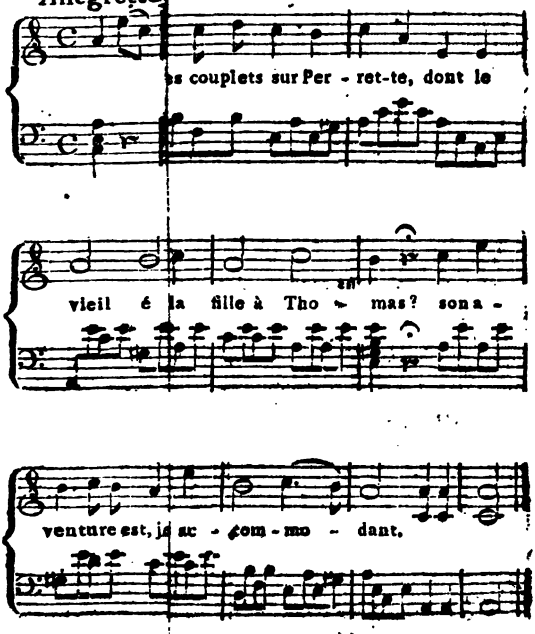
Mais, entre nous, le plus grand point,
C'eſt que tous quatre il nous arrange.
A tout, etc.

Adèle, *au public.*

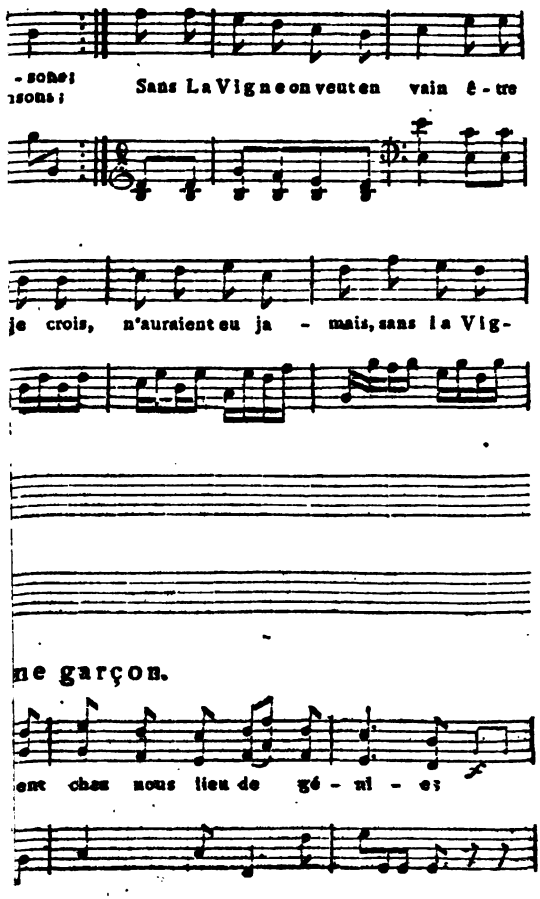
Si vous approuvez les couplets
Semés dans cette bagatelle,
Protégez-les contre les traits
Que l'on pourrait lancer contre elle;
Car enfin
A tout le monde il ſerait doux
Pour les Auteurs de pouvoir plaire;
Mais pour contenter tous les goûts
Vraiment ils n'ont comment faire.

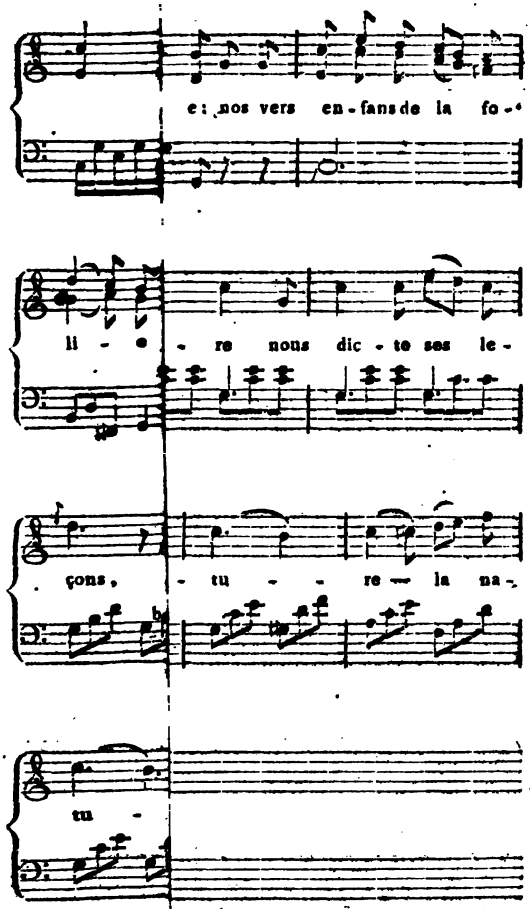
No. 1. Thomas.

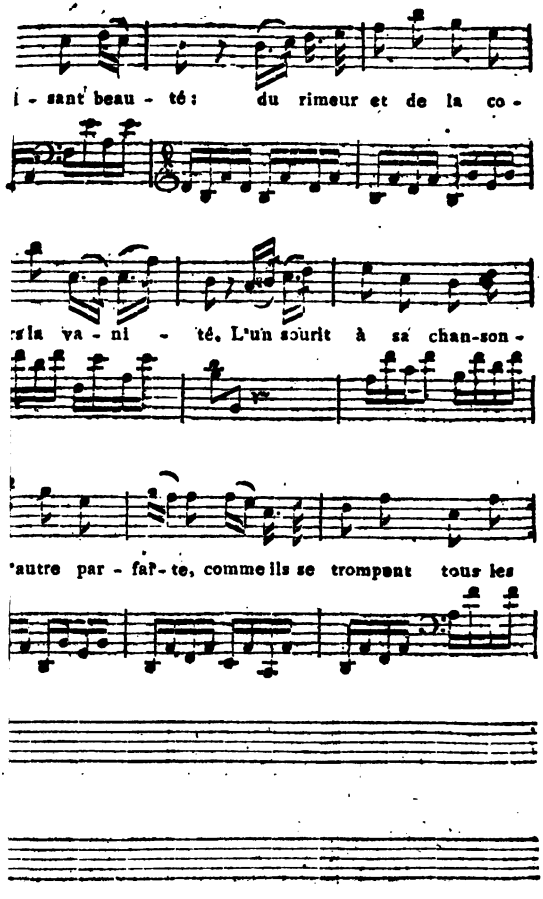
Allegretto.

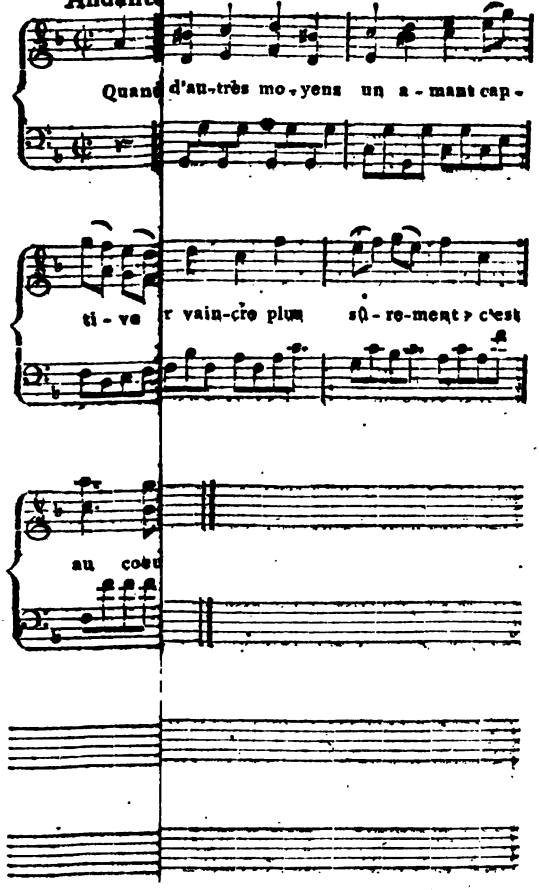


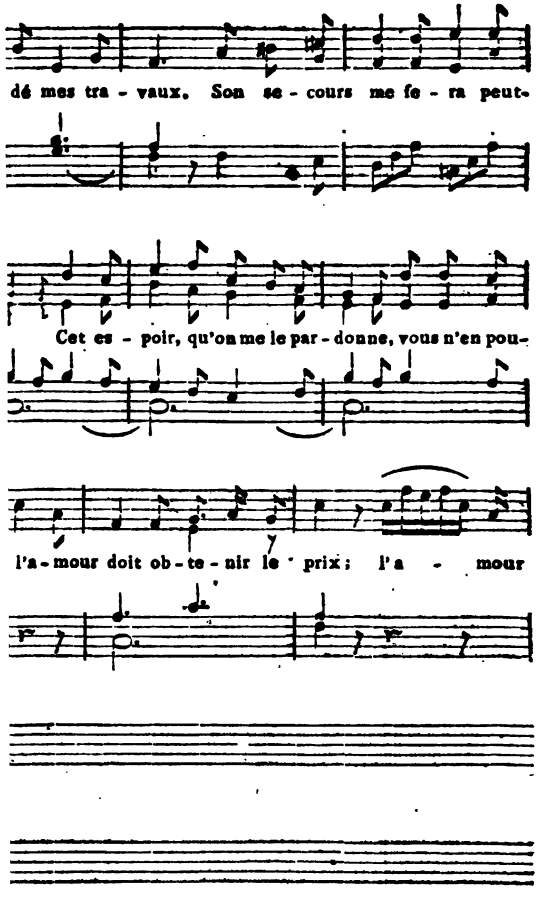
vicaire —

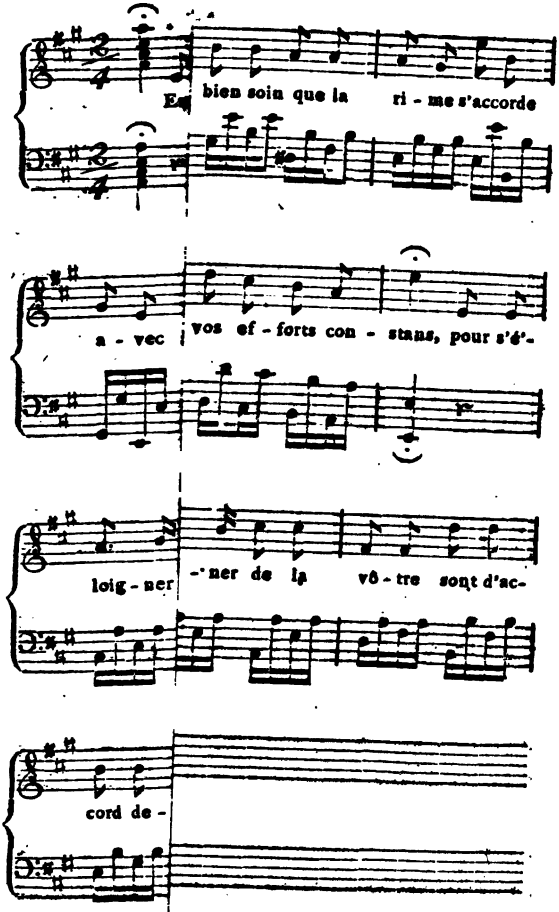

-sons!
sons!
Sans La Vigne on veut en vain ê-tre
je crois, n'auraient eu ja - mais, sans la Vig-
ne garçon.
ent chez nous lieu de gé - ni - es

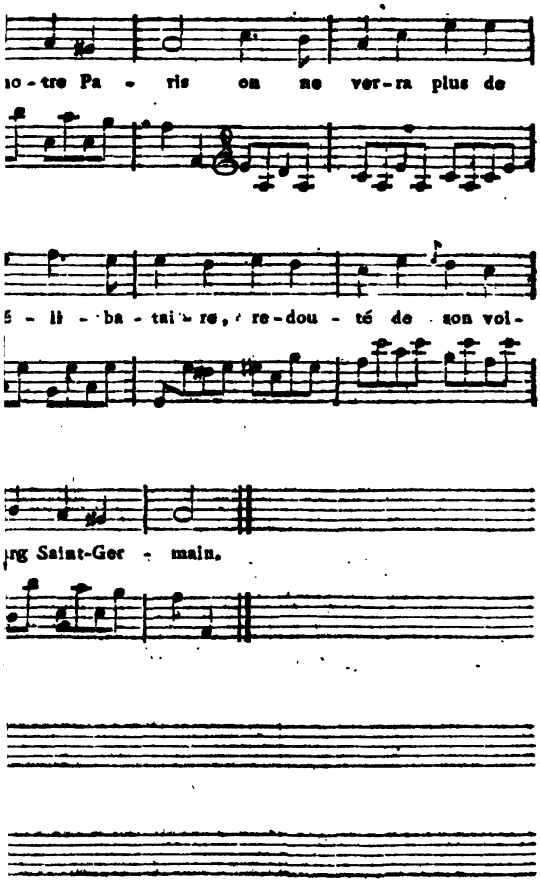

e: nos vers en-fans de la fo-
li - re nous dic - te ses le-
çons, - tu - - re — la na-
tu -


i - sant beau - té : du rimeur et de la co -
:s la va - ni - té. L'un sourit à sa chan-son -
'autre par - fai - te, comme ils se trompent tous les


Andante
Quand d'au-très mo-yens un a-mant cap-
ti-ve r vain-cre plus sû-re-ment c'est
au cœu

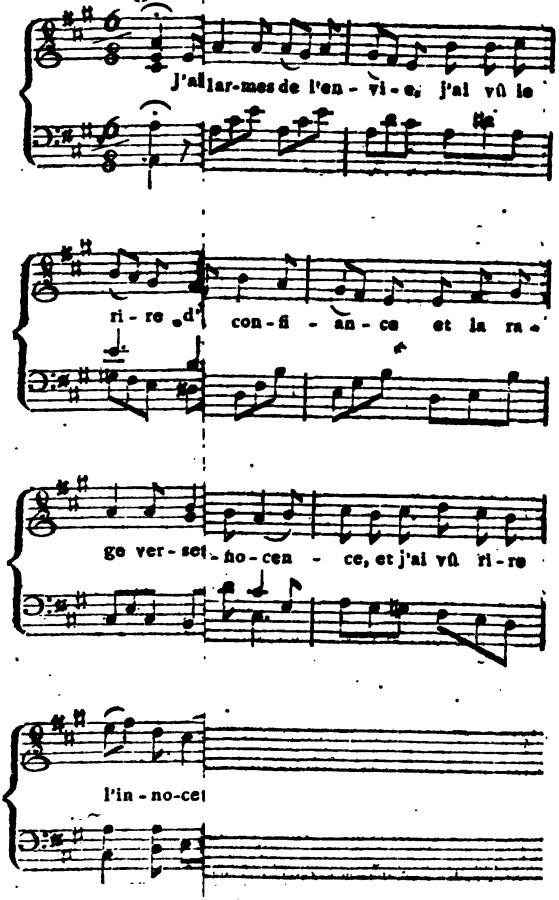

dé mes tra - vaux. Son se - cours me fe - ra peut-
Cet es - poir, qu'on me le par - donne, vous n'en pou-
l'a - mour doit ob - te - nir le prix; l'a - mour


Et bien soin que la ri - me s'accorde
a - vec vos ef - forts con - stans, pour s'é-
loig - ner -ner de la vô - tre sont d'ac-
cord de -

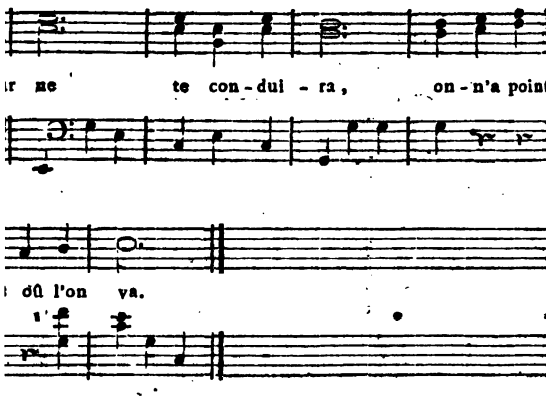

o-tre Pa - ris on ne ver-ra plus de
- li - ba - tai - re, re-dou - té de son vol-
rg Saint-Ger - main.

No. 9.

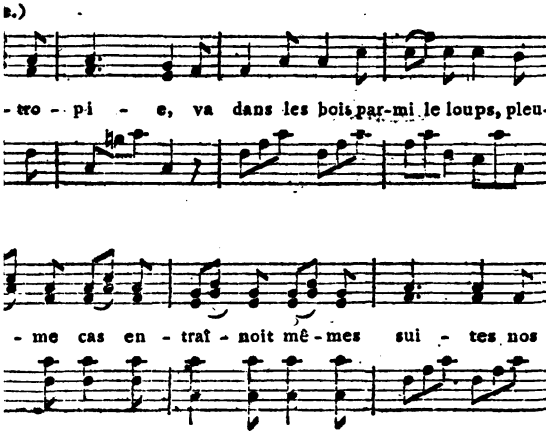
Allegretto

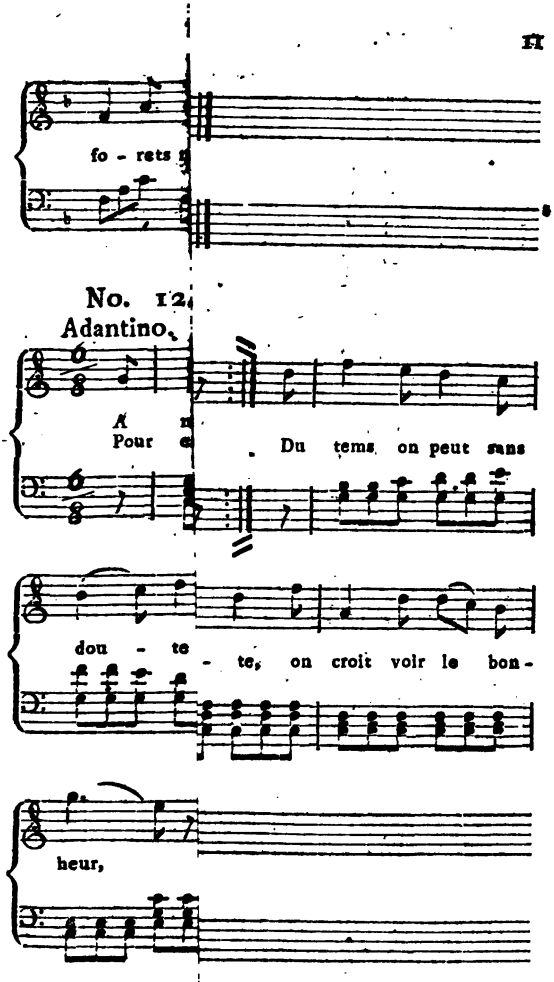


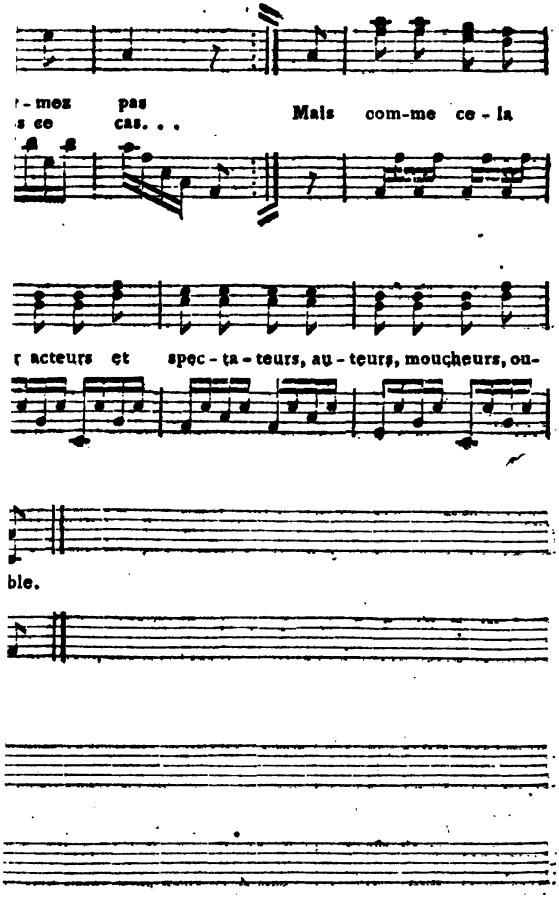
elle endormie.

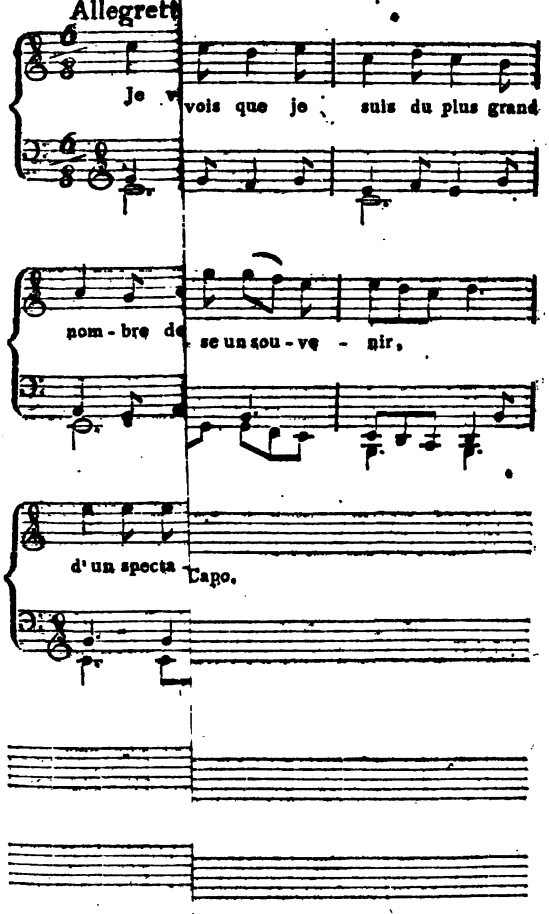


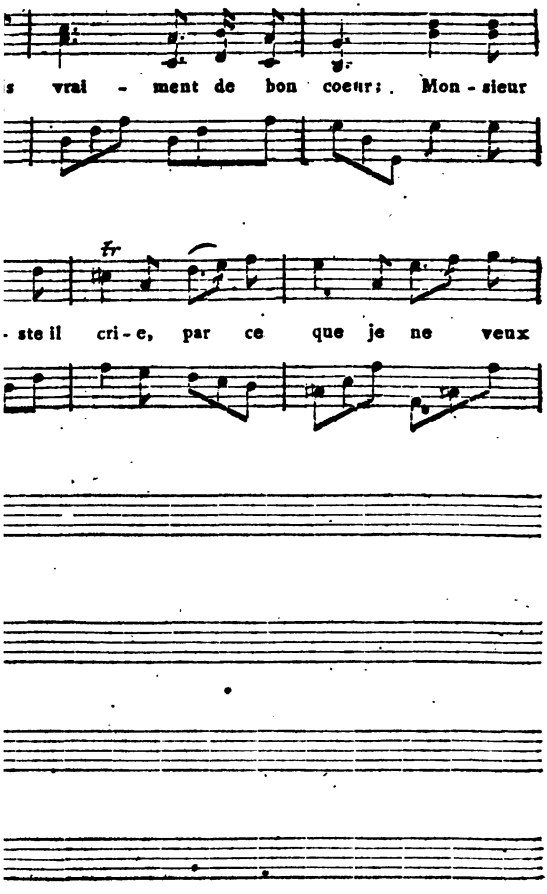
l'Infanterie,

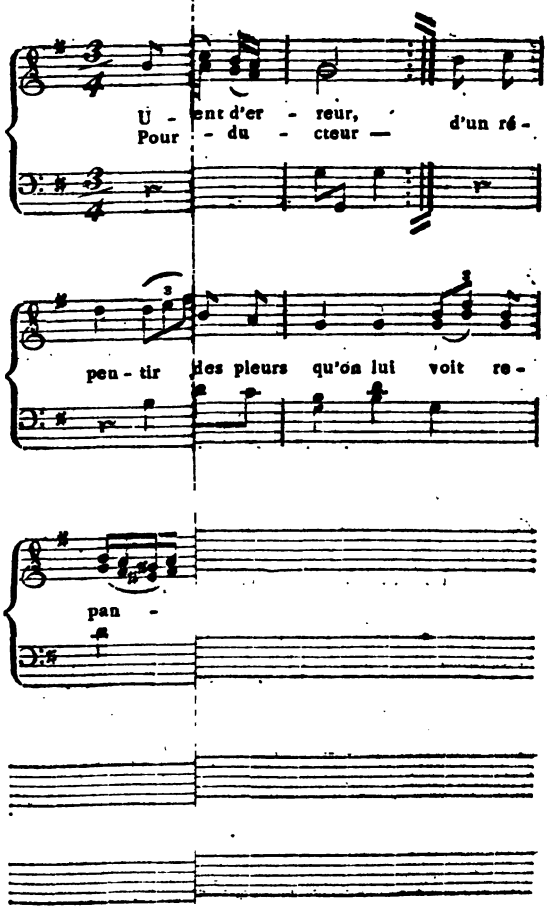


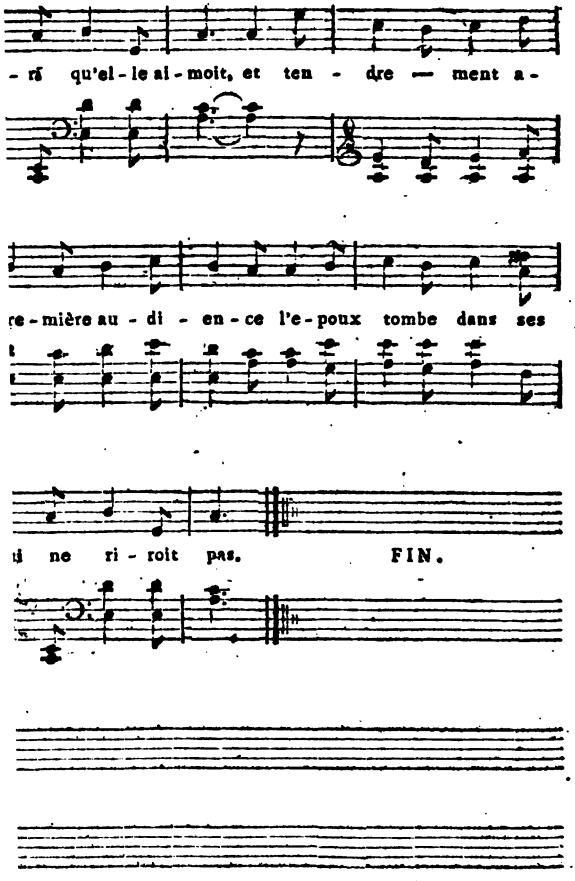

fo - rets
No. 12.
Adantino.
Pour
Du tems on peut sans
dou - te - te, on croit voir le bon -
heur,


r - mez pas
s ce cas. . .
Mais com-me ce - la
r acteurs et spec - ta - teurs, au - teurs, moucheurs, ou-
ble.


Allegretto
Je vois que je suis du plus grand
nom - bre de se un sou - ve - nir,
d'un specta
Capo.


s vrai - ment de bon coeur; Mon - sieur
tr
- ste il cri - e, par ce que je ne veux


U - ent d'er - reur,
Pour - du - cteur — d'un ré -
pen - tir des pleurs qu'on lui voit re -
pan -


- ri qu'el - le ai - moit, et ten - dre — ment a -
re - mière au - di - en - ce l'e - poux tombe dans ses
i ne ri - roit pas. FIN.

Le

Répertoire du Vaudeville

ou

Recueil

des meilleures pièces en Vaudevilles.

Représentées sur différents théatres de Paris, précédées de discours historiques sur ces théatres et ce genre de composition, accompagnées de notes explicatives, qui font connoître l'état des moeurs, de l'esprit et du goût en France, et offrent un tableau dramatique et vivant de sa capitale.

Cahier Second

contenant le Mariage de Scarron, la Girouette de Saint-Cloud et la Journée de Saint-Cloud.

Avec la musique des Airs les moins connus.

A Jena et à Leipsic,
chez Frédéric Frommann.
1800.

Avantpropos

de

Le Mariage de Scarron.

On doit savoir gré aux auteurs qui travaillent pour le théatre du Vaudeville, d'avoir mis sur la scène les hommes les plus distingués du siècle de Louis XIV., ainsi que ceux qui ont fleuri au commencement du règne de Louis XV. Ces personnages inspirent toujours un intérêt réel; et en plaçant avec sagacité les mots heureux qui leur sont échappés, on est sûr de réunir des traits de comique ou de sentimens, naturellement faits pour plaire: c'est, en outre, un moyen de rappeller la mémoire des hommes qu'il seroit glorieux d'imiter, et de faire connoître quelques anecdotes que les gens du monde même ne doivent pas ignorer.

Ces sortes d'ouvrages ne sauroient guères réussir qu'au Vaudeville, parceque la vie de ces écrivains n'offre point, pour l'ordinaire, des évenemens propres à faire une bonne comédie dans toutes les règles de la poëtique; mais des anecdotes touchantes ou gaies peuvent aisément fournir le sujet d'un petit acte sans prétention, où l'on ne demande que de l'esprit, de la grace et de la gaieté dans les couplets.

C'est sous ce rapport que les ouvrages de ce genre donnés au Vaudeville, tels que *Maitre Adam Menuisier de Nevers*, *le Souper de Molière*, *Santeuil et Dominique*, *Piron avec ses amis* et beaucoup d'autres ont été applaudis et se soutiennent avec un succès toujours égal. Le *mariage de Scarron*, que nous donnons dans ce cahier, mérite de leur être associé.

Les auteurs ont mis ingénieusement en opposition deux prétendans à la main de Mademoiselle *d'Aubigné* qui forment un contraste plaisant, le beau et galant *Villarceaux* et le malade et impotent *Scarron*. Mademoiselle de *L'Enclos*, qui s'apperçoit du changement de son amant Villarceaux, et de son goût nouveau pour Mademoiselle d'Aubigné, au lieu de lui faire des reproches, sert son amour,

et va demander le consentement de Madame *de Neuillant*, qui prend soin de Mademoiselle d'Aubigné.

On voit l'Abbé Scarron dans sa chaise roulante auprès de ses papiers. *Ménage* survient; il vient d'apprendre la folie que Scarron veut faire de se marier; il s'efforce envain de l'en détourner, mais il n'obtient pour réponse que des plaisanteries. Mademoiselle d'Aubigné est introduite; c'est le moment critique où Scarron va lui demander sa main; il lui expose d'abord les mauvais procédés dont il sait que Madame de Neuillant assaissonne ses bienfaits; il lui fait voir sa personne en butte aux entreprises des courtisans; le mépris et l'abandon qui l'attendent si, sans fortune, elle épouse un homme riche; il n'y a pour elle cependant d'autre parti que le couvent ou le mariage; il lui offre son argent pour le couvent ou sa personne en mariage; l'amitié et la reconnoissence décident Mademoiselle d'Aubigné; elle l'accepte pour époux.

Le bruit du mariage de Scarron se répand; ses amis, *Voiture*, *Chapelle*, *Boisrobert* lui jouent, à ce sujet, différens tours.

Voiture lui envoie *Babet*, jeune paysanne, pour être la gouvernante de ses enfans. Scarron apprend que Babet veut entrer en ser-

vice seulement pour gagner 50 écus, afin d'épouser son amant; Scarron lui donne 100 écus dans la crainte de les faire trop attendre.

Il donne pour boire aux tambours de la ville, envoyés par *Boisrobert*, et les fait prier de battre la retraite au lieu du pas redoublé.

Enfin il vend son canonicat du Mans à *Giraud*, Valet de chambre de Ménage, après s'être bien assuré qu'il a les sept péchés capitaux et qu'ainsi il est propre à être un bon chanoine.

Ninon de l'Enclos arrive avec le consentement de Madame de Neuillant à ce que Mademoiselle d'Aubigné dispose de sa main; elle a cru servir Villarceaux; mais celui-ci n'est que le témoin du bonheur de Scarron, et il se voit obligé même de signer son contrat.

Tel est le sujet de cette jolie petite pièce, dans laquelle le rôle de Scarron est joué avec infiniment de naturel et d'esprit par le C. *Carpentier*, et celui de Mademoiselle d'Aubigné avec beaucoup de graces et de décence par la Cne. *Sara-Lescaut*.

A cette analyse de la pièce il sera sans doute convenable de joindre un abrégé de la vie du principal personnage; quant aux

autres on les fera connoître successivement à mesure qu'il en sera question.

Paul Scarron, fils de *Paul Scarron*, Conseiller au Parlement, étoit né en 1610 ou 1611. Beaucoup d'auteurs qui ont eu occasion de parler de lui se sont également trompé sur le tems de sa naissance et sur celui de sa mort. Il assure expressement dans le Typhon qu'il tomba malade dans le tems que la Reine accoucha de Louis XIV. Ce prince naquit en 1638. Scarron avoit alors 27 à 28 ans : toutes les autres époques qu'il marque lui même se rapportent à ce calcul.

La naissance de Scarron lui présageoit une vie agréable et très différente de celle à laquelle il fut reduit. Fils d'un Conseiller au Parlement qui avoit plus de vingt mille livres de rentes, il n'avoit que deux soeurs, avec qui il devoit un jour partager la succession tant paternelle que maternelle. Mais ces apparences de bonheur ne tardèrent pas à se dementir. Sa mère mourut et son père épousa en secondes nôces *Francoise de Plaix*, de laquelle il eut deux autres filles, et un fils. Cette seconde femme profita de la foiblesse de son mari qui, selon l'expression

de son fils, *étoit le meilleur homme du monde, mais non pas le meilleur père envers ses enfans du premier lit.* *) Elle commença de bonne heure à favoriser ses enfans au préjudice de ceux du premier lit, dénatura une partie du bien et prit ses mesures pour s'approprier le reste.

Le jeune Paul avoit trop d'esprit pour ne pas s'en apperceyoir, et trop de vivacité pour

---

*) Voyez le commencement du *Factum ou Requête ou tout ce qu'il Vous plaira, pour Paul Scarron, Doyen des Malades de France; Anne Scarron, pauvre veuve, deux fois pillée durant le blocus; Francoise Scarron, mal-payée de son locataire: enfans du premier lit de feu Maitre Paul Scarron Conseiller en Parlement; tous trois fort incommodez, tant en leurs personnes qu'en leurs biens, Défendeurs. Contre Charles Robin Sieur de Sigoigne, mari de Magdelaine Scarron; Daniel Boilleau Sieur du Plessis, mari de Claude Scarron; Et Nicolas Scarron enfans du second lit, tous sains et gaillards, et se réjouissans aux depens d'autrui, Demandeurs;* dans le premier volume des Oeuvres de Scarron (p. 4. de la seconde moitié); Edition donnée par Bruzen de la Martinière à Amsterdam chez Wetstein et Smith, 1737 en 10 Volumes in 18. Le titre de cette requête que nous avons mis en entier, fait assez voir le style dans lequel est écrit le reste.

le dissimuler. Il s'attira la haine de sa belle-mère qui fit tant que son père l'envoya à Charleville chez un parent. Après un exil de deux ans le jeune Scarron revint à Paris, où il acheva ses études et prit le petit-collet.

L'État ecclésiastique ne lui convenoit aucunement; aussi ne s'y engagea-t-il point. Il n'en prit que l'habit qui pouvoit se porter sans consequence, donnoit l'entrée par tout et n'obligeoit à rien.

L'Abbé Scarron n'avoit pourtant pas besoin de son rabat pour être admis dans la bonne Compagnie, dès qu'il fut en âge de s'y présenter. Il étoit d'une famille connue et très estimée. D'ailleurs un jeune homme, bien-fait comme Scarron l'étoit alors, plein de feu et d'une plaisanterie inépuisable dans la conversation ne pouvoit manquer de plaire. Son père fournissoit à ses besoins, et il n'étoit pas homme à s'inquiéter beaucoup d'un avenir qu'il n'avoit garde de prévoir. Un fond de bouffonnerie d'une espèce nouvelle lui faisoit toujours envisager dans un objet le côté le plus plaisant et lui fournissoit des traits capables de répandre les ris et la gaieté parmi la compagnie la plus sérieuse. Un homme de ce carractère étoit sûr d'être bien-venu

dans les sociétés qui se tenoient alors au Marais*), où logeoit Scarron.

Scarron ne passa pas toute sa jeunesse à Paris. Il fit le voyage d'Italie. Il étoit à Rome en 1634, dans le tems que le poëte *Maynard* y arriva. Il pouvoit avoir alors 24 ans. Le voyage de Rome ne le changea point. Il en revint tel qu'il y étoit allé avec un goût très vif pour les plaisirs de son âge.

Un jeune homme de cette humeur, qui n'avoit ni la sobriété, ni la tempérance d'un Anachorète, vécut fort vite. Une lymphe âcre se jetta sur ses nerfs, et se joua de tout le savoir des médecins. La Sciatique, le Rhumatisme et plusieurs autres maladies vinrent tantôt successivement, tantôt ensemble, et firent du pauvre Scarron un triste objet de compassion. Il ne fut plus en état de fréquenter ces sociétés agréables, où des conversations vives, qu'il avoit souvent animées par ses bons-mots et par ses saillies, au-

*) On appelle *le Marais* tout le quartier depuis la rue du temple jusqu'au port Saint-Paul, entre la Grève et la porte S. Antoine. Dans son étendue se trouvent entr'autres la place Royale et le Temple.

roient pu servir d'adoucissement à ses douleurs.

Après deux ans de souffrances continuelles, pendant lesquels il avoit inutilement suivi les ordonnances de tous les médecins du Marais, et pris une infinité de remèdes qui aigrissoient son mal plutôt que de l'adoucir, quelqu'un lui dit qu'à la Charité au Fauxbourg St. Germain il trouveroit un habile homme, qui le guériroit infailliblement par le moyen de certains bains préparés. Scarron écouta cet avis avidement, et résolut d'en profiter au plutôt. Il s'agissoit d'une retraite de six semaines, dont son rétablissement devoit être le prix. Il ne put néanmoins quitter ses amis du Marais sans prendre congé d'eux d'une manière digne de lui. Ce fut par *l'Adieu aux Marêts et à la place Royale*, *)

*) Tom. VIII. p. 28 de l'Edition citée des Oeuvres de Scarron. Voici les premiers vers qui serviront un peu à faire connoitre son style:

„Adieu, beau Quartier des Marêts:
„C'est avec que mille regrets
„Qu'une très-pressante besoigne
„Pour quelque temps de vous m'éloigne.
„Je vais au Fauxbourg Saint-Germain
„Tremper mon tres-sec parchemin
„Dans un bain qu'on tient salutaire

où il parle de toutes les personnes de sa connoissance qui logeoient alors à la Place Royale, ou aux Environs. La charmante Ninon de l'Enclos, la belle de Lorme, la Comtesse de la Suze, la Comtesse du Lude, Sarrazin, la Menardière et quantité d'autres noms illustres s'y trouvent placés avec un petit mot obligeant pour chacun.

Lorsqu'on le transportoit, étant seul dans une chaise à porteur, il ne put résister à la tentation de faire des vers. Le plaisir de se voir dans les rues l'emporta sur les douleurs que lui causoit l'agitation, et il fit l'Ode, intitulée: *Le chemin du Marais au Fauxbourg S. Germain.**)

Mais ni les bains qu'on lui fit prendre à la Charité, ni les eaux de Bourbon, où il fût en 1641 et 1642, n'eurent l'effet qu'il en avoit esperé. Ces deux voyages aux eaux de

---

„A la douleur qui me fait braire,
„Et jour et nuit depuis deux ans
„Autant que font les maux de dents
„Cruels bourreaux de la machoire.
„Adieu donc jusqu'après la foire,
„Que Vous me verrez revenir;
„Car qui peut longtems se tenir
„Si loin de la place Royale? etc.

*) Tom. VIII. p. 290.

Bourbon lui firent du moins faire des connoissances honorables. A son retour du premier il fit une plaisante description de ce qu'il avoit vû; il l'intitula *la Légende de Bourbon.**) Il ne pouvoit rien faire de mieux pour se faire connoître à la Cour. Le grand nombre de personnes qui étoient nommées obligeamment dans ce poëme y étoient connues la plupart; le tour plaisant qu'il donnoit à son récit, tout cela contribua à exciter la curiosité des lecteurs. Au retour du second voyage, où il fut connu entr'autres de Gaston de France Duc d'Orléans, frère de Louis XIII. il fit la *seconde légende de Bourbon***) qui produisit le même effet que la première, et augmenta la réputation de son Auteur. Les Courtisans se firent un plaisir de faire sa connoissance.

Quelque tems auparavant le père de Scarron s'étoit attiré la colère du Cardinal de Richelieu, par une harangue vigoureuse qu'il fit contre un Edit dont la Cour demandoit l'enregistrement. Le Ministre le fit exiler en Touraine. Pendant ce tems Madame Scar-

---

*) Tom. VIII. p. 4.

**) Tom. VIII. p. 13.

ron, restée à Paris avec ses enfans, n'oublia rien pour s'approprier les biens de son mari.

Scarron qui commençoit alors à avoir des relations à la cour, n'en avoit encore aucune chez le Cardinal Richelieu, à qui le nom de cette famille devoit être odieux. Lorsque le tems eut appaisé la colère du Ministre et que Scarron vit une partie de la cour dans ses intérêts, il hazarda une *Requête* au Cardinal. *) C'est un de ses Chefs-d'oeuvre. Richelieu se la fit lire, et ne put s'empêcher d'avouer qu'il la trouvoit fort à son goût, et qu'elle étoit *plaisamment datée*. Voici cette date:

„Fait à Paris, ce dernier jour d'Octobre,
„Par moi Scarron, qui malgré moi suis sobre,
„L'An que l'on prit le fameux Perpignan,
„Et sans canon la ville de Sedan.

C'étoit flatter le Cardinal par deux endroits bien agréables pour lui. Scarron profita de sa bonne disposition pour lui adresser une *Ode*, qu'il intitula *Remerciment*; mais malheuresement pour lui le Cardinal mourut un

*) Tom. VIII. p. 53.

mois après, et sans avoir eu le tems de faire quelque chose en faveur de Scarron.

Celui-ci ne put point réussir à faire rétablir son père qui mourut quelque tems après a Loches. Cette mort devoit lui donner un revenu capable de le mettre fort à son aise. Mais la chicane s'en méla, et il y eut un procès qui après avoir duré plusieurs années, finit à son désavantage.

Envain Scarron avoit à plusieurs reprises sollicité une pension auprès de la reine; enfin il obtint une gratification qui devint réellement une pension de 500 écus, qui lui fut encore payée la seconde année, mais assez difficilement la troisième. Il s'adressa de nouveau à la Reine, et la pria de charger de cette dépense quelque gros Bénéficier. Ce que la Reine ne fit pas, d'autres le firent.

Mademoiselle d'Hautefort, (celle des amies de Scarron qui s'intéressoit le plus pour lui, et dont nous aurons occasion encore de parler ailleurs) avoit des Terres au Maine, elle engagea M. de Lavardin, Evêque du Mans, à conférer un Bénéfice de son Diocèse à Scarron, qui par ce moyen se trouvoit à couvert des grands besoins. Ce bénéfice le mit dans la nécessité d'en aller prendre possession au Printemps de 1646. Comme il avoit une

imagination très-legère, qui ne pouvoit demeurer oisive, la vue de certains lieux dans le voisinage de son bénéfice, lui fit naître la pensée d'y mettre la scène de quelque nouveau Roman. Des Comédiens étoient alors au Mans; c'est ce qui lui fournit l'idée de son *Roman Comique*, regardé à juste titre comme son meilleur ouvrage.

La maison de Scarron étoit fréquentée par le beau monde, et il avoit pris chez lui ses deux soeurs du premier lit. Pour soutenir sa maison sur le pied où il l'avoit mise, il avoit sans doute besoin de secours; il les trouvoit surtout dans ses dédicaces. Scarron, en dédiant, cherchoit à se menager des Patrons pour l'avenir et de l'argent pour les besoins présens. Jamais homme ne s'est mieux moqué que lui des Epitres dédicatoires, et jamais homme n'a plus dédié que lui: ce ne fut pas toujours inutilement. M. de Bellièvre lui paya une dédicace cent pistoles, et celle de l'Ecolier de Salamanque lui valut cinquante pistoles, que Segrais lui porta de la part de Mademoiselle de Montpensier, à qui elle étoit adressée.

Pendant les troubles de la Fronde, Scarron, dont la maison étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de distingué à la cour et

à la ville, entr'autres le Coadjuteur, ne restoit pas muet. La *Mazarinade* de Scarron fut celui des écrits de ce tems qui fit le plus de peine au Cardinal. Elle acheva de gâter les affaires de Scarron, dont la pension cessa d'etre payée, malgré toutes les instances qu'il fit pour sa continuation.

A dire vrai il n'en avoit plus un besoin fort pressant. Le premier Recueil de ses poësies, imprimé in 4. en 1646, lui avoit fait des amis. Il lui en venoit tous les jours de nouveaux, qui valoient bien les anciens. Son Roman Comique l'avoit fait connoître aux Comédiens, et il se mit à travailler pour eux. Au reste, outre qu'il avoit toujours son bénéfice du Mans, ses parens, le voyant protégé et caressé par tout ce qu'il y avoit de personnes du plus grand credit, lui rendirent au moins en partie le bien, pour lequel ils l'avoient chicané tant qu'ils l'avoient cru sans appui. Il se trouva dans la succession de son père une terre près d'Amboise. L'état ou Scarron étoit réduit par sa maladie ne lui permettoit guères de jouir agréablement d'un bien de campagne. Ses ouvrages lui produisoient un assez bon revenu qu'il appelloit son *Marquisat de Quinet:* c'est le nom du libraire qui les imprimoit. Cela deman-

doit de l'assiduité : son absence auroit dérangé les assemblées qui se tenoient chez lui, et auxquelles il trouvoit mieux son compte qu'à un voyage de Touraine. Ces réflexions le portèrent dans la suite, à se défaire de ce bien. Heureusement pour lui, M. Nublé, Avocat au Parlement en eut envie. Scarron lui en demanda 18 mille livres. Le contrat de vente passé et l'argent reçu, M. Nublé alla sur les lieux, et trouva la terre beaucoup plus belle qu'il n'avoit cru en l'achetant. Il la fit estimer, elle valoit 24 mille livres. Mille gens se seroient félicité du bon marché. M. Nublé revint à Paris, et alla voir Scarron. *Vous avez cru*, lui dit-il, *que Votre bien ne valoit que 18 mille francs. Je ne veux pas Vous tromper ; d'après l'estimation que j'en ai fait faire il vaut 24 mille.* Il lui fit ensuite accepter les deux mille écus qui manquoient pour la valeur de ce bien. Action de probité dont on connoît peu d'exemples.

Ce fut vers l'an 1648 que le Commandeur de Poinci donna à Scarron une tentation bien forte. Cet officier perdu de goutte, étoit allé à la Martinique, où l'air et les alimens du pays lui avoient été si favorables, qu'il se trouvoit guéri parfaitement en très-peu de tems. Il jouoit à la paume, montoit à che-

val, et alloit tous les jours à la chasse, comme s'il n'eut jamais été incommodé. Cette espérance étoit trop flatteuse, et Scarron y succomba. Pour tirer tous les avantages possibles de ce voyage, il songea à former une Compagnie, de laquelle Segrais devoit être. Mais ces idées furent dérangées par un incident qui attacha Scarron à l'Europe.

Madame de Neuillant, parente de Mademoiselle d'Aubigné (dont nous aurons encore sujet de parler à l'occasion de ce vaudeville), s'étoit chargée de l'éducation de cette jeune personne. Elle l'introduisit chez l'Abbé Scarron, où se rassembloit alors, comme nous l'avons déja dit, la meilleure compagnie. Mademoiselle d'Aubigné y fut d'abord connue sous le nom de la *belle Indienne.* *) Les merveilleux de cette société s'empressèrent de la former. Elle se prêta à leurs leçons, sans leur laisser d'autres prétentions que de cultiver les belles dispositions qu'elle montroit. Sa conversation quand elle étoit à Paris, ses

*) Elle avoit passé les prémières années de sa vie en Amérique.

lettres quand elle suivoit Madame de Neuillant en Poitou, lui firent une réputation. Scarron fut touché de ses charmes. Pour la première fois et peut-être la seule de sa vie, il pensa et parla sérieusement à Mademoiselle d'Aubigné, sur le denuement affreux, où la laissoit la mort de sa mère, et le peu d'espérance qui lui restoit du côté de Madame de Neuillant et de ses autres parens. Pour conclusion de la conversation, il lui offrit une somme, si elle vouloit se faire Religieuse, ou de l'épouser. Elle préféra ce dernier parti, du consentement de Madame de Neuillant, qui le donna à condition que le mariage ne se feroit que dans deux ans. Mademoiselle d'Aubigné en avoit alors quinze. Scarron obtint que le terme seroit avancé d'un an, et l'épousa en Avril 1651, âgée de seize ans.

Il reconnut dans le contrat de mariage, pour tout bien apporté par sa femme, quatre louis de rente; il ajoutoit plaisamment: „Deux grands yeux fort malins, un très-beau „corsage, une paire de belles mains, et beau„coup d'esprit." Ce revenu remplaçoit mal le canonicat du Mans de deux mille livres de rente, dont Scarron fût obligé de se dé-

faire en se mariant. *Ménage* avoit alors un valet-de-chambre, nommé *Girault*, qui avoit quelqu'étude et qui étoit resolu à prendre le petit collet. Scarron fit en sa faveur la resignation de son bénéfice moyennant une rétribution de mille écus. Ce trafic étoit simoniaque, à la verité; mais dans ce tems on n'en rougissoit point, et le Cardinal Mazarin vendoit publiquement tous les bénéfices qui étoient à la disposition de la Cour. *)

*) Scarron avoit déja eu à l'occasion du sien un incident assez particulier. Quelqu'un s'avisa d'écrire au Mans qu'il étoit mort. Il sembloit que la mortalité fut sur les chanoines du Maine. Il s'étoit trouvé huit Prébendes véritablement vacantes, et l'Evêque du Mans à qui la nomination en appartenoit, disposa de la neuvième, qui étoit celle de Scarron, le croyant bien mort. Scarron lui écrivit à ce sujet une lettre comique (elle se trouve dans le premier Volume de ses Oeuvres p. 62.), où il lui demandoit un autre bénéfice pour l'indemniser. La nouvelle de sa mort se trouvant fausse, la disposition de sa dépouille devenoit nulle, et il conserva son bénéfice jusqu'à la résignation dont nous venons de parler.

Scarron en prenant le parti du mariage ne renonçoit pas au voyage de la Martinique. Au contraire, il comptoit toujours y recouvrer sa santé, et regardoit cette espèce de résurrection comme un acheminement aux douceurs qu'il se promettoit dans son mariage. Ce fut même en grande partie dans cette vue qu'il fit argent de sa petite terre et de son bénéfice du Mans. Mais peu à peu la fantaisie de la Martinique se passa entièrement et à la fin il n'y pensa plus.

Son mariage avec une jeune personne belle, bienfaite et très-spirituelle n'épouvanta point les compagnies qui se réunirent chez lui. Elles étoient aussi nombreuses qu'auparavant, et Madame Scarron en faisoit les délices. Elle racontoit avec une grace capable de faire oublier jusqu'aux besoins. „*Madame*, lui dit un jour à l'oreille un de ses gens, *encore une histoire à ces Meſſieurs, car le rôt nous manque aujourd'hui.*“

Scarron publia alors son Enéide travesti et fit aussi plusieurs pièces de théatre qui eurent un grand succès, mais les sommes qu'il en tiroit se dissipoient, soit à payer

les dettes qu'il avoit contractées, soit à fournir aux besoins présens. C'étoit toujours à recommencer. Il s'attacha à Fouquet, Procureur-Général, qui le gratifia d'une pension; et même un jour que Scarron avoit fait connoître à Pellisson le pressant besoin où il étoit de remédier à plusieurs affaires qui l'accabloient en même tems, Fouquet eut la générosité de l'en délivrer en lui envoyant mille écus. Madame Fouquet s'affectionna à Madame Scarron et la menoit souvent avec elle à la campagne. Cette liaison fut très solide pour le pauvre Scarron, qui en tira des avantages essentiels. Outre sa pension dont il fut regulièrement payé, il y trouvoit une protection puissante, qui ne lui manquoit pas au besoin.

Scarron s'avisa enfin de se faire un établissement solide. Ses idées pour l'Amérique n'avoient pas réussi: au lieu de faire le voyage de la Martinique, il s'étoit contenté de s'intéresser pour mille écus dans une Compagnie qui se formoit pour Cayenne, et cette entreprise avoit tourné mal. L'affaire des *Déchargeurs* lui réussit mieux.

Aux portes de Paris, dès qu'il arrivoit

des charrettes chargées de marchandises, on trouvoit une foule de soldats et d'autres gens qui les attendoient, pour se saisir du gain qu'il y avoit à les mener chez le marchand et à décharger les marchandises. C'étoient des gens sans aveu, les filoux s'y mêloient avec les autres; il y avoit des portes où ces gens étoient en grand nombre, et d'autres où les charretiers ne trouvoient personne. Scarron entreprit de se mettre à la tête d'un corps de gens connus et sermentés, qui seroient autorisés par le Magistrat à rendre seuls ce service aux marchands, qui de leur côté le reconnoîtroient par une gratification volontaire. Cette charge qui lui couta bien des peines à faire passer à l'hôtel de ville lui valut environ six mille livres des revenus. Il eut besoin de tout l'appui du Sur-Intendant Fouquet, son protecteur; encore des contradictions violentes renaissoient, et il paroît qu'il s'en défit à la fin le plus avantageusement qu'il lui fut possible.

Les infirmités de Scarron allant toujours en augmentant, il prévit qu'il ne pouvoit pas aller loin. La cour se disposoit alors au voyage de Guienne pour le mariage de

Louis XIV: un de ses amis qui en devoit être, alla prendre congé de lui. „Je mour„rai bientôt, lui dit Scarron, je le sens „bien; le seul regret que j'aurai en mou„rant, c'est de ne pas laisser de bien à ma „femme qui a infiniment de mérite, et de „qui j'ai tous les sujets imaginables de me „louer.“ Sa prédiction se trouva vraie à tous égards; et sa maladie devint peu de tems après si violente, que son corps épuisé par de longues souffrances n'y put resister. Il fut un jour surpris d'un hoquet si violent, que ceux qui étoient auprès de lui, craignirent qu'il n'expirât; cependant ce symptome diminua. Le fort du mal étant passé: *Si jamais*, dit-il, *j'en reviens, je ferai une belle Satyre contre le hoquet.* Ses amis s'attendoient à toute autre résolution qu'à celle-là; mais il fut dispensé de tenir parole, il ne revint point de sa maladie.

Peu avant que de mourir, comme ses parens et ses domestiques étoient touchés de son état, et fondoient en larmes, il ne s'attendrit point de ce spectacle. *Mes enfans*, leur dit-il, *Vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je Vous ai fait rire.* Il

mourut au mois de Juin *) 1660, âgé d'environ 50 ans et laissa sa femme, après dix ans de mariage, dans le plus grand éclat de sa beauté, mais dans un triste état sous le rapport de la fortune. Le peu de bien qu'il avoit laissé retournoit à ses héritiers. Les loix de France ne permettoient point, com-

---

*) Les Dictionnaires historiques et la plupart des auteurs fixent la mort de Scarron au 14me d'Octobre; mais cette erreur est détruite par Segrais, ami de Scarron. Il dit expressement: „Scarron mourut au mois de Juin 1660, pen„dant que j'étois au voyage du Roi pour son „mariage, et je n'en avois rien su. La première „chose que je fis à mon retour, ce fut de l'aller „voir; mais quand j'arrivai devant sa porte, je „vis qu'on emportoit de chez lui la chaise, sur „laquelle il étoit toujours assis, que l'on venoit „de vendre à son Inventaire. Cette chaise étoit „à bras avec d'autres bras de fer qui se tiroient „en avant, pour mettre devant lui une table, sur „laquelle il écrivoit et mangeoit.“ Ces détails s'accordent avec la date de Juin. Segrais arriva à Paris au plus tard avec la Cour, qui revint de ce voyage à fort petites journées, et qui s'arrêta même quelque tems à Vincennes, afin de donner le tems de faire tous les préparatifs pour l'Entrée de la Reine. Or cette Entrée se fit le

me ailleurs, à un mari d'avantager à sa volonté une femme qu'il aime tendrement.

La veuve Scarron présenta des placets au Cardinal Mazarin, pour obtenir le rétablissement d'une pension qu'avoit eue son mari, et elle fut toujours refusée. Elle passa plusieurs années dans les alternatives d'une subsistance étroite et d'une extrême indigence. Le Duc de S. Simon *) dit même „qu'elle fut réduite à la charité de la Pa-

---

26 Août. Segrais qui, au-lieu d'aller à Vincennes, étoit venu directement à Paris, y arriva en Juillet, ou tout au plus tard au commencement d'Août. Si Scarron n'étoit mort que le 14 d'Octobre, il l'eût trouvé encore vivant à son retour. Il le trouva mort et ses meubles déja vendus: il devoit donc être mort au mois de Juin.

*) Memoires du Duc de S. Simon T. I. p. 145. Il en parle encore à la page 201. où il dit: „Cette Nanon qui avoit alors fait sa chambre et „son petit pot au feu dans la même chambre a „conſtamment suivi et servi Me. Scarron dans „ses divers états, même lorsqu'elle étoit devenu „Me. de Maintenon.“

„roisse de S. Eustache; qu'elle prit une „chambre pour elle et pour une servante, „dans une montée très étroite.“ Ses amis cependant s'empressoient à lui chercher des ressources: ils lui obtinrent de la Reine-Mere une pension de deux-mille livres, qui fut éteinte au bout de trois ans par la mort de cette princesse. Nouveaux embarras. On lui proposa le mariage d'un vieux Duc qu'elle refusa.

Enfin elle fut connue de Madame de Montespan qui lui confia vers 1670 l'éducation des enfans qu'elle avoit eus de Louis XIV. On lui donna une maison à Paris pour y loger avec eux et de quoi les entretenir et les élever. Elle avoit pour ces enfans toute la sollicitude d'une véritable mère. Louis XIV. la surprit un jour soutenant d'une main le Duc du Maine, qui avoit la fièvre, berçant de l'autre Mademoiselle de Nantes, et tenant sur ses genoux le Comte de Vexin qui dormoit; à ce spectacle le Roi, qui aimoit beaucoup ses enfans, donna cent mille francs à la Gouvernante. Il avoit déja porté sa pension de deux mille livres à deux-mille écus. Par là elle se voyoit un jour assurée de vivre libre et

avec aisance dans telle retraite qu'elle voudroit choisir.

Vers 1674, âgée de près de 40 ans, elle quitta sa retraite, et fut appellée à la Cour, c'est à dire auprès de Madame de Montespan, qui vouloit avoir ses enfans sous ses yeux. Leur Gouvernante fut de plus en plus agréable à Madame de Montespan qui lui fit donner des présens par le Roi à différentes reprises, et l'engagea même à lui acheter la terre de Maintenon, située près de Versailles. Elle prit depuis ce tems le nom de *Marquise* ou *Madame de Maintenon*. Le Roi ne la goûtoit pas d'abord; il la regardoit comme une *précieuse*, et desiroit plus d'une fois que Madame de Montespan l'éloignât. Cependant il s'y accoutuma insensiblement. Les humeurs fréquentes de Madame de Montespan la firent par la suite admettre peu à peu dans l'intime confidence du Roi, elle sut la cultiver, et fit si bien que peu à peu elle se rendit nécessaire, et fut plus recherchée que Madame de Montespan. L'attachement qu'il prit pour elle fut si solide qu'après la retraite de celle-ci il le lui conserva jusqu'à la mort, qu'il se maria secrètement avec elle et qu'il

fût même deux fois sur le point de déclarer ce mariage. Madame de Maintenon est morte en 1719 âgée de 84 ans à Saint-Cyr dont elle étoit la fondatrice et où elle s'étoit retirée depuis la mort de Louis XIV, arrivée en 1715.

Le

Mariage de Scarron,

Comédie

en un acte et en prose,

mêlée de vaudevilles;

par P. Y. Barré, J. B. Radet

et

F. G. Desfontaines.

Représentée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, le 19 Floréal, an 5, (8 mai 1797, v. st.)

Personnages.		Acteurs.
Scarron,	C.ns	*Carpentier.*
Le Marquis de Villarceaux,		*Julien.*
Ménage,		*Duchaume.*
Girault, valet-de-chambre de Ménage,		*Hypolite.*
Maugin, valet de Scarron,		*Chapelle.*
Un Notaire,		*Fichet.*
M.lle D'Aubigné,	Cnes	*Sara.*
Ninon de L'Enclos,		*Blosseville.*
Babet, jeune fille,		*Fleury.*

La Scène est à Paris, au Marais, chez Scarron.

Couplet d' annonce a)

Air: *d' Arlequin Afficheur* b)

Vous avez souvent de *Piron* c)
Applaudi le joyeux délire;
Pannard, *Favart* et *Voisenon* d)
Quelquefois Vous ont fait sourire;
Scarron dans son fauteuil roulant,
Ici, comme eux, vient Vous distraire;
Si nous l'avons peint ressemblant,
Il est sûr de Vous plaire.

a) A la suite du Vaudeville final de la pièce qu'on joue avant celle dont la première représentation est annoncée, on a l'usage au Vaudeville de chanter un couplet propre à disposer le public en faveur de la nouvelle pièce, et c'est ce qu'on appelle le *couplet d'annonce.*

Quant aux *couplets d'annonce*, quelqu'ingenieux qu'ils soyent, quelqu'applaudissemens qu'ils obtiennent, ils ne peuventpas toujours sauver des sifflets du parterre une pièce qui n'a point de mérite intrinsèque. Tel a été le sort

d'une petite pièce jouée la prémière et dernière fois le 12 floréal VII au Vaudeville, sous le titre: *Colombine Arlequin ou Arlequin sorcier.* Voici le couplet d'annonce de cette pièce:

Air: d'Arlequin Afficheur.

Daignez écouter jusqu'au bout
Colombine, Arlequin, Cassandre;
Tels sont les trois acteurs en tout
De la pièce qu'on vient d'apprendre.
Point de *Gilles* *); mais j'ai grand'peur
Que, si quelque défaut Vous blesse,
Vous ne fassiez du pauvre auteur
Le Gilles de la pièce.

Malheureusement pour l'auteur sa crainte s'est réalisée. Beaucoup de situations invraisemblables, peu de couplets piquans ont indiposé le public, et malgré le titre de la pièce, *Arlequin* n'a pas été assez sorcier pour empêcher qu'on ne sifflât: à peine a-t-on attendu la fin de la pièce pour demander à grands cris *le Gilles!* — Il n'a point paru comme on peut bien le penser.

---

*) Dans les Arlequinades il y a ordinairement ces quatre personnages: *Cassandre*, vieillard avare, *Colombine* sa fille, amante d'*Arlequin*, qui a pour rival *Gilles;* celui-ci, par quelque tour malicieux, tache ordinairement de supplanter Arlequin; mais sa malice est découverte et la pièce finit toujours par le mariage d'Arlequin avec Colombine. Dans celle-ci, comme on voit, il n'y avoit point de Gilles.

b) *Arlequin Afficheur* est la pièce qu'on joue ordinairement au Vaudeville avant la prémière représentation d'une pièce nouvelle, et dans laquelle Arlequin chante le couplet suivant:

Air: On compteroit les diamans.

De mes courses je suis au bout,
A la fin j'ai fini ma ronde,
J'ai mis des affiches partout
Et ce soir nous aurons du monde.
C'est un plaisir rempli d'appas
De voir la Salle bien garnie!
Oh, oui, je ne m'en défends pas
J'aime la bonne compagnie.

c) *Piron avec ses amis*, est une des pièces les plus gaies du Repertoire du Vaudeville.

d) *Favart* et *Pannard*, deux auteurs dramatiques de la prémière moitié de ce siècle travailloient principalement pour le théatre de l'Opéra-Comique; Pannard s'est surtout rendu celèbre par ses Vaudevilles; l'Abbé de *Voisenon* qui appartient aussi à la même période a composé plusieurs comédies. La pièce de théatre à laquelle ce vers se rapporte est *Favart aux Champs Elysés*, dans laquelle on a introduit les trois auteurs cités, Pannard, Favart et Voisenon. Cette pièce est ordinairement terminée par *l'Apothéose de Favart*, et *la Chercheuse d'Esprit*, une des meilleures pièces de ce poëte, est jouée entre les deux.

Scène Première.

Le Théâtre représente un Salon.

Maugin *) *seul; il jette les yeux sur une pendule.*

Ah! ah!... déja neuf heures!... Monsieur l'Abbé ne tardera peut-être pas à sortir du lit, c'est-à-dire, à vouloir que je l'en sorte; car, sans moi, il y resteroit long-temps; mais il attend mademoiselle d'Aubigné; il sera matinal. Préparons-lui toutes ses petites affaires... sa table... (*Il la place sur le devant de la scène.*) ses livres.... (*Il les arrange.*) ses lettres... la dernière épreuve de Jodelet... Jodelet! 1) c'est ça une belle co-

*) C'est en effet le nom du valet de chambre de Scarron. Nous aurons encore occasion de rapporter une anecdote qui le concerne au commencement de la dernière Scène.

médie! comme tout le monde y court! que d'argent elle rapporte aux comédiens! Aussi, ces messieurs sont-ils venus en députation prier monsieur Scarron de leur en faire une autre, toute pareille.

No. 1. *Air: Non, je ne ferai pas.*

La députation étoit bien honorable,
Et jamais écrivain n'en aura de semblable,
D'autant qu'en tout les cas, c'est toujours aux auteurs
D'aller rendre visite à messieurs les acteurs.

Mais il faut passer cette petite inconséquence à ces messieurs; s'ils ont bien voulu se transporter chez mon maître, c'est qu'ils avoient besoin de lui, et qu'ils ne pouvoient pas le faire venir chez eux, attendu qu'il ne marche pas... Eh! puis, quand un homme d'église, un chanoine, fils d'un conseiller au parlement, fait tant que d'être auteur, on sent bien que ce n'est pas un auteur comme un autre. (*Voyant que tout est arrangé.*) Voilà ce que c'est... Quand je l'aurai roulé là, il aura tout sous sa main... Voyons maintenant si je n'ai rien oublié de ses commissions..... Relisons sa petite note. (*Il met ses lunettes et lit sur un papier.*) Les vers

à mademoiselle d'Hautefort. 2).. je les ai remis, et le pâté qu'elle m'a donné est à l'office... Un exemplaire du Virgile travesti à monsieur le surintendant... il l'a, et c'est un ouvrage bien placé: monsieur Fouquet 3) est reconnoissant, il sait ce que vaut une dédicace. Chez le commandeur de Souvré. 4).. j'y ai été, et j'en ai rapporté un panier de vin muscat.... Passer chez mademoiselle Ninon de l'Enclos... j'en viens, et nous la verrons ce matin... Savoir des nouvelles de messieurs Segrais 5), Pelisson 6), Voiture 7), Sarrazin 8), *et cætera*... tout cela est fait. Monsieur l'Abbé peut sonner quand il voudra. (*Il va pour sortir.*)

Scène II.

Maugin, M. de Villarceaux.

Maugin.

Eh! c'est monsieur de Villarceaux!

M. de Villarceaux.

Lui-même, mon cher Maugin.

Maugin.

Si matin ici!

M. de Villarceaux.

Tu vas savoir pourquoi.

Maugin.

Je sors de chez quelqu'un de votre connoissance *), et j'ai été bien surpris de ne pas vous y trouver, vous qu'on y trouve toujours.

M. de Villarceaux.

'Ecoute-moi.

Maugin.

Vous faites bien d'aller là; mademoiselle Ninon est une dame bien aimable.

M. de Villarceaux.

Sans doute; mais....

Maugin.

Aussi, tout le monde l'aime, et, comme

---

*) C'est de Ninon de L'Enclos dont Maugin parle ici. On trouvera plus bas une Note sur Ninon de l'Enclos et le Marquis de Villarceaux. Nous nous contenterons de dire ici que parmi les lettres de Scarron il s'en trouve deux, adressées au Marquis de Villarceaux. (T. I. de ses Oeuvres p. 48 et 167.)

dit la chanson de ce monsieur qu'elle aimoit avant vous....*)

M. de Villarceaux.

De grace!...

Maugin.

Elle est bonne cette chanson-là.

M. de Villarceaux.

Mais enfin....

Maugin (*préludant.*)

Tra, la, la, la, la, la... Je la sais par coeur.

M. de Villarceaux.

Je le crois; mais....

Maugin.

N°. 2. *Air: Eh! zon, zon, zon.*

En attraits, en beauté
Célimène est parfaite;
On en est enchanté,
Et pourtant on répète:

*) Ceci ne se rapporte point à quelque trait de la Vie de Ninon, comme on pourroit croire. C'est une fiction que les auteurs de la pièce ont cru pouvoir mettre sur le compte d'un des amants de Ninon, sans en désigner un plus particulièrement. La chanson appartient aussi aux auteurs de la pièce et non pas au tems de Ninon.

Eh! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninette;
Eh! non, non, non,
Ce n'est pas là Ninon.

M. de Villarceaux.

Laisse-là ta chanson.

Maugin.

Pour l'esprit, le bon goût,
On vante Juliette;
On la cherche par-tout,
Et pourtant on répète:
Eh! non, non, non, etc.

M. de Villarceaux.

Il ne me fera pas grâce d'un couplet.

Maugin.

D'Aurore on suit les pas;
Elle est tendre et coquette;
On cède à ses appas,
Et pourtant on répète:
Eh! non, non, non, etc.

M. de Villarceaux.

Qu'il m'impatiente!

Maugin.

Comme tout le monde a chanté cela!

M. de Villarceaux.

As-tu fini?

Maugin.

Oui, monsieur; mais vous avez le temps: monsieur l'Abbé n'est pas levé.

M. de Villarceaux.

Ce n'est pas à Scarron que j'ai affaire; c'est à toi.

Maugin.

A moi, monsieur de Villarceaux!... ah! si j'avois pû le prévoir, je n'aurois pas chanté la chanson; au reste, je n'en suis pas fâché: vous êtes toujours bien aise qu'on vous parle de mademoiselle Ninon.

M. de Villarceaux (*avec mystère.*)

Il s'agit de mademoiselle d'Aubigné.

Maugin.

Notre voisine! ... elle arriva hier de Saint-Maur *), et doit venir ici ce matin.

M. de Villarceaux.

Je sais qu'elle y vient souvent.

---

*) *Saint-Maur des Fossés* est un bourg situé à deux lieues de Paris dans une peninsule de la Marne. C'étoit une Baronnie qui appartenoit au Prince de Condé. Le château étoit assez considérable; et les jardins ont été plantés par *Desgots*, d'après les dessins de *le Nostre*. Il y avoit aussi un parc très-agréable. Ce beau lieu a été détruit depuis la Révolution.

Maugin.

Tous les jours, quand elle est à Paris.

M. de Villarceaux.

Ton maître reçoit beaucoup de monde?

Maugin.

La cour et la ville; des quatre coins de Paris on vient au marais pour le voir *).

---

*) On appelle *le Marais* tout le quartier depuis la rue du temple jusqu'au port S. Paul, entre la Grève et la porte S. Antoine. C'étoit alors le beau quartier de Paris, et la Place Royale le rendez-vous de tous les gens du bon ton. — Depuis ce tems le *Marais* et la *Place Royale* ont été abandonnés aux gens de robe, et ce quartier est devenu celui des dévotes et des rentiers. On y menoit une vie différente de celle des autres quartiers de la Capitale, au point que les gens du Marais étoient regardées comme des espèces de Provinciaux par les autres Parisiens. — *Mercier* dans son ancien *tableau de Paris* (T. III. chap. CCX) a caractérisé les nuances du ton des habitans des divers quartiers de Paris par la différence dans la manière dont les gens (c'est ainsi qu'on nommoit *les Laquais*) disoient au cocher de leur maitre de s'en retourner. „Au Marais, on dit, *au logis;* dans l'isle S. Louis, *à la maison;* au Fauxbourg S. Germain, *à l'hôtel;* et dans le Fauxbourg S. Honoré, *allez.*“

M. de Villarceaux.

Eh! dis-moi, Maugin; dans la nombreuse société qui se trouve chez lui, mademoiselle d'Aubigné n'a-t-elle pas distingué quelqu'un de nos jeunes courtisans?

Maugin.

Non, monsieur, mademoiselle d'Aubigné ne distingue personne; mais ça ne veut pas dire que personne ne la distingue. *

M. de Villarceaux.

Il y a donc quelqu'un....

Maugin.

Oui, monsieur, quelqu'un qui est toujours ici quand elle y vient.

M. de Villarceaux.

Toujours ici?

Maugin.

Il n'en sort pas.

M. de Villarceaux.

Il est donc bien épris?

Maugin.

Ah! monsieur, cette femme-là lui tourne la tête; il n'est occupé que d'elle, il en parle, il en rêve, il n'est bien qu'avec elle.

M. de Villarceaux.

Il la suit par-tout?

Maugin.

* Non, monsieur, il ne la suit pas... oh!

ce n'est pas un amoureux... comme vous, par exemple.

M. de Villarceaux.

Que veux-tu dire?

Maugin.

N°. 3. *Air: Pour héritage.*

Quand d'une belle
Il desire approcher,
C'est toujours elle
Qui s'en vient le chercher,
Il ne va pas
Au devant de la dame,
Et jamais auprès d'une femme
Il ne perd ses pas.

M. de Villarceaux.

Qu'est-ce que cela signifie? de qui veux-tu parler?

Maugin.

Vous ne devinez pas?

M. de Villarceaux.

Du tout.

Maugin.

C'est de monsieur l'Abbé.

M. de Villarceaux.

Scarron!

Maugin.

Lui-même.

M. de Villarceaux.

Scarron amoureux de mademoiselle d'Aubigné!

Maugin.

Comme un fou; au point que souvent il en est triste, lui qui ne l'a jamais été, même* en perdant son procès, sa fortune, sa santé, ses jambes, sa figure, sa taille.... car il a perdu tout cela. *

M. de Villarceaux.

Je le sais.

Maugin.

Mais vous ne savez peut-être pas comment cela lui est arrivé?

M. de Villarceaux.

Eh! qu'importe!

Maugin.

Oh! c'est une drôle d'histoire... Il étoit à son canonicat du Mans, un jour de carnaval; on couroit les masques, il voulut s'en mêler...

M. de Villarceaux.

Oui, il se déguisa en sauvage.

Maugin.

Non, en oiseau.

M. de Villarceaux.

Il avoit perdu l'esprit.

Maugin.

Il avoit à ménager le décorum d'un chanoine qui ne peut pas se masquer comme un autre.

N°. 4. *Air: Viens, puisqu'il doit en ces lieux.*

Enmiélé, puis enplumé,
Il s'élance dans la rue;
On l'entoure, on est charmé;
Il fait crier la cohue:
Ah! le bel oiseau, vraiment!
L'un applaudit, l'autre hue.
Ah! le bel oiseau, vraiment!
Qu'il est laid!... qu'il est charmant!

M. de Villarceaux.

Quelle extravagance!

Maugin.

N°. 5. *Air: Où s'en vont ces gais bergers?*

Chacun veut du bel oiseau
Emporter une plume;
Il paroît d'autant moins beau,
Que plus on le déplume;
Il fuit jusqu'au pont, et... v'lan!
Chacun reste en arrière....
Où donc est le chanoine volant?
Il est dans la rivière.

M. de Villarceaux.

D'où il est sorti dans l'état où nous le voyons *). (*A part.*) Si je n'ai point d'autre rival, me voilà bien tranquille. (*Haut.*) Et que dit mademoiselle d'Aubigné des soupirs de son Adonis?

Maugin.

Je ne sais pas, monsieur... mais écoutez donc, d'après toutes vos questions, ne se-

---

*) Les auteurs de la pièce ont sans doute pris cette histoire dans le *Nouveau Dictionnaire historique par une société de gens de lettres* (8 Vol. in 8.) où à l'article Scarron il est dit: qu'*en* 1638 *il étoit allé passer le carnaval au Mans dont il étoit chanoine, qu'il se masqua en sauvage* et qu'il lui arriva ce que Maugin vient de raconter. Cette histoire est absolument supposée; car il étoit dans cet état pitoyable bien longtems avant d'être chanoine au Mans, comme on a pû voir par la notice biographique sur Scarron, et surtout par son *Epitre à Mad. d'Hautefort* (T. VIII. p. 168) dont nous parlerons encore à l'occasion de la Scène XIV, et dans laquelle il se plaint de ce qu'on le nomme toujours faussement *Monsieur l'Abbé Scarron*, quoiqu'il n'ait pas le moindre bénéfice. Par la même épitre on voit cependant qu'à cette époque il n'étoit déja plus en état *d'aller passer le carnaval au Mans.*

riez-vous pas vous-même... oh! non, c'est impossible.

M. de Villarceaux.

Quoi donc?

Maugin.

N°. 6. *Air: Vaudevilles des Veuves.*

Aimé de la belle Ninon,
Vous n'en pouvez aimer une autre;
Vous avez plaisir et renom,
Voyez quel bonheur est le vôtre;
Toujours épris de sa beauté,
Soyez constant, soumis et tendre:
Sur-tout, point d'infidélité,
Car elle est femme à vous la rendre.

M. de Villarceaux.

Tu crois?

Maugin (*voyant entrer Ninon.*)

Demandez-le lui plutôt, la voilà.

M. de Villarceaux (*à part.*)

Ninon! quel contre-temps!

Scène III.

Les mêmes, Ninon. 9)

Ninon.

Maugin, est-il jour chez ton maître ?

Maugin.

Non, mademoiselle, il n'a pas encore sonné; mais voilà monsieur de Villarceaux qui vous fera compagnie.

(*Il sort.*)

Scène IV.

Ninon, M. de Villarceaux.

Ninon.

Ah! ah! vous voilà, monsieur?

M. de Villarceaux (*embarrassé.*)

Oui, madame, c'est que....

Ninon.

Après trois jours d'absence, il faut venir ici pour vous rencontrer!

M. de Villarceaux.

Madame, j'allois me rendre chez vous.

Ninon.

Chez moi!

N°. 7. *Air*: *de Weick.*

Vous n'êtes pas très-empressé.

M. de Villarceaux.

Qui, moi! Ninon, soyez bien sûre...

Ninon.

Pourquoi cet air embarrassé?

M. de Villarceaux.

Embarrassé! non, je vous jure.

Ninon.

Quel objet peut vous occuper?
Allons, vous devez me connoître;
Je suis trop franche pour tromper;
Mais j'ai de trop bons yeux pour l'être.

M. de Villarceaux.

Que dites-vous?.... je ne comprends pas...

Ninon.

Et moi, je comprends fort bien que vous ne m'aimez plus.

M. de Villarceaux.

Moi! madame!

Ninon.

Ah! c'est très-fâcheux; mais cela est...

Oui, vos distractions, vos froideurs, vos absences, vos assiduités dans les maisons où va mademoiselle d'Aubigné, que sans doute vous espérez rencontrer ici.....

M. de Villarceaux.

Mademoiselle d'Aubigné! vous prétendez...

Ninon.

N°. 8. *Air: De Weich.*

Pourquoi ces détours superflus?
Votre conduite a su m'instruire:
Eh! mon cher, quand on aime plus,
Tout bonnement il faut le dire. (*Bis.*)
Tenez, je parle franchement,
J'abhorre un amant infidèle; (*Bis.*)
Mais je pardonne à l'inconstant:
L'inconstance est si naturelle. (*Bis.*)

M. de Villarceaux.

Ah! Ninon, croyez qu'il m'est affreux de mériter vos reproches.

Ninon.

Des reproches! ... vous connoissez bien peu Ninon. Eh! pourquoi vous ferois-je un crime de ce qui ne dépend pas de vous! tout passe dans la vie, et sur-tout l'amour... ce

qui vous arrive aujourd'hui pouvoit m'arriver demain. *

M. de Villarceaux. (*à part.*)
Que lui répondre?

Ninon.

Tenez, mon ami, si dans ce qu'on appelle rupture, inconstance, on écoutoit moins l'amour propre, on se trouveroit moins d'amour, on verroit moins de justice à ses plaintes, à ses emportements, et l'on se conduiroit tout aussi sagement que moi.

M. de Villarceaux (*à part.*)
Je suis confondu.

Ninon.

D'ailleurs, je ne vous épouserois pas, car j'ai bien résolu de ne jamais me donner un maître; vous, monsieur, il faut que vous vous mariiez, et mademoiselle d'Aubigné est un parti qui vous convient sous tous les rapports; elle a de la naissance, de la beauté, de l'esprit; point de fortune, à la vérité; mais vous en avez beaucoup, et le plus bel usage que vous en puissiez faire, est de la partager avec elle.

M. de Villarceaux.
Et c'est vous qui me le conseillez!

Ninon.

Bien plus : j'aurai le courage de vous servir, de sacrifier l'amour à l'amitié.

M. de Villarceaux.

Vous, Ninon!

Ninon.

Je m'oublierai pour votre bonheur. Vous connoissez mes liaisons avec madame de Neuillant, la protectrice de mademoiselle d'Aubigné; dès aujourd'hui, je veux l'aller trouver à Saint-Maur, et je suis sûre d'en rapporter son consentement à votre union.

M. de Villarceaux.

Est-il possible!

N°. 9. Duo *Du Sourd guéri.*

Ah! Ninon, quelle ame!
Contre moi point de courroux!
Eh! quelle autre femme
Penseroit comme vous!

Ninon.

Toujours d'accord, toujours unis,
Sans être amans, soyons amis.

Ensemble.

Toujours d'accord, etc.

Ninon.

Aux amans vulgaires

Laissons les tristes débats,
Les plaintes amères
Qui ne nous iroient pas.

M. de Villarceaux.

Toujours d'accord, toujours unis,
Jusqu'au tombeau soyons amis.

Ensemble.

Toujours d'accord, etc.

Ninon (*appercevant mademoiselle d'Aubigné.*)

Ah! mademoiselle d'Aubigné.

M. de Villarceaux (*à part.*)

Ciel! tâchons de faire bonne contenance.

Scène V.

Les Mêmes, Mlle. d'Aubigné.

Ninon.

Ma chère amie, vous arrivez bien à propos: nous parlions de vous avec monsieur de Villarceaux.

Mlle. d'Aubigné.

Avec monsieur de Villarceaux!

Ninon.

Il vous rend bien justice....

Mlle. d'Aubigné.

Auprès de vous, peut-on s'occuper de moi ?

Ninon.

N°. 10. *Air: Femmes, voulez-vous éprouver ?*

Il aime en vous cette beauté
Qui de vous seule est inconnue;
Cette aimable simplicité,
Cette modeste retenue:
Il aime votre air noble et doux,
Votre grâce, votre décence;
Et dans tout ce qu'il dit de vous,
Il en dit bien moins qu'il n'en pense.

Mlle. d'Aubigné.

Il ne manque à ce portrait que d'être ressemblant.

M. de Villarceaux. *(avec embarras.)*

Ah! mademoiselle, quand on a le bonheur de vous voir, de vous entendre, on est forcé de convenir que la nature n'a rien fait de plus accompli, de plus digne de nos hommages.

Mlle. d'Aubigné.

Monsieur, de grâce....

M. de Villarceaux.

Et l'admiration, le respect...

Ninon (*bas à Villarceaux.*)

Mon cher ami, vous n'avez pas le sens commun.

M. de Villarceaux (*à part.*)

C'est vrai.

Ninon (*idem.*)

Vous êtes trop amoureux pour savoir ce que vous dites; allez-vous-en, et laissez-moi parler pour vous.

M. de Villarceaux (*bas à Ninon, et voulant lui baiser la main.*)

Ah! ma chère Ninon!...

Ninon (*retirant sa main.*)

Saluez mademoiselle d'Aubigné.

(*Il fait une révérence profonde à Mlle. d'Aubigné, qui la lui rend froidement et les yeux baissés; ensuite il sort.*)

Scène VI.

Ninon, Mlle. d'Aubigné.

Ninon.

Le pauvre garçon étoit bien mal à son aise! Eh quoi! ma chère amie, vous voilà toute déconcertée?

Mlle. d'Aubigné.

J'ai lieu du moins d'être surprise.

Ninon.

Il faut pourtant vous accoutumer à ce langage; on n'est pas aussi belle sans attirer les regards et les éloges.

Mlle. d'Aubigné.

Je ne les cherche, ni ne les mérite.

Ninon.

Ma chère amie, parlons sérieusement; avec un nom illustre, mais sans fortune, combien jusqu'à ce jour vous avez été malheureuse!

Mlle. d'Aubigné.

Oui, je n'ai connu que des peines. Née dans les prisons de Niort, 10) où se trouvoient mes parens persécutés, menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée sur le rivage par la négligence d'un domestique, prête à être dévorée par un serpent, embarquée à douze ans, attaquée d'une maladie violente, regardée comme morte, et au moment d'être jetée à la mer, rendue à la vie, ramenée en France, orpheline et sans bien, je n'y trouve de ressource que dans les bienfaits d'une parente, à qui je ne sens que trop que je suis à charge.

Ninon.

* Votre sort doit changer: on ne revient pas de si loin pour peu de chose; mais prenez-y garde.

N°. 11. *Air: L'équipage.*

A votre âge,
Fille la plus sage
Est, sans y songer,
Exposée au danger:
On l'assiége,
Et souvent le piége
Qu'elle ne voit pas,
Se trouve sous ses pas.
Malgré vous, sensible et timide,
Il faut que votre coeur se décide;
Sans parens, sans fortune, sans guide,
Il n'est de ressource pour vous
Que le choix d'un époux.
A votre âge, etc.

Mlle. d'Aubigné.

Eh! croyez-vous donc le mariage une perspective si agréable pour moi?

Ninon.

Mais il me semble qu'un hymen avantageux....

Mlle. d'Aubigné.

Seroit peut-être un malheur de plus.

Ninon.

Que dites-vous?

Mlle. d'Aubigné.

N°. 12. *Air: Maman vous a dit, dans six ans.*

A mon mari n'apportant rien
Que ma naissance et ma misère,
Je lui devrai, je le sens bien,
Mon existence toute entière:
Mais, hélas! un pareil lien,
Malgré moi, de loin m'inquiète.
Celle qu'on épouse sans bien
Est une esclave qu'on achète.

Ninon.

Cela se voit quelquefois: mais il est aussi des hommes trop généreux, trop délicats, pour croire que jamais leur fortune puisse payer les qualités de celle qu'ils épousent, et, plus que toute autre, vous êtes faite pour rencontrer un pareil mari.

Mlle. d'Aubigné.

Vous me flattez, Ninon, et votre amitié vous aveugle.

Ninon.

Non, ma chère d'Aubigné.... Mais ne

trouvez-vous pas singulier que ce soit Ninon qui vous presse de prendre un époux?

Mlle. d'Aubigné.

Effectivement, personne ne s'en douteroit.

Ninon (*la main sur son coeur.*)

C'est que personne ne sait ce qui se passe là.

N°. 13. *Air: De Weicht.*

On me cherche, on m'aime, on m'adore,
Sur moi par-tout on a les yeux;
Et je puis dire plus encore,
On m'estime, et cela vaut mieux: (*Bis.*)
Tout me sourit, tout me seconde,
Je jouis d'un brillant destin;
Mais si je rentrois dans le monde,
Je prendrois un autre chemin.

Mlle. d'Aubigné.

Mais quand je serois assez heureuse pour trouver un mari qui me convînt, et qui voulût bien réparer en moi les torts de la fortune, vous savez que je dépends de madame de Neuillant.

Ninon.

Qui n'auroit aucune raison de s'opposer à votre bonheur. Je vais la voir ce matin, et je me charge de la pressentir là-dessus;

ensuite le mari pourra se présenter d'un moment à l'autre.

Mlle. d'Aubigné. (*souriant.*)

Vous croyez?

Ninon.

J'en suis sûre; mais Scarron ne paroît pas.

Mlle. d'Aubigné.

Je l'attends ici; il m'a fait demander un entretien particulier.

Ninon.

Un entretien particulier;... en ce cas-là, je ne le verrai que ce soir.... Il a bien de l'amitié pour vous, Scarron.

Mlle. d'Aubigné.

Chaque jour il m'en donne des preuves, et je ne sais comment reconnoître les services qu'il ne cesse de me rendre.

Ninon.

Oh! il a le coeur excellent... Ce soir, vous serez des nôtres?

Mlle. d'Aubigné.

Je l'espère.

Ninon.

A ce soir donc, et j'aurai vu madame de Neuillant.

(*Elle sort.*)

Scène VII.

Mlle. d'Aubigné *seule.*

L'attachement que Ninon a pour moi, l'éclaire sur les désagrémens de ma position. L'hymen est donc mon seul espoir.... Eh! quel espoir!

N°. 14. *Air: Vaudeville d'Abuzard.*

D'un époux il faudra tenir
Et mon état et ma fortune!
Ah! combien un tel avenir
Et m'épouvante et m'importune!
Pour tous ceux qui semblent s'offrir,
Je n'ai que de l'indifférence;
Et l'amour seul peut adoucir
Le poids de la reconnoissance.

Scène VIII.

Mlle. d'Aubigné, Maugin.

Maugin.

Mademoiselle, monsieur l'Abbé ne peut se dispenser de recevoir monsieur Ménage, qui

veut absolument lui parler à l'instant même; c'est ici qu'ils vont causer...

Mlle. d'Aubigné *(voulant se retirer.)*

Eh bien! je reviendrai.

Maugin *(la retenant.)*

Non pas!... Monsieur l'Abbé vous prie de passer un moment dans le jardin; cela ne sera pas long.

Mlle. d'Aubigné.

Sais tu ce qu'il peut me vouloir?

Maugin.

Non: mais il paroît que cela est fort important; car, après monsieur Ménage, sa porte sera fermée pour tout le monde.

Mlle d'Aubigné *(passant dans le jardin.)*

Je vais donc attendre.

Maugin *(la suivant des yeux.)*

Promenez-vous là-bas, sous le berceau... Entrez, monsieur Ménage... *(à Ménage qui paroît)* mon maître est en voiture, je vais vous l'amener.

(Il sort.)

Scène IX.

Ménage *seul.*

Enfin, je saurai si ce qu'on m'a dit est vrai, et si mon diable de fou a tout-à-fait perdu la tête.... Le voici.

Scène X.

Ménage, Scarron.

Scarron (*dans un fauteuil roulant* 11), *conduit par Maugin.*)

N°. 15. *Air: Roulant ma brouette.**)

Place à l'équipage
De monsieur Scarron:

---

*) Le choix des airs auxquels on adapte les couplets, n'est point du tout indifférent dans une pièce à Vaudevilles; on a toujours soin que l'air convienne aux paroles, surtout lorsqu'on

Salut à Ménage,
L'ami d'Apollon.

(*A Maugin.*)

Toi qui va derrière,
Allons, mon cocher,
Une allure fière,
Ne vas pas broncher.
Eh! là, là, là, là,
M'y voilà.
Sans trouver d'ornière,
On arrive là.

Ménage.

Toujours la même gaîté.

Scarron.

Cela ne doit pas te surprendre. La douleur qui pique les autres hommes, ne fait que

---

a des airs parlans, tel que celui-ci, qui imite très-bien la marche du fauteuil roulant de Scarron. On peut encore citer comme exemple d'un air imitatif la dernière partie surtout, du couplet No. 16 de la *Girouette de S. Cloud.* Par la même raison, pour caractériser le niais qui prétend à la main de la fille de Basselin dans le Val-de-Vire, les auteurs lui font chanter ses couplets sur l'air: *Pleurez mes yeux.*

me chatouiller. (*Bas à Maugin.*) Veille à ce que mademoiselle d'Aubigné ne s'impatiente pas.

Maugin (*sortant.*)

Oui, monsieur.

Scène XI.

Scarron, Ménage. 12)

Scarron.

Si tu étois à ma place, mon cher Ménage, tu ferois de beaux cris, tu jurerois d'une belle force, toi qui n'es pas endurant.

Ménage.

Ah! chacun a son humeur.

Scarron.

Et la tienne est aigre.... Mais sachons quelle est la grande affaire qui t'amène et qui ne pouvoit se remettre.

Ménage.

C'est une chose qui te regarde particulièrement, et qui te donne un ridicule. ..

Scarron.

* Un ridicule! tant mieux; il est très-joli de n'en avoir qu'un.

Ménage.

Laissons la bouffonnerie.

Scarron.

* Je ne le peux pas, mon ami, c'est tout ce qui me reste; mais au fait, je suis pressé.

Ménage.

N° 16. *Air: Allez-vous-en gens de la noce.*

Il court certains bruits dans la ville;

Scarron.

C'est quelque sottise de plus:
Mauvais propos en mauvais style,
Par mauvaises gens répandus,
Bien entendus,
Bien retenus,
Bien saugrenus; *)

*) Un discours saugrenu est un discours absurde, ridicule, et pour ainsi dire, mal assaisonné. On prend aussi cet adjectif dans le sens de *libre, deshonnête.* Ménage le tire du latin barbare *saligranutus.* D'autres le font venir du mot *saugrenée*, en bas latin *saugranata*, qui signifioit des pois non pilés, ni froissés, mais entiers, qu'on mangeoit avec du sel, de l'huile et du vinaigre.

Tout ça ne court que trop la ville,
Voilà pourquoi je n'y cours plus. * *

Ménage.

Il n'est pas question de plaisanter.

Scarron.

C'est donc bien sérieux?

Ménage.

On dit, mon cher, qu'oubliant ta tournure, ton état, tes infirmités...

Scarron.

Cela n'est pas vrai; car voilà un petit chatouillement qui m'en fait souvenir... mais ce n'est rien. Continue... on dit donc

Ménage.

Que tu songes à te marier.

Scarron.

On dit cela dans la ville?

Ménage.

Tu conçois combien un tel propos a dû me paroître absurde.

Scarron.

* Sans doute; d'autant que cela n'est pas encore tout-à-fait décidé.

Ménage.

Comment? il en seroit question?

Scarron.

Il ne manque plus que le consentement de la future.

Ménage.

Tu me tranquillises; car j'espère qu'aucune femme ne consentira à t'épouser.

Scarron.

Je l'espère aussi; mais si malheureusement il s'en trouvoit une qui fût capable...

Ménage.

Elle ne se trouvera pas.

Scarron.

Que sait-on? en fait de mariage, on en voit de si extraordinaire! Je ne parle pas des mariages sous la cheminée *).

N°. 17. *Air: Vaudeville de la Soirée orageuse.*

D'abord, mariage d'argent,
Mariage de convenance,
Mariage de sentiment,
Mariage de circonstance;
Puis, mariage d'opéra,
Mariage de comédie:

---

*) On dit proverbialement *faire quelque chose sous la cheminée*, pour dire: faire q. ch. en cachette et sans observer les formes. C'est ainsi qu'on dit: *se marier sous la cheminée; Arrêt donnée sous la cheminée.*

Le mien, monsieur, s'appellera:
Mariage de fantaisie. * *

Ménage.

Monsieur Scarron, avec une pareille fantaisie, vous irez tout droit à l'hôpital des fous.

Scarron.

* Je n'irai pas; on m'y portera.

Ménage.

Eh! malheureux impotent! ce n'est pas un contrat de mariage qu'il te faudroit faire, c'est ton testament.

Scarron.

* * Il est fait 13), monsieur; mon épitaphe aussi... Vous êtes connoisseur, je vais vous en régaler, écoutez. (*Il. lit.*) *)

„Celui qui ci maintenant dort,
„Fit plus de pitié que d'envie,
„Et souffrit mille fois la mort,
„Avant que de perdre la vie.
„Passant, ne fais ici de bruit,
„Prends garde qu'aucun ne l'éveille;

---

*) Cette épitaphe extrêmement jolie, et qui est si different des autres écrits de Scarron, se trouve dans le X. Volume de ses Oeuvres p. 467.

„Car voici la première nuit
„Que le pauvre Scarron sommeille.„

Ménage.

Quel assemblage de philosophie et d'extravagance! Au surplus, je suis venu ici pour affaires, et non pour te donner des conseils.

Scarron.

✱ Je ne t'en demande point.

Ménage.

Quand tu m'en demanderois, je ne t'en donnerois pas. Les amans sont comme les auteurs.

Scarron.

Ils sont fort bien.

Ménage.

N° 18. *Air: Il faut aimer, c'est la loi de Cythère.*

L'amant charmé de l'objet qui l'engage,
Sur son hymen consulte ses amis;
L'auteur content de son petit ouvrage,
En le lisant, demande des avis,
Mais l'un et l'autre, avant qu'on les conseille,
Ont déja pris leur résolution;
Et consulter, en affaire pareille,
C'est exiger une approbation. ✱ ✱

Scarron.

Je compte sur la tienne.

Ménage.

Oh! tu t'en passeras fort bien. Mais tu me fais pitié: pour la dernière fois, mon ami Scarron, je t'en prie, je t'en supplie, songe aux dangers que tu cours.

Scarron.

Je ne crains rien.

Ménage.

Les femmes. . . .

Scarron.

Je suis sûr de la mienne.

Ménage.

N°. 19. *Air de Persica.*

Oh! oui, l'homme le plus parfait
Est souvent trompé par sa belle;
Et toi, malade et contrefait,
Tu veux trouver femme fidelle!

Scarron.

Mais sans doute, avec mes appas,
Je trouverai cette merveille:
Un mari, comme on n'en voit pas,
Doit trouver femme sans pareille. **

Ménage (*d'un air moqueur.*)

" Oui, tu vas épouser l'infante Ahihua,
„Qui te va réjouir comme un alleluia. „ *)

Scarron.

Ah! monsieur, vous citez mes vers!

Ménage.

Qui ne sont pas bons.

Scarron.

Qu'on applaudit.

Ménage.

Qu'on n'applaudira pas toujours.

Scarron.

Bien obligé.

Ménage.

Mais je vais t'envoyer Girault, mon valet-de-chambre, qui, d'après ton mariage, a un marché à te proposer.

Scarron.

Quel est ce marché?

---

*) „Je m'en vais épouser l'Infante Ahihua,
„Qui me va réjouir comme un Alleluia."

Ces deux vers sont pris de *Dom Japhet d'Arménie*, Acte V. Scène VII. vers la fin. (Tom. VII. p. 193 des Oeuvres de Scarron.)

Ménage.

Il te l'expliquera.

N°. 20. *Air: Je n'saurois danser.*

Pour la noce, allons,
Il faut songer à la danse;
Pour la noce, allons,
Je vais chercher les violons.

Scarron.

A quoi bon danser!
Evitons cette dépense;
A quoi bon danser!
Ma femme peut s'en passer.

Ensemble.

Scarron.

Ma femme, crois-moi,
Soit qu'elle aime ou non la danse,
Ma femme, crois-moi,
Ne dansera pas sans moi.

Ménage.

Un autre, crois-moi,
Si ta femme aime la danse,
Un autre, crois-moi,
La fera danser pour toi.

(*Il sort.*)

Scène XII.

Scarron *sonne, et Maugin paroît.*

Mademoiselle d'Aubigné.

Maugin.

Elle est au fond du jardin; je vais la chercher. (*Il sort.*)

Scène XIII.

Scarron (*seul; il examine les papiers qui sont sur la table.*)

Bon! bon.... je verrai tout cela dans un autre moment... Une lettre de ma soeur... hum... hum... elle se porte bien; elle revient dans dix jours, tant mieux: monsieur de Mesme 14) en sera bien aise... Ah! la dernière épreuve de Jodelet. (*Il parcourt et la corrige.*) Maudit imprimeur! toujours des fautes! toujours des sottises! comme si ce

n'étoit pas assez de celles de l'auteur! (*Lisant.*)

"Qu'avec ses trois gosiers Cerberus t'engloutisse;
„Le grand chien Cerberus, Cerberus le grand chien,
„Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien.„ *)

---

*) Voici le passage entier d'où sont pris ces trois vers. C'est Jodelet qui parle:

„Vous ne m'aimez donc pas, Madame la traitresse?
„Et vous me desservez auprès de ma Maîtresse?
„Ha, Louve! ha, Porque! ha, Chienne! ha, Braque! ha, Loup-Garou!
„Puisses-tu te briser bras, main, pied, chef, cul, cou,
„Que toujours quelque chien contre ta jupe pisse,
„Qu'avec ses trois gosiers Cerberus t'engloutisse,
„Le grand chien Cerberus, Cerberus le grand chien,
„Plus beau que toi cent fois, et plus homme de bien."

(Jodelet ou le Maître-Valet Acte III. Scène VII. Tom. VII. des Oeuvres de Scarron p. 52)

Voilà le vrai comique... Aussi, cinquante représentations de suite.

N°. 21. *Air: Vaudeville de l'Isle des Femmes.*

C'est un succès bien prononcé;
Ce que c'est que nos gens du monde!
Le Misanthrope est délaissé,
A Jodelet la foule abonde.
Mais, malgré ce succès complet,
Moi, je tire mon horoscope;
On laissera le Jodelet
Pour retourner au Misanthrope. * *

Et l'on fera bien... Mais je crois entendre mademoiselle d'Aubigné... non, pas encore. Voilà long-temps que je la chante sous les noms de Chloris et de Sylvie; mais aujourd'hui il n'est plus question de Sylvie ni de Chloris; c'est à mademoiselle d'Aubigné qu'il faut que je parle. La voici .. La peur me prend et le sérieux me gagne. .. Adieu, Scarron.

Scène XIV.

Scarron, Mlle. d'Aubigné.

Scarron.

Pardon, mademoiselle, si je ne vais pas au-devant de vous. (*A Maugin.*) Un siége.

Mlle. d'Aubigné.

Comment vous trouvez-vous aujourd'hui?

Scarron.

Toujours bien quand je vous vois. (*A Maugin.*) Que l'on nous laisse seuls. *Maugin s'en va.* Le tête-a-tête ne vous épouvante pas, mademoiselle?

Mlle. d'Aubigné.

Vous avez à me parler?

Scarron.

D'une affaire importante, très-importante.

Mlle. d'Aubigné.

Pour vous?

Scarron.

Pour tous les deux. Mademoiselle, vous m'avez intéressé dès l'instant que j'ai eu l'avantage de vous voir; plus je vous ai connue, et plus j'ai desiré votre bonheur:

je ne cesse de réfléchir sur votre position; elle m'afflige votre position ... elle me tourmente.

Mlle. d'Aubigné.

Il est vrai que le sort ne m'a pas traitée bien favorablement; mais il est des êtres plus malheureux que moi.

Scarron.

Je sais tout ce que vous avez à souffrir de madame de Neuillant; je sais combien il est dur de devoir tout à l'humanité d'une femme avare, qui assaisonne chaque bienfait d'un reproche, et qui, se faisant honneur de paroître avec vous en public, dans le particulier vous confond avec ses domestiques. 15)

Mlle. d'Aubigné.

Et qui vous a dit?...

Scarron.

Ce n'est pas vous qui ne vous plaignez jamais.

Mlle. d'Aubigné.

Bien éloignée de me plaindre de madame de Neuillant, je ne crains que de la perdre.

Scarron.

Et si cela vous arrive, que deviendrez-vous? Poursuivie, pressée, obsédée par tous les aimables de la cour, qui ne chercheront

qu'à vous tromper; les Méran, les Chevreuse, les Villarceaux, et tant d'autres... que deviendrez vous enfin?

Mlle. d'Aubigné.

Ce que le ciel voudra.

Scarron.

Mais quand un séducteur opulent, profitant de votre détresse, vous proposera de pourvoir à tout, le ciel viendra-t-il vous dire à l'oreille que votre indigence est préférable à la richesse qu'on vous offre?

Mlle. d'Aubigné.

Que voulez-vous que je fasse?

Scarron.

Tenez....

N°. 22. *Air: Jeunes amans, cueillez des fleurs.*

Il est deux partis, mon enfant,
Que peut prendre une fille sage:
Le mariage ou le couvent,
Le couvent ou le mariage.
Il faut l'argent pour le couvent,
Le mari pour le mariage;
Eh bien! je vous offre,
Ou mon argent pour le couvent,
Ou ma personne en mariage. (*Bis.*)

Mlle. d'Aubigné.

Que dites-vous?

Scarron.

Rien de tout cela n'est séduisant, je le sais; mais la raison vous commande. Quoi que vous choisissiez, je serai, sinon heureux, du moins content de vous voir délivrée de la dureté de madame de Neuillant, de l'opulence des financiers, et des artifices des courtisans.

Mlle. d'Aubigné.

Ah! Scarron, vous me pénétrez d'admiration; combien tant de délicatesse ajoute à l'amitié!

Scarron.

C'est elle seule qui m'inspire.

Mlle. d'Aubigné.

Comment répondre à vos offres!

Scarron.

En acceptant l'une ou l'autre.

Mlle. d'Aubigné. (*avec embarras.*)

L'une ou l'autre?

Scarron (*avec inquiétude.*)

Ce sera le couvent.

Mlle. d'Aubigné (*après un silence.*)

Non, Scarron.

Scarron (*vivement.*)

Non!

Mlle. d'Aubigné.

N°. 23. *Air: J'ignore quelle est ma naissance.*

En acceptant de préférence
Le couvent au lieu de l'époux,
Quelque soit ma reconnoissance,
Elle seroit nulle pour vous:
C'est donc l'hymen que je préfère,
Et du moins, en formant ces noeuds,
Le bien que vous voulez me faire
Devient utile à tous les deux.

Scarron (*transporté de joie.*)

Comment! quoi! vous préférez l'hymen! l'hymen avec Scarron!

Mlle. d'Aubigné.

Je ne possède rien, mais il lui faut des secours, des soins continuels... c'est le seul époux à qui je puisse apporter une dot. *)

---

*) „Rarement Madame Scarron quittoit le „*pauvre paralytique* comme elle l'appelloit „Quand il se portoit mal, elle étoit sa ser„vante; quand il alloit mieux, sa compagne; „quand il étoit rétabli, son secrétaire ou son „lecteur. Elle prit auprès de lui l'habitude „d'écrire avec la plus élégante facilité; apprit „l'Italien, l'Espagnol, le Latin, et ne parut „savoir que sa langue.

(Mémoires de la Beaumelle T. I.)

Scarron (*avec ivresse.*)

Oh! trop heureux Scarron!

N°. 24. *Air: Not' demoiselle a dit oui.*

Vous m'acceptez pour époux!
L'amitié l'emporte. (*Bis.*)
Vous m'acceptez pour époux!
Ah! combien mon sort va me paroître doux!
Oui, de plaisir je vais guérir,
Mais la dose est forte; (*Bis.*)
Oui, de plaisir je vais guérir,
Si trop de plaisir ne me fait pas mourir.

Mlle. d'Aubigné.

Je ne doute pas que ma bienfaitrice n'approuve cette union; cependant je dois la consulter.

Scarron.

Oh! nous aurons son aveu, j'en réponds.

Mlle. d'Aubigné.

Je ne la verrai que demain.

Scarron.

Eh bien! ce soir, je vous remettrai le projet de notre contrat que vous lui porterez.

Mlle. d'Aubigné.

Quoi! sitôt....

Scarron.

Je ne veux pas vous faire attendre.

Mlle. d'Aubigné.

Mais il me semble....

Scarron.

Je n'étois que le malade de la reine 16), je vais être le malade de ma femme, et ma femme verra que je ne remplirai que trop bien ma charge.... Vous rougissez.... vous n'êtes pas encore faite à mon style; mais vous vous y ferez.

Mlle. d'Aubigné.

J'aimerois mieux... pardon, si j'ose....

Scarron.

Avec moi! aux termes où nous en sommes, vous pouvez tout oser.

Mlle. d'Aubigné.

Eh bien! puisque vous permettez que je vous parle avec franchise....

Scarron.

Je l'exige.

Mlle. d'Aubigné.

Au lieu de me faire à votre style, j'aimerois beaucoup mieux vous accoutumer à mettre dans vos ouvrages plus de délicatesse et plus de décence. Vous n'y perdriez rien pour la gaîté, et vous y gagneriez pour la considération. 17)

Scarron.

Avant tout, le public veut qu'on l'amuse.

Mlle. d'Aubigné.

N°. 25. *Air: Guillot un jour trouva Lisette.*

Par un agréable délire,
Un auteur gai se fait aimer;
Mais lorsqu'il excite le rire,
Qu'il sache se faire estimer.
Quand le rire arrache un suffrage, (*Bis.*)
Désavoué par la pudeur,
Le public applaudit l'ouvrage;
*Mais que pense-t-il de l'auteur? (*Bis.*)

Scarron.

Eh! mais...

Mlle. d'Aubigné.

Monsieur Scarron, vous m'avez autorisée...

Scarron.

Votre réflexion est juste, mademoiselle. Je m'étois toujours bien douté que cette petite fille que je vis entrer dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer, je ne sais pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. 18) Vous tenez parole; ainsi, vous me dirige-

rez; je ne publierai plus rien sans vous consulter.

Mlle. d'Aubigné.

Il ne vous manque que d'être un peu plus difficile.

Scarron.

N°. 26. *Air: Monsieur redouble mes regrets.*

Librement, à tort, à travers,
Dans mes vers,
Jusqu'ici mon esprit
A tout dit,
Tout écrit.
Mais dorénavant votre goût
Va dans tout
M'inspirer,
M'éclairer,
M'épurer.

Mlle. d'Aubigné.

Un auteur,
Pour son honneur,
Doit plaire au lecteur,
Sans blesser la pudeur.

Scarron.

La pudeur
Nous fait honneur;

Mais, pour ma pudeur,
Ma gaîté me fait peur.

Scarron.

Ensemble.

Librement, à tort, à travers,
Dans mes vers,
Jusqu'ici mon esprit
A tout dit,
Tout écrit.
Mais dorénavant votre goût
Va dans tout
M'inspirer,
M'éclairer,
M'épurer.

Mlle. d'Aubigné.

Librement, à tort, à travers,
Dans vos vers,
Jusqu'ici votre esprit
A tout dit,
Tout écrit.
Mais dorénavant le bon goût
Doit en tout
L'inspirer,
L'éclairer,
L'épurer.

Scène XV.

Les mêmes, Maugin.

Maugin.

Girault, le valet de-chambre de monsieur Ménage est là; il dit que vous lui avez donné rendez-vous pour affaire.

Scarron.

Oui, mais qu'il attende.

Mlle. d'Aubigné.

Non, je ne puis rester plus long-temps.

Scarron (*à Maugin.*)

Qu'il vienne donc... A propos, j'oublios... Mademoiselle, voici un exemplaire du Roman comique que j'ai promis à madame de Neuillant... Voulez-vous bien vous en charger?

Mlle. d'Aubigné.

Volontiers.

(*Comme elle avance la main pour prendre le livre, Scarron la lui baise.*)

Scarron.

* Je n'aurois pas été la chercher.

Mlle. d'Aubigné (*souriant.*)

Je vous laisse. (*Elle sort.*)

Scarron (*très-emu.*)

Ouf!... Ah! Scarron, mon ami, si la santé peut te revenir....

Scène XVI.

Scarron, Girault.

Scarron.

Eh bien, mon cher Girault, Ménage prétend que tu as un marché à faire avec moi.

Girault (*l'air hypocrite pendant toute la scène.*)

Oui, monsieur l'Abbé.

Scarron.

De quoi s'agit-il, mon ami?

Girault.

On dit, monsieur l'Abbé, que vous prenez une femme.

Scarron.

Non, c'est une femme qui me prend.

Girault.

Ainsi, vous ne gardez pas votre canonicat!

Scarron.

Non, mais je le vends.

Girault.

Et moi, je l'achète.

Scarron.

Toi, mon ami?

Girault.

Oui, monsieur l'Abbé; si vous n'êtes pas trop cher, je m'en accommoderai.

Scarron.

Ce n'est pas tout que le prix; c'est la vocation qu'il faut.

Girault.

La vocation, monsieur l'Abbé!.... oh! dieu merci, je suis bien appellé à cet état-là.

Scarron.

N°. 27. *Air: Un chanoine de l'Auxerrois.*

Oui, je crois bien que ton desir,
A ce métier, est de grossir
Ton petit patrimoine;
Mais d'un bon abbé te sens-tu
Les qualités et la vertu?

Girault.

Oui, de par Saint-Antoine.

Scarron.

Sais-tu du grec et du latin?

Girault.

Autant qu'un frère ignorantin. 19)

Scarron.

Eh! bon, bon, bon,
Mon joli garçon,
Tu seras bon chanoine.

Même air.

Es-tu bien vain, bien orgueilleux,
Bien nonchalant, bien paresseux?

Girault.

J'ai manqué d'être moine.

Scarron.

As-tu le coeur tendre?

Girault.

Beaucoup.

Scarron.

Bois-tu souvent le petit coup?

Girault.

J'ai bu mon patrimoine.

Scarron.

As-tu, pour finir en deux mots....

Girault.

J'ai les sept péchés capitaux.

Scarron.

Eh! bon, bon, bon,
Mon joli garçon,
Tu seras bon chanoine.

Girault.

Monsieur l'Abbé, je l'espère.

Scarron.

Monsieur Girault....

„Le chapitre avec vous ne dérogera point;

„Un grand fourbe est caché dedans votre pourpoint."

Girault.

Vous voyez bien qu'il ne s'agit que du prix.... Quel est le vôtre?

Scarron.

Faut-il te parler en conscience?

Girault.

Oh! oui; ne me surfaites pas.

Scarron.

Fi donc!

N°. 28. *Air: Mon père étoit pot.*

Dans ce marché très délicat,
Point de parcimonie;
Mille écus mon canonicat,
Et ça, sans simonie. *)

---

*) *Simonie*, est une convention illicite, par laquelle on donne ou on reçoit une recompense temporelle pour quelque chose de saint et de spirituel.

Girault.

Mille écus!

Scarron.

Cent francs à Maugin,
C'est le pot-de-vin *)
Que pour lui je réclame.

Girault.

Encore!

Scarron.

J'exige de plus,
Au moins cent écus
D'épingles **) pour ma femme.

Girault.

Mais, monsieur l'Abbé, vous n'y pensez pas: savez-vous que cela fait....

---

*) On appelle *Pot-de-vin*, ce qui se donne par manière de présent, au delà du prix qui a été arrêté entre deux personnes pour un marché ou une vente.

**) *Epingles*, au Pluriel, signifie figurement, ce qu'on donne à des servantes d'hôtelleries pour des services qu'elles ont rendus. Cela s'étend aussi, comme dans ce passage, à ce qu'on donne à une femme, quand on fait quelque traité avec le mari.

Scarron.

Trois mille quatre cents livres, ni plus, ni moins.

Girault.

Songez donc que le revenu est modique.

Scarron.

Le revenu est honnête; mais tous les avantages qui en résultent....

Girault.

Je sais que la place n'est pas mauvaise.

Scarron.

Pas mauvaise! chanoine au Mans!

N°. 29. *Air: Vaudeville de Cruello.*

Pour le friands, pour les gourmands,
La ville est précieuse:
D'abord, la poularde du Mans,
Elle est délicieuse:
Puis, faisans, perdrix, ortolans;
Par-tout, des diners excellens,
Et toute la semaine.
Je te vois d'ici gros et gras:
En moins d'un an tu deviendras,
Tu deviendras.....

Girault.

Que deviendrai-je donc Monsieur Scarron?

Scarron.

Un vrai chapon du Maine.

Girault.

Oui, tout cela mérite attention.

Scarro.

Un bénéfice simple qui n'engage à rien; une bague au doigt *) que tu revendras quand tu voudras.

Girault.

Je sais bien cela: mais, monsieur l'Abbé, il faut un peu lâcher la main.

Scarron.

Je ne le peux pas, vrai.

Girault.

Vous devriez me le passer à cent louis.

Scarron.

Cent louis! mes confrères me feroient un beau train!

Girault.

Il me semble que ce seroit un canonicat bien payé.

---

*) On appelle *bague au doigt*, une place qui donne un certain revenu, sans obliger à un travail assidu ou pénible; on dit encore en général d'une chose de prix, qu'on n'a que pour le plaisir (p. e. une jolie maison de campagne), pour l'ornement etc., et qu'on peut vendre aisément, que *c'est une bague au doigt.*

Scarron.

Bien payé! trouve-m'en une douzaine à ce prix-là; jes les prendrai, moi.

Girault.

Tenez, je ne vais pas par quatre chemins: voulez-vous.... les mille écus?

Scarron.

Oui, avec les quatre cents livres.

Girault.

Oh! non.

Scarron.

Mais tu marchandes là.... Sais-tu combien le Cardinal*) les vend, l'un dans l'autre?... Quatre mille francs pour lui, et six cents francs pour son secrétaire.

Girault.

Oh!

Scarron.

Oui, monsieur, c'est un prix fait.... le Cardinal n'en délivre pas un à moins.

Girault.

Le Cardinal est un peu Juif; mais....

---

*) Le Cardinal Mazarin; voyez la Notice biographique sur Scarron.

Scarron.

Oh! mais, mais.... adresse-toi à son 'Eminence, tu verras.

Girault (*réfléchissant.*)

Trois mille quatre cents livres!

Scarron.

Pas davantage.

Girault.

C'est bien de l'argent!

Scarron.

C'est à prendre ou à laisser; je n'en suis pas en peine, il ne me restera pas. 21)

Girault.

Allons, je ne marchande plus. Ce soir, vous aurez les trois mille quatre cents livres.

Scarron.

Ce soir!... en ce cas-là, je t'invite.... Monsieur le Chanoine, je vous invite à souper.

Girault.

Monsieur, vous me faites honneur.

Scarron.

A condition que tu viendras dans ton nouvel habit. Je veux voir comment tu le porteras.

Girault.

C'est bien aisé.

Scarron.

Pas tant, pas tant... cela demande un peu d'étude, et quelques précautions.

N°. 30. *Air: Lise demande son portrait.*

Linge bien blanc, rabat bien fin,
Maintien doux et modeste,
Ton doucereux, regard calin. *)

Girault.

Je vous entends de reste;
Allez, monsieur, ne craignez rien.
A vos avis fidèle,
Je vais, pour qu'on me trouve bien,
Vous prendre pour modèle. *

(*Il sort.*)

Scarron.

Ah! ah!... de l'épigramme, monsieur Girault! c'est égal.

Scène XVII.

Scarron *seul.*

Allons, Scarron, mon ami, voilà qui va bien. Prendre femme et se débarrasser du

*) *Calin*, hypocrite et flateur.

petit collet... ma foi, voilà une bonne journée.

N°. 31. *Air: Fanfare de Saint-Cloud.*

Il est moins gai, sur mon ame,
D'être chanoine qu'époux.
Je vais auprès de ma femme
Passer des momens bien doux:
Chez moi, vraiment nécessaire,
Elle y tiendra désormais
La place de mon bréviaire
Que je ne touchois jamais. * *

Scène XVIII.

Scarron, Babet *(d'un air timide et cherchant.)*

Babet *(dans le fond.)*

Je ne vois pas ce monsieur.

Scarron.

Qu'est-ce que c'est?

Babet *(sans approcher.)*

Monsieur, c'est moi qui cherche quelqu'un.

Scarron.

Qui cherchez vous?

Babet.

Monsieur Scarron.

Scarron.

C'est moi.

Babet (*examinant Scarron.*)

Oh! monsieur, je me trompe; c'est un monsieur Scarron qui se marie, et sûrement monsieur ne se marie pas.

Scarron.

Pourquoi donc ça, mademoiselle?

Babet.

Dame!... c'est que... Faut que ce soit monsieur vot' frère.

Scarron.

Je n'ai point de frère.

Babet.

Li a donc *) un autre Scarron?

Scarron.

Il n'y en a qu'un; c'est moi, et je me marie.

---

*) *Li a donc;* prononciation vicieuse du peuple, pour *il y a donc.*

Babet.

En ce cas-là.

N°. 32. *Air: L'autre jour j'étois seulette.*

Excusez, j'vous en conjure,
Si j'vous dérange un p'tit brin; *)
C'est d'la part d'monsieur Voiture,
Et de monsieur Sarazin.
Comm' jai l'honneur de les connoître,
Et qui savioint que j' cherche un maitre;
Et qu' bentôt **) j'aurai dix-sept ans,
Ils m'adress't auprès d'vous pour être
La gouvernante d' vos enfans.

---

*) *Brin* signifie ce que le grain ou la graine pousse d'abord hors de la terre; ce mot se dit aussi des cheveux, du poil et du crin; il signifie quelquefois aussi une plume d'Autruche; en parlant de certaines choses, comme paille, foin, fourrage, bois, etc. on dit *qu'il n'y en a pas un brin*, pour dire qu'il n'y en a point du tout; enfin c'est une locution populaire et proverbiale, en parlant de toute sorte de choses, *qu'il n'y en a brin*, pour dire qu'il n'y a rien de la chose dont on parle; *un petit brin* pour: *un peu.*

**) *Bentôt;* au lieu de *bientôt* le peuple à Paris prononce *bentôt*, ou pluôt *bintôt.*

Scarron.

Ah! les coquins....

Babet.

Oh! oui, monsieur, j' vois ben qu'i se sont moqués d' moi, et que me v'là sans place.

Scarron.

Vous pourriez en trouver une plus sûre. Comment vous nomme-t-on, ma petite?

Babet.

Babet, monsieur.

Scarron.

Babet! il est joli ce nom-là; mais vous paroissez bien délicate pour vous mettre au service.

Babet.

Monsieur, c'est que j'ai un amoureux qui est plus riche que moi, et que je veux gagner de quoi être aussi riche que lui.

Scarron.

Qu'est ce qu'il a donc, ce Crésus-là?

Babet.

N°. 33. *Air de Lisbeth.*

Il a cinquante écus comptant
Qu'il a gagnés au jardinage;
Jusqu'à ce que j'en possède autant,
On diffère not' mariage.

Pour qu'en ménage tout aill' bien,
Sa mère dit, ainsi qu' la nôtre:
Qu'en fait d' santé, d'amour et d' bien,
Faut en avoir autant l'un qu' l'autre.

Scarron.

C'est vrai: cependant il n'y a pas de règles sans exceptions... Mais, ma chère Babet, vos intentions sont trop honnêtes pour que je ne vous rende pas service. Vous cherchez une place, je me charge de vous en trouver une.

Babef.

Ah! monsieur.

(*On entend des tambours.*)

Scarron.

Quel bruit est-ce là?... Ma mie *), revenez dans une heure, et vous serez satisfaite. (*Les tambours roulent plus fort.*) Encore! (*Il sonne, et Maugin paroît.*)

(*Babet sort.*)

---

*) *Mie*, dans le style familier signifie amie. *Ma mie* au lieu de *mon amie.*

Scène XIX.

Scarron, Maugin.

Scarron.

Maugin, qu'est-ce que j'entends là?

Maugin.

Monsieur, ce sont les tambours de la ville, qui viennent, de la part de monsieur Boisrobert 22), vous féliciter sur votre mariage *).

---

*) Tout le monde sait, et Mercier en a parlé dans son ancien taubleau de Paris, que les *poissardes* surtout, s'attribuoient autrefois le droit de féliciter, dans les différentes occasions qui peuvent y donner lieu, ceux dont ils espéroient quelque rétribution, et qu'elles alloient même quelquefois à Versailles feliciter le Roi et la Reine. Aujourd'hui c'est pire que jamais; quelqu'un qui est tant soit peu connu dans son quartier aura les visites non seulement des poissardes, mais encore des chansonniers des rues, des tambours de la garde nationale etc. etc. et cela non seulement à l'occasion des ma-

Scarron.

Fort bien... Allons, messieurs les rieurs, ne vous lassez point.

(*Les tambours jouent le pas redoublé.*)

N°. 34. *Air: Les Anglais et les Hollandais.*

On tambourine mes amours:
Ah! pour moi quelle gloire!
Vas trouver messieurs les tambours,
Et donne-leur pour boire;
Dis-leur bien que je suis comblé
De leur gaîté discrette;
Mais qu'au lieu du pas redoublé,
Ils battent la retraite *). *

---

riages et de naissances, mais toutes les fois qu'un homme est nommé à une place, lors même qu'elle ne lui rapporte rien.

*) Le pas redoublé et la retraite sont deux marches militaires; le premier, qu'on appelle aussi *pas de charge*, sert pour faire marcher à l'assaut ou à l'attaque, la bayonette en avant. (En Allemand: *Sturmmarsch.*) — La *retraite* est la marche que les tambours battent tous les soirs pour donner aux militaires le signal de se retirer dans leurs quartiers. (En allemand: *Zapfenstreich.*)

Maugin.

Oui, monsieur. (*Annonçant.*) Monsieur de Villarceaux.

Scène XX.

Scarron, M. de Villarceaux.

Scarron (*à part.*)

Mon rival!.... Ceci n'est pas aussi gai. (*Haut.*) Monsieur de Villarceaux vient-il mêler ses félicitations à celles des tambours de la ville?

M. de Villarceaux.

Je viens, monsieur, savoir s'il est vrai que vous ayez sur mademoiselle d'Aubigné des vues sérieuses.

Scarron.

Vous savez bien, monsieur, que le sérieux n'est pas mon genre. *

M. de Villarceaux.

Trève de plaisanteries; l'aimez-vous? oui ou non.

Scarron.

Oui ou non: vous l'avez dit.

M. de Villarceaux (*élevant la voix.*)

Monsieur Scarron . . .

Scarron.

Ah! ça, mais s'il s'agit d'un duel, vous me prêterez vos porteurs *).

M. de Villarceaux.

Daignez répondre. . . .

Scène XXI.

Les Mêmes, Ménage

Scarron.

Ma foi, mon ami, vous arrivez fort à propos. Vous voyez un rival qui vient me

---

*) Du tems de Scarron il y avoit encore peu de carosses, et on se faisoit porter dans les chaises à porteurs. Depuis ce tems l'usage s'en est presqu' absolument perdu à Paris. „Les douai„rières vont ainsi à la Messe" a dit Mercier dans son ancien tableau de Paris. (T. VI. ch. 479.) Lorsque dans la suite la cour s'etablit à Versailles, on s'y servoit toujours de chaises à porteurs, parceque la ville étoit trop petite pour faire atteler sa voiture, on s'en servoit même pour circuler dans les cours du château.

faire querelle, et sans vous, je ne sais pas jusqu'où cela pouvoit aller.

Ménage. (*à M. de Villarceaux.*)

Eh! monsieur, montrez vous plus raisonnable que lui.

M. de Villarceaux.

Il ne s'agit point de querelle; je viens seulement savoir où monsieur en est avec mademoiselle d'Aubigné.

Scarron.

Belle question! mais tout le monde le sait, et les tambours ont dû vous en instruire.

M. de Villarceaux.

Comment! il seroit possible....

Scarron.

N°. 35. *Air: Vive les fillettes.*

L'amour est fantasque,
Nous le savons tous,
Et ce petit masque
Est le roi des fous.

M. de Villarceaux (*à Scarron.*)

Femme si jolie
Pourroit l'épouser!

Ménage.

Pareile folie
Ne peut s'excuser.

Scarron.

Ensemble.

L'amour est fantasque,
Nous le savons tous,
Et ce petit masque
Est le roi des foux.

M. de Villarceaux, Ménage.

Un choix si fantasque
Nous surprendra tous;
Sous un pareil masque
Chercher un époux.

Scène XXII.

Les mêmes, Mlle. d'Aubigné.

Ménage.

Venez, mademoiselle, il est question de vous.

Mlle. d'Aubigné (*à Scarron.*)

Je vous croyois seul.

Scarron.

Mademoiselle, voilà monsieur de Villarceaux qui prétend qu'un visage comme le mien et une figure comme la vôtre, ne pourront jamais dormir sur le même oreiller.

M. de Villarceaux.

Il est vrai que j'ai lieu d'être étonné...

Mlle. d'Aubigné (*à M. de Villarceaux.*)

Eh! de quel droit, monsieur, viendrez-vous blâmer ou approuver le choix que je pourrois faire?

Scarron.

Voilà qui est positif.

M. de Villarceaux (*à Mll. d'Aubigné.*

Pardon, mademoiselle; mais je crois que sans trop d'amour-propre, un autre pouvoit se flatter d'obtenir la préférence.

Mlle. d'Aubigné.

Ai-je jamais autorisé la moindre prétention sur ma main, ou sur mon coeur?

Scarron.

Vous ne vous attendiez pas à cette réponse? C'est que mademoiselle met à cacher son esprit tout le soin que les autres femmes mettent à montrer le leur. *)

---

*) Cette phrase est prise de la lettre de Scarron à Mlle. d'Aubigné, que nous avons citée ci-dessus à l'occasion de la XIV. scène; elle se trouve à la p. 42. du I. Volume des oeuvres de Scarron.

Scène XXIII.

Les mêmes, Ninon.

Ninon.

N°. 36. *Air: Intégrité, franchise.*

Chez Scarron l'allegresse
Nous conduit chaque jour;
Aujourd'hui la tendresse
Y doit avoir son tour.
(*Bas à M. de Villarceaux.*)
Je reviens ici
Seconder l'ardeur qui vous presse.
(*Bas à Mlle. d'Aubigné, lui montrant un papier.*)
Vous verrez ceci;
Tout a pleinement réussi.

Tous.

Chez Scarron l'allégresse, etc.

Ninon.

Il n'y a personne ici de trop. Scarron est le plus grand admirateur de mademoiselle d'Aubigné, Ménage est notre ami à tous, et

je puis parler librement. J'arrive de Saint-Maur, où madame de Neuillant m'a donné par écrit son consentement à ce que mademoiselle dispose de sa main, bien sûre que son choix ne peut qu'être digne du nom qu'elle porte. D'après cela, celui qui aspire à ce bonheur, doit s'expliquer sans contrainte. (*Bas à M. de Villarceaux.*) J'espère, monsieur, que vous êtes content de moi?

M. de Villarceaux.

Enchanté, mademoiselle; mais je prie monsieur Scarron de vouloir bien se charger du remercîment.

Ninon.

Plaît-il?

Scarron.

Oui, ma chère Ninon, c'est à moi de vous témoigner toute ma reconnoissance.

Ninon.

Comment!

Scarron.

Tous les merveilleux de la cour et de la ville doivent aujourd'hui baisser pavillon devant mon mérite.

Ninon (*à mademoiselle d'Aubigné.*)

Que veut-il dire?

Mlle. d'Aubigné.

Que ni le rang ni la fortune n'ont pu me

commander ce que la raison et l'amitié me font faire pour Scarron.

Ninon.

Mais songez qu'un amant jeune et riche...

Mlle. d'Aubigné.

N°. 37. *Air: Vaudeville d'Honorine.*

Un jeune amant dans l'opulence,
De m'épouser se flatteroit en vain;
Je n'ai rien que mon indigence,
Et ma fierté refuseroit sa main. (*Bis.*)

(*A Scarron.*)

J'apporte, en acceptant la vôtre,
Amitié, zèle, attention.
Je serois pauvre pour tout autre,
* Mais je suis riche pour Scarron. (*Bis.*)

Tous.

Oui, sans fortune pour tout autre,
* Vous êtes riche pour Scarron. (*Bis.*)

Ninon.

Je n'aurois jamais pu deviner un pareil mariage.

Ménage (*à mademoiselle d'Aubigné.*)

Mademoiselle d'Aubigné, avec une pareille ame, vous êtes faite pour les plus hautes destinées.

Ninon.

Ménage a raison.

N°. 38. *Air : Pauline, au printems de son âge.*

Puisqu'aujourd'hui d'un choix si rare
La raison vous fait un devoir,
Sans doute le sort vous prépare
Ce qu'on ne peut encor prévoir ;
Qui sait si, malgré sa puissance,
Un jour, un illustre barbon 23)
N'envîra pas la survivance
De vos tendres soins pour Scarron ? (*Bis.*)

(*A Villarceaux.*)

Mon ami, vous n'avez rien de mieux à faire que de prendre la chose gaîment. Ce matin, je vous ai donné, je pense, un assez bel exemple.

Scène XXIV.

Les mêmes, Girault, un Notaire.

Girault (*bas à Scarron.*)

J'arrive avec mon argent et le Notaire apostolique 24)

Scarron.

Ah! ah! (*Il l'examine des pieds à la tête.*) Fort bien. Mesdames, je vous présente monsieur l'Abbé. (*Tout le monde salue.*)

Ménage.

Eh! c'est ce coquin de Girault!

Tous.

Girault!

Scarron.

Chanoine de ma façon.

Ménage.

Je te remercie de m'en avoir débarrassé.

Girault.

Trop heureux si je pouvois un jour mériter la confiance de ces dames!

Ninon.

Monsieur le Chanoine, si jamais je donne la mienne à quelqu'un de votre état, vous aurez la préférence.

Scarron.

Monsieur le Notaire apostolique, vous faites des contrats de mariage?

Le Notaire.

Je fais de tout, monsieur.

Scarron.

Vous allez faire le nôtre.

Le notaire (*à une table.*)

A l'instant.... La future est....

Scarron.

Mademoiselle d'Aubigné.

Le Notaire (*écrivant.*)

Que reconnoissez-vous à l'accordée?

Scarron.

Ce que je lui reconnois?

N°. 39. *Air: L'amour galant, c'est son ouvrage.*

Elle m'apporte en mariage,
D'abord, deux grands yeux fort mutins;
Ajoutez un très-beau corsage,
Une paire de belles mains,
Un coeur pur, une ame excellente
Et quatre bons louis de rente:
Mais le plus flatteur à mon gré,
C'est ce que personne ici ne lui conteste,
Beaucoup d'esprit, que je ferai
* Mieux valoir que le reste. *)

*) Ce couplet contient exactement la reponse que Scarron fit au Notaire qui dressa son acte de mariage lorsque celui-ci lui demanda ce qu'il reconnoissoit à l'accordée. Voyez la *notice sur Scarron* a la tête de ce Vaudeville.

Le Notaire *(écrivant.)*

Quel douaire lui assurez-vous?

Scarron.

L'immortalité. Le nom des femmes des rois meurt avec elles, celui de la femme de Scarron vivra éternellement.

Scène XXV.

Les mêmes, Maugin, Babet.

Maugin.

Monsieur, cette jeune fille à qui vous avez dit de revenir...

Scarron *(à Babet.)*

Tout-à-l'heure, ma petite....

Le Notaire.

Ces messieurs signent-ils?

Scarron.

Tout le monde signe..... Et toi aussi, Maugin.

Maugin.

Moi, monsieur!

Scarron.

Oui, mon ami: mon mariage ne te fait

pas peur? tu serviras bien ma femme, n'est-ce pas?

Maugin.

Oui, monsieur, s'il plaît à dieu. 25)

M. de Villarceaux (*à qui l'on présente le contrat à signer.*)

J'espère que j'en suis dispensé.

Ninon (*à M. de Villarceaux.*)

Vous avez de l'esprit.... Signez ce contrat-là

M. de Villarceaux.

Mais....

Ninon.

Signez, vous dis je. (*Il signe.*)

Scarron (*à Girault.*)

A nous deux.

Girault (*lui remettant l'argent.*)

Voici votre affaire: la somme est en or.

Scarron.

Tant mieux. (*S'adressant à Babet.*) A vous, ma petite. Madame Scarron, voici mademoiselle Babet que messieurs Voiture et Sarrazin m'ont adressée pour être la gouvernante de nos enfans. (*A Babet.*) Ma bonne amie comme je pourrois vous faire attendre un peu trop longs-temps, je vous établis la gouvernante des vôtres.

Babet.

Des miens!

Scarron.

N°. 40. *Air: On ne rit plus, on ne boit guère.*

Pour vous faire entrer en ménage,
Il vous manquoit cinquante écus;
Pour le trousseau du mariage,
En voici cinquante de plus.

Babet.

Ah! monsieur, comment reconnoître....

Scarron.

Allez, que votre hymen produise,
Priez qu'il m'en advienne autant.
Mais en passant,
Dites pourtant
A ces messieurs d'un esprit si plaisant:
Scarron est sage, quoi qu'on dise,
Car il place bien son argent.

Tous.

Scarron est sage, quoi qu'on dise,
Car il place bien son argent.

Ninon (*à M. de Villarceaux*)

Vous me restez, monsieur.... vous voyez que ce n'est pas ma faute.

M. de Villarceaux.

Après ce qui s'est passé, puis-je encore me flatter....

Ninon.

N°. 41. *Air: Réveillez-vous, belle endormie.*

J'aurai toujours même tendresse,
Ma constance vous le promet.

Ménage (*à M. de Villarceaux.*)

Si vous doutez de sa promesse,
Elle vous fera son billet. 26)

M. de Villarceaux.

Sa parole vaut mieux: d'ailleurs, monsieur de la Châtre ne me le conseilleroit pas.

Scarron.

Maugin, fais-nous servir.

Maugin.

Dans l'instant, monsieur.

Scarron.

Allons, mes amis.

Vaudeville.

Scarron.

N°. 42. *Air: Des tricotets.*

Venez chanter et rire
Avec ma femme et Ninon.

Choeur.

Allons chanter et rire
Avec sa femme et Ninon.

Scarron.

La gaîté, l'esprit, la raison,

Désormais vont à l'unisson
Habiter ma maison.
Choeur.
La gaîté, l'esprit, la raison,
Désormais vont à l'unisson
Habiter sa maison.
Scarron.
Chacun voudra s'inscrire
Pour les soupers de Scarron. 27)
Choeur.
Chacun voudra, etc.
Ninon (*à mademoiselle d'Aubigné.*)
Souvent pour le noeud conjugal
On choisit mal:
Quant à vous, dans ce doux lien,
Vous voyez bien,
Point d'erreur, point de surprise,
De méprise;
Vous épousez un esprit
Et tout est dit. *
Mlle. d'Aubigné.
De ce choix j'ai lieu d'être contente,
Et mon coeur ne desire plus rien:
De Scarron si je remplis l'attente,
Son bonheur fera toujours le mien.
Maugin.
Je suis tout réjoui,
Oui;

C'est de votre heureux mariage,
Le plaisir
Vient vous saisir,
Et le plaisir
Peut vous guérir.
De sa main une belle Dame
A votre flâme
Fait le don.
Que de bons amis dans la maison
Viendront à foison *)
Pour y voir la femme
De monsieur l'abbé Scarron!

Ménage.

De la folie
Enfant et digne appui,
De la folie
Tendre et fidèle ami,
Mainte folie
Scarron fit jusqu'ici:
Mais la plus jolie,
Est celle d'aujourd'hui.

Choeur.

De la folie, etc.

Scarron.

Venez chanter et rire
Avec ma femme et Ninon.

---

*) *à foison*, abondamment.

Choeur.

Allons chanter, etc.

Scarron (*au Public.*)

Vous, ici, songez que Scarron
Met sous votre protection
Et sa femme et Ninon.

Choeur.

Vous, ici, etc.

Scarron.

Venez, venez sourire
A la noce de Scarron.

Choeur.

Venez, venez sourire
A la noce de Scarron.

Notes.

Page 34. 1) Scarron a fait plusieurs pièces de ce nom; *Jodelet Duelliste* (qui parut d'abord sous le titre de *Jodelet soufflété ou les trois Dorothées*) et *Jodelet, ou le Maître-Valet;* celle-ci dont il est question dans ce monologue, est la meilleure. Elle est restée au théatre. Malgré une foule de trivialités, on la revoit avec plaisir parcequ'il y a des scènes d'un excellent comique. Ce nom de Jodelet est celui d'un valet bouffon tiré des pièces espagnoles.

C'étoit en général alors la mode d'imiter les poëtes espagnols; Molière, Montfleuri et Thomas Corneille l'avoient fait avec succès. Scarron qui savoit cette langue prenoit d'eux l'intrigue d'une Comédie, et n'avoit qu'à y repandre la bouffonnerie qui lui étoit si naturel: ainsi une pièce de théatre lui coutoit peu de peine; *Jodelet ou le Maître-Valet*, comédie en 5 actes et en vers ne lui couta que trois semaines, comme il le dit lui-même dans la dédicace. La Comédie Espagnole dont Scarron a pris son sujet est intitulée *Don Juan Alvaredo*. Voici comment Sarrazin, un des amis de Scarron s'exprime au sujet de Jodelet dans son Epitre au Comte de Fiesque, après avoir parlé des comédiens Italiens:

„Mais toute fois un Zani baloté
„Par les Sergens, *Spavento di notte*,
„Saut, escalade et telle momerie,
„*Chicos binlis*, et Turcs de Tartarie,

„Ne me sont rien au prix de Jodelet.
„Non, de par lui, je serois un follet,
„Voire un grand fol de lui donner la pomme,
„Or entends moi; c'est que le petit homme
„Que tu connois, et dont on peut prêcher,
„*L'esprit est prompt, mais infirme est la chair,*
„A translaté de la langue Espagnole,
„N'a pas long-temps, Comédie tant fole,
„Où Jodelet est si plaisant garçon,
„Qu' Italiens il jette hors d'arçon.
„Tu l'avouerois, si la pièce avois lue;
„Et plus encore si jouer l'avois vue.
„*Don Francesco de Royas* est l'Auteur;
„Et *Paul Scarron*, comme ai dit, Translateur, etc.

Jodelet fut joué l'hiver de 1647 à 1648, avec un succès extraordinaire. Les Comédiens, qui s'en étoient bien trouvés, *lui demandoient avec empressement de nouveaux ouvrages, dans le même genre.*

L'acteur *Jodelet*, pour lequel on a fait les comédies de ce nom, s'appelloit *Claude Geoffrin.* Il entra dans la troupe du Marais en 1610, et prit alors le nom sous lequel il est connu. La naïveté de son jeu, et la vérité de ses tons, lui acquirent une grande reputation dans le genre comique. Vingt-quatre ans après, il passa, par ordre de Louis XIII., à l'hôtel de Bourgogne. Son mérite, déja connu, s'augmenta encore sur ce théâtre. Plusieurs auteurs travaillèrent pour faire paroître ce celèbre acteur; entr'autres M. *Brécourt* dans *la feinte mort de Jodelet;* M. *d'Ouville* dans *Jodelet Astrologue;* M. *Corneille de Lisle* dans *Jodelet Prince ou le Geolier de soi-même;* mais c'est à Scarron surtout qu'il dut son plus grand éclat, par

les pièces de *Jodelet Maitre-Valet*, *Jodelet duelliste*, *Don Japhet d'Armenie* etc. au succès desquelles son jeu contribua beaucoup. Les traits de son visage étoient si marqués et si comiques, qu'il n'avoit qu'à se montrer pour exciter les éclats de rire; il les augmentoit encore par la surprise qu'il en témoignoit. Il est représenté dans des gravures, avec une grande barbe, des moustaches noires, et le reste du visage fariné. Il mourut à la fin de Mars 1660.

Nous ajouterons encore quelques mots sur le théatre du Marais que nous venons de nommer à l'occasion de l'acteur Jodelet.

Nos lecteurs se rappelleront, par ce que nous avons dit dans l'Avant-Propos à la tête du premier cahier, que les Comédiens français avoient leur théatre dans l'hôtel de Bourgogne, rue Mauconseil. Ils avoient jugé à propos, pour la commodité du public et à cause de l'affluence des spectateurs, de se séparer en deux troupes: l'une conserva son premier théatre, l'autre en établit un nouveau au Marais. D'abord elle se fixa rue de la Poterie, près la Grève, à l'hôtel d'Argens; mais l'incommodité du local la força de se transporter dans la vieille Rue du Temple, et ensuite dans la Rue Michel-le-Comte (depuis la Revolution nommée Michel-le-Pelletier) où elle resta.

En 1609 il fut enjoint, par ordonnance de police, aux Comédiens de l'hotel de Bourgogne, et à ceux du Marais, d'ouvrir leur porte à une heure après midi, et de commencer leurs représentations à deux heures précises, afin que le Spectacle fut fini avant 4 heures et demie. Ce reglement avoit

Page 36. 3) *Nicolas Fouequet*, marquis de Belle-Isle, fils d'un Conseiller d'Etat, nâquit en 1615. Il fut reçu maître des requêtes à 20 ans, et procureur-général du parlement de Paris à 35. La place de *Surintendant des Finances* lui fut donnée en 1653, dans un tems où elles avoient été epuisées par les dépenses des guerres civiles et étrangères et par la cupidité de Mazarin. Foucquet au lieu de les ménager en usa comme des siennes propres. Ses déprédations et plusieurs autres circonstances servirent à irriter Louis XIV. contre son ministre. On l'attira avec adresse à Nantes et on l'arrêta le 7. Sept. 1661. Son procès lui fut fait par des commissaires, qui le condamnèrent en 1664 à un bannissement perpetuel, commué en une prison perpétuelle. Il fut enfermé dans la Citadelle de Pignerol, et il y mourut suivant l'opinion commune en 1680. Foucquet étoit un des principaux bienfaiteurs de Scarron, comme j'ai eu occasion de le dire dans la Notice biographique de celui-ci. Plusieurs des poésies de Scarron sont dédiées à Foucquet et dans le recueil de ses lettres, qui se trouvent au I. Volume de ses Oeuvres, il y en a treize qui lui sont également adressées.

Page 36. 4) *Jacques de Souvré* fut créé chevalier de Malte dès l'âge de 5 ans; après s'être distingué dans plusieurs expéditions militaires il fut chargé par son ordre de différentes ambassades auprès de Louis XIV., dont il s'acquitta avec succès. Il parvint enfin au grand-prieuré de France l'an 1667, et après avoir soutenu ce caractère avec

beaucoup d'éclat, il mourut en 1670, dans sa 70. année.

Dans le VIII. Volume des Oeuvres de Scarron p. 321 on trouve des Stances *à Monsieur le Commandeur de Souvré*, où il se plaint de ce que Mlle. d'Hautefort, qui avoit crû remarquer dans la Reine quelque froideur pour elle, s'étoit retirée de la Cour. Cette retraite étoit pour Scarron un contretems bien fâcheux, parcequ'elle fit tomber plusieurs de ses plus belles espérances. Aussi en parle-t-il avec toute l'amertume dont il étoit pénétré.

„Quoi, toute la compassion
„Qu'on témoigna de ma misère,
„Ne fut donc qu'une illusion?
„Et *l'espoir d'une pension*,
„Rien qu'une chose imaginaire?
\- - - - - - - -
„Quoi *le don de cinq cens écus*
„N'a donc été qu'une passade,
„Et bonnement je me déçus
„Quand je crus mes malheurs vaincus
„Par l'honneur d'être son malade? etc.
„Quoi, du défunt et du vivant, ...
„Les promesses seront du vent;
„Et serai comme ci-devant,
„Scarron malheureux cul-de-jatte?

Il finit par dire que *tous ces maux dont il se plaint ne sont rien au prix d'un autre qu'il craint.*

„C'est de ne pouvoir de longtems
„Avoir de Vous une visite.

Il y joint son Adresse:

„Hebergé comme un pied d'escot,

„En maison fort peu vénérable,
„Contre Madame de Chabot
„Faut demander Dame Bacot,
„C'est-là que gist le misérable.

C'est encore au Commandeur de Souvré que Scarron a dédié son *Jodelet Maitre et Valet.*

Page 36. 5) *Jean Regnault de Segrais*, né à Caën en 1624, étoit Gentilhomme ordinaire de Mademoiselle de Montpensier. Il fut obligé de quitter le service de cette princesse, pour s'être opposé à son mariage avec le Comte de Lauzun. Mad. de la Fayette le recueillit alors chez elle. Enfin lassé du grand monde, il se retira dans sa patrie, où il épousa en 1676 une riche cousine. L'Academie de Caën étant dispersée par la mort de Matignon, son protecteur, Segrais en recueillit les membres, et leur donna un appartement. Ses eclogues et sa traduction de Virgile furent estimés dans le tems, mais aujourd'hui on ne les lit plus. Il mourut en 1701 à 76 ans.

Nous avons dit dans la Notice sur Scarron que Segrais devoit être du nombre de ceux qu'il se proposoit d'emmener avec lui en Amérique. Nous y avons aussi rapporté un passage qui fait voir ses liaisons avec Scarron. „La prémière chose, dit-„il, que je fis à mon retour à Paris, ce fut de l'al-„ler voir." Parmi les lettres de Scarron, (Oeuvr. T. I. p. 159.) on en trouve une adressée à Segrais, au sujet d'un portrait que Mlle. de Montpensier desiroit, fait de la plume de Scarron. Outre son portrait dont nous donnerons quelques traits à l'oc-

casion de la X. Scène, on en trouve encore un autre fait par Scarron: „*puisque* (dit-il) *c'en est la mode.* (Voy. Oeuvres T. I. p. 14.)

Page 36. 6) *Paul Pelisson Fontanier* né à Beziers en 1624 se distingua de bonne heure dans le barreau; mais lorsqu'il y brilloit le plus, il fut attaqué de la petite verole, qui le défigura tellement, que Mademoiselle *Scudéri*, son amie, disoit en plaisantant, *qu'il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids.* Son *histoire de l'Académie* fut si bien accueillie de cette compagnie qu'elle le reçut dans son sein. Il devint premier commis et confident du Surintendant Foucquet; il partagea aussi sa disgrace, et fut mis à la bastille en 1661. Il y resta quatre ans et demi, pour avoir été fidèle à son Chef. Pendant sa détention il composa trois mémoires pour Foucquet, que Voltaire dit être des Chefs-d'Oeuvre et approcher de Ciceron. On trouve quelques observations curieuses sur ces trois Mémoires ou *Factums* dans le Magasin Encyclopédique V. Année no. 17. Pelisson avoit conservé beaucoup d'amis dans ses malheurs, et ceux-ci obtinrent enfin sa liberté. Tous les ans, depuis, il célébra sa sortie de la Bastille en délivrant quelque prisonnier. Le Roi tacha de le dédommager de cette captivité par des pensions et des places, il le chargea aussi d'écrire son histoire. Il mourut en 1693 à l'âge de 69 ans.

Pelisson et Ménage étoient les plus intimes amis de Scarron. On sent bien de quelle importance l'amitié du premier, qui étoit le premier Com-

mis de Foucquet, devoit être pour notre poëte. „Après tous les bons offices (lui écrit Scarron T. I. „p. 124 de ses Oeuvres) que Vous me rendez auprès „de mon Patron, vous pouvez bien ouvrir les let„tres qu'il m'écrit, etc."

Page 36. 7) *Vincent Voiture* né à Amiens en 1598, fut reçu à l'Academie Françoise en 1634. Il étoit fils d'un marchand de vin, et comme il avoit la foiblesse de rougir de sa naissance et d'être sensible aux plaisanteries que sa vanité ne cessoit d'exciter, on le badinoit souvent. Mad. *Desloges* lui dit un jour en jouant aux proverbes: *Celui-là ne vaut rien, percez-nous-en d'un autre.* „C'est „le premier" (dit Voltaire dans le siècle de Louis XIV.) „qui fut, en France, ce qu'on appelle un „bel-esprit. Il n'eut guère que ce mérite dans „ses écrits, sur lesquels on ne peut se former le „goût; mais ce mérite étoit alors très-rare. On a „de lui de très-jolis vers, mais en petit nombre. „Il fit aussi des vers Italiens et Espagnols avec suc„cès." Il mourut le 27. Mai 1648, âgé d'environ 50 ans.

Scarron s'étant marié en Avril 1651, il devoit être difficile à Maugin d'avoir à cette époque des nouvelles de Voiture mort depuis trois ans.

Page 36. 8) *Jean-François Sarrazin* ou *Sarasin*, né en 1604 à Hermanville près Caën, avoit une imagination brillante, et travailloit avec beaucoup de facilité. Il étoit Sécrétaire et favori du Prince de *Conti;* mais s'étant mêlé d'une affaire qui déplut au prince il encourut sa disgrace.

On prétend qu'il en mourut de chagrin à Pezenas en 1654 âgé de 51 ans.

Sarrazin fut un des plus constans amis de Scarron; dans les Oeuvres de celui-ci T. I. p. 38. on trouve une lettre qu'il lui addressa à Bordeaux, et dans laquelle il lui parle de son projet d'aller en Amérique.

Il lui adressa entre autres aussi deux Epitres, qui se trouvent dans le X. Volume des Oeuvres de Scarron p. 95 et 193; dans l'une et l'autre il se plaint de ce qu'il ne le voit que rarement:

„O toi de qui jadis je fus voisin,
„Qui par le coeur ès bien mieux Sarrazin
„Que par le nom, puisque de mon absence
„Bien peu te chaut, ainsi comme je pense;
„Si tu n'étois dur comme de l'acier,
„Et plus cruel qu'un lion carnacier,
„Tu me viendrois, monté comme un Saint-Georges,
„Voir quelquefois. etc."

C'est ainsi qu'il commence les reproches qu'il lui fait dans cette Epitre, dont voici encore la date:

„Fait à Paris dessous ma cheminée,
„Par moi Scarron, carcasse décharnée,
„Trois jours après que les yeux furent clos
„Pour tout jamais à la mère l'Enclos." *)

*) Mère de Ninon de l'Enclos.

Dans l'autre Epitre, qui est en vers de 3 Syllabes, il lui fait des reproches semblables:

Sarazin,
Mon voisin,
Cher ami,
Qu'à demi
Je ne voi,
Dont ma foi
J'ai depit
Un petit;
N'es tu pas
Barrabas?
Busisis?
Phalaris?
Ganelon
Le felon?
De savoir
Mon manoir
Peu distant
Et pourtant
De ne pas
De ton pas,
Ou de ceux
De tes deux
Chevaux gris
Mal nourris,
Y venir
Réjouir
Par tes dits
Esbaudits,
Un pauvret
Très maigret,
Au col tors
Dont le corps
Tout tortu,
Tout bossu,
Suranné,
Décharné,
Est réduit
Jour et nuit
A souffrir
Sans guérir,
Des tourmens
Vehemens? etc.

Page 48. 9) Anne l'Enclos, dite Ninon, naquit à Paris en 1615, de parens nobles. Maîtresse de sa destinée à l'âge de 15 ans, qu'elle perdit son père et sa mère, elle se forma toute seule. Dès l'âge de dix ans elle lut et médita les ouvrages de Montaigne et de Charron. Dans la suite elle apprit l'Espagnol et l'Italien qu'elle entendoit et parloit à merveille. Elle fut connue de bonne heure, par son esprit, ses bons mots et sa philosophie.

Ninon savoit parfaitement la Musique, jouoit très-bien du clavecin, et de plusieurs autres instrumens, chantoit avec tout le goût possible, et dansoit avec beaucoup de grâces. Un goût décidé pour la liberté l'empêcha de se prêter à aucun engagement solide. Ainsi, préferant les libertés de l'amour aux chaines de l'hymen, elle mit son bien à fonds perdu, tint elle-même son ménage, et quoique la fortune que son père lui avoit laissée ne fut pas considérable, elle regla ses affaires avec tant d'ordre et de prudence qu'elle se fit huit à dix-mille livres de rente viagère. Elle acheta une maison à vie, rue des Tournelles au Marais, elle en avoit une autre à Picpuces, village situé à l'extrémité du Fauxbourg S. Antoine, où elle alloit passer l'Automne.

Sa maison fut le rendez-vous de ce que la cour et la ville avoient de plus poli, et de ce que la republique des lettres avoit de plus illustre. Scarron la consultoit sur son roman; Saint-Evremont sur ses vers; Molière sur ses comedies; Fontenelle sur ses dialogues. La Reine Christine vint à Paris en 1656, et Ninon fut presque la seule femme qu'elle honora de sa visite.

Le plan de vie qu'elle s'étoit tracée n'avoit point eu d'exemple. Elle ne voulut point faire un trafic honteux de ses charmes; mais elle resolut d'accueillir ceux qui lui plairoient, et d'être à eux tant que le prestige dureroit. Dans ses amours elle étoit volage, constante en amitié, scrupuleuse en matière de probité, d'une humeur égale, spirituelle sans être précieuse, belle jusqu'à la caducité. Jamais elle n'accepta des présens de l'amour.

Coligny, Villarceaux, Sevigné, le Grand-Condé, le Duc de la Rochefoucault, le maréchal d'Albret, Gourville, Jean Bannier, la Châtre furent successivement ses amans, et ses amans heureux.

Le Marquis de Villarceaux a été celui de tous ses amans pour lequel son attachement dura le plus. Aussi avoit-il tout ce qu'il falloit pour lui plaire et la fixer. Du côté de la figure, de l'esprit et du caractère, il réunissoit tous les avantages: quoique son goût dominant pour les femmes le rendit peu fidèle, et jaloux à l'excès; Ninon lui consacra trois annees de sa vie qu'elle passa dans ses terres. Une vie aussi uniforme n'étoit cependant guères convenable à son caractère; et sans doute l'amour l'y soutint moins que la crainte qu'elle avoit de revenir à Paris pour être temoin des malheurs dont cette ville étoit affligée pendant les troubles de la minorité de Louis XIV.

Elle vivoit alors dans la plus grande intimité avec madame Scarron; Villarceaux devint amoureux de celle-ci, et abandonna Ninon. „J'ignore „jusqu'à quel point M. de Villarceaux poussa sa conquête;" (dit Mad. *de Caylus* dans ses *souvenirs* qui forment le 10. ou dernier volume des lettres de Madame de Maintenon publiées à Maestricht en 1778) „mais je sais que Ninon ne fit que „rire de cette infidélité, qu'elle n'en sut aucun „mauvais gré à sa rivale, et que madame de Main„tenon aima toujours Ninon." On voit que les Auteurs du mariage de Scarron ont fidèlement tracé le caractère de Ninon.

Quoiqu'il en soit, Villarceaux avoit été une des premières connoissances de Mad. Scarron, et

à en juger par ce qu'elle en dit dans sa description de l'Entrée du Roi à Paris, en 1660, on peut croire que, dans sa jeunesse, elle ne le voyoit pas sans intérêt. „Je cherchai, ecrit-elle, *) M. de Villar-„ceaux; mais il avoit un cheval si fougueux, qu'il „étoit à vingt pas de moi, lorsque je le reconnus. „Il me parut des mieux; il étoit des moins magni-„fiques, mais le plus galamment. Il avoit un beau „cheval qu'il manioit bien: sa tête brune paroissoit „de loin, et l'on se recria sur lui quand il passa." Cet examen détaillé de toute la personne du marquis, quoiqu'envoyé à sa femme, et peut-être quelques autres indices surpris à une femme très-discrette, auront pu fonder les bruits qui coururent à ce sujet. D'ailleurs ce Villarceaux étoit libertin, et plus que libertin, comme on peut voir entr'autres par ce que Mad. de *Sevigné* rapporte de lui dans ses lettres Tom. I. p. 345.

Pour revenir à Ninon de l'Enclos elle mourut en 1706, à l'âge de 90 ans. Elle conserva jusqu'au dernier moment les agrément et la liberté de son esprit. On trouve quelques-unes de ses lettres dans les Oeuvres de Saint-Evremont. Celles qui ont paru sous son nom à Amsterdam et Paris 1757 en 2 Volumes in-18. sont d'un M. *Damours*, avocat au Conseil. Ninon ne mettoit point tant de Métaphysique dans ce qu'elle écrivoit.

Nous pourrons dans la suite de ce recueil pu-

*) Lettres de Me. de Maintenon T. I. p. 29.

blier une pièce donnée au théatre des Troubadours sous le titre de *Ninon de l'Enclos.*

Page 56. 10) Dans le I. Volume p. 99 et suiv. des *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon et à celle du siècle passé, par M. de la Beaumelle*, (Maestricht, Jean-Edme Dufour 1778. 6 Vol. in-12.) et dans le I. Volume p. 143 et suiv. des *Mémoires du Duc de Saint-Simon* (Paris, Buisson 1788. VII. Vol. in-8.) on trouve sur la naissance et les premières années de la vie de Mlle. d'Aubigné des détails dont nous croyons devoir donner ici un extrait.

Françoise d'Aubigné, petite fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, celèbre dans les guerres civiles de la France, fille de Constans d'Aubigné, marié avec Mademoiselle de Cardillac, naquit le 27. Novembre 1635 dans les prisons de Niort, (le Duc de S. Simon la dit née dans les isles de l'Amérique) où son père étoit détenu, et où sa femme, pleine de sagesse et de vertu, s'enferma avec lui. Madame de Villette, soeur du mari, vint rendre visite à l'accouchée, et vit toutes les horreurs de l'indigence; son frère aliéné par le désespoir, exténué par le manque d'alimens; un prémier enfant couvert de haillons, déja sensible à sa misère; un second au berceau; une fille de deux jours, dont les vagissemens sembloient appeller la mort; une mère éplorée, à laquelle la misère et la faim avoient fait perdre le lait et qui ne pouvoit payer une nourrice.

En supposant même que ce tableau soit un peu rembruni il est vrai toujours que Françoise

d'Aubigné se trouva, en naissant, exposée à la plus affreuse misère. Madame de Villette l'emporta, et lui donna la même nourrice qu'à sa fille.

Quelques années après, Madame d'Aubigné obtint l'élargissement de son mari, et partit avec lui et toute sa famille pour l'Amérique, où ils avoient du bien à recueillir. Pendant la traversée, Françoise tomba malade et fut à telle extrémité, qu'elle ne donnoit plus aucun signe de vie. Un Matelot va la jetter dans la mer. Le canon est prêt à tirer. Madame d'Aubigné demande qu'on lui laisse encore presser sa malheureuse fille entre ses bras. Elle lui porte la main sur le coeur, sent quelque mouvement; *elle n'est pas morte*, s'écrie-t-elle, et les soins maternels la rappellent tout-à-fait à la vie. Le vaisseau qui portoit cette famille infortunée fut attaquée par un corsaire, échappa et arriva à la Martinique.

D'Aubigné s'y forma un établissement assez avantageux pour y vivre même dans l'opulence. Sa femme fut rappellée en Europe pour arranger des affaires de familles. Pendant son absence, d'Aubigné joue, dissipe tout, et à son retour en Amérique elle le trouve ruiné et mourant. La veuve revient en France solliciter des secours, et laisse sa fille, agée de 7 ans, en otage aux créanciers, qui se la renvoyent l'un à l'autre. Le Juge du lieu en prend pitié, la reçoit, et bientôt, aussi peu généreux que les autres, lui fait repasser les mers. Elle tombe chez Madame de Montalambert, sa parente, qui la rebute. Madame de Vil-

lette, sa tante, la récueille, et l'élève dans la religion Calviniste.

Sa mère, très-bonne Catholique, voulut, malgré sa misère, reprendre sa fille: comme Madame de Villette la refusoit, alléguant l'impossibilité où étoit Mad. d'Aubigné de la nourrir, Madame de Neuillant, autre parente à son aise, obtint un ordre pour se la faire donner. Elle y avoit beaucoup à souffrir de l'avarice de cette vieille Dame, qui la traitoit avec dureté.

Page 63. 11) Nous placerons ici quelques mots sur la figure de Scarron. Il est vrai à la lettre que sa tête toujours panchée sur son estomac et ses jambes toujours pliées, parcequ'il ne pouvoit dresser les genoux à cause d'un retirement de nerfs, lui donnoient la forme d'un Z. Dans le tems même qu'il se maria, il n'avoit d'autre mouvement libre que celui des yeux, de la langue et de la main. Il écrivoit sur ses genoux, ou sur une planche appuyée sur deux bras de fer attachés à son fauteuil.

Mille gens se sont figuré que Scarron étoit veritablement un *cul-de-jatte*, *) tel qu'on en

*) On appelle *Cul de jatte* celui qui étant mutilé des jambes et des cuisses, marche en effet dans une jatte. On le dit ensuite aussi d'un homme qui a perdu l'usage de ses jambes, et qui ne peut marcher.

voit dans les places publiques et autrefois surtout à la porte des Eglises. Ils ont pris trop littéralement ce mot, qu'il employe en parlant de soi-même burlesquement dans ses Poësies, et dont ses ennemis se sont quelquefois servis comme d'une injure. On a poussé la chose si loin qu'il y a eu des portraits de Scarron, où il étoit représenté de face ayant les jambes rangées autour d'une jatte de bois dans laquelle le bas de son corps étoit enchassé; ou même absolument sans cuisses. Le tout étoit posé sur une table. Au dessus de sa tête étoit une ficelle à laquelle pendoit à plomb un bonnet qu'il otoit en baissant la tête, et qu'il se remettoit en se plaçant perpendiculairement dessous, et le laissant retomber par le moyen de la ficelle, qui étoit passée dans une poulie. Scarron n'ignoroit pas ces plaisanteries, et loin de s'en fâcher il s'en est diverti dans le portrait qu'il a fait de lui-même. Voyez Tome I. de ses Oeuvres page 18.

„Lecteur, qui ne m'as jamais vû (y dit-il) et „qui peut-être ne t'en soucies guères, à cause qu'il „n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une per„sonne faite comme moi; sache que je ne me sou„cierois pas aussi que tu me visses, si je n'avois „appris que quelques beaux-esprits facétieux se ré„jouissent aux dépens du misérable, et me dé„peignent d'une autre façon que je ne suis fait etc.

Après avoir dit qu'il n'est pas fait comme ces beaux-esprits facétieux l'ont représenté il continue: „J'ai 30 ans passez, comme tu vois au dos

„de ma chaise.*) Si je vai jusqu'à quarante, j'a-„jouterai bien des maux à ceux que j'ai déja souf-„ferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille „bien faite quoique petite. Ma maladie l'a ra-„courcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse „pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour „avoir le corps très-décharné: des cheveux assez, „pour ne porter point de perruque; j'en ai beau-„coup de blancs, en depit du Proverbe. J'ai la „vûe assez bonne, quoique les yeux gros; je les „ai bleus; J'en ai un plus enfoncé que l'autre du „côté que je penche la tête.... Mes jambes et mes „cuisses ont fait prémièrement un angle obtus, et „puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuis-„ses et mon corps en font un autre et ma tête se „penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas „mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien „que les jambes, et les doigts aussi bien que les „bras. Enfin je suis un racourci de la misère hu-„maine." etc.

Page 65. 12) *Gilles Ménage* né en 1613 à Angers, s'étoit d'abord fait recevoir Avocat, et plaida pendant quelque tems à Angers, à Paris et à Poitiers. Dégoûté du barreau, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint des bénéfices qui le mirent dans l'aisance, et en état de se livrer tout entier à l'étude des belles-lettres. Ménage avoit beau-

*) Il s'étoit fait graver assis dans son fauteuil, le dos tourné vers le lecteur.

coup d'érudition et une mémoire prodigieuse. Il avoit du génie pour la poësie Italienne, et il fut, suivant Voltaire, un de ceux qui prouvèrent qu'il est plus facile de versifier en italien, qu'en françois. Ses vers le firent recevoir à l'academie *della Crusca*. Il seroit aussi entrée à l'académie françoise, sans la *Requête des Dictionnaires*, satyre plaisante contre le Dictionnaire de cette compagnie. Il tenoit alors chez lui, tous les Mécredis une assemblée de gens de lettres, qu'il appelloit sa *Mercuriale*.

Ménage étoit d'une humeur aigre, méprisante et présomptueuse. Sa vie fut une guerre continuelle. Nous avons déja dit à la 1. Scène, que *Ménage* et *Pellisson* étoient les amis intimes de Scarron. Ménage mourut en 1692 à 79 ans.

Page 69. 13) Le testament de Scarron en vers burlesques se trouve à la fin du X. Volume de ses Oeuvres. Peut-être qu'il n'est pas sans intérêt d'en rapporter ici quelques traits; voici comme il s'exprime dans le préambule:

„Il n'est plus temps de rimailler,
„On m'a dit qu'il faut détaller:
„Moi, qui suis dans un cul-de-jatte,
„Qui ne remue ni pied ni patte,
„Et qui n'ai jamais fait un pas,
„Il faut aller jusqu'au trépas.
„Je ferai pourtant ce voyage,
„Ce me semble, d'un bon courage,
„Car la rigueur de mon tourment
„Adoucit fort mon monument

„Je ne crains les eaux du Cocyte,
„Pourvû que la goutte me quitte
„Et que je trouve du repos. etc.
„Si ce n'étoit qu'assûrément
„Je passerois pour un Normand, *)
„Je me dédirois bien encore
„A voir la mort, qui tout devore:
„Je resterois dans mon grabat,
„Sans manchettes, ni sans rabat,
„A composer quelques sornettes, **)
„Tant cette vie a d'amourettes.
„Mais un Medecin très-méchant
„M'a dit en son funeste chant,
„Comme oiseau de mauvais augure,

---

*) Les Normands sont connus en France pour êtres chicaneurs et de mauvaise foi. Le dernier paysan de la Normandie est ordinairement aussi bien instruit dans les détours de la chicane que tel Avocat celèbre. Les jours où l'on tenoit justice on trouvoit toujours les chemins couverts de paysans qui alloient à la ville; lorsqu'on leur demandoit où ils alloient, leur reponse étoit *j'allons témoigner*. Aussi disoit-on communément que pour six blancs (deux sols et demi) on a un faux temoin en Normandie.

**) Sornettes signifie des discours frivoles, des bagatelles.

„Qu'il falloit payer à Nature
„Le tribut, Vendredi prochain;
„Ainsi j'ai signé de ma main
„Mon testament en ce langage,
„Que je Vous ai laissé pour gage."

Voici encore quelques passages du testament même, qui contiennent les legs qu'il fait à sa femme et quelques-uns de ses amis:

„Au nom d'Apollon, mon Seigneur,
„Moi Scarron, malheureux Rimeur,
„Sain d'esprit, de corps bien malade,
„Près de la mortelle estrapade,
„Ne voulant mourir intestat,
„Tout ainsi comme un Apostat;
„J'ai déclaré devant les Muses,
„Sans dol, ni sans fard, ni sans ruses,
„Mon ordonnance en équité,
„De ma dernière volonté:
„C'est à savoir (mot de Notaire,
„Ici pourtant fort nécessaire)
„Que je dispose de mes biens,
„Non en faveur des enfans miens:
„Car ce m'est bien de la disgrace
„De ne laisser point de ma race;
„Mais en faveur de mes amis.

„Premièrement je donne et légue
„A ma femme, qui n'est pas bégue,
„Pouvoir de se remarier,
„Sans aucun dessein pallier,
„De crainte d'un plus grand desordre;
„Mais pour moi je croi que cet ordre

„De ma dernière volonté
„Sera le mieux exécuté:
„Car il est vrai, malgré moi-même,
„Je lui ai fait faire un Carême
„Qui la doit mettre en apetit;
„Qu'elle en use donc un petit,
„Et que sa sage politique
„N'use pas du paralitique,
„Mais qu'elle jouisse des biens
„Que permettent les sacrés liens.
„Mais, si quelqu'autre époux l'aproche,
„Qu'elle ne fasse point reproche
„Des vertus du premier Mari,
„Pour rendre le second marri. *)
- - - - - - -
„*Item*, par libéralité,
„Cinq cens livres de gravité
„A l'un et l'a autre Corneille,
„Pendant qu'ils chanteront merveille;
„Et mon jardin sur l'Hélicon
„Qui rapporte un fruit bel et bon,
„Semé des plus belles pensées **)
„Que Phébus ait jamais tracées.
„*Item* au sieur de Boisrobert,
„Que l'on ne prend jamais sans verd.

---

*) *marri* signifie faché. *Georges Dandin* dans la pièce de Molière, qui est ainsi intitulée, dit: *je suis Mari bien marri.*

**) *Pensée* est aussi le nom d'une fleur.

„Cent livres de Galanteries,
„Et quatre cens de Menteries,
„Et des secrets prodigieux
„Que notre Art produit en tous lieux:
\- - - - - - - -
„*Item* au sieur de Benserade
„Quatre cens livres de Pommade,
„Avecque quatorze quintaux
„De Sonnets et de Madrigaux,
„Et la plus belle Mélodie
„Qu'ait jamais inventé Thalie;
„Epigrammes, Odes, Ballets,
„Epithalames, Triolets,
„A Molière le Cocuage;
„Au gros Saint-Amant, du fromage, etc.

Voilà comment il finit le *Codicille* joint au Testament:

„Pour Pelisson n'est guère en peine
„D'être en mon testament écrit;
„Il a fait comme Magdelaine:
„*Optimam partem elegit.*

* * *

„Ainsi je fais nul outrage:
„Je donne à tous, selon la loi;
„Mais pour achever mon ouvrage,
„Et sous le bon plaisir du Roi,

* * *

„Je mets librement mon paraphe,
„Pour recevoir mes pensions,

„De qui joindra mon Epitaphe
„A mes dernières actions.

Page 74. 14) Scarron avoit pris chez lui ses deux soeurs du premier lit. L'une d'elles étoit fort jolie. Le *Duc de Trèmes* eût du goût pour Mlle. Scarron; il en eut un fils qui fut baptisé sous le nom *d'Estrumel*. Le père en usa bien envers lui et la mère, qu'il aima jusqu'à la fin de ses jours. Scarron appelloit cet enfant son neveu; cependant on savoit que ses deux soeurs n'étoient point mariés, et qu'il n'étoit pas assez bien avec le reste de sa famille pour en prendre les enfans chez lui: quelqu'un s'avisa de lui demander, comment cet enfant étoit son neveu. *Il est*, dit-il, *mon neveu, à la mode du marais;* faisant allusion à l'usage d'appeller le fils d'un cousin-germain, *neveu à la mode de Bretagne*. Ce neveu prit ensuite le nom de *Fontenai*. Il épousa Anne de Thibourt, demoiselle d'une ancienne famille et fut Ecuyer de Madame de Maintenon. Il eut deux filles, qu'elle placa à S. Cyr.

Peut-être que c'est de ce Duc de Trêmes que les auteurs de la Pièce ont voulu parler ici. Du moins il ne peuvent pas avoir voulu désigner le *Président de Mesmes* connu surtout par la bonne chère qu'on faisoit chez lui pendant le Carême. On y mangeoit gras, chose assez peu commune alors.

Ce M. de Mesmes fut fait premier Président du Parlement de Paris en 1712, et ne peut par conséquent avoir été en 1652 l'amant de la soeur de Scarron.

Page 78. 15) Madame de Neuillant alloit de tems en tems à Paris dans une litière portée par deux mulets, dont l'un étoit monté par Mademoiselle d'Aubigné. Elle la menoit dans ses sociétes ordinaires, se paroit en public de ses charmes naissans, et dans le particulier exerçoit sur elle une tyrannie insupportable.

„Elle la confondoit avec ses domestiques" (disent la Beaumelle et Saint-Simon) „la chargeoit des plus vils emplois de la maison à la cuisine et à la basse-cour, comme de garder les clefs de son grenier et de voir mesurer tous les jours l'avoine à ses chevaux. Tous les matins un loup*) sur le visage pour conserver la beauté

*) On appelle *loup* une espèce de masque de velours noir que portoient autrefois les Dames pour se préserver du hâle et qui leur couvroit la partie supérieure du visage jusqu'au dessus de la bouche. La première fois qu'on joua les *Plaideurs*, l'actrice qui représentoit la comtesse de *Pimbesche* prit un habit couleur de rose seche, et se mit un pareil *loup* sur l'oreille; c'étoit l'ajustement ordinaire de la Comtesse de *Crissé*, Plaideuse de Profession, que *Racine* a voulu peindre par la Comtesse de Pimbesche. A la fin du second Acte du *Mariage de Figaro* Suzanne dit à la Comtesse qui lui avoit demandé son *masque de velours*: „Madame voilà votre canne et votre *loup*."

„de son teint, un chapeau de paille sur la tête, „un panier dans le bras, une gaule à la main, elle „alloit garder les dindons, avec ordre de ne tou„cher au panier où étoit le déjeûner, qu'après „avoir appris 5 quatrains de Pibrac.

Lorsqu'elle avoit environ treize ans, Madame de Neuillant la mit aux Ursulines de la rue Saint-Jacques, pour faire sa première communion. Mademoiselle d'Aubigné n'en sortoit que pour aller voir sa mère qui travailloit pour vivre et Madame de Neuillant qui continuoit à la produire dans le monde.

Nous avons déja vû qu'elle l'introduisit aussi chez l'Abbé Scarron, et que cette connoissance donna lieu au mariage qui fait le sujet de cette pièce.

Page 83. 16) Mademoiselle d'Hautefort avoit tellement excité la curiosité de la Reine qu'elle fixa enfin un jour pour voir Scarron. Louis XIII. venoit de mourir (en 1643) et l'avoit déclarée Regente du Royaume: toute la Cour étoit alors en grand deuil. Scarron fut porté chez la Reine, et introduit par Mademoiselle d'Hautefort qu'il appelle *son bon Ange* en cette occasion. Il donne des détails sur cette entrevue dans une *Epitre à Madame d'Hautefort* qui se trouve dans le VIII. Tome de ses Oeuvres p. 168 et qui commence par ce vers:

„*J'ai beau faire du quant à moi.*"

Il avoue qu'il fut déconcerté, quand il se vit dans le cabinet de la Reine, et qu'il eut besoin d'être rassuré par la Demoiselle qui l'introduisoit.

„Quoiqu'ébarbé, quoique tondu,
„Je fus pourtant bien éperdu;
„Et quoiqu' assisté d'un bon Ange,
„Mon étonnement fut étrange.
„C'est Vous qui ce bon Ange étiez,
„Dame Hautefort, qui m'assistiez,
„Et qui rassuriez toute bonne
„Notre très-confuse personne, etc.

Dans une épitre qui se trouve p. 61 du Tome VIII. de ses Oeuvres et qui commence par le vers: *A la plus pleine de vertu*, il demanda à la Reine la permission d'être *son malade en titre d'office.* Elle sourit et lui accorda ce qu'il désiroit. Dans l'Epitre à Me. d'Hautefort que nous avons cité ci-dessus il prend occasion de badiner sur le nom *d'Abbé*, qu'on lui donnoit gratuitement. Il déclare qu'il n'a aucun bénéfice, quoiqu'il porte l'habit Ecclésiastique depuis 14 ans et demie; c'est à dire depuis 1628. Il y compte cinq ans de maladie alors, c'est à dire en 1643.

Oserois-je Vous informer
D'un petit moyen très-facile
A Sa Majesté très-utile,
Car elle peut en empêcher
Force honnêtes gens de pécher
Qui m'appellent par grand mensonge,
Hélas! j'en rougis quand j'y songe,
Partout Monsieur l'Abbé *Scarron!*
Mais j'en aurois été larron,
Si je jouissois d'Abbaye;
Car hélas! en jour de ma vie

On ne m'a jamais rien donné,
Quoique je sois ensoutane; etc.

La Reine ne se pressant point de lui donner l'Abbaye qu'il lui avoit demandée, il lui adressa des vers en forme d'avis, où il dit entr'autres:

Si l'honneur de votre service
Me fait avoir un Bénefice
Je ferai voir en un moment,
Sans me rompre beaucoup la tête
Que qui sait faire une requête,
Sait bien faire un remerciment.

Comme il vouloit tirer parti de sa qualité de *Malade de la Reine*, de laquelle il prétendoit être officier, il songea que cette charge de nouvelle création devoit lui procurer un logement à la cour. Cette faveur fut demandée; la Reine sans la refuser ouvertement, ne lui donnoit cependant point le logement qu'il sollicitoit, quoiqu'il adressa des *Stances à la Reine* en forme de Requête (Oeuvres T. VIII. p. 302.) qui commencent ainsi

Scarron, par la Grâce de Dieu,
Malade indigne de la Reine etc.

et qu'il avoit fait imprimer un remerciment pour obliger en quelque sorte par là la Reine à réaliser cette grâce.

Page 83. 17) Scarron étoit extrêmement libre dans ses paroles, et comme on a vû plus haut, plusieurs de ses poësies se ressentent encore de

cette liberté cynique. C'étoit encore pis dans la conversation, et Mad. Scarron eut dans les commencemens de son mariage beaucoup à souffrir du style licencieux de son mari. Elle entreprit de l'en corriger, et eut le plaisir de voir qu'au bout de trois mois elle avoit obtenu une partie de ce qu'elle souhaitoit à cet égard. Elle acquit insensiblement une espèce de Jurisdiction sur les ouvrages de son mari. Elle lui donna souvent de très bons avis, et il se trouva parfaitement bien de les suivre. Aussi ce qu'il a fait depuis son mariage, est-il plus correct et de meilleur ton que ce qui avoit été composé avant cette époque. Cela se remarque dans la seconde partie du Roman comique, dans les derniers livres de son Virgile travesti, dans Léandre et Héro, et autres ouvrages posterieurs à l'année 1650.

Page 84. 18) Cette phrase est prise d'une lettre de Scarron à Mademoiselle d'Aubigné. Elle se trouve dans le I. Vol. de ses Oeuvres p. 42. „Je m'étois toujours bien douté, lui écrit-il, que „cette petite fille que je vis entrer il y a six mois „dans ma chambre avec une robe trop courte, „et qui se mit à pleurer je ne sais pas bien pour„quoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la „mine. La lettre que Vous avez écrite à Made„moiselle de Saint-Hermand est si pleine d'esprit, „que je suis mal-content du mien, de ne m'avoir „pas fait connoître assez tôt le merite du votre. „Pour Vous dire vrai, je n'eusse jamais crû que „dans les isles de l'Amérique, ou chez les reli-

„gieuses de Niort *) on apprit à faire de belles „lettres: et je ne puis bien m'imaginer pour quel„le raison Vous avez apporté autant de soin à ca„cher votre esprit, que chacun en a de montrer „le sien."

Page 90. 19) Le nom de *frères Ignorantins* étoit un sobriquet donné aux *frères des petites Ecoles*, qui se consacroient à la première instruction des enfans. Il y en avoit à Paris dans plusieurs paroisses. Il ne faut pas les confondre avec une autre confrairie, connue sous le nom de *frères de Charité*. Comme ils n'étoient point prêtres, ils prenoient leur Directeur parmi les Jésuites, c'est ce qui les a fait appeller *les valets des Jésuites*. On leur donnoit aussi quelquefois le nom de *frères de Saint-Yon*, parceque la maison de fondation de leurs écoles étoit à S. Yon, petit village qui tient aux fauxbourgs de Rouen. La règle de la confrérie leur ordonnoit d'être toujours deux. Leur costume étoit un vêtement noir bien large, un grand chapeau rond et applati; absolument comme est celui de *Basile* dans le *barbier de Séville* au théatre françois. Le nom de *frères ignorantins* ne convenoit pas à tous les mem-

*) „Madame de Neuillant avoit mis Mlle. d'Au„bigné pour quelque tems aux Ursulines de „Niort, où Madame de Villette consentit à „payer sa pension. „Voy. *La Beaumelle* Mém. de Me. Maintenon T. I.

bres de cette confrérie; car il y avoit parmi eux des hommes vraiment instruits, et dans l'école qu'ils avoient à S. Yon, ils n'enseignoient pas seulement à lire, à écrire et le calcul, à quoi se bornoit communément l'instruction qu'ils donnoient ailleurs, mais ils y traitoient encore le latin etc.

Page 93. 20) Le Maine est renommé pour fournir de la bonne volaille, telles que poulardes, faisans, perdrix, chapons etc. Mais quant aux *ortolans* ce n'est sans doute que par une licence poëtique que les auteurs de la pièce les attribuent au Maine. Scarron dans son *épitre à l'Infante Descars*, dans laquelle il décrit le diné où lui et quelques amis mangèrent un pâté de perdrix et quelques chapons qu'elle et sa soeur Mlle. d'Hautefort lui avoient envoyé, se sert en effet du mot *ortolant*, mais il appelle ainsi un *chapon gras*, pour en faire l'éloge.

Page 96. 21) On avoit reproché aux auteurs du *Mariage de Scarron*, que cette pièce nuisoit à l'intérêt que les prêtres malheureux doivent inspirer. C'est ce qui les engagea à ajouter dans quelques-unes des représentations données à peu près deux mois après la prémière, à la suite des mots: *Je n'en suis pas en peine, il ne me restera pas*, le morceau suivant, qui cependant fut retranché par la suite, et ne fut pas imprimé, par des raisons faciles à concevoir.

Scarron continue.

....*Aussi bien ai-je besoin de cet argent pour ma religieuse.*

Girault.

Quoi Monsieur l'Abbé Vous avez une Religieuse?

Scarron.

Oui Mlle. de Palaiseau, dont on vient de fermer le couvent.

Air: *Daignez m'épargner le reste.*

Dans un couvent paisiblement
De ses jours on attend le terme,
Et voilà que subitement
Un beau jour le couvent se ferme.
Fermer les couvens, est-ce bien?
On peut sur ça faire un gros livre;
Mais du moins à ceux qui n'ont rien
Faut-il assurer de quoi vivre!

Girault.

Allons je ne marchande plus. Ce soir, vous etc.

Ce Couplet qui a été vivement applaudi se rapporte à un trait de la vie de Scarron. Le voici.

Dans sa florissante jeunesse il avoit tendrement aimé une Demoiselle appellée *Céleste de Palaiseau*. Depuis ce tems-là elle s'étoit laissé abuser par un Gentilhomme sous prétexte de mariage. Le galant aima mieux lui payer quarante mille livres, que de l'épouser. Elle se retira avec cette somme au couvent de la conception. Les Religieuses bâtissoient alors, et reçurent avec plaisir une dot de cette conséquence, qui leur venoit si à propos. Mais elles ne purent pas se moderer, et elles firent tant de dépense à bâtir, qu'el-

les furent reduites à faire banqueroute durant les guerres civiles de Paris. Le Couvent fut abandonné, les Religieuses allèrent deux-a-deux se refugier où elles purent. La pauvre Demoiselle se souvint de la tendresse que Scarron avoit eue pour elle, et ce souvenir qui auroit engagé mainte autre à le fuir, fut justement ce qui l'encouragea à le chercher. Il la reçut en effet dans sa maison avec sa compagne et la garda jusqu'à ce que par le moyen de ses amis, il lui eût procuré un Prieuré près d'Argenteuil d'environ deux mille livres de rente. Malgré tout cela, cette pauvre Demoiselle étoit destinée à mourir de faim, à la lettre. Elle eut la complaisance de resigner son Prieuré en faveur d'une personne, qui la voyant ensuite tombée malade n'en prit aucun soin, et la laissa mourir, faute d'une nourriture capable de la soutenir.

Page 103. 22) *François le Metel de Boisrobert* de l'Académie Françoise, à l'établissement de laquelle il contribua beaucoup, abbé de Chatillon-sur-Seine, naquit à Caën l'an 1592, et mourut en 1662. Il étoit au nombre des personnes qui voyoient Scarron familièrement. Ceux qui ont lû l'histoire de l'Académie françoise par Pellisson, ne peuvent ignorer le grand crédit que Boisrobert avoit auprès du Cardinal Richelieu. Sa conversation étoit enjouée; son imagination, nourrie de bonne heure, de tous les auteurs facétieux, lui fournissoit le moyen d'amuser et de faire rire; aussi le Cardinal ne pouvoit se passer de ses plaisanteries. *Citois*, premier medecin de ce mini-

stre avoit coutume de lui dire: *Monseigneur, toutes nos drogues sont inutiles, si vous n'y mêlez un dragme de Boisrobert.* Celui-ci ayant été disgracié eut recours à Citois, qui mit au bas du mémoire, comme par ordonnance de médecine: *Recipe Boisrobert.* Cette turlupinade le fit rappeler.

Scarron qui avoit besoin du Cardinal (comme nous avons fait voir dans sa notice biographique) fut charmé de faire connoissance avec Boisrobert, son Favori. Ce fut en 1642. Il cultiva son amitié après la mort du ministre, et lorsque le prémier livre du Virgile travesti parut en 1648, Boisrobert fut un des Panegyristes de Scarron, et ses vers sont à la tête de l'Ouvrage de ce tems-là. Mais en 1655 ils se trouvèrent en concurrence. Le même sujet se trouva traité en même-tems par Scarron, par Boisrobert et par Thomas Corneille. Boisrobert ne pouvoit oublier qu'il avoit longtems figuré sous Richelieu avec Rotrou et le grand Corneille, et regardoit Scarron comme un intrus dans le genre dramatique. Cette rivalité detruisit leur amitié. Il parla de la pièce de Scarron peu obligeamment. Scarron qui lui avoit lû sa pièce comme aux autres ne put lui pardonner cette conduite. Il conçut pour lui une haine, dont il donne une preuve bien sanglante dans une de ses lettres à *Marigny.* *)

Page 113. 23) *Barbon* est un terme dont les jeunes gens et les femmes se servent pour railler les

*) T. 1. p. 83.

Vieillards. La prédiction des hautes destinées de Mlle. d'Aubigné, que les auteurs de la pièce mettent ici dans la bouche de Ménage et de Ninon rappellent des pareilles prédictions rapportées dans une Note des *Memoires du Duc de S. Simon* Tom. I. du Supplement p. 56 et suiv.

Dans les histoires du tems (y est-il dit) on parle d'un certain maçon, nommé *Barbé*, qui se mêloit d'Astrologie. Ce Barbé alloit souvent dans la maison de Scarron; il eut occasion de voir son epouse. Frappé de l'ensemble de ses traits, de l'élegance de sa taille et de la noblesse de son port, on rapporte qu'il s'écria: „C'est la femme d'un estropié, mais je m'y connois bien; elle „est née pour être Reine." Expression dont on se sert souvent lorsqu'on apperçoit un certain air de grandeur dans une personne peu favorisée des dons de la fortune; mais le propos du maçon avoit le ton de l'inspiration, et sembloit dicté par la conoissance qu'il prétendoit avoir de l'influence des astres sur la naissance des hommes. Quelque tems après, ce même Barbé rencontra Madame Scarron à l'hôtel d'Albret, où pour lors elle demeuroit: et s'arrêtant devant elle, on prétend qu'il lui dit d'un ton d'oracle: „Madame, „après bien des chagrins et des peines, vous mon„terez où vous ne croyez pas monter: un Roi vous „aimera, et vous regnerez." On ajoute que ce maçon entra ensuite dans des détails qui étonnèrent Madame de Maintenon, surtout après la réussite de cette prophétie. Plusieurs dames, présentes à cette conversation, se mirent à rire et à plaisanter Madame Scarron sur sa prochaine élé-

vation. „Eh! Mesdames, dit le maçon de mau„vaise humeur, vous feriez beaucoup mieux de „vous prosterner, de lui baiser la robe, que de „vous moquer d'elle.“ On dit que lorsque cette prédiction fut accomplie, Madame de Maintenon fit chercher le prophète, mais qu'il étoit mort.“

„On raconte aussi que Madame de Montespan, qui avoit la foiblesse de croire à l'Astrologie, se détermina à consulter une des fameuses sorcières de ce tems, et qu'elle se fit accompagner par Madame Scarron et Madame d'Heudicourt habillées en femmes-de-chambre. La sorcière, soit qu'elle fut prevenue, ce qu'il est assez naturel de penser, soit par un effet du hazard fort difficile à croire, en voyant entrer ces dames, marqua beaucoup d'étonnement: „Que vois-je,“ dit-elle à Madame de Montespan, en fixant Madame Scarron, „mon art m'apprend qu'avant peu votre femme-de-chambre sera plus grande dame que vous.“ Si l'anecdote est vraie, il ne faut plus s'étonner des continuels débats de ces deux Dames pendant les derniers tems de leur liaison.“

Page 113. 24) Dans l'origine, les *Notaires apostoliques* étoient des officiers publics, établis par le pape pour recevoir les actes concernant les matières spirituelles et ecclésiastiques. C'est S. Clément qui en établit à Rome les 7 premiers pour écrire les actes des martyrs; mais bientôt ils étendirent leurs fonctions à recevoir tous les actes qui concernoient les matières spirituelles et canoniques etc.; ensuite les bénéfices, lorsqu'il y en eut de formés.

Le nombre de ces Notaires, ayant été augmenté par la suite, ceux qui représentoient les 7 prémiers Notaires, prirent le titre de *protonotaires apostoliques.*

Les Notaires apostoliques exerçoient leurs fonctions non seulement dans les terres du pape, mais aussi en France, en Angleterre, en Espagne etc.; quelques-uns d'entr'eux étoient en même tems notaires impériaux et royaux. Les évêques établirent aussi des Notaires ecclésiastiques dans leurs diocèses: quelquefois ils étoient qualifiés de Notaires apostoliques, et confondus avec ceux du pape; d'autres fois on les appelloit seulement Notaires ecclésiastiques ou épiscopaux. Les Abbés avoient même les leurs.

Peu à peu les Notaires ecclésiastiques s'arrogeoient le droit de recevoir toutes sortes d'actes, même concernant les affaires temporelles. Les Notaires royaux se plaignant de ces entreprises, le prévôt de Paris en 1421 par une sentence, et Charles VIII. en 1490 par un édit formel leur firent defense de faire, passer ou recevoir aucun contrat en matières temporelles.

La facilité que chacun avoit d'obtenir en Cour de Rome des commissions de Notaires apostoliques, fit que leur nombre devint excessif. La plupart de ceux qui obtenoient ces commissions étoient des personnes pauvres et indigentes, ou des serviteurs ou domestiques des gens d'église, lesquels commettoient divers abus dans l'exercice de cet emploi. De grandes plaintes s'étant élevés à ce sujet à différentes reprises Henri II. diminua leur nombre, les assujettit à un certain réglement

par deux Edits rendus en 1547 et en 1550. Enfin pour remédier à tous les inconvéniens que les édits précédens laissoient encore subsister Louis XIV. créa en 1691 pour le diocèse de Paris des charges de Notaires Royaux et apostoliques auxquels fut attribué le pouvoir de faire seuls toutes sortes d'actes de résignation, revocation et signification de bénéfices et en général tous les actes qui ont rapport aux bénéfices et aux fonctions ecclésiastiques. En 1643 ces charges furent réunis à celles de Notaires au châtelet de Paris.

Page 117. 25) Les auteurs de la pièce mettent ici dans la bouche de Maugin la reponse exacte qu'il fit à une question que Scarron lui fit et qui n'est pas de nature à pouvoir se reproduire sur la scène. Voici l'anecdote dont il s'agit:

Un jour que Scarron racontoit à un de ses amis les mesures qu'il avoit prises pour arranger ses affaires, Segrais qui étoit de la compagnie, lui dit que ce n'etoit pas assez que de s'être marié, qu'il falloit avoir au moins un enfant; et là-dessus il lui demanda s'il croyoit être en état de le faire? *Est-ce que vous prétendez me faire ce plaisir là?* lui repondit-il en riant. *J'ai ici*, ajouta-il, *Maugin, qui me fera cet office à point nommé.* — Maugin son Valet de chambre étoit bon garçon, et fait à son badinage. — *Maugin*, lui dit-il en présence de la Compagnie, *ne feras-tu pas bien un enfant à ma femme?* Celui-ci lui repondit avec un air de simplicité, *Oui-da, Monsieur, s'il plait à Dieu.* Cette scène fit bien rire ceux qui étoient présens. Scarron la trouva

si plaisante, qu'il la fit répéter bien des fois devant toutes les compagnies qu'il avoit chez lui.

Page 119. 26) Ninon de l'Enclos aima tendrement le Marquis de la Châtres; il étoit lui-même éperduement amoureux d'elle; mais dans le moment où sa passion étoit la plus vive, il reçut un ordre de la Cour, qui l'obligeoit à partir sur le champ pour se rendre à l'armée. Ninon employa vainement tout ce que l'amour le plus tendre put lui suggérer pour rassurer son amant sur sa fidélité pendant son absence. Il la connoissoit inconstante et légère; elle ne put calmer ses alarmes ni sa défiance. Le dernier expédient qu'elle mit en usage, fut de lui offrir un billet signé de sa main, par lequel elle s'obligeoit à n'aimer jamais que lui. Cette promesse le satisfit. Il accepta le billet, le baisa avec transport, et partit content. A peine eut-il disparu, qu'elle se jetta dans les bras d'un nouvel amant. Ce fut à cette occasion qu'elle dit ce mot si connu: *Ah! le bon billet qu'a la Châtres.*

Le *billet de Châtre* a même passé en proverbe, pour indiquer une promesse qu'on n'a pas le dessein de tenir.

Page 120. 27) La table de Scarron étoit bonne, il aimoit naturellement la bonne chère, et on voit par plusieurs endroits de ses Ecrits, que dans le tems même qu'il étoit garçon, il se faisoit chez lui de jolis soupers, où l'on se divertissoit parfaitement bien. Les gens de qualité qui étoient charmés de s'y trouver, à cause de la joye qui y

dominoit, avoient soin sans doute qu'ils ne fussent pas tout à fait aux dépens de l'hôte. Ainsi Scarron menoit une vie bien différente de celle que pourroient croire ceux qui jugeroient de son état, par les plaisanteries qu'il fait lui-même de sa pauvreté. Son mariage avec Mlle. d'Aubigné n'éloigna pas ces sociétés; elles étoient aussi nombreuses qu'auparavant.

Avantpropos

des pièces sur le 18. et 19. Brumaire.

A peine les évènemens du 18. et 19. Brumaire furent-ils connus à Paris, qu'on chanta, le 19 même, sur quelques-uns et les jours suivans sur tous les théatres, des couplets relatifs à l'influence que ces journées doivent avoir sur les destinées de la France; et le parterre pour marquer combien il applaudissoit à ces évènemens demandoit avec impatience l'air de la *Fanfare de S. Cloud* même dans les théatres où l'on ne donnoit point de pièce relative aux changemens qui venoient d'avoir lieu. Quelques jours après on donna sur différens théatres des pièces dans lesquelles l'espoir de la paix, d'un avenir plus heureux et du retour de la justice, ainsi que la haine des opinions exagérées et

des oppresseurs se manifestoient avec plus de franchise et de vivacité qu'on n'avoit osé le faire depuis le trop fameux 18. Fructidor de l'An V. Deux de ces pièces, celle du Vaudeville et celle des Troubadours, malgré qu'elles furent composées en très peu de tems, n'en sont ni moins piquantes, ni moins soignées. Celle du Vaudeville a paru plus délicate et contenir des allusions plus fines que celle des Troubadours, qui est plus ouvertement et plus fortement dirigée contre le parti Jacobin; il en est de même de la pièce de circonstance jouée aux Italiens, qu'on sera peut-être bien-aise de comparer avec les deux premières. Voici en peu de mots le sujet de chacune.

1. *La Girouette de S. Cloud*, jouée au théatre du *Vaudeville.*

Tourniquet, Traiteur, surnommé *la Girouette de S. Cloud*, à cause de son caractère changeant, ne veut plus consentir au mariage de sa fille *Constance* avec *Thomas Tranche-Montagne*, Grenadier du Corps législatif, qui ne veut point partager les opinions politiques de son futur beaupère. Comme ce dernier desire paroître très-patriote, il a mis

sur son enseigne : *aux patriotes, plus patriotes que les meilleurs patriotes.* Quelques *frères et amis* se sont réunis dans sa maison. Pendant le repas ils concertent leurs *grandes mesures.* Quelques propos qu'ils tiennent en sa présence lui font penser que ce parti l'emportera. Cependant comme il aime être toujours du côté du plus fort, et qu'il craint de se tromper dans ses conjectures ; il a envoyé au château de S. Cloud un de ses garçons qui, se servant de la girouette comme d'un Télégraphe, lui apprend ce qui se passe. La scène où il observe cette Girouette, qui change à chaque instant, est extrêmement comique et le C. Vertpré a parfaitement bien joué ce rôle d'un homme indécis et toujours prêt à suivre le torrent. Enfin on entend le tambour et on apprend les resultats des évenemens qui ont eu lieu dans le château. Ce changement dans les affaires publiques fait aussi changer d'opinion le père de Constance, et il ne s'oppose plus au mariage de sa fille avec Thomas Tranchemontagne, qui a sauvé les jours de Bonaparte.

2. *La Journée de S. Cloud*, donnée au théatre des *Troubadours.*

Sans-façon, militaire, revenu d'Aegypte, retrouve à S. Cloud sa maîtresse, que *Girouette*, patriote de circonstance et membre du jury de taxation pour l'emprunt forcé vient de demander en mariage. Le corps legislatif est transféré dans ce village, et Sans-façon, qui a contribué à sauver la vie à son Général, épouse sa maîtresse, qu'auparavant le père n'avoit osé refuser ouvertement à Girouette par la crainte du mal que celui-ci auroit pû lui faire, si son parti s'étoit soutenu.

3. *Les mariniers de S. Cloud;* au théatre des *Italiens.*

Les mariniers de S. Cloud se rassemblent pour célébrer, le verre à la main, les évenemens du jour; ils chassent un factieux qui, loin de partager l'allégresse publique, la troubloit par son air sinistre et farouche; ils continuent leurs joyeux refreins, lorsqu'un jeune marinier vient apprendre à un de ses camarades, que son bateau vient de se perdre, il chante sur ce sujet une allégorie

relative à l'assassinat projetté de Bonaparte. Nous avons omis cette dernière pièce dans notre Recueil à cause de son indifférence.

La première représentation des *mariniers de S. Cloud*, aux Italiens, eut déja lieu le 22. Brumaire; ce ne fut que le lendemain que le théatre du Vaudeville et celui des Troubadours donnèrent les pièces de circonstance qu'ils avoient annoncées. Le Ministre de la police, dans la crainte sans doute, que ces représentations ne donnassent lieu à des scènes fâcheuses crut devoir inviter les administrateurs du théatre des Italiens à faire le sacrifice de leur pièce à l'amour de la tranquillité publique. Il adressa une pareille invitation à l'administration du théatre des Troubadours, et le 24, quoique dans les journaux distribués le matin, chacun des 3 théatres eut annoncé sa piéce sur la journée de S. Cloud, les affiches placardées plus tard annonçoient d'autres ouvrages. Mais à deux heures l'administration du Vaudeville fit mettre sur ses affiches un papier avec l'annonce écrite à la main de la *Girouette de S. Cloud.* Les journaux avoient attiré aux Troubadours un grand nombre de spectateurs, qui ignoroient encore l'invitation du Ministre. Le public demanda avec impatience *la pêche aux Jaco-*

bins, *) *la journée de S. Cloud.* Le Directeur vint lui annoncer qu'ayant reçu l'invitation dont nous avons parlé, il ne pouvoit point prendre sur lui de céder aux instances du public. Après cette déclaration on n'insista plus. Mais lui-même il se transporta le lendemain chez le Ministre pour lui représenter que les spectateurs ayant unanimement demandé la pièce et aucune voix ne s'étant opposé à ce voeu, il n'étoit pas à présumer qu'elle donneroit lieu au moindre tumulte. Le Ministre décida qu'il s'en rapporteroit à la prudence du Directeur, et qu'il seroit libre de faire jouer sa pièce, à condition qu'elle n'occasionnât point de troubles. Ce même jour, le 25, le Vaudeville fit afficher la *Girouette de S. Cloud*, mais ni les Troubadours, ni les Italiens n'osoient imiter son exemple. Cependant les nombreux spectateurs rassemblés au théatre des Troubadours, et dont peut-être une partie avoit connoissance des demar-

*) La première représentation de cette pièce fut annoncée sous le titre de *la pêche aux Jacobins ou la journée de S. Cloud;* aux représentations suivantes le premier de ces 2 titres fut supprimé.

ches du Directeur auprès du Ministre, demandoient *la journée de S. Cloud* avec tant d'impatience qu'enfin le Directeur ne crut pas devoir s'opposer à un voeu aussi fortement exprimé. On avoit eu la précaution toutesfois de retrancher quelques-uns des couplets, les plus violens; *) on annonça et joua ensuite cette pièce tous les jours au théatre des Troubadours, ainsi que la *Girouette de S. Cloud* à celui du Vaudeville, et quelques jours après le théatre des Italiens reprit aussi les représentations des *Mariniers de S. Cloud*; ce n'est qu'environ 10 à 15 jours après que les Consuls de la République firent supprimer indistinctement toutes les pièces qui avoient quelque rapport à la fameuse journée.

Au théatre du Vaudeville et à celui des Troubadours, on avoit fait précéder la pièce d'une petite ouverture ou plutôt d'un potpourri musical. Les commencemens ou les refreins des airs offroient des allusions sur les évenemens de S. Cloud; c'est ainsi que dans l'un et l'autre potpourri on remarquoit *un orage* (la Séance tumultueuse des 500 le

*) Ils sont imprimés à la suite de la pièce.

19); *le pas de charge* (le deblayement de la salle des 500, opérée par les Grenadiers du corps legislatif); *allez-Vous en gens de la noce; Tout le long de la rivière* et surtout la *Fanfare de S. Cloud.* Le public saisissant promptement les allusions de ces airs connus, les accueillit avec de vifs applaudissemens.

La Girouette de Saint-Cloud,

impromptu

en un acte, en prose,

mêlé de vaudevilles,

par les CC. Barré, Radet, Desfontaines, Bourgueil, Maurice, et Emanuel Dupaty.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 Brumaire, an 8.

Personnages.	Artistes. CC. et Cne.
Tourniquet, traiteur.	*Vertpré.*
Constance, sa fille,	*La Cne. Henry.*
Dupont, marinier, vieux invalide.	*Duchaume.*
Thomas, Tranche-Montagne, grenadier du Corps législatif, amant de Constance, et neveu de Dupont.	*Hypolite.*
Ier. Buveur.	
IIme. Buveur.	
Troupe de buveurs.	
Habitans et Habitantes de Saint-Cloud.	

La scène se passe dans l'avenue de Boulogne, à l'entrée du pont de Saint-Cloud.

Couplet d' annonce.

Air : Ainsi jadis un grand prophète.

D'un fait qui vivra dans l'histoire
Tout à l'heure on vous parlera,
Et, si nous manquons de mémoire,
Aucun de vous n'en manquera.
Notre pièce, avant d'être prête
Fut annoncée aux spectateurs ;
L'ouvrage est mal dans notre tête,
Mais le sujet est dans nos coeurs.

Scène première.

Le théatre représente une avenue ; dans le fond, la vue d'une rivière ; sur la gauche, la maison de Tourniquet, ayant sur son enseigne ces mots : Aux patriotes, plus patriotes que les meilleurs patriotes; Tourniquet, traiteur.

Constance, *seule.*

Il ne vient pas, il ne viendra pas.... Mais non.... c'est qu'il ne viendra pas.

N°. 1. *Air : Polonaise de Viotti.*

Que tout m'impatiente!
Qu'un jour, qu'une heure est lente!
Quand d'une vaine attente
On souffre (*bis*) le tourment:
Notre coeur, dans le doute,
Croit tout ce qu'il redoute.
Que tout m'impatiente!
Qu'un jour, qu'une heure est lente

Quand on est dans l'attente
Du retour d'un fidèle amant!

A la fin, le voici: c'est bien heureux!

Scène II.

Constance, Thomas, *accourant.*

Thomas.

Pas possible de venir plutôt, ma chère Constance. Eh bien! c'est toujours pour demain notre mariage?

Constance.

Ah! mon dieu non, mon père a encore changé une fois.

Thomas.

C'est une chose qui lui arrive souvent: et depuis quand cette nouvelle révolution dans ses esprits?

Constance.

De tout-à-l'heure, depuis que nous avons là une grande compagnie de patriotes; mais je dis de patriotes, ah! ah!

Thomas.

Ah! oui, comme l'enseigne de ton père,

plus patriotes que les bons patriotes. Combien de fois a-t-il donc changé son enseigne?

Constance.

Tu sais qu'il est un peu craintif: d'abord, l'écriteau n'était pas mal.

N°. 2. *Air: Décacheter sur ma porte.* (de Santeuil.)

On lisait: *Aux patriotes.*
Ensuite: *Aux bons patriotes.*
Ce n'était rien encor,
Et dans son patriotique effort,
Il mit: *Aux bons patriotes,*
Qui sont bien plus patriotes
Que les meilleurs patriotes.

Thomas.

Il n'en faut pas de meilleurs que nous.

Constance.

Oh! ceux qui sont là, sont terriblement bons... Mon père, en les servant, a entendu qu'ils avaient de *grands* projets; ils parlent de *grands* moyens, ils vont prendre de *grandes* mesures, frapper de *grands* coups; ils sont sûrs d'un *grand* succès, et comme il sait que tu n'es pas de leur bord, il ne veut pas de toi pour gendre.

Thomas.

Mais ce maudit Tourniquet tournera donc toujours ?

Constance.

Oh ! tu ne le connais pas.

Thomas.

N°. 3. *Air: De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Comme bien d'autres ton père
De tous côtés se tournant,
Pour savoir ce qu'il doit faire
Veut savoir d'où vient le vent ;
Selon le vent le bon-homme
Va changeant du tout au tout,
Et c'est pour ça qu'on le nomme
La Girouette de Saint-Cloud.

Constance.

Cela ne doit point t'effrayer pour moi.

N°. 4. *Air : Du chapitre second.*

Mon père a beau vouloir changer,
Ne pas changer est mon système,
Pour l'amant qui sut m'engager,
Mon coeur sera toujours le même.
De ma tendre et fidèle ardeur,
Mon nom te donne l'assurance,
Sans doute on devina mon coeur,
Lorsque l'on me nomma Constance.

Thomas.

Je suis bien heureux que ton père n'ait pas été ton parain, tu n'aurais jamais eu ce nom-là. Morbleu! mon mariage rompu, un mariage si bien assorti! toi la fille du premier aubergiste de Saint-Cloud, en venant de Paris par la grande avenue, moi le neveu du père Jérôme Dupont, vieux militaire, à qui le gouvernement a confié le maniement des filets de Saint-Cloud.*)

Constance.

Malgré la dernière résolution de mon père, je crois que tout n'est pas désespéré, mon ami, et si tu le voulais bien....

---

*) Ces filets sont tendus sous le pont de S. Cloud, dans toute la largeur de la rivière, depuis le niveau de l'eau jusqu'au fond de son lit. C'est dans ces filets que sont retenus les objets d'un volume un peu considérable qui tombent dans la Seine et qu'on n'a pû en repêcher de suite. „On trouve souvent, dit le C. Mercier, „dans ces filets les plus singuliers debris, que „le hazard entasse pêle-mêle, et que la Seine a „chariés de la Capitale. On dit que cela ne laisse „pas que de former un revenu pour ceux qui en „ont l'administration et le bénéfice.“ Voy. *Tableau de Paris T. III. chap. CCLIX.*

Thomas.

Comment?

Constance.

Ne pas changer en amour, c'est fort bien; mais si tu pouvais changer un peu d'opinion....

Thomas.

Moi changer! que dis-tu?

N°. 5. *Air: Vaudeville de l'Officier de Fortune.*

Pour la félicité publique,
Lorsque l'on pense comme il faut,
Où doit marcher en politique,
Comme nous marchons à l'assaut;
Dans ces jours de métamorphoses,
Où tant d'êtres vains sont si bas,
*Il a beau voir changer les choses,
*L'honnête homme ne change pas. } *bis.*

Constance.

En ce cas là, tant que ça ira comme ça va, adieu le mariage.

Thomas.

C'est désolant.... mille bombes!!! mais la dernière résolution de ton père n'est pas son dernier mot. Ecoute, ton père s'appelle *Tourniquet*, tu t'appelles *Constance*, et moi je m'appelle *Thomas Tranche-Montagne*;

nous avons chacun notre nom, je ne te dis que ça.

Constance.

Mais, écoute donc.

Thomas.

Je ne te dis que ça, et je vais à la parade.

(Il sort.)

Scène III.

Constance, Tourniquet, *sortant de chez lui.*

Tourniquet.

Eh bien! as-tu fait tes adieux au neveu du voisin Jérôme Dupont?

Constance.

Il n'a pas voulu les recevoir tout-à-fait.

Tourniquet.

Eh bien! tant pis pour lui; car vous savez, ma fille, que je ne change jamais quand une fois j'ai bien pris mon parti.

Constance.

Vous ne l'avez donc jamais bien pris.

Tourniquet.

Oh! cette fois c'est pour tout de bon.

Constance.

Mais, mon père....

Tourniquet.

Allez, mademois*)..... allez citoyenne, et ayez bien soin que les citoyens ne manquent de rien; j'espère qu'ils se souviendront de la manière dont on traite à Saint-Cloud les fameux patriotes.**

Scène IV.

Tourniquet, *seul.*

D'après ce que j'ai entendu dire à ces citoyens, je crois qu'ils l'emporteront, oh! oui, ils l'emporteront, c'est certain; ** *tant qu'il a s'agi de la fortune publique, ils l'ont toujours emporté.***) Mais je suis prudent, et

---

*) Le mot *Mademoiselle* seroit mal dans la bouche d'un homme qui veut paroître aussi grand patriote; aussi se reprend-il sur le champ.

**) *Ils l'ont emporté*, dans le sens de Tourniquet veut dire *ils ont eu le dessus;* — mais com-

j'ai pris mes précautions pour être bien instruit, afin de me conduire en conséquence, et pour cela, j'ai fait placer dans les gouttières du château *Furet*, mon premier garçon, qui en faisant tourner, comme nous en sommes convenus la Girouette, que je vois d'ici, m'instruira de la marche des évènemens: c'est un petit télégraphe que je me suis arrangé. Mais, voilà nos bons amis qui sortent, ils sont bien, ils sont très-bien; mais songeons à nous faire payer; car ce n'est pas tout d'être fameux patriotes, il faut se faire payer.

---

me cette phrase offre aussi le sens *ils ont emporté* (c'est à dire, enlevé, volé) *la fortune publique;* le public a promptement saisi cette dernière version, et l'a vivement applaudi. A la 1re Représentation le parterre a redemandé cette phrase, et l'acteur ne s'est pas fait prier pour la redire. On trouvera dans la suite de cette pièce encore plusieurs passages pareils, applaudis vivement pour la version particulière qu'on peut leur donner.

Tant qu'il a s'agi, locution vicieuse des gens du peuple pour dire *tant qu'il s'est agi.*

Scène V.

Tourniquet, (*troupe de buveurs.*)

N°. 6. *Air: Nous n'avons qu'un tems à vivre.*

Nous avons peu de tems à vivre,
Aux dépens des bonnes gens,
Il faut que ce jour nous les livre,
Demain il ne serait plus tems.

Ier Buveur.

J'ai ma motion dans ma poche.

IIIe Buveur.

J'ai ce qu'il me faut sur moi. *)

IVe Buveur.

Je ne le crains pas s'il approche.

IIe Buveur.

*J'ai tout prêt mon hors la loi. **)

---

*) En montrant des armes qu'il a dans la poche.

**) *Mon hors la loi.* On se rappelle ce cri que quelques députés faisoient entendre, le 19. Brumaire, lorsque Bonaparte entroit dans la salle des 500.

Ensemble.

Nous avons, etc....

Tourniquet.

Çitoyens, vous avez été bien régalés, la matelotte était bonne, et j'espère que vous avez joliment vécu.*) *

Ier Buvcur.

C'est vrai, le vin était bon, et nous allons à notre poste: sur-tout entendons-nous bien.

N°. 7. *Air: Vaudeville des Visitandines.*

Brouillons, mes chers amis et frères,
Brouillons dehors, brouillons dedans;
Embrouillons sur-tout les affaires,
Pour brouiller les honnêtes gens. *bis.*
Le principe est très-salutaire,
Croyez-moi n'oublions jamais,
Bis ensemble Que pour qu'ils nous laissent en paix,
Oui Il nous faut les tenir en guerre. *bis.*

---

*) C'est encore un des passages applaudis pour la version que le public en a faite. Dans le sens de Tourniquet *Vous avez joliment vécu* veut dire *Vous avez fait bonne chère;* le public prit cette phrase dans le sens: *Votre pouvoir va cesser.*

Tourniquet.

Citoyens, ce n'est pas tout, voudriez-vous bien prendre en considération cette petite note?

IIe Buveur.

Mon ami, ce n'est pas là le moment de s'occuper d'affaires particulières. Nous allons bien vite mettre la patrie en danger pour nous sauver tous. ⁂

Tourniquet, *à part.*

Diable! ne perdons pas la carte. (*Haut.*) Citoyens, c'est l'affaire d'un instant.

Ier Buveur.

A la bonne-heure! voyons, ce n'est qu'ça? (*Au deuxième Buveur:*) Paye, toi.

Tourniquet.

Eh bien! qu'on dise encore que ces gens-là ne payent pas; ils mettent la main à la bourse. ⁂

IIe Buveur.

N°. 8. *Air: Si Pauline est dans l'indigence.*

Pour dépense extraordinaire
Faite pour le bonheur commun,
Ici nous acquittons le frère
Aux frais et dépens de chacun;
Et pour lui rembourser à vue.

Tourniquet (*rempli de joie.*)

A vue!

IIe Buveur.

Ce que nous avons dépensé,
Nous le payons sans retenue.

Tourniquet. (*idem.*)

Sans retenue!

IIe Buveur.

a) Par ce bon sur l'emprunt forcé. *) *bis.* **

Tourniquet.

Hein? Eh! mais, citoyens, écoute donc, ce n'est pas là de l'argent.

Ier Buveur.

Comment? contre-révolutionnaire!

IIe Buveur.

Ennemi du peuple!

IIIe Buveur.

Sang-sue publique!

Tourniquet.

Quoi! vous voulez que je prenne?...

---

a) Couplet redemandé.

*) L'emprunt progressif de 100 millions, qui depuis le 18. Brumaire a été changé en une subvention de guerre.

Ier Buveur.

Nous l'avons bien pris,*) nous.**

Tourniquet.

Ce n'est pas là une bonne raison.

Ier Buveur.

N°. 9. *Air: Daignez m'épargner le reste.*

Tu veux une bonne raison;
Nous ne voulons pas qu'on raisonne:
Crois-tu nous faire la leçon?
Prends vite ce que l'on te donne.
Si ce *bon* n'est pas de ton goût,
Souviens-toi qu'après le tapage
Que nous allons faire à Saint-Cloud....

Tourniquet.

Que vous allez faire à Saint-Cloud?

Ier Buveur.

Nous te prendrons pour ôtage. **) *(bis.)* **

---

*) *Nous l'avons bien pris.* On voit qu'il veut dire Nous l'avons bien *accepté;* mais la version qui excitoit les applaudissemens étoit celle-ci: *Nous l'avons bien enlevé* ou *volé* aux autres.

**) La loi sur les otâges sera à jamais un opprobre pour le corps législatif, qui a cessé à la

Tourniquet.

Pour ôtage! ah! citoyens, je prends.

Ier Buveur.

Allons, mes amis, et du courage.

Ensemble, *en sortant.*

Nous avons peu de tems à vivre, etc.

Scène VI.

Tourniquet, *seul.*

Les voilà qui enfilent le pont. Ils m'auraient pris pour ôtage! C'est qu'il n'y a pas

---

journée de S. Cloud. On sait que selon cette loi, lorsque des brigands avoient pillé ou assassiné quelqu'un, on emprisonnoit comme otâges des ci-devant nobles quelque tranquils qu'ils eussent été d'ailleurs. L'action généreuse de deux agens municipaux d'une commune, qui refusèrent d'emprisonner deux respectables femmes, qu'ils devoient traiter comme otâges, et qui s'offrirent eux-même, pour satisfaire à la loi, a fourni le sujet d'une charmante pièce qu'on joue au Vaudeville avec beaucoup de succès sous le titre: *les otâges.* Le rapport de cette barbare loi a été un des prémiers fruits des événemens du 18. et 19. Brumaire.

à plaisanter, ils le font comme ils le disent; et comme les fautes sont personnelles, c'est juste.*) * Allons, me voilà maintenant lié, par intérêt, **) * à la cause des frères et amis. Heureusement la girouette est bien tournée. Ah! voilà le père Dupont qui vient du château; il va me donner des nouvelles.

Scène VII.

Tourniquet, Dupont.

Dupont.

N° 10. *Air: Il faut la voir à Saint-Cloud.*

Cela va bien à Saint-Cloud,
Tout se dispose à merveille,
Et les coquins, pour le coup,

---

*) Cette réflexion est une critique bien amère de cette loi, elle a été bien applaudie.

**) *Par interêt;* à cause du bon sur l'emprunt forcé. Quant à l'expression *frères et amis*, on se rappelle encore trop bien que c'étoit le langage des Clubistes, et ce que c'étoit que leur *Fraternité* et leur *Amitié*.

Vont enfin baisser l'oreille.
Si l'on demande mon avis,
Sans tant barguigner, *) moi, je dis
Qu'il faut qu'on les déplace
Pour les bien mettre à leur place.

Tourniquet.

Qui donc cela?

Dupont.

Ces gens qui sortent de chez toi.

Tourniquet.

Comment? tu crois? laisse donc .... Elle est toujours bien tournée. **)

Dupont.

Qu'est-ce que tu regardes donc là?

Tourniquet.

Je regarde que tu ne sais ce que tu dis, et que nos amis seront les plus forts; ils me l'ont dit.

---

*) *Barguigner*, signifie hésiter, avoir de la peine à se déterminer.

**) Il parle de la Girouette du Château, qu'il va regarder pendant qu'il parle à Dupont, qui ne sait pas ce que cela veut dire.

Dupont.

Tu appelles ça des amis. Eh bien! je ne les crains pas tes amis.

N°. 11. *Air: Pourrais-tu bien douter encore.*

Nous connaissons certain génie,
Actif autant qu'il est puissant,
Qui sait de l'Europe à l'Asie
Franchir l'espace en un instant.
Si, dans ses courses immortelles,
Il nous mit à couvert par-tout,
Je crois qu'aujourd'hui de ses ailes
Il pourrait bien couvrir Saint-Cloud. *)

Tourniquet.

Oh! j'entends bien de qui tu parles **); mais les autres, ce ne sont pas des génies, si tu veux, mais ils sont de-là. ***)

Dupont.

Je le sais, mais n'importe.

---

*) Couplet vivement redemandé et applaudi.

**) Il dit cela avec un air moqueur; comme pour dire, je n'en ai pas peur.

***) En prononçant ces derniers mots il montre le côté gauche où l'on porte le sabre.

N°. 12. *Air : Des billets doux.*

Malgré leurs sinistres complots,
Je ne crains rien pour le Héros
Que la France renomme ;
Il est un énorme chemin
Entre le fer d'un assassin,
Et le coeur d'un grand homme.

Tourniquet.

Le mot est gentil, tu ne l'as pas dit le premier, mais ça ne fait rien.

N°. 13. *Air : Vaudev. de la soirée orageuse.*

A moins d'un miracle aujourd'hui,

Dupont.

Eh ! bien, ce miracle est possible,
Sans doute le ciel est l'appui
D'un héros toujours invincible.

Tourniquet.

Bah ! bah !

Dupont.

Tiens, d' après ce que là je sens,
Peut-être bien est-ce ignorance ;
Mais, malgré les nouveaux savans,
Moi, je crois à la Providence. * *

Tourniquet.

Oui, la Providence, va leur en parler.

Dupont.

Ecoute, voisin, tel que tu me vois, je sais lire et j'ai lu.

N°. 14. *Air: Appellé par le Dieu d'Amour* (du maréchal d' Anvers.)

La fuite en Egypte jadis,
Conserva le sauveur des hommes,
Pourtant quelques malins esprits,
En doutent au siècle où nous sommes,
Mais un fait bien sûr en ce jour,
Du vieux miracle quoiqu'on pense,
C'est que de l'Egypte un retour,
Ramène un sauveur à la France. *)

Tourniquet.

Je ne dis pas que ce ne soit pas un homme qui. . . . .

Dupont. (*avec vivacité*)

C'est mon homme à moi.

N°. 15. *Air: De Catinat.*

Quel bonheur, quel orgueil pour le père Dupont,
Depuis que son heros a passé sur son pont,

*) Couplet vivement redemandé et applaudi.

Sur son pont, il se quarre et pourtant ce pont-ci,
Est encor loin des ponts d' Arcole et de Lodi. *

Tourniquet.

Tout cela est bel et bon, mais on ne connaît pas les talens des frères et amis.

Dupont.

Bah!

N°. 16. *Air: Quand la mer rouge apparut.*

Mon ami je suis au fait,
De leur savoir faire,
Je vois par ce qu'ils ont fait,
Ce qu'ils voulaient faire,
Ils sont de plus d'un haut fait
Très-capables en effet,
Car ils ont tant fait,
Ils ont tant défait,
Tant refait, } *bis.*
Tant defait, }
Que dans cette affaire,
Le tout reste à faire. *)

Tourniquet.

Propos que tout cela!

---

*) Vivement applaudi et redemandé.

N°. 17. *Air: C'est bien la faute du Guet.*

Dans les affaires d'état,
Nos amis et frères,
Ont fait des choses d'éclat,
Qui nous sont bien chères. *) ✱
Demande plutôt.

Dupont.

Oui ces messieurs sous nos yeux,
Ont fait des coups très-heureux,
Mais ce qu'ils ont fait de mieux,
Ce sont leurs affaires. ✱ ✱ ✱

Mais à-propos d'affaires parlons des nôtres; mon neveu Tranche-Montagne est sans-doute un joli-garçon. Je viens de le rencontrer qui retournait à son poste, il m'a dit que tu ne voulais plus de lui pour gendre.

Tourniquet, *regardant la Girouette.*

Non, mon ami, je ne puis pas le vouloir pour ce moment ci.... vrai.... le vent n'y est pas. (*à part.*) Elle est toujours bien

---

*) Qui nous sont bien *chères.* L'équivoque du mot chères, qui dans le sens de Tourniquet veut dire, *que nous aimons beaucoup*, et que le public interprêtoit *qui nous ont couté beaucoup*, n'a pas échappé au parterre.

tournée . . . (*haut*) et puis il est trop entêté dans son opinion; il n'avancera pas ce garçon-là, je ne puis lui donner ma fille . . . . c'est décidé, et tu sais bien aussi que de mon côté dans ce qui est d' opinion. . .

(*On entend le tambour.*)

Dupont.

Ah! ah! voilà bien du mouvement au château; viens-tu voir avec moi, pere Tourniquet! (*Il sort.*)

Scène VIII.

Tourniquet, *seul.*

Non, non; moi je vois tout d'ici . . . encore mieux tournée: ça va, ça va bien. Allons, voilà le moment. . . . il n'y a pas une minute à perdre. . . . Ma fille, vîte l'habit que j'ai préparé ce matin et mon bonnet de poil *). . . . Un instant, que vois-je? ne

*) Un bonnet de poil et une Carmagnole, ou Veste et Pantalon, étoit le véritable costume jacobin ou sansculotte en 1793; il ajoutoit encore à l'air de férocité des Cannibales qui désoloient

nous pressons point. . . Ne l'apporte pas.
Ah! mon dieu! comme ça retourne!

N°. 18. *Air: Vaudev. de Rose et Colas.*

C'en est fait, je me fais *modéré*
Car vers les *feuillans* le vent tourne,
Un moment, je m'étais égaré,
Vers l'hôtel de Salm *) il retourne.
Ma fille, apporte-le, apporte-le.
Non, mes esprits sont incertains,
Ne l'apporte pas. . . .
De quel côté me tournerai-je?
Eh! mais oui, mon dieu oui, apporte-le.
Je vois qu'il se fixe au manège. **)
Je retourne aux Jacobins.

---

alors la France. On peut en voir une image fidelle dans une carricature intitulée *la marché incroyable;* elle est gravée dans le Journal *London und Paris*, Année 1799, No. 2, gravure VI.

*) *L'hôtel de Salm.* C'est dans cet hôtel, situé dans la rue de Lille, que se tenoient surtout les assemblées des principaux Jacobins avant le 18. Brumaire.

**) *Manège.* La Société des Jacobins, qui sous le nom de *Réunion patriotique* s'étoit formée dans le tems de la Revolution du 30. Prairéal VII, tenoit d'abord ses séances au *Manège*, si-

Scène IX.

Tourniquet, Constance, *apportant un bonnet de poil, et une carmagnole.*

Constance.

Eh bien! mon père vous décidez-vous une fois?

Tourniquet.

Je l'ai toujours été citoyenne, donnez vîte.

Constance.

Je ne l'épouserai pas.

---

tué dans les Cours des Tuileries, occupé auparavant par le Conseil des 500 et dans les prémières années de la Révolution jusqu'en 1795 par l'Assemblée constituante, législative et la convention. Lorsque la commission des Inspecteurs du Conseil des Anciens notifia à cette *réunion* (soidisant) *patriotique* que cette salle n'étoit plus à sa disposition, elle continua de tenir ses assemblées à l'église de la Rue du Bacq, jusqu'à ce que le Directoire la fit fermer.

Tourniquet, *prêt à passer le pantalon.*

Il faut être prêt pour l'évènement. Pourtant-

N°. 19. *Air: Un chanoine de l' Auxerrois.*

Dans leurs voeux s'ils étaient deçus,
S'ils n'obtenaient pas le-dessus,
J'aurais fait une école ;
C'est que j'y suis intéressé
Pour ce *bon* sur l'emprunt forcé,
Mais ma crainte est frivole.

(*Il regarde la Girouette.*)

Non, je ne risque rien, non, non,
Le vent pour eux est toujours bon,
Et bon, bon, bon,
Mon *bon*,
Devient bon. *)
Passons ma carmagnole.

---

*) Et bon, bon, bon, Mon, *bon*, devient bon — Lors d'un des premiers payemens d'Employés, que la Trésorerie fit après la représentation de cette pièce, ceux qui étoient à la dernière grille, pour toucher l'argent chantoient aussi ce passage: *Et bon bon, bon*
Mon bon
Devient bon.

Constance.

Oh non! je ne l'épouserai pas. (*On entend le tambour, un rappel.*)

Tourniquet.

Ah! mon dieu quel est ce bruit.

Constance.

Je l'épouserai peut-être.

Tourniquet, *se rassurant.*

Ce n'est rien, ce n'est rien, c'est peut être une marche.

Constance.

Je ne l'épouserai pas.

Tourniquet, *n'ayant qu'une jambe passée dans le pantalon.* *)

Encore? (*il regarde la Girouette.*) Quelle vacilation! ah! mon dieu, le bruit redouble, la Girouette est à bas. Je n'ai plus de Régulateur. **)

---

*) Toute cette scène est extrêmement plaisante; on a bien ri de l'indécision de Tourniquet, qui tantôt demande sa carmagnole, tantôt la renvoye, et qui enfin lorsque les vacillations de la Girouette lui inspirent des inquiétudes, court sur le théatre, quoiqu'il n'ait qu'une jambe passée dans le pantalon.

**) *Régulateur.* Pour eluder la Constitution de l'An III, qui defendoit aux sociétés populai-

Constance.

Je l'épouserai.

Tourniquet.

Ma fille cachez toujours cet habit par précaution.

Constance.

C'est prudent.

Scène X.

Les précédens, Dupont, *ensuite* Thomas.

Dupont, *à Tourniquet.*

Eh bien! mon ami c'est fini, les coquins sont chassés. * *

Tourniquet.

Tant mieux, nous le disions bien tout à l'heure ce sont des coquins; jamais je ne serai pour ces gens-là.

---

res d'avoir des Présidens, la société du Manège donnoit au sien le nom de *Régulateur*. Ici Tourniquet donne ce nom à la Girouette.

Dupont.

Tiens voilà tout le monde qui veut les voir passer.

N°. 20. *Air: Tout le long de la rivière.*

Ces messieurs, pour quitter Saint-Cloud,
Prennent leurs jambes à leur cou, *)
C'est tout ce qui leur reste à prendre;
Messieurs n'auriez-vous rien à rendre?
Vous ne répondez point, bonsoir
Sur-tout ne venez plus nous voir,
Allez-vous en, sans regarder derrière,
Tout le long, le long, le long de la rivière
Tout le long, le long de la rivière.

(*On voit dans le fond du théâtre les* frères et amis *qui s'en fuyent poursuivis par les habitans de Saint-Cloud.*)

N°. 21. *Air: Allez-vous en gens de la nôce.*

Allez-vous en vile cohorte,
Honni qui vous regrettera,
Que tous nos maux soient votre escorte,
Le bonheur seul restera:
Allez-vous en, (4 *fois.*)

---

*) *Prendre ses jambes à son cou*, signifie la même chose que *courir à toutes jambes*, courir extrêmement vite.

Et que le diable vous remporte,
Car c'est lui qui vous apporta.

Thomas.

N°. 22. *Air: Du pas redoublé.*

Voyez, voyez, comme ils s'en vont,
Courant à perdre haleine,
Ils jettent par dessus le pont
Leurs effets dans la seine;
Eh! mais, ces diables d'enragés,
Soi-disant sans reproches,
Etaient donc diablement chargés
Puisqu'ils vuident leurs poches. *

Dupont.

Ce qui ne leur était jamais arrivé. *

Tourniquet.

Au contraire.

Thomas.

Tous ceux qui n'étaient pas des bons ont voulu faire les méchans, mais nous étions-là . . . en avant, ... pas de charge et ça n'a pas été long.

N°. 23. *Air: De la Croisée.*

A l'aspect de nos grenadiers,
Frappés d'une terreur subite,
Ces messieurs qui sont peu guerriers
Ont d'abord arrêté . . . la fuite; *

Par la porte les plus peureux
Cherchaient une retraite aisée,
Tandis que les plus valeureux
Sautaient par la croisée. * *bis.*

Tourniquet.

Mais elles sont de plain pied. *)

Thomas.

Comme vous dites, aussi ne se sont-ils pas fait de mal!

Constance, *appercevant que la manche de Thomas est déchirée.*

N'as-tu pas couru quelque dangers? Qu'es-ce que je vois-là?

Thomas.

Ne t'avais-je pas dit que j'allais à la parade, j'y étais . . . . mais ça ne compte pas, ça n'était pas pour moi, et si mes camarades ne l'ont pas eu, ce n'est pas leur faute.

---

*) Les fenêtres de l'orangerie du Château de S. Cloud, où le Conseil des 500 tint le 19. Brumaire sa séance, sont de plain-pied ou de niveau avec une terrasse, de sorte que ceux qui *sautoient par la croisée* (ce qui a eu lieu en effet) ne pouvoient pas se faire du mal.

Tourniquet.

Mais comment un changement si subit a-t-il pu se faire?

Thomas.

Ah! c'est que c'était fièrement mené au-dedans comme au-dehors, et par une famille qui s'y entend. *)

N°. 24. *Air*: *Du petit Matelot.*

Les bons amis jettant le masque
Levaient un front audacieux,
Mais bientôt la toge et le casque
Ont fait trembler les factieux ; *bis.*
L'un et l'autre au fort de l'orage,
Ont brillé d'un éclat égal,

Mais ça ne m'étonne pas moi, parce que quand on a de ça, (*en montrant le coeur.*)

On peut montrer un grand courage,
Dans un fauteuil comme à cheval. *bis.*

Dupont, *ramassant un grand papier.*

Tiens-tiens, qu'est-ce que ce papier-là. . . Ah! ce sera tombé de la poche de quelque fuyard. (*Il lit.*)

---

*) Une famille qui s'y entend. — Le Général Bonaparte et son frère *Lucien Bonaparte*, président du Conseil des 500 dans le mois de Brumaire de l'An VIII.

„Projets de décrets préparés dans le calme „des assemblées du manège, à faire passer „quand nous aurons chassés les honnêtes „gens des conseils, et qu'il ne restera que „nous.

„1°. Nouveau *maximum* singulièrement „amélioré pour la prospérité du commerce....

Il ne lui manquerait plus que ça.....

„2°. Certificats de civisme, un par mille „citoyens; ceux qui n'en obtiendront pas „payeront l'amende.

L'impôt est sûr.

„3°. Rétablissement des comités révolu„tionnaires un par chaque rue.

Ce n'est pas trop, mais c'est assez.

„4°. Rétablissement du langage vrai„ment fraternel plus de *vous*, *tu*, *toi*, à „l'ordre du jour.

* Eh! maraud *tu toi* si tu veux, mais je ne veux pas que tu me tutoyes. *)

Tourniquet.

Quel dommage que le reste du travail soit

---

*) L'acteur prononçoit cette phrase, comme s'il y avoit: *Tue toi*, si tu veux, mais je ne veux pas que *tu me tues*, *toi*.

tombé dans l'eau! nous aurions vu de belles choses.

Dupont.

Attendez, attendez, je vais vous repêcher tout ça, moi; n'ai-je pas là mes filets! ça sera bientôt fait.

Tourniquet.

Non, non, papa Dupont, je suis las de m'occuper de tous ces gens-là; ils m'auraient fait tourner la tête. *)

Dupont.

Eh bien! faisons mieux.

Tourniquet.

Oui, faites mieux: qu'est-ce que vous allez faire?

---

*) A la 1. représentation Dupont amena dans une brouette les effets des *frères et amis* qu'il avoit trouvés dans ses filets; c'étoient un paquet de bonnets rouges, les jolis projets dont il vient d'être question, différens autres imprimés et enfin une caisse dans laquelle se trouvoit le portrait de Marat. Aux représentations suivantes on changea cette scène et on ajouta le couplet contre les réactions et en faveur de l'oubli de tout ressentiment.

Dupont.

N°. 25. *Air: On compterait les diamans.*

Que leurs bonnes intentions
Restent au fond de la rivière,
Sur-tout plus de réactions:
Ne regardons pas en arrière
Par des souvenirs alarmans,
Ne troublons pas ce jour propice,
Et de tous nos ressentimens
Faisons le noble sacrifice. (*bis.*)

Ensemble.

Il a raison.
Oui, de tous nos ressentimens
Faisons le noble sacrifice. (*bis.*)

Thomas.

Maintenant, papa Tourniquet, j'espère que vous allez tourner du côté de mon mariage.

Constance.

Ah! mon père, jamais vous n'avez varié sur cet article.

Tourniquet.

C'est vrai, ma fille, mais attendez.....

(Il va regarder à la cantonnade.))* *(A part:)* Il n'y a décidément plus de Girouette. *(Haut à Thomas:)* Mon ami, Constance est à vous; je vous l'avais toujours destinée. Je vous unis à jamais..... *(A part:)* Quoique ça, si les événemens changent, nous avons encore le divorce.

Thomas.

Ah ça! vous nous ferez le repas de noces, et vous ôterez cette enseigne.

Tourniquet.

Est-ce qu'elle y est encore?

Thomas.

N°. 26. *Air: Chantez, dansez, amusez-vous.*

Papa, l'enseigne que voilà
Fait tort à votre politique.

---

*) *Cantonnade* est un terme usité chez les Comédiens, qui veut dire le coin du théâtre. *Parler à la cantonnade*, c'est parler à un personnage, qui n'est pas vû des spectateurs.

Tourniquet.

C'est malgré moi qu'elle était là;
Mais pour attirer la pratique.

Garçon! fais ce que je t'ai dit. (*L'enseigne change.*)

Voyez, je la change et je mets:
A l'Espérance de la Paix.

Ensemble.

A l'Espérance de la Paix,
A l'union des bons Français. * *

Thomas.

Oui l'union des bons contre les méchans, la liberté civile, la tolérance politique, et vive notre liberté.

Tourniquet.

Fort bien! mais vous m'ôterez ce vilain sobriquet de Girouette.

Thomas.

N'en parlons plus. Maintenant ne songeons qu'à nous réjouir. Voici tous les habitans de Saint-Cloud qui viennent prendre part à notre allégresse.

Scène XI. *et dernière.*

Les Précédens, une troupe d'Habitans de Saint - Cloud.

Un Habitant de St.-Cloud, *une couronne civique à la main, à Thomas.*

Brave grenadier, les habitans de Saint-Cloud touchés d'admiration et de reconnaissance, te décernent cette couronne civique, prix de ton généreux dévoûment.

(*Il remet la couronne à une Dame qui la présente à Thomas.**))

---

*) A la 2. représentation on amena sur le théatre le Grenadier *Thomas Thomé* qui avoit reçu le coup destiné à Bonaparte, et *Thomas Tranchemontagne* lui donna la couronne qu'il venoit de recevoir de la Dame de S. Cloud.

Une Dame Habitante de St.-Cloud.

N° 27. *Air: Vaudev. de comment faire.*

Aux champs de Mars un beau laurier,
Est le prix d'un prix héroïque;
Mais plus heureux est le guerrier
Qui reçoit la palme civique.
Bis avec le choeur.
Aux vaincus et même aux vainqueurs,
La première arrache des larmes,
L'autre ne coûte pas de pleurs,
Elle n'en a que plus de charmes.

Choeur.

Aux champs de Mars, etc....

Une autre Dame.

Ah! quel bonheur doit éprouver
Votre cœur ainsi que les nôtres.
Quand vous avez su préserver
Celui qui préserve les autres.

Choeur.

Aux champs de Mars! etc....

Thomas.

Mes amis, je suis trop heureux, moi et

mes braves camarades, d'avoir préservé celui qui doit nous donner la paix.

Chœur.

N°. 28. *Air Italien.*

O douce paix,
Viens finir nos allarmes,
Sèche nos larmes,
Répands tes bienfaits. } (*bis.*)

Les arts t'attendent,
Te redemandent;
De toi dépendent
Tous leurs succès. } (*bis.*)

O douce paix, etc.

Par ta présence,
Ta bienfaisance,
Rends à la France,
Tous ses attraits,
Rends à la France,
Ses attraits, } 4 *fois.*
Oui ses attraits. *bis.*

O douce paix, etc.

Une Dame.

Maintenant que le courage nous est rendu livrons-nous à la joie.

Vaudeville.

N°. 29. *Air: La Boulangère a des écus.*

Chantons gaiement l'heureux retour,
Qui nous rend le courage,
Nous voyons renaître un beau jour,
Que voilait un nuage,
Du bonheur enfin de retour,
Ce jour est le présage,
Ce jour,
Ce jour est le présage.

Une Dame.

De cent mille difficultés
Détruisant l'étalage,
De la raison, dans les traités,
On tiendra le langage.
De la paix enfin de retour * *
Ce jour etc.

Un Habitant.

Les Français qu'on voulait lasser
Etaient dans l'esclavage;
On n'osait parler, ni penser,
Peur d'être mis en cage. *
De la liberté de retour,
Ce jour etc.

Un autre Habitant.

Sous des Prétextes superflus,
L'homme tranquille et sage,
Dieu merci ne risquera plus
D'être pris pour ôtage. * *
De la justice de retour,
Ce jour, etc.

Une autre Dame.

Nos grands artistes négligés
Allaient plier bagage;
Les artisans découragés
Languissaient sans ouvrage.
Mais des arts bientôt de retour,
Ce jour etc.

Tourniquet.

Ma tête avait fait tour-à-tour
Plus d'un petit voyage,
Arrivée à son dernier tour,
Elle n'est plus volage.
Oui, de mon à-plomb de retour,
Ce jour etc.

Un Habitant.

Nous avions eu quelques revers,
Mais, aujourd'hui, je gage,
Qu'attaqués par tout l'univers,

Nous aurions l'avantage.
Des succès enfin de retour,
Ce jour etc.

Constance. *(au public)*

Vous plaire est notre unique objet,
Mais si ce faible ouvrage,
Par le mérite du sujet,
Obtient votre suffrage,
Chez nous de votre heureux retour
Ce jour est le présage; ****
Ce jour,
Ce jour est le présage.

Fin.

La Journée de Saint-Cloud,

ou

le dix-neuf Brumaire,

divertissement-Vaudeville

en un acte, et en prose,

par les CC. Léger, Chazet et Armand Gouffé.

Représentée, pour la première fois, le 23 brumaire an 8, sur le Théâtre des Troubadours, rue de Louvois.

Personnages.	Artistes. CC. et Cne.
La Pinte, marchand de vin.	*Saint-Légé.*
Sans-Façon, revenu de l'Aegypte avec Bonaparte, soldat, amant d'Adèle.	*Frédérik.*
Adèle, fille de La Pinte.	*Delisle.*
Girouette, marchand mercier.	*Léger.*
Télégraphe, journaliste.	*Delpech.*

La Scène se passe à Saint-Cloud.

Couplet d' annonce.

Air: Femmes voulez-Vous éprouver.

L'on a vû beaucoup de brigands,
Et l'on a vû beaucoup de brigues;
On a vû beaucoup d'intrigans,
Et l'on a vû beaucoup d'intrigues.
Quand nous renaissons à l'espoir,
A tel point l'intrigue nous blesse,
Qu'on n'a pas crû même devoir
Mettre d'intrigue dans la pièce.

Scène première.

Le Théâtre représente l'entrée du parc de Saint-Cloud. D'un côté est la maison de la Pinte, avec cette enseigne: A la Paix. La Pinte, marchand de vin. *De l'autre, la maison de Girouette, avec cette enseigne:* Aux Quatre Vents. Girouette, marchand mercier.

La Pinte, Sans-Façon, Paysans et Paysannes. *Au lever du rideau, ils sont tous à table, occupés à boire.*

La Pinte.

Te voilà donc revenu d'Egypte, mon cher Sans-Façon! Que je suis content de te revoir à Saint-Cloud! Allons, mes amis, buvons à sa santé.

N°. 1. *Air: J'ons un Curé.*

D'un enfant de la victoire,
Célébrons l'heureux retour;

Il n'a plus besoin de gloire :
Donnons-lui tout notre amour.
Il vient de loin nous offrir
Les lauriers qu'il sut cueillir.
Aux Français,
Ses succès
Donnent l'espoir de la paix :
Oui, de la paix. (*bis.*) **

Tous en Choeur.

Aux Français, etc., etc.

Sans-Façon.

Amis, il est doux de boire
Quand on boit à ses succès ;
Mais les charmes de la gloire
Doublent par d'autres bienfaits.
J'aime la victoire, mais
Pour prix de tant de hauts faits,
Désormais,
Je voudrais
Voir chez les heureux Français
La victoire amener la paix.

Tous en Choeur.

Désormais, etc., etc.

La Pinte.

La paix déserte la terre
Et fuit devant les forfaits.
Aux partis livrons la guerre ;

C'est le moyen d'être en paix.
Si nous souffrons leurs projets,
Si nous leur laissons leurs traits,
Non, Français, (*bis.*)
Jamais vous n'aurez la paix,
*) Jamais la paix. (*bis.*) **

Tous en choeur.

Non, Français, etc., etc.

Sans-Façon.

Mais il me semble, père La Pinte, que vous vous expliquez bien librement?

La Pinte.

Je ne suis pas républicain pour avoir la liberté de ne rien dire. **

Sans-Façon.

Ne vous y fiez pas. 1)

La Pinte.

Tiens, mon garçon, ne parlons pas de ça. Ton heureux retour, la gloire dont tu

---

*) Ces 3 couplets vivement applaudis ont été aussi vivement redemandés.

**) Voyez à la fin de la pièce les couplets chantés ici à la prémière représentation, et supprimés aux suivantes.

t'es couvert, la joie de tes amis, et ton amour pour ma fille, voilà ce qui doit nous occuper.

Sans-Façon.

Combien j'aurai de plaisir à la revoir!

La Pinte.

Combien j'en aurais à te la donner, si je n'étais pas contrarié par ce maudit Girouette, qui, dans ce moment, est ton rival.

Sans-Façon.

Qui! Girouette? ce marchand mercier qui demeure en face d'ici, à l'enseigne des Quatre Vents?

La Pinte.

Lui-même.

Sans-Façon.

Et Adèle l'aimerait?

La Pinte.

Non, mais nous le craignons: c'est le grand faiseur du canton, le patriote par excellence, membre du jury de l'emprunt forcé, etc., etc.

Sans-Façon.

Diable! il a donc bien changé?

La Pinte.

Pas du tout; mais il change tous les jours: son nom, son enseigne et ses actions, ont toujours été d'accord.

N°. 2. *Air: Quand l'auteur de la nature.*

Chaumetiste,
Maratiste,
Royaliste,
Anarchiste,
Hébertiste,
Dantoniste,
Babouviste,
Brissotin,
Girondin,
Jacobin,
Il n'insiste,
Ne persiste
Jamais,
Mais
Il suit tout à la piste:
Ce clubiste
Se désiste
Sans effort,
En faveur du plus fort.
Sur la liste,
Longue et triste,

Que forma l'esprit Robespierriste,
Il n'existe
Pas un *iste*,
Qu'en un jour
*) Il n'ait pris tour-à-tour.

Sans-Façon.

Ah! quelle liste!

N°. 3. *Air: J'ai vû partout dans mes voyages.*

Tous ces partis, dès leur naissance,
Chez nous troublaient l'ordre et la paix:
Ne rappelons leur existence
Que pour les détruire à jamais.
Prendre vingt partis, par prudence,
Fut un système trop commun;
Aujourdhui, pour sauver la France,
On ne doit plus en former qu'un. *

La Pinte.

C'est mon avis; mais ce n'est pas celui de Girouette.

Sans-Façon.

C'est peut-être lui qui m'a fait inscrire

*) Bien applaudi et redemandé.

sur la liste des émigrés, pendant que j'étais à me battre en Egypte. *)

---

*) Plus d'un militaire a été inscrit sur la liste des Emigrés, pendant qu'il se battoit aux frontières contre ennemis. Parmi le grand nombre d'exemples de cette espèce nous ne citerons que celui d'un Citoyen, demeurant à Paris au coin de la rue de Sèves et du boulevard neuf, qui tandis qu'il combattoit contre les insurgés de la Vendée, dans les rangs de l'armée républicaine, (où il s'étoit rendu pour se soustraire au regne des assassins qui désoloient alors la France) fut mis sur la liste des Emigrés par le même Comité révolutionnaire qui lui avoit donné sa permission de partir et son équipement. Ce même comité alla encore plus loin. Après que ce citoyen eut combattu en brave, il obtint la permission de passer quelque tems à Paris pour voir sa femme dont, depuis quelque tems, il n'avoit plus reçu de nouvelles. Lorsqu'il arriva à la porte de sa maison, — qu'on se figure sa surprise — il la trouva transformée en maison d'arrêt de la section; il apprit son inscription sur la liste fatale, que sa femme avoit été incarcérée, comme femme d'Emigré et ses biens saisis par ceux qui se disoient la Nation. C'est pour punition de cette atrocité que tout le comité revolutionnaire de la section du bonnet rouge, qui s'en étoit rendu coupable, fut mis au carcan, après le 6. Thermidor.

La Pinte.

Il en est bien capable. (2).

Sans-Façon.

Au surplus, si c'est lui qui m'a rendu ce petit service, il a mal réussi; car il m'a suffi de me présenter pour être rayé sur-le-champ.

La Pinte.

Je n'en serai pas quitte à si bon marché pour ma taxe à l'emprunt forcé.

Un Buveur.

Eh! père La Pinte, les chopines sont à sec; du vin, comme s'il en pleuvait.

La Pinte.

Garçon! servez.

Sans-Façon.

Votre cabaret ne désemplit pas; vous faites assez bien vos affaires, à ce qu'il me paraît.

La Pinte.

N°. 4. *Air*: *De l'Officier de fortune.*

Satisfait de ma destinée,
Malgré le malheur général;
Moi, je conviens que cette année
Mon commerce ne va pas mal;
Il ne faut pas que je me plaigne,
J'ai plus de monde que jamais,

Depuis que j'ai pris, pour enseigne,
Le voeu de tous les bons Français. *) *

Sans-Façon.

J'ai dans l'idée que ce voeu ne tardera pas à être exaucé. **

La Pinte.

Allons, mes amis, buvez, et retournez promptement à la besogne.... J'ai bien peur que ma vendange ne suffise pas pour payer ma taxe, **) et que, de tout mon vin, il ne me reste que de l'eau à boire.

Choeur de Paysans.

N°. 5. *Air: Quand on est connu* (du Val de Vire.)

Prions le destin
Qu'un jour il nous venge:
Celui qui vendange
Doit boire son vin.

Sans-Façon.

Voyez l'avenir,
Et souffrez vos chaînes,

---

*) L'enseigne: *A la paix.*

**) De l'emprunt forcé de 100 millions, rapportée depuis le 18. Brumaire.

Peut-être vos peines
Bientôt vont finir.
(*Tout le monde reprend:*)
Prions le destin, etc.

(*Les paysans sortent.*)

Scène II.

La Pinte, Sans-Façon.

La Pinte.

Tu crois donc, mon cher ami, que nous pouvons espérer?

Sans-Façon.

Certainement.

La Pinte.

Cependant.

N°. 6. *Air: Chantons laetamini.*

Le chagrin, la misère
Augmentent tous les jours;
On pense tout bien faire,
On fait tout à rebours.

Sans-Façon.

Ça n'durera pas toujours. (4 *fois.*) *

La Pinte.

L'intrigue, l'ineptie
Rendent nos fers plus lourds,
Et de leur frénésie
Rien n'arrête le cours.

Sans-Façon.

Ça n'durera pas toujours. (4 *fois.*) *

La Pinte.

Nos oppresseurs sans cesse
Nous font de nouveaux tours:
On nous pille, on n'engraisse
Que d'infâmes vautours.

Sans-Façon.

Ça n'durera pas toujours. (4 *fois.*) *

La Pinte.

Il y a long-tems que cela dure.

Sans-Façon.

Raison de plus pour que ça finisse.

La Pinte.

Les fripons sont audacieux.

La Pinte.

A l'épreuve, ils sont des lâches, et nous ne les craignons pas.

N°. 7. *Air: Si Pauline, etc.*

N'avons-nous pas sur nos frontières
Et même loin de nos climats,
Détruit les hordes meurtrières

De tant de farouches soldats?
Devons-nous craindre davantage
Des bavards peu faits aux combats,
Qui ne montrent un grand courage
Que lorsque l'on n'en montre pas. **

La Pinte.

Tu crois donc....

Sans-Façon.

N°. 8, *Air: Vaudév. des Montagnards.*

Je ne sais rien, mais je suppose
Que nous verrons incessamment
Chez nous arriver quelque chose
Dont l'effet doit être important.

La Pinte.

Je l'avouerai, je tremble encore
Qu'un changement ne soit fatal.
En sera-t-on mieux?

Sans-Façon.

Je l'ignore:
Mais on ne peut être plus mal. **

Même air.

Je vous ai laissé la victoire,
Et je trouve d'affreux revers;
Je vous ai vus couverts de gloire,
Et je vous vois chargés de fers.

Je vois une horde étrangère
Où j'avais laissé les Français.
Enfin, je retrouve la guerre
Par-tout où j'ai laissé la paix. *) *

La Pinte.

Tu as raison; il faut que cela change; mais j'apperçois l'ami Girouette qui vient par ici; je ne crois pas qu'il faille continuer notre conversation devant lui.

Sans-Façon.

Diable! il trouverait encore quelque sobriquet en *iste* pour nous jouer un mauvais tour.

La Pinte.

Entrons chez moi.

Sans-Façon.

Croyez-vous qu'Adèle soit revenue?

La Pinte.

C'est possible: mais au moins ne tardera-t-elle pas.

Sans-Facon.

Il n'y a pas à balancer, entrons....

---

*) Ce couplet est l'imitation exacte du discours que Bonaparte tint le 18. Brumaire dans le palais du conseil des Anciens à Bottot, Sécrétaire particulier de Barras. *Voyez* le Moniteur de ce tems.

Scène III.

Girouette, *seul.*

Ah! ah! ah! je l'avais bien dit: nos affaires prennent la plus jolie tournure du monde. Nous avons manqué notre coup il y a un mois, mais patience, cela ne sera pas de même aujourd'hui.

N°. 9. *Air: Guillot un jour trouva Lisette.*

Toutes nos mesures sont prises,
Et depuis long-tems on sait bien,
Quand il faut préparer des crises,
Que nous avons plus d'un moyen.
Oh! oui, bientôt, si l'assemblée
D'après nos travaux veut juger,
Elle doit déclarer d'emblée
Que la patrie est en danger.*)**

---

*) Lorsqu'après le 30. Prairéal VII, quelques meneurs du conseil des 500 voulurent, sur la proposition de Jourdan, faire *déclarer la patrie en danger*, tous les hommes à figure blême et sinistre, autrefois membres des Comités revo-

Nous verrons si le voisin obtient par d'autres que par moi une reduction sur sa taxe de 30,000 francs, pour laquelle je l'ai fait comprendre dans l'emprunt forcé. La belle invention que cet emprunt!

Air précédent.

On avait trouvé la ressource
De prendre à tout bon citoyen,
Tout ce qu'il avait dans sa bourse,
De le dépouiller de son bien.
Le déficit qui nous dévore,
Avançant toujours à grands pas,
On fait bien mieux: on force encore
De prêter ce que l'on n'a pas.**

Comme La Pinte ne peut pas payer ce qu'on lui demande, il faudra bien qu'il me

---

lutionnaires, se rassemblèrent autour du palais des 500 et formèrent des groupes nombreuses, qui avoient pendant toute la discussion des relations avec l'intérieur de la salle. Pendant quelques momens ils espéroient que leur projet de la déclaration de la Patrie en danger seroit adopté; c'est alors que dans la joie de son ame un de ces habitués des groupes fit entendre ce propos remarquable: *Vive la République; la patrie est en danger, nous voilà sauvés!!*

donne sa fille.... Sinon.... C'est une bonne affaire pour moi. Quant à maître Sans-Façon, mon rival qui revient d'Egypte exprès pour prouver qu'il n'a pas quitté la France, il me reste encore un bon moyen pour m'en débarrasser.... Je me fais distribuer dans le parc quelques coups de bâtons.... Voilà, un patriote pur opprimé; on applique à la commune de Cloud *) la superbe loi sur les ôtages, et l'on se doute bien que mon rival ne sera pas oublié.... Mais qui me rendra le service de me donner des coups de bâtons?... Oh! en ma qualité de Jury à l'emprunt forcé, je trouverai ça facilement. * *

N°. 10. *Air: De Claudine.*

Contre l'emprunt chacun crie;
Mais à me faire ce prêt,
Dans le canton, je parie,
Tout le monde est toujours prêt. *

Oh! oui, toute réflexion faite, je trou-

---

*) *Cloud.* Comme Jacobin il se garde bien de dire *Saint-Cloud.* Cette expression a bien fait rire.

verai plus de coups de bâton qu'il ne m'en faut. (*Il continue le même air.*)

Je serai, je le soupçonne,
Dans peu tiré d'embarras;
Assez souvent on m'en donne
Que je ne demande pas.

Il faut que je fasse savoir à La Pinte *l'ultimatum* de mes intentions.

(*Il frappe.*)

Scène IV.

La Pinte, Sans-Façon, Girouette.

La Pinte.

Ah! ah! c'est vous, mon voisin, quelle bonne nouvelle avez-vous à nous apprendre?

Girouette.

Eh! c'est, je crois, le C. Sans-Façon: combien je suis enchanté de vous revoir!

Sans-Façon. (*froidement.*)

J'en suis persuadé.

Girouette.

Permettez que je vous témoigne..... (*il veut l'embrasser.*)

Sans-Façon (*reculant.*)

Grand-merci, ne vous dérangez pas.

La Pinte.

Est-ce que vous aviez quelque chose à me dire?

Girouette.

Oui: malheureusement que votre réclamation sur l'emprunt forcé n'a pas été accueillie.

Sans-Façon.

Comment! malgré votre recommandation!

Girouette.

J'ai eu beau faire, vous n'y avez rien gagné.

La Pinte.

C'est étonnant!

Girouette.

Dame! aussi, je n'ai pas osé vous ménager.

La Pinte.

Je le crois bien.

Girouette.

Que diable! vous n'êtes pas patriote comme moi!

Sans-Façon.

Heureusement pour lui.

N°. 11. *Air: Vaudev. des Troubadours en voyage.*

Pour mieux cacher sa conduite,
Plus d'un traître, avec succès,
A, sous ce masque hypocrite,
Déguisé bien des forfaits,
Maint fripon,
De renom,
Grace à ce titre complote,
Et s'appelle patriote,
Mais il n'en a que le nom. } (*ter.*)

Girouette, *à part.*

Je crois qu'il m'insulte.

La Pinte.

Il a raison.

Même air.

Tolérant par caractère,
Et méprisant l'intérêt,
Montrant le mal qu'il voit faire,
Cachant le bien qu'il a fait;
Pour ses droits,
Pour les lois,
Donnant tout jusqu'à sa vie,
D'un ami de la patrie
Trait pour trait
C'est le portrait. } (*ter.*)

Girouette.

Et vous appellez cela un patriote?..... C'est au moins un véritable modéré....

La Pinte.

Soit; mais chacun a sa façon de voir.

Girouette.

La vôtre est mauvaise; elle vous perdra. Souvenez-vous de ce que je vous dis, elle vous perdra.

Sans-Façon.

C'est bon, c'est bon, 3)

La Pinte.

Tiens, tiens, voilà ma fille qui accourt... Qu'est-ce qu'elle a donc de si pressé?

Scène V.

Les Précédens, Adèle.

Adèle, *accourant.*

Mon père! mon père!

La Pinte.

Eh bien! qu'est-ce?

Adèle.

Vous ne savez donc pas ce qui se passe?

Girouette.

Quoi donc?

Adèle.

Il y a eu du remue-ménage à Paris, tous les Conseils sont sans-dessus-dessous.*)

Girouette.

Ah! je savais bien que les patriotes purs l'emporteraient à la fin.

Sans-Façon.

Nous allons voir ça.

Adèle.

N°. 12. *Air: Tout le long de la rivière.*

On prétend que par un décret
Que nouvellement on a fait,
Le Conseil des cinq-cents voyage,
Pour venir dans notre village;
Qu'il doit arriver sans délai.
Il faut bien que le fait soit vrai;
Car pour le voir, notre commune entière
Se rend tout le long de la rivière.

Tous, excepté Girouette.

Quoi! pour le voir, etc., etc.

---

*) *Sans-dessus-dessous*, en désordre.

Deuxième couplet.

Pour jouir d'un si beau coup-d'oeil,
On vient de Boulogne et d'Auteuil;
On vient de Vanvres, de Surenne;
On vient de Clichy-la-Garenne,
De Chaillot, de Passy, d'Issy,*)
Enfin, chacun voudrait ici
Voir des brouillons la compagnie entière,
Tout le long de la rivière.

Tous.

Voir des brouillons, etc., etc.

La Pinte.

Sans-Façon, allons, mon ami, allons voir ce que c'est.

Sans-Façon.

Je le veux bien.

La Pinte.

Adèle, tu vas garder la maison; nous ne tarderons pas.

---

*) Boulogne, Auteuil, Vanvres, Surenne, Clichy-la-Garenne, Chaillot, Passy, Issy, sont des villages aux environs de S. Cloud.

Sans-Façon.

Ma petite Adèle sait bien que je suis toujours pressé de revenir ici.

La Pinte.

Le citoyen Girouette ne vient pas?

Girouette.

Comme je sais ce qui se passe, et que je suis sûr de mon fait, je n'ai pas besoin de me déranger.

Scène VI.

Girouette, Adèle.

Girouette.

Vous me permettrez bien, charmante Adèle, de vous tenir compagnie.

Adèle.

Comme il vous plaira. (*à part.*) Il le faut bien.

Girouette.

Je n'ai pas souvent l'occasion de vous entretenir de mon amour.

Adèle, *à part.*

Heureusement.

Girouette.

Un homme public, comme moi, n'a pas toujours le tems d'aimer.

Adèle.

C'est dommage; on vous aime tant!

Girouette.

Et vous m'épouserez?

Adèle.

Demandez à mon père

Girouette.

N°. 13. *Air: De la parole.*

L'espoir que vous me permettez
Ajoute à mon ardeur extrême.

Adèle.

Autant que vous le méritez,
Soyez certain que je vous aime.

Girouette.

Je crois à vos sermens; mais pour
Y compter encor davantage,

Charmante Adèle, en ce beau jour,
De votre aveu, de votre amour,
Je voudrais avoir (*bis*) un ôtage.*) (*bis.*)

Adèle, *à part.*

Il n'a jamais que ces mots-là à la bouche; il faut lui répondre sur le même ton.

Girouette.

N°. 14. *Air: Vaudeville du Panorama.*

A mes yeux, vous êtes si belle,
Que vos yeux ont su m'embrâser;
Et mon amour, charmante Adèle,
Veut vous emprunter un baiser.

Adèle.

Vous êtes dans votre tendresse,
Et bien pressant, et bien pressé.
Sur les faveurs d'une maîtresse,
Doit-on mettre un emprunt forcé?*

Girouette.

Air précédent.

L'amour qui soumet les plus braves,
Près de vous m'a ravi mes droits;

---

*) L'expression *d'ôtage* dans la bouche du Jacobin Girouette a bien fait rire.

Le plus libre de vos esclaves
Se soumet à toutes vos loix.

Adèle.

De loix je ne tiens pas fabrique,
Mon cher, retenez bien cela:
En amour comme en politique,
Plus on en fait, moins on en a. *) ***

Girouette.

Vous avez mis mon coeur en requisition.

Adèle.

Eh bien! je lui donne son congé absolu.

Girouette.

Mais, ce n'est pas là mon compte. Vous me disiez que vous m'aimiez.

Adèle.

Je vous ai dit cela, moi?

N°. 15. *Air: Cet arbre apporté de Provence.*

Puisque vous forcez ma franchise
A s'exprimer plus clairement,

---

*) Redemandé.

Souffrez qu'à la fin je vous dise,
Que j'ai fait choix d'un autre amant.
De m'adorer je vous dispense,
Vous inscrirez
Quand vous voudrez,
Votre amour et votre espérance
Sur la liste des émigrés. *) ✱

Girouette.

Ah! vous tournez ainsi tout d'un coup!

Adèle.

Oui, citoyen Girouette.

Girouette.

Eh bien! vous me le payerez; vous êtes une ingrate, une perfide, je m'en vengerai; et nous verrons si l'on se sera moqué impunément d'un homme de mon caractère.

Scène VII.

Les Précédens, Télégraphe, la Pinte, Sans-Façon, les Paysans.

Girouette.

Quel est donc tout ce tapage?

---

*) Redemandé.

Choeur Général.

N°. 16. *Air: De la contrédanse de Petits-Pâtés.*

Chez nous, qui rend si matinal
Ce célèbre auteur d'un journal?
Vient-il le vendre en ce pays,
Quand on n'en veut plus à Paris?

La Pinte.

C'est maître Télégraphe,
Qui débarque en ces lieux,
De plus d'un paragraphe
C'est l'inventeur fameux.

Sans-Façon.

Ecoutons Télégraphe,
Il n'est d'aucun parti,
Quoiqu'historiographe,
Il n'a jamais menti.

Le Choeur reprend.

Chez nous, etc., etc.

La Pinte.

Qu'est-ce que vous venez donc faire ici?

Sans-Façon.

Il vient peut-être chercher à Saint-Cloud des nouvelles étrangères.

Télégraphe.

Non pas; mais j'en apporte de Paris.

Girouette.

Contez-nous donc cela!

La Pinte.

N°. 17. *Air: Du petit Matelot.*

Là-bas, est-ce qu'on se querelle?

Télégraphe.

Ce ne serait pas du nouveau.

La Pinte.

A-t-on fait quelque loi nouvelle?

Télégraphe.

Ce ne serait pas du nouveau.

Girouette.

Craint-on à Paris quelqu'orage?

Télégraphe.

Ce ne serait pas du nouveau.

Sans-Façon.

Les méchans conspirent, je gage.

Télégraphe.

Ce ne serait pas du nouveau. *

La Pinte.

Même air.

Annoncez-vous que la justice
Eclaire tout de son flambeau;
Qu'on n'a plus pour loi, le caprice?

Télégraphe.

Oh! cela serait du nouveau.

Sans-Façon.

Annoncez-vous que l'assemblée

A l'erreur ôtant son bandeau,
Par des brouillons n'est plus troublée?

Tout le monde.

Cela serait bien du nouveau. **

Télégraphe.

Ce n'est pas encore cela; mais cela pourrait bien nous y mener.

Girouette, *à part.*

Diable! que veut-il dire?

Télégraphe.

Les conseils sont rassemblés au château, comme vous le savez.

Girouette.

Eh bien!....

Télégraphe.

Et le général....

Girouette.

Quel général?....

Télégraphe.

Bonaparte, chargé du commandement de l'armée de l'intérieur, vient d'arriver à Saint-Cloud pour maintenir l'ordre et la tranquillité.

Girouette, *à part.*

Bonaparte! ça va mal pour nous.

Sans-Façon.

Quoi! mon général commande l'armée, mon général est à Saint-Cloud, et je ne

suis pas dans les rangs! adieu, mes amis, adieu.

(*Il sort avec force.*)

Scène VIII.

Les précédens, *excepté* Sans-Façon.

Télégraphe.

Attendez-moi donc, je vous suis.

La Pinte.

Un moment, vous le retrouverez, est ce que vous ne savez rien de plus?

Télégraphe.

Laissez-moi; je suis pressé pour l'article de la séance. *)

N° 18. *Air: N'en demandez pas davantage.*

Jusqu'à présent on ne sait pas
Ce qu'on fera sur ce rivage,

---

*) Ceux qui voyent les journaux français savent que chacun à un article particulier consacré aux séances du corps législatif; c'est ce qu'on appelle communément *l'article de la séance.*

Et c'est pour sortir d'embarras,
Qu'en ces lieux j'ai fait un voyage.
Mes amis, ce soir,
J'espère pouvoir
Vous en dire encor davantage.

Le Choeur.

En attendant c'soir,
Suivons le pour voir,
Si nous en saurons davantage.

(*Ils sortent avec Télégraphe.*)

Scène IX.

La Pinte, Adèle, Girouette.

La Pinte.

Comment donc, voisin Girouette, est-ce que vous n'êtes pas curieux?

Girouette.

Pardonnez-moi; . . . . . mais avant de me fourrer là, moi, je serais bien aise de savoir de quoi il s'agit.

Adèle.

C'est prudent.

La Pinte.

Mais vous, qui vous disiez si bien informé, vous ne nous avez pas parlé du voyage de Saint-Cloud. *)

Girouette.

Je vous jure que je n'ai pas vu hier à Paris un frère **) qui m'en ait ouvert la bouche.

Adèle.

Ils avaient apparemment de bonnes raisons pour cela. ***)

Girouette.

Il faut le croire.

La Pinte.

Et vous. . . . .

---

*) Allusion à la petite brochure intitulée: *Le Voyage de Paris a Saint-Cloud par mer, et le retour de S. Cloud à Paris par terre*, dont Mercier a donné un extrait dans l'ancien tableau de Paris T. I. chap. 26. intitulé *Des parfaits Badauds.*

**) Un Jacobin; ils s'appelloient toujours *les frères et amis.*

***) C'est à dire qu'ils n'en savoient rien.

N° 19.. *Air: On compterait les diamans.*

Dites-moi, sans ménagement,
Si l'on doit, dans la conjoncture,
De ce prompt déménagement,
Tirer bon ou mauvais augure?

Adèle.

Sur ce chapitre c'est à tort
Que vous l'interrogez d'avance;
Quand il connaîtra le plus fort,
Il vous dira mieux ce qu'il pense.

Girouette.

Mademoiselle raille.

La Pinte.

Il serait bien dommage que cela tournât mal pour vous, car du train que vous alliez, vous nous auriez menez loin; les requisitions, l'emprunt forcé, la loi des ôtages, la liste, . . . etc. etc. tout cela vous rapportait gros, sans compter le tour du bâton.*) *

Girouette.

Allons, taisez-vous, mauvais plaisant.

---

*) On appelle *le tour du bâton*, ce que les gens prennent au delà de leur droits.

La Pinte.

Vous tremblez, est-ce que vous avez peur ?

Girouette.

Moi! pas du tout.

Adèle.

Ecoutez, maître Girouette.

N°. 20. *Air: Ton humeur est Chaterine.*

Avec un art que j'ignore,
Vous qui tournez à tout vent,
Il n'est pas trop tard encore,
Tournez mieux dorénavant.
A la tempête, à l'orage,
Vous fûtes tourné long-tems :
N'attendez pas davantage,
Pour vous tourner au beau tems.

La Pinte.

Le moment pourrait bien être arrivé.

Girouette.

Vous savez bien que j'ai toujours été l'ami de la justice.

Adèle.

Mon père, voilà le bon vent qui souffle.

Scène X. *et dernière.*

Les Précédens, Sans-Façon, Télégraphe, *le choeur des paysans entrant en courant, et en chantant.*

La victoire est à nous, *(bis.)*
Plus de tyrans en France;
La valeur, la prudence
Nous ont délivré tous.

Sans-Façon.

Victoire! double victoire! les factieux sont vaincus, ils ont osé attenter à la vie de mon général.

Télégraphe, *montrant Sans-Façon.*

Et voici un de ses libérateurs.

La Pinte.

Bravo, Sans-Façon! bravo, mon ami! viens m'embrasser.

Sans-Façon.

Eh, mes amis! je n'ai fait que mon devoir.

La Pinte.

Dis-nous donc ce qui s'est passé?

Sans-Façon.

Cela serait trop long. Les journaux vous

apprendront les détails: qu'il vous suffise de savoir, pour l'instant, que tout s'est fort bien passé, à ça près d'un peu de résistance; mais qu'enfin les factieux ont été déjoués, et que la république triomphe.

Télégraphe.

Cela est très-vrai.

N°. 21. *Air: Du pas redoublé.*

Nos soldats, sans verser de sang,
Font bientôt maison nette;
Le poignard *) devient impuissant
Contre la baïonnette. **)
Plus d'un conspirateur troublé,
Prévenant sa défaite,
A sur l'air du pas redoublé,
Battu vite en retraite.

Girouette.

Comment! ils sont partis si vîte et sans rien dire.

---

*) Le poignard levé contre le Général Bonaparte par un Député dans la séance du Conseil des 500, le 19. Brum. VIII.

**) Les Grénadiers du corps législatif ayant la bayonnette au bout du fusil faisoient évacuer la salle des 500, le 19. Brumaire par ordre de Lucien Bonaparte alors Président du Conseil.

Télégraphe.

Pas tous; mais quelques-uns d'entre eux.

N°. 22. *Air: De la croisée.*

Las de toujours lever la main,*)
Sans qu'on vint leur prêter main-forte,)**

---

*) *Lever la main*, se mettre en état de frapper. (En même tems c'ést une allusion aux nombreux sermens, prêtés par le conseil des 500, ce qui se faisoit en levant la main. Quelques instans encore avant l'évacuation de la salle ils juroient de maintenir la Constitution de l'An III; mais la proposition, faite par un député dans la même séance, de jurer de mourir plutôt à leur pôste que de laisser porter atteinte à la Constitution de l'An III, ne fut pas même appuyé. — Dans le tems que les 500 avoient pris la résolution de décréter la peine de mort contre tous ceux qui porteroient atteinte à la constitution de l'An III, un homme d'esprit dit: „Cette résolution „auroit-elle les mêmes suites qu'un pareil décret „rendu au commencement 1792 qui décernoit „aussi la peine de mort contre quiconque por„teroit atteinte à la constitution de 1791, qui 6 „mois après, au 10. Août fut renversée.“ Ce qui s'est passé depuis montre que ce rapprochement étoit juste.

**) *Prêter main-forte* signifie donner assistance à quelqu'un pour exécuter quelque chose.

Ils ont levé le pied; *) soudain
La frayeur au loin les emporte.
Cette fuite doit nous prouver
Qu'en dépit de leur industrie,
Ils sont plus prompts à se sauver
Qu'à sauver la patrie. *

La Pinte.

Eh bien! papa Girouette, vous ne dites rien. Que pensez-vous de tout cela.

Girouette.

Moi, que c'est à merveille; j'ai toujours dit que cela ne pouvait pas être autrement, vous connaissez mon opinion.

Adèle.

Dites donc vos opinions.

Girouette.

Tout va donc être nouveau.

Télégraphe.

N°. 23. *Air: Je ne suis pas dans l'âge heureux.*

Non, ce système n'est pas neuf.
Et l'heureux moment où nous sommes,
Rappelle de quatre-vingt-neuf,

---

*) *Lever le pied*, s'enfuir.

Et les principes et les hommes ;*)
En leur laissant l'autorité,
Ne craignons pas d'avoir un maître,
Ils défendront la liberté,
Comme ils ont su la faire naître.**) *

La Pinte.

Ça ira mieux à présent.

Sans-Façon.

N°. 24. *Air*: *Aimé de la belle Ninon.*

On eut cinq maîtres autrefois ;
Mais le bonheur nous accompagne,
Nos consuls, qui ne sont que trois,
Nous font jouer à qui perd-gagne.***)

---

*) Il est vrai en effet, que dans les nominations faites par suite de la Constitution de l'An VIII, on a eu soin de les faire tomber, autant qu'il a été possible, sur les hommes, qui à la belle époque de la révolution, s'étoient déclarés les partisans d'une liberté sage et éclairée. Ici les auteurs de la pièce ont donc été un peu prophètes.

**) Redemandé.

***) *jouer à qui perd gagne.* C'est une partie de jeu de Dames, où l'on combine ses coups de manière à se faire battre par son adversaire.

A leurs soins nous devrons la paix,
Et sans peine chacun devine,
Qu'en pareil cas pour les français,
Le terne vaut mieux que le quine. *)*

Mais tout habile que vous êtes, citoyen Girouette, prévoyez-vous les résultats de cette mémorable journée?

Girouette.

Ils ne peuvent qu'être heureux.

Sans-Façon.

Heureux! je le crois bien.

N°. 25. *Air: De la Vaudreuil.*

De la justice,
Le frein propice,
Vient à la fin remplacer le caprice,
Que l'on s'unisse,
Que l'on bénisse
Le jour heureux,

Celui qui le premier a perdu toutes ses dames a gagné la partie. *Les consuls nous font jouer à qui perd gagne*, c'est à dire ils nous font perdre les 5 Directeurs (le *quine*); qui selon le dernier vers du couplet vaut moins que le *terne*, (les 3 Consuls).

*) Redemandé.

Qui comble tous nos voeux.
Enfin la France,
Après tant de souffrance,
Reprend ses droits,
Et des loix,
De son choix,
Par la sagesse,
Guidés sans cesse,
Nous allons voir, croyez à ma promesse,
Le bonheur naître
Et disparaître
Beaucoup de maux,
Mais encor plus de mots:
Plus de tyrans,
De traitans, *)
Charlatans,
De commettans **)
Pestans,
Plus de méchans
Tranchans,
Plus d' opulens
Volans,
Plus d'intrigans

---

*) *Traitans*, sont les *financiers*, appellés aussi quelquefois *partisans*.

**) Les *Commettans pestans*, le peuple qui par ses propos montre son mécontentement.

Brigands,
Plus d'agens
Négligens,
Plus de grands
Ignorans. * * *

Tous Ensemble *reprennent.*

De la justice
Le frein, etc. etc.

Girouette.

Il faut convenir que nos meneurs *) ont bien mal mené cela, ils n'ont pas lieu d'être contens.

Sans-Façon.

Entre nous, je crois que c'est la seule chose qu'ils n'aient pas volé. (4)

La Pinte.

Je crois, mes amis, que je ne puis pas mieux terminer un si beau jour que par le mariage de ma fille avec un brave, qui a tant de droits à la reconnaissance générale: n'est-ce pas, citoyen Girouette?

Girouette.

Certainement, c'est trop juste! et pour vous prouver tout l'intérêt que j'y prends, je vous promets de faire tout mon possible, dès

*) *Meneurs.* Chefs de parti, qui déclament à la tribune pour entrainer les autres.

demain, pour faire réduire votre taxe à l'emprunt forcé.

La Pinte.

Bien obligé, je crois que maintenant *) il me sera facile de la payer.

Sans-Façon.

Ce jour ma chère Adèle, sera pour moi une époque bien chère.

Adèle.

Elle ne le sera pas moins pour mon coeur, et je crois qu'en France on se souviendra longtems du jour de notre mariage.

Télégraphe.

Mon journal va trop bien le consacrer.

La Pinte.

Garçons! qu'on mette un tonneau en perce, apportez du vin, et buvons à la santé de nos libérateurs.

Vaudeville.

N°. 26. *Air: De la Fanfare de Saint-Cloud.*

La Pinte.

Avec les grandes mesures, **)

---

*) Après ce qui vient de se passer. On prévoyoit dès-lors le rapport ou du moins de grandes modifications de la loi sur l'emprunt forcé.

**) Les *grandes mesures*, les *mesures* de salut public, les *mesures* de sureté générale de la con-

On croyait nous plaire en vain;
J'aime les grandes mesures,
Mais quand je bois de bon vin.
Des tems passés, la mesure
Perdra son crédit par-tout,
Et l'on prendra pour mesure,
La mesure de Saint-Cloud. *)

Tous.

Et l'on prendra, etc. etc.

Télégraphe.

Ce jour met tout à sa place,
Et comble enfin nos desirs:
Les gens qu'aujourd'hui l'on chasse,
Ne songeaient qu'à leurs plaisirs;
Ils aimaient sur-tout la chasse: **)
Et pour entrer dans leur goût,

---

vention et des assemblées suivantes, sont encore trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en dire davantage. Le jeu de mots porte sur les deux significations de *grandes mesures* qui la seconde fois signifie les mesures de vin.

*) L'acteur en chantant ce dernier vers faisoit le geste d'un homme qui chasse quelqu'un à coups de pied.

**) *Barras*, pendant qu'il étoit Directeur laissa passer peu de jours sans aller à la chasse. *Treilhard* l'accompagnoit souvent.

** C'est un rendez-vous de chasse*)
Qu'on leur donnait à Saint-Cloud.

Tous.

C'est un rendez-vous, etc. etc.

Sans-Façon.

Du héros, cette journée
Vaut les plus brillans exploits;
Ils fixe la destinée
De la France et de ses lois.
Ce favori de la gloire
La poursuit, l'atteint par-tout.
Même il a pris la victoire
Dans les filets de Saint-Cloud.

Tous.

Même il a pris, etc. etc.

Girouette.

Enfin, malgré le manège**)
De nos vils agitateurs,
Ce moment heureux abrège

---

*) Un *Rendez-Vous de chasse* signifie ordinairement un Rendez-Vous pour *aller à la chasse*; ici c'est un rendez-Vous *pour être chassé*.

**) *Manège* signifie certaines manières d'agir adroites et artificieuses. L'allusion porté sur le nom de *Manège* sous le quel est connue la salle où les Jacobins avoient tenu pendant quelque tems leurs assemblées. Voyez l'avantpropos des pièces sur le 18. et 19. Brumaire.

Leurs succès et nos malheurs.
Les mal-adroits voulaient tendre
Leurs maudits filets par-tout ;
Mais ils se sont laissés prendre
Dans les filets de Saint-Cloud.

Tous.

Mais ils se sont, etc. etc.

Adèle, *au public.*

Pour célébrer cette pêche, *)
Chez nous on s'est dépêché. **)
Contre l'art, si l'auteur pêche,
Pardonnez-lui ce péché :
Son refrain à l'indulgence
Doit vous disposer sur-tout.
Qui pourrait siffler en France
La Fanfare de Saint-Cloud. ***)

Tous.

Qui pourrait, etc. etc.

Fin.

---

*) Allusion au titre : *la pêche aux Jacobins*, sous laquelle ce Vaudeville fut donné la première fois.

**) On assure que cette pièce fut composée et apprise en quinze heures ; celle du Vaudeville en vingt-quatre.

***) Nous en avons parlé dans l'Avantpropos.

Variantes de la première aux suivantes représentations.

N. B. *Ces Couplets ne se chantent point à la représentation.*

Sans-Façon.

1) J'ai connu l'auteur d'un journal,
Qui dévoilait bien des finesses;
Mais ceux dont il disait du mal,
Ont mis le scellé sur les presses. *

La Pinte.

On fera tout ce qu'on voudra,
Je dis ce qui me paraît louche.

Sans-Façon.

Prenez bien garde, on vous mettra
Le scellé sur la bouche. * *

La Pinte.

2) Depuis deux ans que ma patrie
Est sous le joug des intrigans,
Et que sa dépouille flétrie
Est le partage des brigands.
Il fallait, pour qu'à l'esclavage
Nous fussions à jamais livrés,
Mettre l'honneur et le courage
Sur la liste des émigrés. * *

Girouette.

3) Dans la carrière politique,
Si vous desirez être admis,
Il faut, sans craindre la critique,
Prendre le chemin que j'ai pris.

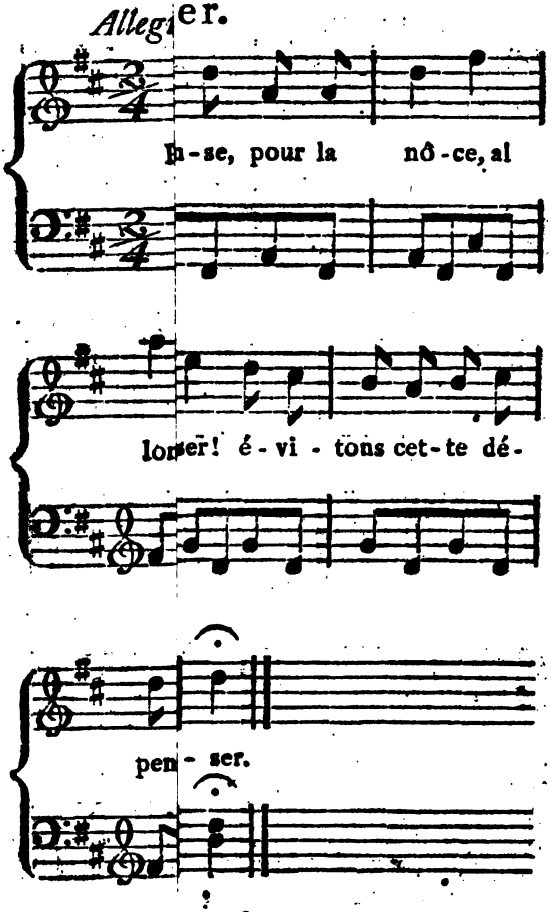
Sans-Façon.

Il ne saurait, en conscience,
Profiter d'un avis pareil.
On ne connait que trop en France
Le danger d'un mauvais conseil. ✱

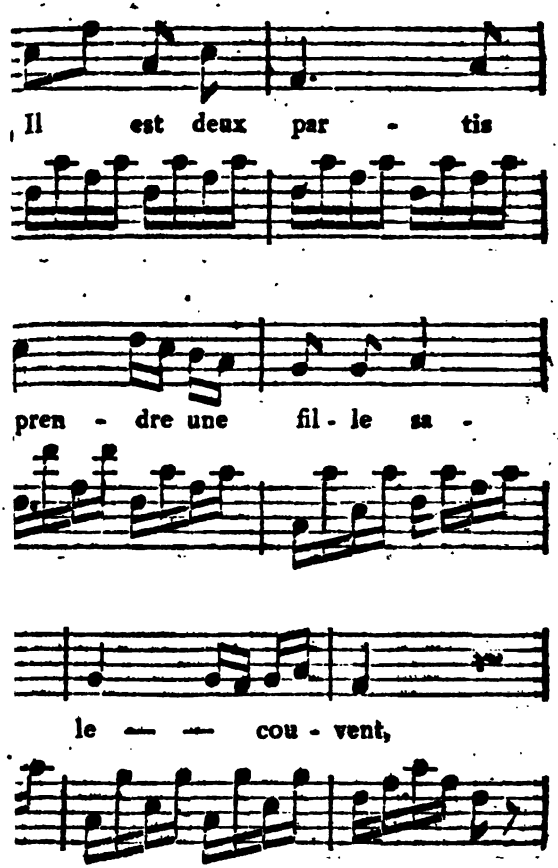
Sans-Façon.

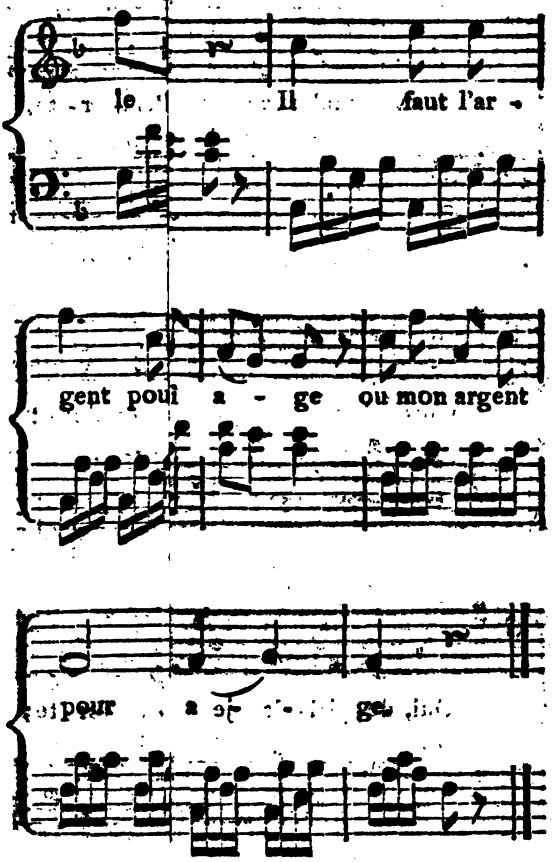
4) Oui, ce changement imprévu,
Sans réplique à tous vous le prouve,
Le bien qu'on fait, tôt ou tard se retrouve;
La mal qu'on fait, tôt ou tard est rendu.
Mes amis, dans ce jour prospère,
La providence n'a pas tort:
Aux grands faiseurs du dix-huit fructidor,
On devait le dix-huit brumaire. ✱✱✱

Fin des Variantes.

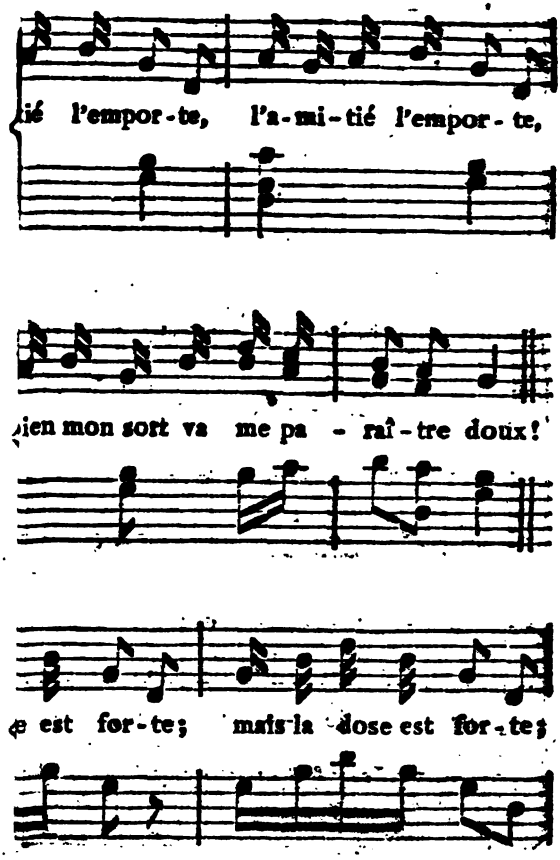

Allegr e r.
In-se, pour la nô-ce, al
lon er! é-vi-tons cet-te dé-
pen-ser.

eillez des fleurs etc.



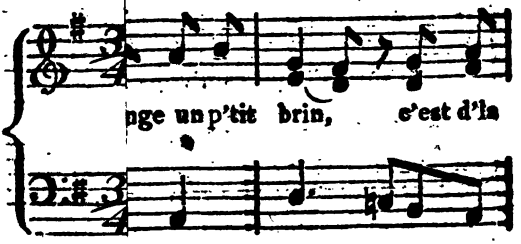

le Il faut l'ar -
gent poul a - ge ou mon argent
pour a ge

elle a dit oui.

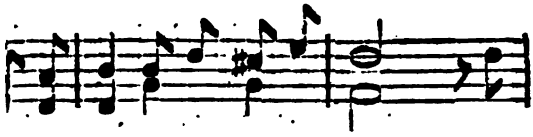


O me fait pas mourir.

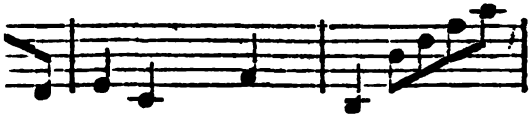
tois etc.


nge un p'tit brin, c'est d'la

pamm' j'ai l'honneur de les con-

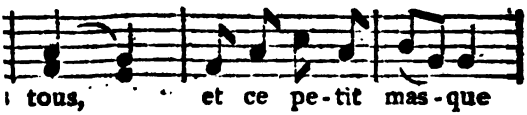


t qu'bentot j'aurai dix sept ans. Ils

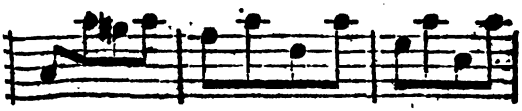


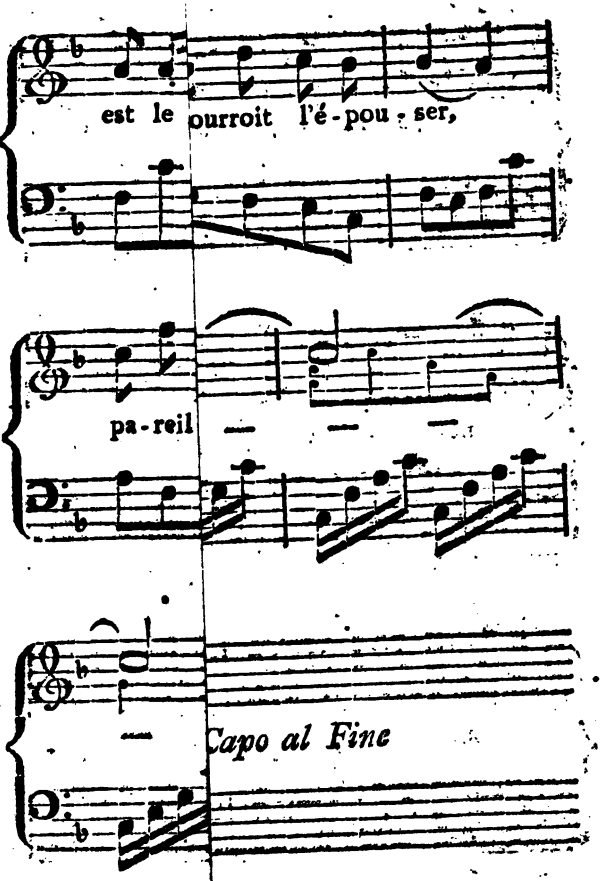
nan - te d'vos en . - fans.

anese.

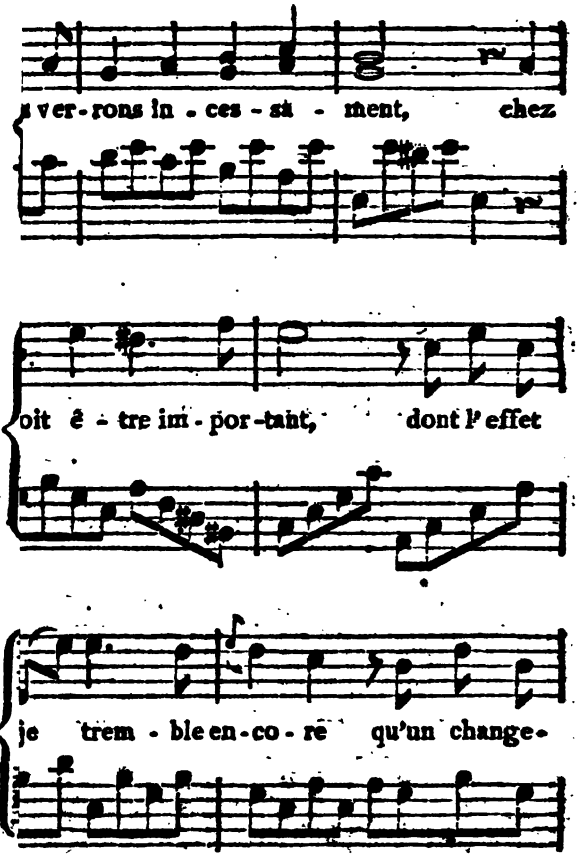


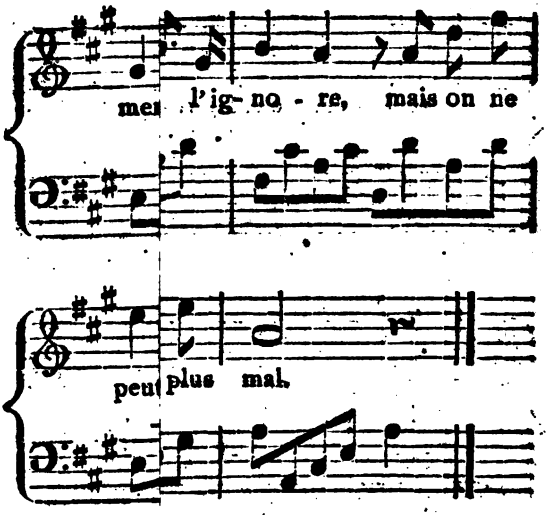
tous, et ce pe-tit mas-que



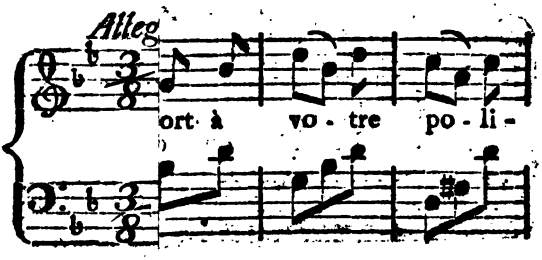

est le pourroit l'é-pou-ser,
pa-reil
Capo al Fine

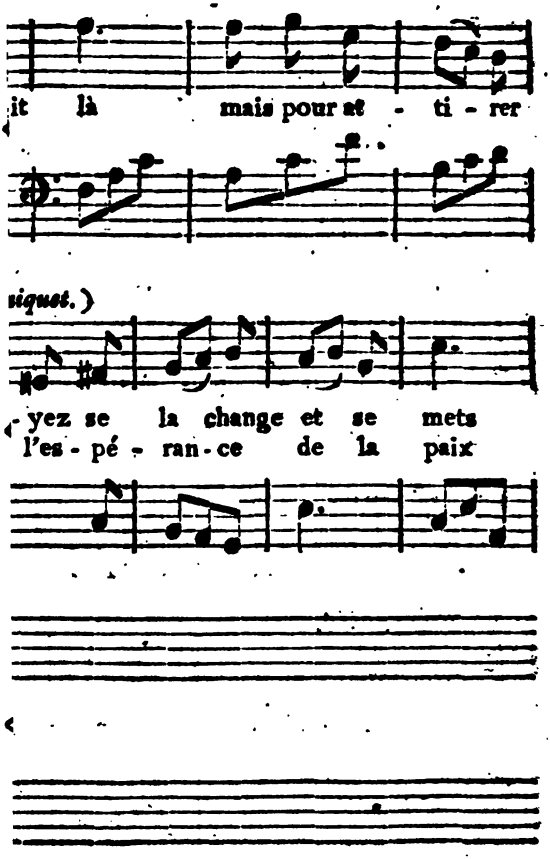
leville.

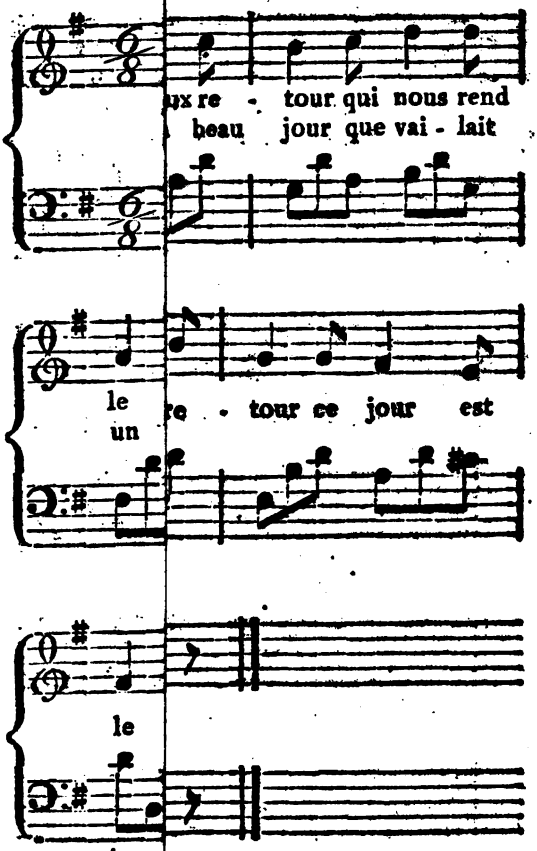

ver-rons in-ces-sa-ment, chez
oit ê-tre im-por-tant, dont l'effet
je trem-ble en-co-re qu'un change-

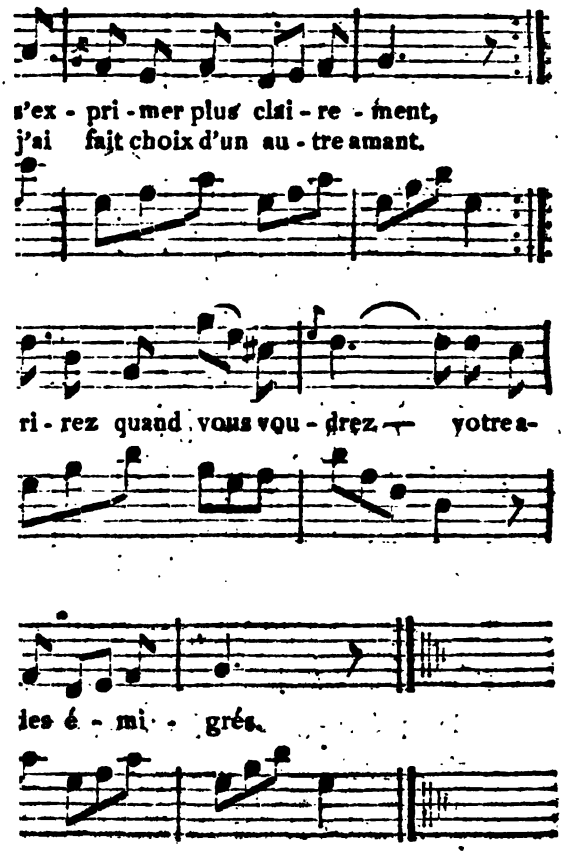


z etc.




it là mais pour se - ti - rer
siquet.)
yez se la change et se mets
l'es - pé - ran - ce de la paix


ux re - tour qui nous rend
beau jour que vai - lait
le re - tour ce jour est
un
le


s'ex - pri - mer plus clai - re - ment,
j'ai fait choix d'un au - tre amant.
ri - rez quand vous vou - drez — votre a-
ies é - mi - grés.